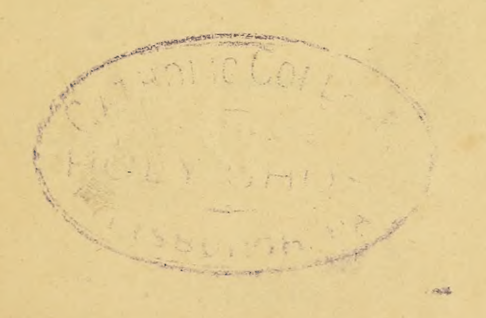
L'Apotre
Saint Jean

par

M. L'Abbé L. Baunard

L'APOTRE

SAINT JEAN



a

PROPRIÉTÉ

L'APOTRE

SAINT JEAN

PAR

M. L'ABBÉ L. BAUNARD

CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS, AUMONIER DE L'ÉCOLE NORMALE

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DOCTEUR ÈS LETTRES

Discipulus ille quem diligebat Jesus.
Il était le disciple que Jésus aimait.
(Saint JEAN, XXI, 7.)

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

M DCCC LXIX

ÉVÊCHÉ D'ORLÉANS

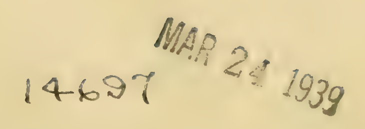
—

APPROBATION

Orléans, le 19 mars 1869.

Après avoir lu le rapport de notre vicaire général, président de notre commission pour l'approbation des livres, sur un volume intitulé *l'Apôtre saint Jean*, par M. l'abbé BAUNARD, chanoine honoraire d'Orléans, docteur en théologie et docteur ès lettres, nous autorisons la publication de cet ouvrage où les formes élégantes du style s'allient au sentiment chrétien et aux recherches de l'érudition; et qui offre un double intérêt par les faits que présente la vie du saint Évangéliste, et par les détails curieux que fournissent à l'auteur les origines du christianisme.

† FÉLIX, *Évêque d'Orléans.*



PRÉFACE

Il y a peu d'années, je m'étais rendu à Rome vers le temps de la semaine sainte. J'y étais attiré par mes goûts, mes études, et plus encore peut-être par ce penchant qui conduit là tous ceux qui cherchent le repos de l'âme, et comme la présence plus sensible de Dieu.

Le matin du Jeudi saint j'étais sorti de la ville, fuyant la multitude trop grande des pèlerins qui assiégent Saint-Pierre, et je m'étais dirigé vers l'antique basilique de Latran. C'était dans une de ces matinées d'Italie, plus particulièrement pénétrantes au printemps, qui font monter à l'âme mille pensées confuses d'espérance et de vie. J'étais seul. La solitude était complète aussi dans ces vastes espaces, semés de plantes et de ruines, qui séparent Sainte-Marie-Majeure

et Sainte-Croix-de-Jérusalem. Rome fuyait dans le lointain. Seule la coupole de Saint-Pierre dominait et rayonnait toute brillante dans le ciel.

J'avais toujours été saisi du symbolisme qui, en faisant de la basilique de Saint-Pierre la vaste métropole de la catholicité, avait choisi l'église consacrée à saint Jean pour être la cathédrale de la ville éternelle, et comme le cœur d'où devait refluer dans le corps chrétien le sang, la vie, l'amour. Mais je ne m'étais jamais senti aussi près de ce cœur.

C'était la première fois que je visitais le sanctuaire du bien-aimé disciple. Quelques rares fidèles y priaient çà et là sur le pavé de marbre. Les chanoines y célébraient avec solennité la messe du jour. A côté de l'autel, enchassée dans l'or et entourée de lumières, une table de bois était exposée aux hommages. On me dit que c'était la table où le Seigneur s'était assis, à côté de saint Jean, dans sa dernière cène. Un diacre lut l'Évangile : c'était celui où Jean dit que « Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ». Le prêtre consacra l'hostie : j'adorai le même Jésus qui avait reçu la tête de saint Jean sur cette poitrine

où trouvent l'unique repos toutes les têtes languissantes et tous les cœurs brisés. Douze grandes statues de marbre blanc étaient dressées au-dessus de la nef sacrée : c'étaient les images de ceux qui avaient communié à côté de saint Jean. Tout le cénacle était là, magnifique et immense, ainsi que le Seigneur avait jadis demandé à Jean de le préparer, *cœnaculum grande, cœnaculum stratum.* L'apôtre était partout, et, tandis que son temple le ressuscitait dans ses joies, au dehors, au contraire, c'était de toutes parts l'image de ses douleurs. A deux pas, les degrés de la *Scala Santa* rappelaient le prétoire; Sainte-Croix de Jérusalem faisait se souvenir du Calvaire; et près de là, au premier plan de cette campagne romaine sereine et solennelle, s'ouvrait la porte Latine, où le disciple avait eu l'honneur de souffrir pour Dieu sans avoir obtenu le bonheur de mourir.

Qui n'a eu dans sa vie de ces heures bénies où l'on se sent sous l'action et comme dans l'attraction d'un être qui vous domine, d'une pensée qui subjugue? J'étais sous le charme de saint Jean; et ce fut à la lumière de ce lieu et de ce jour que la physionomie céleste de l'apôtre s'anima devant moi pour la première

fois. Je croyais le voir, le sentir; et, comme j'avais aussi le désir de l'entendre, je pris son Évangile, et j'entrai dans le cloître de Saint-Jean de Latran, afin de m'entretenir silencieusement avec lui.

Il serait difficile de trouver un plus beau lieu que cette enceinte claustrale, avec ses galeries de marbre, sa riche colonnade et le puits monastique que les religieux ont nommé le puits de la Samaritaine. Je ne sais plus combien de temps je demeurai à cette place, lisant et méditant. Mais je ne m'en arrachai pas sans un attendrissement dont je n'étais pas le maître. J'eus là une demi-journée dont je prie le Ciel de me garder éternellement le souvenir, et le soir même j'écrivais à mes amis de France que, si Dieu me donnait la force, je serais heureux d'essayer une histoire de saint Jean, et de revenir un jour en déposer l'hommage au même lieu.

De ces promesses je remplis la première. Il ne tiendra pas à moi que je ne remplisse la seconde.

Il m'a semblé, d'ailleurs, qu'il ne pouvait y

avoir, dans nos jours de ténèbres et de refroidissement, d'histoire plus actuelle que celle de ce grand cœur et de ce génie lumineux. Elle répond aux questions les plus vitales de ce temps comme au besoin le plus religieux des âmes : la question de la vérité, et le besoin de la charité.

C'est l'éternel honneur du Fils de Dieu fait homme d'être le grand objet qui divise les esprits et qui passionne les cœurs. Il n'y avait que quarante jours qu'il était dans le monde, quand un vieillard du temple, le prenant dans ses bras, pouvait déjà déclarer qu'il allait être le signe de contradiction levé parmi les peuples. Quel est le prêtre aujourd'hui qui, présentant Jésus-Christ vivant dans sa parole ou vivant sur son autel, ne puisse en dire autant? Qui ne voit que, depuis l'incarnation du Verbe, il n'y a plus qu'une question souveraine ici-bas, celle de Jésus-Christ, Dieu vivant, Dieu présent et remplissant le monde, qui essaie, mais vainement, de se passer de lui ?

Le déchaînement d'athéisme dont nous sommes les témoins n'a pas un autre but. De telles colères ne s'arment point contre le Dieu métaphysique et lointain du déisme. On ne hait

que ce qui vit, et Jésus-Christ seul est en cause. Tout ce vaste soulèvement de sophismes et de blasphèmes, c'est le procès de l'Évangile, qui, gagné de siècle en siècle, se reproduit toujours sous une forme nouvelle. Et, puisque l'instruction se poursuit contre lui plus hardie, plus violente, plus acharnée que jamais, nous n'avons pas à éluder cet appel; mais, forts du droit de Dieu, le devoir des chrétiens est de produire les pièces et de faire paraître les témoins.

C'est le plus considérable, comme le mieux informé, que j'ai souhaité de faire revivre dans cet écrit. Les ennemis de Jésus-Christ, même les plus opposants à sa divinité, ne se le dissimulent pas, l'Évangile de saint Jean est décisif touchant le dogme du Verbe-Dieu, et c'est pourquoi il est, depuis Julien l'Apostat, le champ clos sur lequel les sophistes ont juré de vaincre ou de mourir. Strauss a écrit de lui : « Un et indivisible, protégé, pour ainsi dire, par son originalité comme par une armure, l'Évangile de saint Jean semblait provoquer la critique à un duel à mort. Ou bien elle devait briser ses armes, et en déposer les débris au pied de l'Évangile, ou bien elle devait

le dépouiller de toute autorité historique [1]. »

Tout le débat porte donc sur cette autorité, que, d'ailleurs, aujourd'hui l'élite des esprits, même les plus dissidents, s'accorde à reconnaître. Je n'ai pas entrepris de la discuter et de la démontrer dans ce livre point par point : l'histoire ne me semble pas faite pour ces discussions. Mais, autant que je le pourrai, j'éclairerai les œuvres en éclairant la vie. La physionomie véritable du disciple, comme noyée dans le nimbe, reprendra dans cette étude le caractère pleinement historique de ses traits. Pour cela, loin d'inventer, j'aurai même peu de chose à apprendre aux chrétiens qui ne leur soit connu. Mais les faits parleront d'eux-mêmes par leur suite. L'histoire, comme il me semble, ressortira des écrits, de même que les écrits trouveront dans l'histoire une pleine confirmation de leur authenticité.

Ainsi l'apôtre fera mieux comprendre l'évangéliste. Et quand, ayant d'abord suivi le disciple à l'école de Jean-Baptiste, on le verra apporter à l'école de Jésus-Christ cette virginité, cette magnanimité, cette courageuse tendresse et cette

[1] Strauss, *Nouvelle Vie de Jésus*, t. I. p. 137.

fidélité qui l'ont fait appeler le disciple de choix, *quem diligebat,* on comprendra premièrement que c'est ainsi que devait avoir été formé l'évangéliste de la charité.

Quand de là on le verra à la suite de Jésus, confident le plus intime des paroles de vie, en recueillir la doctrine, se plonger dans leur lumière, s'inspirer de leur accent, se tenir suspendu aux lèvres de son Maître, le plus proche de sa gloire céleste au Thabor, de son cœur à la Cène, de sa croix au Calvaire, on comprendra facilement comment l'apôtre a pu s'appeler excellemment le témoin de la Vérité.

Quand enfin, suivant saint Jean aux rives Ioniennes, on le trouvera parmi les gnostiques de l'Orient, à l'ombre des écoles de la savante Éphèse, mêlé aux sectes mystiques et aux théosophies de l'Asie et de l'Égypte, prolongeant sa vieillesse dans cet antagonisme contre de brillantes erreurs, écrivant dans un siècle également curieux de science et de merveilles, on comprendra que tel devait être le langage de l'évangéliste du Verbe et du théologien de sa divinité.

Ces conditions diverses d'âge, de pays, de temps, seront de l'Évangile une explication

aussi simple que nette. Le texte aura ainsi reçu son commentaire le plus naturel peut-être qu'il soit possible d'en faire; car ce sera celui de l'histoire elle-même. Et le disciple de Jean-Baptiste, l'apôtre aimé de Jésus, l'initié intime de la prédication, de la passion, de la gloire, le fils adoptif de Marie, l'évangéliste du Verbe, le prophète de Patmos, le pasteur d'Éphèse, le missionnaire de l'Ionie, s'identifiant dans une seule personnalité, il faudra bien convenir, quand même l'Évangile ne l'eût pas dit lui-même, que « Jean a écrit ces choses, et que son témoignage est véritable ».

Mais Jean ne s'isole pas du siècle apostolique. Toute une première phase historique de l'Église est remplie de son nom. C'est l'*Église du cénacle,* qui précède et prépare l'Église des catacombes. Ainsi a-t-on nommé la période de fondation que Jean a vue commencer avec le ministère du Christ, et dont sa longue vie fut la mesure et le terme.

La première période de cette vie du disciple se passe en Palestine, où Jean demeure aux côtés de Jésus et de Marie. Puis, avec Jacques et Pierre, il fonde la chrétienté primitive de Jérusalem.

La seconde partie s'écoule au sein de l'Asie grecque. Là, sur cette terre natale de tous les symboles et de tous les systèmes, entre les esprits de Python, les prêtres de Cybèle et la grande Diane des Éphésiens, Jean écrit l'Évangile, et développe dans une langue nouvelle la sublime doctrine du Verbe de Dieu fait homme. C'est lui qui, avec Paul, est le fondateur et le père de cette Église d'Orient vers laquelle se portent aujourd'hui tant de sollicitudes et de vœux inquiets.

Or, quels que soient les triomphes des siècles postérieurs, une prédilection s'attache aux commencements de cette jeune société dont Pierre était la tête, dont Paul était le bras, dont Jean était le cœur. Il s'exhale du cénacle quelque chose du charme de l'enfance de Jésus quand il croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Les plus chers souvenirs de l'histoire sont donc là. Mais là ne sont-ils pas, avec nos origines, les titres de notre foi, les lois de notre vie, et la clef des questions qui divisent le monde? Qu'est-ce que le christianisme dans son inspiration? Qu'est-ce que la sainte Église dans son institution? Qu'est-ce que l'apostolat

et le pontificat? Enfin qu'est-ce que l'Évangile? De quelle main est-il venu? En quel temps est-il né? Sous quel souffle est-il éclos? Toutes ces questions surgissent à la fois dans ce siècle. C'est de là que tout est parti, c'est là que tout se retrouve. Et, s'il est une page d'histoire religieuse fondamentale entre toutes, c'est bien éminemment celle des origines de l'Église chrétienne.

Or on ne se doute pas de l'effroyable confusion qui règne chez les esprits, même les plus cultivés, sur les origines saintes de la mère patrie dont ils se disent les fils? Pour eux, en très-grand nombre, les saint Pierre, les saint Paul et les saint Jean, perdus dans une sorte d'auréole légendaire, apparaissent comme les héros d'une mythologie qui a précédé l'ère de l'histoire positive. Jean en particulier est demeuré sous le nuage. Pour les uns, Jean l'apôtre n'est pas la même personne que Jean l'évangéliste. Pour les autres, l'évangéliste se distingue absolument du prophète de l'Apocalypse. N'en trouverait-on pas chez qui le fils de Zébédée s'identifie avec le fils de Zacharie? Mais combien qui le connaissent, qui le suivent dans l'Évangile, mais qui perdent sa trace quand il

b

est à Éphèse, et pour qui un demi-siècle de cette existence si divinement belle disparaît dans la brume d'une vague tradition où ils ne distinguent rien?

C'est à reconquérir, pour l'histoire positive, cette existence complète que j'ai employé ce travail. Puisse-t-il de la sorte faire rayonner de son pur et immortel éclat la physionomie à la fois forte et douce de l'apôtre saint Jean!

On se tromperait, en effet, si on ne voyait en lui que le type d'une tendresse inerte et allanguie, comme pourraient le faire croire la peinture et la légende. On se rappelle que Jean s'est nommé lui-même le disciple bien-aimé; on oublie trop que Jésus l'appela le « fils du Tonnerre ». On regarde volontiers en lui l'évangéliste de l'Agneau; on oublie que cet Agneau fut l'héroïque victime, et que l'aimer, c'est le suivre jusqu'à l'immolation. On se souvient que Jean demandait une place d'honneur à la droite de son Roi; on oublie qu'alors même il s'engageait à boire son calice d'amertume, et qu'il a tenu parole. On le voit à la Cène qui se penche sur le cœur de Jésus; on ne le voit pas assez debout sur le Calvaire et au pied de la croix. Qu'on ne s'y méprenne point, l'amour que Jean représente, ce

sont les surnaturelles énergies de la passion dont lui-même disait : « La charité ne craint rien. La charité parfaite n'est pas avec la crainte; et craindre, ce n'est pas aimer dans la perfection[1] ! »

La perfection, pour lui, n'était pas de contempler, mais d'agir et de souffrir. La glorieuse montagne de la transfiguration n'était que le marchepied de celle de la crucifixion. S'il repose dans l'extase sur le sein de son Maître, il ne s'y endort pas. « Levez-vous, et marchons! » C'est au suprême combat que son Seigneur l'appelle, et nul n'en a, plus tard, soutenu ni commandé de plus glorieux que lui. Il a réfuté la gnose, détesté le nicolaïsme, anathématisé Cérinthe et ses erreurs; il a souffert pour la justice, et haï l'iniquité; maudit Rome enivrée de voluptés et de sang; suspendu sur la tête des nations sacriléges la coupe des fléaux divins, repris de leur relâchement les Églises d'Asie, et dénoncé des taches jusque dans leurs anges. Écrivant à la jeune chrétienté qu'il a fait naître, saint Jean la félicite avant tout d'être forte. Il ne parle que de luttes, de triomphes et de victoires. Il a traversé le feu, il a supporté l'exil, il

1 I Joan. IV, 18.

désire la mort: « Venez, Seigneur Jésus, venez! » car, pour montrer qu'il aime, c'est trop peu de souffrir s'il ne peut mourir.

Telles que je viens de les indiquer, cette âme et cette existence pourront-elles être dignement reproduites dans ce livre? Ce serait folie de l'espérer. « Ah! disait Augustin à ses chrétiens d'Hippone, dans son explication de l'Évangile de saint Jean, moi qui vous parle ici, puis-je oublier qui je suis, et quel sujet je traite? Je traite de choses divines, et je ne suis qu'un homme. Je traite des choses de l'esprit, et je suis dans la chair. Je traite des choses éternelles, et je ne suis qu'un mortel. Loin de moi, mes bien-aimés, la vaine présomption de sonder ces mystères[1]. »

« Mais, ajoutait ce grand homme, les leçons que je vous présente, autant que j'en suis capable, je les prends d'abord pour moi. Peut-être est-il téméraire de vouloir scruter ainsi les paroles de Dieu. Mais, si nous ne pouvons péné-

[1] Et ego qui suscepi vobis loqui, cogitandus sum qui susceperim à vobis, et quid susceperim. Suscepi enim tractanda divina homo, spiritualia carnalis, æterna mortalis. Etiam à me longè sit vana præsumptio, etc. (S. Aug. *in Joan. Tract. XVIII,* cap. v, col. 1536.)

trer à la source, buvons ensemble au ruisseau[1]. »

« Venez donc, disait un jour saint Chrysostome à son peuple d'Antioche, venez, car ce n'est point un artiste, un athlète ou un rhéteur fameux que je vais vous faire entendre. C'est un homme dont la voix retentit comme celle du tonnerre dans le ciel. L'univers a été captivé par cette voix que la grâce inspirait; car, bien qu'elle remplisse le monde, elle est pleine d'une inénarrable harmonie. Cet enfant du Tonnerre, que Jésus a aimé, qui est une des colonnes de l'Église de la terre, qui a bu au calice de Jésus, qui a vu le ciel s'ouvrir, et qui s'est reposé avec une grande douceur sur le sein de son Maître, vient aujourd'hui parmi vous. Un grand spectacle va s'ouvrir : tout le ciel en est la scène, toute la terre en est le théâtre, tous les anges en sont les spectateurs; et avec eux, les hommes qui sont ou qui désirent être semblables aux anges. Cependant Jean est un homme sans science et sans lettres, un pêcheur de Beth-

1 Sed pro modulo meo capio quod vobis appono; ubi aperitur, pascor vobiscum; ubi clauditur, pulso vobiscum.
Et si nondùm penetramus ad fontem, de rivulo bibamus.
(Id. Ibid., et *Tract. XXI*, XII, col. 1571.)

saïde, le fils de Zébédée! Que va pouvoir nous dire cet homme de Galilée, qui ne connaît que sa pêche? Ne va-t-il pas nous parler de filets et de poissons? Non, il ne nous parlera que des choses célestes ignorées avant lui. Ce philosophe a puisé toute sa sagesse dans les trésors du Saint-Esprit, et elle va faire pâlir toutes les pensées sublimes de Pythagore et de Platon[1]! »

Le grand évêque concluait son discours en demandant d'apporter à l'étude du saint évangéliste la droiture d'intention et la pureté du cœur. Sans avoir les mêmes titres, je demande pour cette lecture de doctrine et de piété les mêmes dispositions de l'esprit et de l'âme.

C'est un livre de doctrine, je l'adresse à tous ceux qui désirent s'instruire de la vérité de Dieu. La vérité n'a point d'école supérieure à celle de l'Évangile, et nulle part elle ne se fait voir plus profonde et plus belle que dans l'Évangile de saint Jean.

C'est un livre de piété, je l'adresse aux chrétiens : aux prêtres : le sacerdoce n'a point de personnification plus haute que saint Jean; aux vierges : Jean était vierge; aux mères : il mérita

[1] Chrysost. *in Joan. Homil. I.*

d'être donné pour fils à la mère de Dieu; aux jeunes gens : il était le plus jeune des apôtres; aux vieillards : c'est le nom qu'il se donne en ses lettres. Je l'offre aux âmes souffrantes : il était à la croix; aux âmes contemplatives : il était au Thabor; à toutes les âmes qui veulent se donner à leurs frères et les aimer en Dieu : la charité ne peut avoir de plus pur idéal que l'ami de Jésus.

Je voudrais qu'un tel livre pût n'être pas inutile dans la bibliothèque de l'homme qui doute et qui cherche. Mais je serais heureux particulièrement qu'il prît place sur le prie-Dieu, entre le crucifix et l'image de la Vierge.

Les fidèles qui le liront y trouveront, dans le disciple que Jésus aimait, la triple prédilection de l'Église en ce temps : le culte de l'Eucharistie, celui du sacré Cœur, et celui de Marie.

Voilà ce qu'il y a d'actuel dans ce volume. Voilà aussi, j'espère, ce qui pourra s'y trouver d'utile pour les hommes et d'agréable à Dieu.

Orléans, ce Jeudi saint 25 mars 1869.

L'APOTRE
SAINT JEAN

CHAPITRE I[er]

ÉLECTION DE SAINT JEAN

I

Il y avait trente ans que Notre-Seigneur Jésus-Christ était sur la terre, et rien n'annonçait encore que le Verbe fait chair habitait parmi nous. Les anges qui avaient glorifié son berceau s'en étaient retournés au plus haut des cieux. Les Mages étaient loin; Siméon était mort après avoir vu le Sauveur promis à Israël; Joseph était mort aussi; le temple de Jérusalem avait oublié cet enfant de douze ans, d'une sagesse trop précoce pour n'être pas divine; depuis ce jour vingt années s'étaient écoulées encore, et le silence le plus absolu recouvrait l'obscure maison de Nazareth où reposaient l'espérance et le salut du monde.

On ne se défend pas d'une émotion profonde, quand, prenant dans l'histoire la période de temps qui s'écoule de l'année trente-unième de César-Auguste à l'an quinzième de Tibère, on se dit qu'un Dieu fait homme remplit cet intervalle de sa présence visible et de son existence mortelle. Mais il est impossible d'en surprendre l'action dans le mouvement des choses. Le siècle s'enfonçait dans ces voies corrompues et corruptrices dont Tacite a parlé. Le seul Dieu incarné d'alors c'était Auguste ou Tibère. Le vieil empire romain s'en allait à la mort, sans même se douter qu'il portait en son sein l'auteur même de la vie; et le créateur du monde ne comptait pour rien dans le monde.

Son heure n'était pas venue. Seulement, dans ce temps-là, ceux de la Galilée voyaient chaque jour passer au milieu d'eux un homme d'une grande bonté dont « la voix n'éclatait point sur la place publique [1] », se rendant à son travail sous les ordres d'un homme non moins pauvre que lui. Et comme rien n'indiquait que c'était le Fils de Dieu, ils se disaient l'un à l'autre : « Celui-ci n'est-il pas le Fils de l'ouvrier [2] ? »

Il en était ainsi quand, la quinzième année de l'empire de Tibère, la sept cent quatre-vingtième de la fondation de Rome, la trentième de l'ère vulgaire, sous le consulat d'Appius Julius Silanus

[1] Non contendet, neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus. *Matth.* XII, 19.

[2] Nonne hic est fabri filius? *Matth.* XIII, 35.

et de Publius Silius Nerva, selon le calcul de savants chronologistes, au commencement du printemps, et vers le treizième jour du mois de Nisan, qui correspondait à notre mois de mars, ce divin artisan descendit en Judée, sur les rives du Jourdain [1].

Il n'avait point encore commencé la conquête du royaume des âmes, et il ne convenait pas, pour cette heure du moins, que l'éclat des miracles environnât son nom; car ce qu'il venait chercher le long du fleuve sacré, ce n'était point encore un peuple d'adorateurs : Jésus cherchait premièrement un ami inconnu et pauvre comme lui.

Des amitiés humaines avaient été célèbres; mais on n'avait jamais vu la merveilleuse tendresse d'une amitié divine. Dieu eut cette inclination de se pencher vers un homme et de l'aimer comme s'il eût été son égal. Accoutumé à vivre de toute éternité dans l'unité du Père et de l'Esprit-Saint, il demanda à la terre la société d'une âme qui fût l'épanchement et l'image de la sienne. C'était pour la rencontrer que Jésus apparaissait sur la rive du fleuve, dans ce simple appareil qui excluait la crainte et qui attirait l'amour.

Il y avait, sur cette rive, un lieu nommé par les

[1] V. le Dr Reithmayr, *Chronologie des Évangiles*. Trad. de M. de Valroger : *Introduction aux livres du Nouveau Testament*, t. II, p. 142.

M. Wallon, sur l'an quinzième de Tibère, dans *La croyance due à l'Évangile*, 2e édit., p. 375.

Cornelii a Lapide, *Chronotaxis Evangeliorum*, n. 10 et 11.

Hébreux Beth-Abara [1], et que l'Évangile appelle aussi Beth-Hania, ou « la maison des vaisseaux ». C'était en cet endroit que les Hébreux avaient traversé le Jourdain sous la conduite de Josué, et on avait coutume d'y faire stationner les barques de passage.

Comme c'était une plage extrêmement fréquentée, à cause du péage, Jean, fils de Zacharie, y donnait son baptême. Il n'y tenait pas école de philosophie humaine, inconstante et livrée à tout vent de doctrine, « comme les roseaux du rivage; » il n'y étalait pas le faste arrogant des cours, « comme ceux qui habitent dans la maison des rois. » Mais sa vie était rude, sa nourriture chétive, son vêtement grossier, sa morale pénitente et sa personne encore plus austère que ses discours. Son école était celle de la vie de sacrifice, noviciat nécessaire de la Loi de l'amour.

C'est là, dans la société du plus grand des prophètes, que nous voyons apparaître Jean, le futur apôtre, pour la première fois. Il est prouvé, en effet, qu'outre les multitudes qui se pressaient pour recevoir le baptême du précurseur, il y avait « ses disciples » qu'à l'exemple des prophètes il initiait aux secrets d'une doctrine plus haute, les préparant, dans une solitude recueillie, aux prochaines révélations du royaume des cieux. Jean fut

[1] *Beth Abara*, en hébreu, signifie traversée. C'est le même nom que *Beth' Hania*, Béthanie, comme portent quelques manuscrits grecs, et qui signifie la maison des vaisseaux.

Il y avait une autre Béthanie, en Judée, où Lazare habitait.

un de ces fidèles, un de ces « fils de prophète », comme les appelait l'Écriture [1]. Sans se nommer positivement, — Jean ne se nomme jamais, — il se désigne comme tel par tout son Évangile. C'est à ce titre qu'il a voulu inaugurer son livre par « le témoignage de Jean », dont lui-même a recueilli et continué la doctrine. C'est à ce titre qu'il a entendu Jean son maître déclarer qu'il n'était ni le Christ, ni Élie, mais la voix de celui qui crie dans le désert : « Préparez le chemin au Seigneur ! » C'est à ce titre qu'il peut redire, dans un souvenir si fidèle, les altercations des disciples de Jean-Baptiste avec ceux de Jésus, les diverses apparitions du Seigneur sur le rivage où il fut baptisé. Lui-même se fera voir bientôt à cette école ; et les saints interprètes s'accordent unanimement à lui reconnaître sa place parmi ces événements dont seul le grand évangéliste s'est fait l'historien, parce qu'il en avait été spécialement le témoin.

[1] S. Chrysostom. *in Joan. Homil.* XVII, p. 16, A.

S. Epiphan. *Hær.* LI, XIV, p. 436, et tous les auteurs cités plus bas, p. 9, note 1.

Et parmi les critiques protestants :

« De jeunes Galiléens s'attachaient à la personne de Jean-Baptiste, et se déclaraient ses disciples. Ils l'assistaient dans son ministère et baptisaient comme lui les foules. Le Précurseur les instruisait et les formait à la vie religieuse. Il paraît même leur avoir enseigné une formule de prière (Luc. XI, 1). Jean grandit dans ce milieu, le plus favorable pour le préparer à sa mission future. Le Baptiste n'eut pas de disciple plus fidèle. » (M. de Pressensé, *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*, p. 299 et 219.)

Saint Jean nous a raconté par quels discours le prophète avait formé son âme, et par quelles espérances il l'avait préparée à l'adoration de Celui qui devait venir. Dans son récit, ce ne sont plus ces rudes invectives du Précurseur à la foule des pharisiens, des pécheurs, des publicains, des soldats accourus, dit saint Luc, de toute la région du Jourdain, pour voir cet homme qui « venait dans la vertu d'Élie ». C'est surtout du Fils de Dieu qu'il s'agit en saint Jean, et voici ce que le futur Évangéliste du Verbe entendait annoncer de celui qui devait bientôt baptiser les âmes dans l'Esprit et le feu :

« Vous savez bien que j'ai dit : Je ne suis « pas le Christ, mais seulement l'envoyé qui mar- « che devant lui... Il faut que celui-là grandisse « et que je diminue ; car celui qui vient d'en haut « est au-dessus de tous.

« Celui qui vient de la terre est de la terre, il « ne peut parler que de la terre; mais celui qui « vient du ciel est supérieur à tous. Car il dit ce « qu'il a vu, ce qu'il a entendu; et celui qui en- « tend sa parole a la preuve que Dieu est vérité.

« Celui qui est envoyé de Dieu dit les paroles de « Dieu. Car le Père chérit le Fils : il ne lui a pas « limité l'intelligence; mais il lui a remis toutes « choses entre les mains.

« Celui donc qui croit au Fils a la vie éter- « nelle [1]. »

[1] Ipsi vos mihi testimonium perhibetis quod dixerim : Non sum ego Christus, sed quia missus sum antè illum. *Joan.* III, 28 et sq.

Ce personnage mystérieux, plus qu'humain, éternel, dont Jean-Baptiste « ne se croyait pas digne de détacher la sandale » pour lui laver les pieds, « était déjà dans le monde sans que le monde le connût. » C'était ce même Jésus dont la présence l'avait fait autrefois tressaillir dans le sein de sa mère, et dont il se proclamait l'ange prophétisé, la voix dans le désert, le pionnier envoyé pour lui préparer la route, le paranymphe qui se tient à côté de l'époux pour l'honorer et le servir.

Ce que le fils de Zacharie annonçait du futur Rédempteur d'Israël dépassait donc la mesure d'une louange simplement humaine. C'est là que le disciple prit une première idée de la divinité de Celui qui bientôt devait être son maître. Ceux qui, émerveillés de sa doctrine sublime, se sont demandé dans quelle école philosophique de l'Orient, de l'Égypte, de la Grèce ou de Rome, l'évangéliste du

Je n'ignore point que certains critiques, comme Tholuck (p. 329), mettent ces réflexions au compte de l'évangéliste, ne le considérant pas comme un discours du Précurseur. « Pour nous, dit M. Wallon, nous ne sommes point éloigné d'admettre, avec le docteur Strauss, que la suite du passage est toute de saint Jean. A quel titre affirme-t-on que l'âme du Précurseur n'ait pu être éclairée d'un rayon de la lumière qu'il annonce? Et pourquoi celui qui tressaillait dans le sein de sa mère à la voix de la mère du Sauveur, n'aurait-il pas ressenti, au temps de la publique manifestation de Jésus lui-même, un mouvement de ce saint enthousiasme qui inspirait le cantique de son père? Aussi Bossuet n'hésite-t-il point à commenter le passage tout entier comme étant de saint Jean-Baptiste. » (M. Wallon, *De la croyance due à l'Évangile*, p. 453.)

Verbe était allé s'instruire, auraient dû se souvenir de l'école du Précurseur. Tel fut son premier maître en cette théologie. L'évangéliste la reçut du prophète saint Jean; le prophète l'avait apprise à l'école de celle qui s'était écrié un jour en adorant : « D'où me vient cette gloire que la mère de mon Seigneur descende jusqu'à moi? » C'était l'école d'Élisabeth, c'était l'école de Marie, c'était l'école de l'Ange de l'Annonciation, l'école même de Dieu.

II

Il y avait un an que les disciples entendaient préconiser ce Fils de Dieu; ils l'appelaient donc de leurs désirs, quand enfin le Seigneur se montra sur le rivage sacré de Béthanie.

C'était la dixième heure après le lever du soleil, remarque Jean l'Évangéliste, c'est-à-dire environ à notre quatrième ou cinquième heure du soir, et Jean-Baptiste n'avait que deux de ses disciples auprès de lui [1].

[1] Alterâ die, iterum stabat Joannes, et ex discipulis ejus duo. Et respiciens Jesum ambulantem dixit : Ecce Agnus Dei.
Erat autem Andreas, frater Simonis Petri, unus ex duobus qui audierant à Joanne et secuti fuerant eum. *Joan.* I, 35.

Quels étaient ces disciples? L'évangéliste dit que l'un d'eux était André, le frère de Simon. Quant à l'autre il ne le nomme pas. « Ce silence de l'historien, dit un grave critique, quand il nomme tous les autres, et que l'on connaît sa manière de parler de sa personne, le désigne suffisamment[1]. » Il y en a toujours un que Jean ne nomme pas : celui-là c'est lui-même. D'ailleurs ici, dans ce récit si intime, si précis, si circonstancié, tout le faisait connaître. C'est Jean qui, dès le début, pour acquitter la dette de sa reconnaissance, a voulu signaler l'heure à jamais mémorable où son divin ami lui était apparu pour la première fois.

C'était l'heure solennelle, a remarqué Bossuet, où les prêtres du temple de Jérusalem, immolant

1 M. Wallon, *De la Croyance due à l'Évangile*, chap. v, p. 196.

Le Dr Fr. Reithmayr, *Introd. aux Livres canoniq. du N. T.* Trad. par M. de Valroger, t. II, p. 88 et 96 : « Lorsque saint Jean-Baptiste commença à prêcher la pénitence en Pérée, notre évangéliste se fit son disciple et resta près de lui jusqu'au jour où saint Jean-Baptiste lui apprit, ainsi qu'à André, que Jésus était le Fils de Dieu, l'Agneau rédempteur du monde. »

Stolberg, *Vie de J.-C.*, t. I, chap. I, p. 166, en déduit très-solidement les preuves.

Tillemont, *Mémoires pour l'Hist. Ecclés.*, t. I, p. 430.

Et parmi les anciens :

S. Chrysostom. *in cap.* I *Ev. Joan. Homil.* XVIII, p. 116 : « Quarè alterius nomen non ponitur? Quia ipse est qui scribit Joannes : Διὰ τὸ εἶναι τὸν γράφοντα τὸν ἠκολουθηκότα. »

Itâ ferè omnes scriptores sacri : S. Epiphan. — S. Cyrill. *in Catenâ.* — Euthymius. — Theophylact. — Alcuin. — S. Thomas Aquin. — Beda, apud Maldonat. *in Joan.*, cap. I, 40. — Cornelius à Lapide, *ibid.*

un agneau, avaient coutume d'offrir le sacrifice du soir [1]. Le Précurseur voyant venir le divin Sauveur Jésus en prit occasion de le leur désigner par cette seule parole : « Voici l'Agneau de Dieu. »

Le dernier mot des prophéties fut ainsi proféré par le dernier des prophètes. L'on ne pouvait faire descendre sur la physionomie divine et humaine du Verbe-Rédempteur une plus pleine lumière. Jésus-Christ c'est l'Agneau : c'est-à-dire, premièrement le saint de Dieu, selon le sens de cette parole dans la langue sacrée [2]. Il n'y a pas de tache en lui. En lui seul l'innocence est une réalité, et cette chose pure, absolument pure, qui, depuis notre souillure originelle, n'était plus qu'un regret et un souvenir en ce monde, vient de descendre parmi nous du sein même de Dieu [3].

L'agneau c'est la sainteté; mais c'est la douceur aussi. Le voici ! Il est venu, non point dans cette terreur qui jadis ébranlait le sommet de la montagne. Ce n'est plus la loi de crainte, c'est la loi

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 24e semaine, 4e élévat., p. 363.

[2] Ἰδὲ ὁ Ἀμνὸς τοῦ Θεοῦ. *Joan.* II, 36. Ce mot ἀμνός signifie, dans le grec original, innocent, saint et pur : « De Christo Ἀμνὸς τοῦ Θεοῦ quippè ὡς ἀμνὸς ἀμώμος καὶ ἀσπίλος. (Cf. Suicer., apud Henr. Stephan. *Thesaurum Græcœ Linguœ*, Edit. Didot, ad vocem Ἀμνός.)

Le mot latin *Agnus*, de Ἁγνός pur, a la même signification.

[3] Iste enim singulariter dicitur *agnus*, solus sine peccato : non cujus maculæ abstersæ sunt, sed cujus macula nulla fuerit. S. Aug. *in Joan. Tract.* VI.

de grâce; ce n'est plus le lion de Juda, c'est le doux « Agneau de Dieu [1] ».

Il vient inaugurer le règne de la charité, et comme il n'y a pas de plus grande charité que le don de sa vie, voici que ce nom d'Agneau, symbole de sainteté, emblème de douceur, signifiera excellemment l'Hostie du sacrifice. Il la fallait si pure! Il y avait tant de siècles que ce monde coupable demandait à la vertu, à la jeunesse, à la beauté, à toutes les grâces de l'âme, de l'âge et de la vie, un sang immaculé qui payât sa rançon, et qui satisfît à Dieu! La rançon sera payée : *Ecce qui tollit peccatum mundi*. Et la victime cette fois sera digne de Dieu, car la victime est Dieu : *Agnus Dei*. La semaine prophétisée par Daniel en laquelle sera offert le sacrifice nouveau est déjà commencée; et la troisième pâque verra se dresser l'autel où l'on immolera l'agneau, où l'on mangera l'agneau, où la victime, disait autrefois le prophète, sera traitée comme la brebis que l'on mène à la mort.

Or il n'y aura plus désormais d'autre sacrifice sur les autels de la terre. Quand Dieu sera irrité, quand les hommes souffriront, quand les cœurs mourront de faim et appelleront la vie, ce sera la même victime qui apaisera Dieu, ce sera la même hostie que l'on donnera aux hommes avec la même parole : *Ecce Agnus Dei*.

Enfin, il n'y aura pas non plus d'autre sacrifice

1 Quandò venit tempus ut misereretur Deus, venit Agnus, et sanguine Agni victus est Leo. S. Aug. *in Joan. Tract.* VII, cap. I, 6.

offert sur les autels du ciel. Et quand, le ciel s'ouvrant sur la tête de saint Jean, l'apôtre put voir quelque chose des fêtes éternelles, ce qui lui fut montré dans son Apocalypse, ce fut ce même Agneau, cette même sainteté, cette même douceur, cette même victime offerte dès le commencement, qu'il avait rencontrée sur le bord du Jourdain, qu'il avait vue souffrir sur le Calvaire, et que l'Ange lui montrait couronnée dans la gloire : *Ecce Agnus Dei* [1].

Cette appellation divine devait se retrouver dans les écrits de saint Jean. C'est une particularité remarquée dans le style du grand évangéliste, et tous les interprètes estiment qu'il la tenait de Jean-Baptiste, son maître [2].

Toutefois les deux disciples, entendant cette parole du divin Précurseur pour la première fois, n'en purent guère dès lors approfondir le mystère. Ils comprirent du moins qu'il s'agissait du Messie, et ils se mirent aussitôt à suivre ce nouveau Roi [3].

Ils marchaient derrière lui, observe saint Jean lui-même, curieusement sans doute et religieusement, le long du fleuve sacré. Il est croyable,

1 Apoc. XXIV, 1 et sq.

2 Joannes in Apocalypsi gaudet Christum vocare Agnum, quasi qui hoc nomen audierit et imbiberit à magistro suo Joanne Baptista. (Cornel. à Lapid. *in Joan.* I, 37.)

3 Et respiciens Jesum ambulantem, dicit : Ecce Agnus Dei.
Et audierunt eum duo discipuli loquentem, et secuti sunt Jesum. *Joan.* I, 37.

ajoute ici saint Chrysostome, que, se connaissant encore si simples et si grossiers, ils craignaient de l'aborder, et se tenaient à distance par timidité et par respect [1]. Mais Jésus se retournant et venant au-devant d'eux : « Que cherchez-vous? » leur dit-il. C'était leur demander à qui ils voulaient être; et c'est ainsi en effet que tous deux l'entendirent, car ils répondirent aussitôt : « Maître, où demeurez-vous? » Ce nom de maître était déjà un premier engagement à lui appartenir [2].

Et toutefois Dieu ne veut pas que l'on tranche aussi vite la question de la vie et de l'éternité. C'est dans un mûr conseil qu'on doit se donner à lui; une épreuve est nécessaire : « Venez et voyez, dit-il. » Ils vinrent donc. Ils virent où habitait Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, et « tous deux demeurèrent avec lui ce jour-là [3] ».

« Mais qu'avaient-ils donc vu, qu'avaient-ils donc saisi dans celui qu'ils rencontraient? se demande saint Augustin. O disciples, quelle couleur vous est donc apparue? Quelle forme, quelle beauté du corps? Rien de tout cela, et d'où vient que vous

1 Credibile erat eos subvereri et formidare cùm se rudes intelligerent, et tantum de illo magistri accepissent testimonium. S. Chrysostom. *Homil. in Joan.* cap. I, 38.

2 Conversus autem Jesus et videns eos sequentes se, dicit eis : Quid quæritis? Qui dixerunt ei : Rabbi, ubi habitas? *Joan.* I, 38.

Bed. *in hunc locum :* « Quandò dicunt *Rabbi*, id est magister, et sequuntur eum, utique magistrum sequuntur et dicunt. »

3 Dicit eis : Venite et videte. Venerunt et viderunt ubi maneret, et apud eum manserunt die illo. *Joan.* I, 39.

êtes attirés?.C'est que la beauté divine s'est manifestée à vous dans un de ses rayons. Est-ce quelque beauté qui puisse frapper les yeux? Non, c'est l'incorruptible beauté de la justice, de la sainteté, de la vertu; beauté que l'œil intérieur peut toujours apercevoir, et qui le frappe d'autant plus qu'il est pur [1]. »

Or saint Jean était pur.

D'après l'estimation la mieux fondée des docteurs, il avait à cette époque environ vingt-cinq ans, l'âge où l'homme se donne pour être prêtre ou soldat [2]. L'iconographie chrétienne lui prête d'ordinaire les traits de la jeunesse. Mais c'était une autre grâce plus intérieure, plus rare et tout immatérielle, qui avait attiré sur lui le regard de Jésus. Tous les Pères l'ont répété, et toute l'Église le proclame, ce jeune homme était vierge. Sous le règne de Tibère et dans le pays d'Hérode, dans cette Galilée païenne que l'on nommait « Galilée des nations », toute pleine de délices et d'entraînements vainqueurs, Jean était demeuré chaste [3].

[1] S. Aug. *De divers. Sermon.*, XXVII, c. 6.

[2] Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. Ecclés.*, t. I, p. 607, note XV, et p. 608.

Il le déduit avec précision de l'époque de sa mort, arrivée en l'an 100 de l'ère commune, selon Eusèbe, en 104, selon la chronique d'Alexandrie, âgé de quatre-vingt-seize à cent ans.

[3] Tertullian. *Lib. de Monogamia*, cap. XVII, p. 683.

S. Aug. *In Joan. Homil.* CXXIV, CXIX. — *De Virginibus*, cap. XLIX.

S. Hieronym. *In Isaiam*, cap. LVI, 4. — *In Jovinian.* lib. I, cap. XIV, 26. — *Epistol. ad Princip.*, XCVI. Op. t. IV, p. 780.

Or on ne comprendra jamais quelle profonde affinité existe entre la pureté, la virginité de l'homme et l'inviolable perfection de cet Être tout esprit qui, loin de notre matière, entend des myriades d'êtres, spirituels comme lui, lui dire éternellement qu'il est le Saint des saints! « Heureux sont « les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu [1]. » Ces paroles étaient un pacte à tout jamais entre Dieu et les âmes uniquement éprises de son austère beauté. Celui-là, en effet, entre les futurs apôtres, l'avait vu le premier, qui était le plus saint; et le disciple s'était mis à suivre Jésus-Christ par cette attraction de la virginité qui est la loi du temps et qui est aussi la loi de l'éternité : « Dans le ciel, dit saint Jean, les vierges suivront l'Agneau partout où il ira [2]. »

S. Ambros. *De Institutione Virgin.*, cap. VII, p. 423.

S. Ignat., martyr, *ad Philadelph.* : Ὁ ἀγαπητὸς μαθητὴς ἐν ἁγνείᾳ ἐξέλθε τοῦ βίου.

Theophylact. *in Joan. Proemium.* Op. t. I, p. 554.

S. Epiphan. *Hær.* LXXVIII, cap. XVIII, p. 491.

Je citerai seulement le texte de saint Jérôme qui résume les autres :

« Joannes unus ex discipulis, qui minimus ætate traditur fuisse inter apostolos, quem fides Christi virginem repererat, virgo permansit. Et ideò plus amatur à Domino et recumbit super pectus ejus.

« Exposuit virginitas quod nuptiæ scire non poterant. Et ut brevi sermone cuncta comprehendam doceamque cujus privilegii sit Joannes : A Domino virgine mater virgo virgini discipulo commendatur. » (Contrà Jovin., cap. I, 26.)

[1] Beati mundi corde quoniam ipsi Deum videbunt. *Matth.* V, 8.

[2] Apoc. XIV, 4.

Il se faisait déjà soir. « Les disciples et le maître « demeurèrent ensemble le jour entier, » dit saint Jean ; ce qui, dans la manière de compter des Hébreux, comprend aussi la nuit [1]. La nuit continua donc les communications de la journée qui s'achevait. Elle se passa tout entière, ajoute saint Augustin, dans des entretiens intimes où Jean et son ami purent entrevoir le mystère du royaume des cieux [2].

C'était déjà, de la part de Notre-Seigneur, un premier mystère d'élection. « Il nous a aimés le premier ! » devait dire un jour saint Jean. Merveilleuses avances, prévenances mystérieuses que connaîtront les hommes résolus de chercher Dieu et de se donner à lui. « Au milieu du chemin de leur ardente jeunesse ils rencontreront le terme béni de l'absolu don de soi-même. Jésus-Christ leur dira le mot qui fait les disciples : « Venez chez moi et

[1] Et factum est *vespere* et *mane* dies unus. *Gen.* I, 5.

[2] Quam beatum diem duxerunt, quam beatam noctem ! Quis est qui nobis dicat quæ audierint illi à Domino? *S. Aug.*

Chrysostomus, Cyrillus, Theophylact. et Euthymius non obscurè significant non tantùm horas reliquas hujus diei, nempè duas, sed per totam noctem apud Jesum, ejus doctrinæ gustum capiendo, mansisse. (Maldonat. *in Joan.* cap. I, num. 216, col. 1295.)

Et Bossuet commentant admirablement tout cet endroit (*Élévat. sur les mystères,* XXIVe semaine, IVe élév.) : « Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison ! Seigneur, où habitez-vous? Dites-moi où vous habitez, afin que j'y aille aussi fixer ma demeure... Je ne veux m'attacher qu'à vous. « O venez ! ô voyez ! ô demeurez ! » Que ces paroles sont douces ! et qu'il est doux de savoir où Jésus habite ! »

voyez ! » Ils comprendront que l'honneur que Dieu leur fait est grand. Ils courberont la tête sous le poids d'une gloire trop sainte ; et ils accepteront en tremblant, en aimant, cette couronne du sacerdoce faite d'épines et de lis, de sainteté et de sacrifice, mais qui n'ensanglante le front de l'homme que pour l'amour des hommes et pour la gloire de Dieu. »

C'était déjà aussi, de la part de saint Jean, un mystère de pureté, de première correspondance, d'inviolable intégrité, d'innocence jurée ; et la virginité qui avait déjà reçu, dans la femme, par Marie, une consécration presque divine, allait recevoir dans l'homme et le prêtre, par saint Jean, une glorification plus surprenante encore. L'Église catholique en a fait la vertu réservée du sacerdoce. « L'incorruption, a dit le livre de la Sagesse, nous approche de Dieu [1]. » C'est donc par elle que chaque jour le prêtre et l'Agneau divin peuvent se rencontrer à l'heure du sacrifice, marcher le long des mêmes fleuves de grâce purifiante, vivre sous le même toit, s'asseoir à la même table, et ne se séparer ni le jour ni la nuit. C'est aussi la condition première de notre force ; et si le sacerdoce tient encore en ses mains les promesses de la vie, c'est à ces énergies de grâce continente qu'il sera redevable de ses plus grandes conquêtes : « Quelle est belle dans sa gloire la génération chaste ! dit le

[1] Incorruptio facit esse proximum Deo. *Sap.* vi, 20.

2

Sage des livres Saints. Sa mémoire est immortelle. Elle est en honneur auprès de Dieu et des hommes. Elle marche couronnée, en triomphe, et remporte le prix des plus purs combats [1] ! »

Tel fut le commencement de la mission de Jésus. Saint Jean s'en souvenait, dans ses dernières années, rapporte saint Irénée, qui fut de son école et presque de son temps. « Tous les anciens, dit-il, qui, en Asie, se sont groupés autour de Jean, le disciple du Seigneur, attestent qu'il racontait comment Jésus se montra et enseigna les hommes à l'âge de trente ans. Quelques-uns l'ont appris, non-seulement de Jean lui-même, mais des autres disciples qui en portent témoignage. A qui donc ici faut-il croire de préférence? A de tels témoins, ou à un Ptolémée, qui n'a pas vu les apôtres et n'a pas, même en rêve, suivi la trace de l'un d'eux [2] ? »

Il fallait tenir compte de cette première page de l'histoire de saint Jean. Elle éclaire les autres ; elle révèle le disciple, elle annonce l'apôtre, elle pré-

[1] O quam pulchra est casta generatio cum claritate! Immortalis est enim memoria illius : quoniam et apud Deum nota est, et apud homines; et in perpetuum coronata triumphat, incoinquinatorum certaminum præmium vincens! *Sap.* IV, 1 et 2.

[2] Quam habens ætatem triginta annorum Dominus noster docebat, sicut evangelium et omnes seniores testantur, qui in Asiâ apud Joannem discipulum Domini convenerunt, id ipsum tradidisse Joannem.

Πάντες οἱ πρεσβύτεροι μαρτυροῦσι, οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν Ἰωάννῃ τῷ τοῦ κύριου μαθητῇ συμβεβληκότες, παραδεδωκέναι ταῦτα τὸν Ἰωάννην. S. Irenæi, *Adv. hær.* lib. II, cap. XX, p. 148 (édit. D. Massuet, Paris 1772).

pare l'évangéliste; elle relie l'une à l'autre, en les subordonnant, l'école du prophète et celle du Fils de Dieu. Elle expliquera plus tard pourquoi Jean a voulu ouvrir son Évangile par le témoignage de son Maître; à cette insistance particulière sur ces commencements, nous reconnaîtrons le disciple de la rive de Béthanie. Et soit qu'il parle de Jésus, soit qu'il parle de Jean-Baptiste, l'autorité de l'historien sera irrécusable; car il a commencé par suivre ce grand homme avant de devenir, à son instigation, l'apôtre de ce grand Dieu.

CHAPITRE II

VOCATION DE SAINT JEAN

I

A quelques lieues au-dessus du bourg de Nazareth, sur un monticule qui domine le lac de Tibériade, les voyageurs observent une longue jonchée de ruines parallèle à la côte. De grands blocs de lave et de pierre brute y font reconnaître, par leur disposition, l'enceinte d'une ancienne ville. Deux débris plus considérables émergent de ces décombres. L'un est un édifice de petite dimension situé près de la plage, présentant des sculptures, des colonnes, des pilastres plus anciens que ses murs. L'autre est un monument d'une grande étendue dont il ne reste plus que deux murailles croulantes, mais semé de beaux fragments, de chapiteaux corinthiens, de frises mutilées gisant confusément et cachées dans les herbes.

La place de ces belles ruines est désolée et morte. Le lac baigne tristement les pierres entassées ou éparses sur la rive. Seulement une magnifique colonne double de syénite parfaitement conservée, avec son couronnement, se dresse dans le ciel.

Voilà tout ce qui reste de l'antique patrie de saint Jean et de saint Jacques. Même son nom de Bethsaïde ne lui est pas demeuré : les Turcs ne connaissent cet endroit que sous le nom de Tell-Houm. Seule la colonne double reste debout, comme pour marquer par un signe le berceau des deux frères, inséparablement unis dans la foi et l'apostolat de Jésus [1].

Il serait bien difficile à l'historien de reconstruire la ville galiléenne à l'aide de ces seuls débris; mais il est plus facile d'en rétablir le site. Suspendue sur le golfe le plus septentrional de la mer de Galilée, du côté de l'occident, Beth-Tsaida embrassait les deux plus grands aspects dont Dieu ait fait l'image de l'infini : les montagnes et les eaux. Les montagnes formaient, des cimes de Gelboé aux premières rampes du Liban, un vaste amphithéâtre s'entr'ouvrant çà et là pour montrer plus de ciel. Le lac, qui n'a guère que douze milles de tour, est au pied de ces collines. Ses eaux célèbres baignaient autrefois Tibériade, Corozaïn, Capharnaüm, tous les noms historiques qui éveil-

[1] M. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres Bibliques*, t. II, p. 502.

« Je maintiens, avec une entière confiance, l'identification de la Beth-Saïda-Julias avec la Bethsaïda des Évangiles, et de celle-ci avec les ruines de Tell-Houm. »

lent la pensée, et tous les noms bénis qui émeuvent le cœur. Dix villes étaient semées sur ce rivage : c'est ce que les anciens appelaient la Décapole. Enfin, comme dernier plan de cette grande scène, du côté de l'orient, le désert s'étendant dans l'Iturée, l'Abilène et la Trachonitide; au midi, le Jourdain sortant du lac pour descendre dans la vallée d'Ennon; à l'occident, la plaine d'Esdrelon et le Thabor, où chaque soir le soleil se repose et disparaît : tel est le cadre de ce tableau. Une magnificence d'un ordre plus élevé était dans ce temps-là réservée à cette terre, que Dieu allait consacrer par sa trace immortelle, et où venait de naître son grand évangéliste [1].

L'historien Josèphe nous raconte que Philippe, tétrarque de Galilée, avait donné à ce bourg de tels accroissements, qu'il pouvait facilement passer pour une ville [2]. Par le caractère tout profane de ces em-

1 L'Évangile ne nomme point la patrie de saint Jean; mais toute la tradition la place à Bethsaïde. Il suffira de citer :

S. Chrysostom. *in Joan. Homil.*, t. VIII, p. 31 : « Hic illiteratus, rudis, ex Bethsaidâ, Zebedæi filius. »

Theodoret. *Comm. in Psalm.* LXVII. Édit. Sirmund., t. I, p. 659 : « Petrus autem et Andreas, et Jacobus, et Joannes, et Philippus, ex vico Betsaidæ fuerunt. »

2 Le texte grec porte βηθσαϊδάν. Cette dernière forme nous donne la signification de ce nom, dans lequel il faut chercher les deux mots *Beit,* maison, et *Saidoun,* pêche. Bethsaida avait donc reçu son nom de l'industrie de ses habitants.

C'était une ville, puisque saint Jean (Joan. I, 45) et saint Luc (Luc. IX, 10) lui donnent le titre de Πόλις. Pourtant saint Marc (Marc. VIII, 23) l'appelle simplement bourg : ἔξω τῆς κώμης. Saint Épiphane (*Adv. Hœres.* lib. II, p. 437) nous dit que Capharnaüm et Bethsaïde étaient deux *villes* peu éloignées l'une de l'autre. (V. M. de Saulcy. *Voy. dans les terres Bibliques,* t. II, p. 510.)

bellissements, il voulait l'accommoder aux mœurs des nations; et, pour qu'elle ne gardât rien de son origine judaïque, le prince courtisan lui avait imposé le nom de Julias en l'honneur de Julie, petite-fille d'Auguste [1]. Ainsi transformée, assise sur le grand chemin de Syrie en Égypte, Bethsaïde s'était vue peu à peu envahir par la contagion romaine. Les riches, en très-grand nombre, y avaient leurs villas, les péagers leurs comptoirs : c'était un rendez-vous d'affaires et de plaisir. Mais, derrière cette multitude flottante et abaissée, un peuple primitif, austère, laborieux, protestait énergiquement contre les nouvelles idées et les nouvelles mœurs. Cette population se recrutait surtout parmi les pêcheurs du lac, dont la vie se passait plus séparée des hommes, plus rapprochée de Dieu.

Ce fut parmi ces gens de travail et de foi que Dieu daigna se choisir une famille d'apôtres.

Le chef de cette famille s'appelait Zabdaï, que nous avons traduit par le nom de Zébédée [2]. Quelques-uns ont avancé que Zébédée était de la parenté de Joseph, père adoptif du Seigneur [3]. Ce n'est là qu'une supposition de laquelle on chercherait bien en vain le fondement; et, en dehors de ce que l'Évan-

[1] Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XVIII, III, n. 762.

[2] Du mot Zabdaï, on a fait en grec Ζεβεδαίος, que nous avons rendu par Zébédée. Ce nom se trouve au second livre d'Esdras.

[3] Pseudo-Julianus *in Adversariis*, nº 60 : « Zebedæus pater Joannis et Jacobi, erat frater Cleophæ et Josephi sponsi genitricis Dei. » (Apud Bolland., XXVª die Julii, in festo S. Jacobi Majoris.)

gile a dit de lui, il ne faut pas s'inquiéter de trouver une histoire et une illustration au père des apôtres.

Zabdaï était pêcheur. On ne doit pas oublier que chez les Juifs le métier était en grand honneur. Les mœurs nationales et l'enseignement rabbinique faisaient un devoir pour tous du travail manuel, auquel ne dédaignaient pas de s'employer les grands et les savants d'entre le peuple [1].

L'Évangile contient sur le pêcheur et sa pêche des détails qui le font connaître particulièrement : Zébédée possédait une barque sur le lac, il en était le patron. Quelquefois il s'associait avec une famille de gens de son métier dont le chef était Jona, père de Simon et d'André [2]. Il paraît que dès lors il y avait une grande union entre ces deux familles, que l'apostolat va rendre désormais inséparables. D'autres fois Zébédée prenait des mercenaires, et se faisait aider par des gens qu'il payait [3].

C'est dans cette circonstance et quelques autres analogues que des observateurs attentifs de l'Évangile ont voulu reconnaître, chez cette famille de

1 Les anciens rabbins, comme Scemahia et Althalion, veulent que tous les lettrés sachent un métier manuel, *quo victum quærerent*. Rabbi Gamaliel, dans son livre appelé *Haod*, l'ordonne également. L'illustre rabbin Jochanna apprenait le métier de tailleur, le maître Juda était pêcheur. C'était dans l'ancien Orient une loi et un usage. (V. Baron. *Annal. Eccl.*, t. I, p. 406.)

2 Jacobus et Joannes qui erant socii Simonis. *Luc.* v, 10.

3 Et relicto patre suo Zebedæo in navi cum mercenariis secuti sunt eum. *Marc.* I, 20.

pêcheurs, le signe d'une certaine aisance [1]. Quoi qu'il en soit, leur travail était leur plus grande richesse. Dieu ne cherche pas la fortune dans ceux qu'il daigne convier à la prérogative de son apostolat. Sans doute il n'en exclut ni les riches ni les grands. Mais d'ordinaire ses prédilections sont ailleurs [2]. Et s'il y a quelque part, dans le secret d'une pauvre maison d'ouvrier, au détour d'une rue, dans un village perdu derrière la montagne ou dans le fond des bois, un foyer modeste investi d'honnêteté et de décence, c'est là, de préférence, que Dieu daignera choisir le plus petit de sa tribu, pour répandre sur sa tête l'onction qui le sacrera prophète et roi des âmes.

Deux fils de Zébédée exerçaient avec lui le métier de pêcheur, passant la nuit sur le lac, y travaillant rudement, parfois y essuyant de dangereuses tempête, et le jour descendant ensemble sur le rivage, afin d'y déposer leur poisson et d'y réparer leurs filets.

Ils s'appelaient Jacques et Jean, ainsi que nous le

1 Voici de quelles raisons on prétend le déduire. La mère de Jean était du nombre des saintes femmes qui pourvoyaient aux besoins du Seigneur et de ses apôtres. Elle achetait des aromates pour la sépulture de Jésus. Jean lui-même était de la connaissance du pontife, et l'Évangile nous dit qu'il reçut Marie, sa mère d'adoption, dans sa maison et ses biens, εἰς τὰ ἴδια.

Origène semble relever Jacques et Jean un peu au-dessus de Pierre et d'André. Ceux-ci ne sont que des pêcheurs, ἁλιεῖς. Les fils de Zébédée sont des maîtres bateliers, ναύτας.

2 Concil. Trid. (Sess. XXIII. De reformat.) « Pauperum filios præcipuè eligi vult ad sacerdotium. »

savons. Jacques était l'aîné, et on le désigne sous le nom de Jacques le Majeur, afin de le distinguer d'un autre Jacques, fils d'Alphée, et surnommé le Juste. Quant à Jean, c'est le disciple que nous avons entrevu à l'école du Précurseur, et que déjà le Seigneur avait attiré à lui sur la rive du Jourdain. Ce nom de Jean, ou Johanan, dans la langue hébraïque, signifiait grâce divine, bienfaisance, beauté. Nom prédestiné que nul ne devait porter avec plus d'honneur que celui dont j'ai commencé de raconter l'histoire [1].

Quelle culture d'esprit avait reçue saint Jean? Disciple de la loi, fréquentant la synagogue, où le Rabbi la lisait et l'expliquait au peuple, son instruction religieuse était celle des Juifs. Toutefois Jean-Baptiste avait été pour lui, dans les questions divines, « une plus vive lumière et un plus ardent flambeau, » ainsi que Jésus-Christ lui-même devait appeler le prophète du désert [2]. Pour le reste, le grand apôtre était-il instruit même des premiers éléments des connaissances humaines? L'Evangile est formel : c'était, selon saint Luc, « un homme du commun, un homme sans lettres [3]. » En cet endroit des Actes, son éloquence soudaine, comme celle de Pierre, ne s'ex-

1 Joannes sivè hebraicè, *Iochannan,* à gratiâ nomen habet à radice, *chanan*, quæ nihil aliud est quam charitas Dei diffusa in cordibus nostris.

2 Ille erat lucerna ardens et lucens. *Joan.* v, 35.

3 Videntes Petri constantiam et Joannis, comperto quod homines essent *sine litteris et idiotœ,* admirabantur. *Act.* IV, 13.
C'est sur l'autorité de ce texte que saint Chrysostome va

plique que par un miracle aux yeux des pharisiens réunis pour les juger. Saint Chrysostome exige que l'on prenne à la lettre ce passage de l'Écriture ; saint Basile, saint Hilaire, saint Pierre Chrysologue sont dans la même pensée; et les textes des Pères, unanimes sur ce point, nous fournissent le témoignage que toute connaissance profane faisait entièrement défaut au premier auditeur et au rapporteur futur de la parole de Jésus.

La langue du Galiléen était le syro-chaldaïque, lequel avait prévalu depuis la captivité dans toute la Palestine. Toutefois le grec était passé tellement en usage dans la « Galilée des nations », que l'apôtre put le comprendre et le parler dès lors. Ce n'était pas le grec des écoles savantes, plein d'art et de nuances exquises, tel qu'on le cultivait à Athènes et à Alexandrie; c'était la langue « commune », ainsi qu'on la nommait, ce grec « sentant le barbare »,

jusqu'à cet excès de déclarer que Jean était un parfait ignorant, lequel ne sut jamais ni lire ni écrire. (*Homil.* I *in Joan.*)

Il est vrai que ce Père avance, en un autre endroit, que c'est de parti pris qu'il aime à rabaisser l'instruction des apôtres, afin de faire ressortir le miracle de leur prédication et la divinité de leur mission dans le monde. (*Homil.* III, *n.* 4, *in Ep. I ad Corinth.*, t. X, 20.)

Item S. Basil. *in Regulis fusius disputatis*, Regula 8, t. II, p. 545.

Origen. *in Celsum* lib. I, p. 48.

S. Hilar. *De Trinitate* lib. II, p. 10.

Jean Lami, dans son docte traité *de Eruditione Apostolorum* (Florence 1778, in-8°), a curieusement rassemblé les passages des saints Pères où le défaut de toute instruction profane est reconnu en termes très-énergiques.

plus simple, plus populaire, étrangement mêlé de locutions locales, chargé de formes étrangères; singulier composé de la force hébraïque, de la grâce hellénique, qui, pénétré un jour par le souffle de Dieu, deviendra une langue nouvelle, la langue de l'Évangile. C'avait été premièrement la langue de saint Jean [1].

Il nous reste à savoir quelle fut la mère du disciple, et quelle femme eut l'honneur de former le cœur de l'homme que la mère de Dieu même devait recevoir pour fils.

Entre les galiléennes qui s'étaient attachées aux pas du Seigneur Jésus, l'Évangile nomme Salomé, et c'est elle qu'il assigne pour mère au grand apôtre [2]. Faut-il en croire l'opinion qui fait de Salomé une parente et même une sœur de Marie [3]?

[1] V., sur la langue du Nouveau Testament et de saint Jean, M. Berger de Xivrey, *Étude sur le texte et le style du N. T.*

[2] Voici comment on le déduit du rapprochement des textes : Saint Matthieu et saint Marc parlent de trois femmes présentes à la visite du tombeau divin.

De ces trois femmes, saint Matthieu en nomme deux, savoir : Marie Madeleine et Marie, mère de Jacques le Juste. Quant à la troisième, il la désigne sous le nom de mère des fils de Zébédée. (Matth. XXIX, 56.) Or cette troisième femme, mère de Jacques et de Jean, est appelée par saint Marc du nom de Salomé. (Marc. XVII, 1.)

V. Origen. *in Matth. Tract.* XXXV, in finem.

[3] Adricomius soutient que Salomé était sœur de Marie. Eckius déclare que l'opinion contraire est opposée au torrent de la tradition. Sainte Brigitte appelle saint Jean : *Sororium Christi.* Saint Bernard, dans sa complainte de la sainte Vierge, fait dire à N.-S. du haut de sa croix : « Interim Joannes, qui est *nepos*

Le saint Évangile ne nous en fait rien connaître. Nous y voyons que du moins leurs âmes étaient bien de la même famille, et deux traits des saints livres marquent profondément la physionomie diverse de cette femme. Quand elle s'y montre à nous pour la première fois, c'est encore la mère juive telle que la nature l'a faite, ambitieuse par amour, toute de flamme pour ses enfants, formant pour eux des pensées et des desseins de gloire, sollicitant pour eux une double place d'honneur auprès du roi d'Israël. Elle reparaît plus tard au pied de la croix de son Dieu : mais à cette heure suprême c'est déjà une mère chrétienne. Elle a reconnu que le trône véritable de ce roi de douleurs c'est une croix sanglante. Elle voit Jean, son fils, le plus proche de Jésus, à la place première qu'elle lui avait souhaitée. Elle-même a gravi courageusement le Calvaire, et elle s'y tient jusqu'au bout à côté de l'apôtre, compatissant avec lui, s'encourageant par lui; comme lui, gardant à Jésus la fidélité la plus généreuse de toutes, celle qui survit à la mort, et qui reste à prier à côté du tombeau.

Ainsi une petite naissance, une bourgade pour patrie, un homme de métier pour père, une femme généreuse mais obscure pour mère, pour science sa profession, pour fortune une barque : voilà dans

tuus, reputabitur filius tuus, curam habebit tui, et erit solatium tibi. » Mais Bellarmin doute fort que cette pièce soit authentique.

V. aussi sur ce point Cornelius à Lapide, *in Matth.,* édit. in-4°, p. 337.

l'existence que nous racontons la part de la nature. Il n'en faut pas davantage à Dieu pour faire son œuvre, et c'est de ce néant qu'il va faire jaillir une merveille de beauté telle, que lui, le Dieu des anges, la trouvera digne de toutes ses complaisances.

II

Quelques événements se placent entre la mystérieuse élection de saint Jean et sa vocation à l'apostolat de Jésus. Les autres évangélistes ne les avaient pas écrits. C'est Jean qui les raconte : il ne pouvait les omettre; car ils sont de son histoire comme de celle de son maître.

C'est dans sa Galilée que l'historien nous transporte immédiatement. Mais de cette Galilée à la rive de Béthanie, où nous venons de le voir, la distance est petite, et la nouvelle de la rencontre que les pêcheurs ont faite sur le bord du Jourdain ne tarde pas à se transmettre sur le rivage populeux du lac de Génésareth. André, compagnon de Jean dans l'heureuse journée passée avec Jésus, ne peut s'en taire; et à peine est-il de retour chez lui que, rencontrant Simon : « Nous avons trouvé le Messie! » lui dit-il plein de joie; puis il amène son frère à ce divin Maître[1].

[1] Invenit hic (Andreas) primum fratrem suum Simonem et dicit ei : Invenimus Messiam (quod est interpretatum Christus). *Joan.* I, 41.

Le lendemain c'est Philippe, comme eux de Bethsaïde, que le Seigneur aborde et détermine à le suivre. Une fois conquis, Philippe rencontre lui-même, à son tour, son ami Nathanaël. C'était probablement le même que Barthélemy, — le fils de Tholmaï ou le fils de Ptolémée, suivant l'usage où étaient les Juifs de ce temps-là de prendre des noms grecs. — Philippe lui apprend qu'il vient de reconnaître celui qu'ont annoncé Moïse et les prophètes. Nathanaël hésite : « Que peut-il donc sortir de bon de Nazareth? » Mais Jésus avait vu ce bon Israélite lorsque celui-ci était encore sous le figuier. Il lui en rappelle l'heure, la circonstance, et peut-être les secrets. Il le subjugue par l'amour non moins que par la lumière, et le disciple vaincu adore en lui « son maître, le Fils de Dieu et le Roi promis à Israël [1] ».

Tel est le récit de saint Jean; tels sont les souvenirs de sa première vie, l'histoire de ses commencements, l'histoire de sa bourgade, de son lac, de ses frères, racontée par lui-même. Mille détails personnels, des allusions particulières, des mots intentionnels, une simplicité de tableau, une vérité d'accent vraiment inimitable, y jettent cet intérêt et ce charme de sincérité que la présence du témoin donne aux mémoires intimes. C'est aussi l'intérêt et le charme des origines. Ce n'est pas la vie publique

[1] Respondit ei Nathaniel, et ait: Rabbi, tu es Filius Dei, tu es Rex Israel. *Joan.* I, 49.

encore et conquérante. Avant d'être des apôtres, ces hommes sont des disciples. Les autres historiens ont dit leur vocation, Jean rappelle leur conversion [1]. Il nous place au berceau même du christianisme, parce qu'il y était. C'est de lui, c'est d'André, c'est d'abord de Béthanie, puis c'est de Bethsaïde qu'est parti l'ébranlement des ondes lumineuses qui atteindront bientôt tous les rivages du monde et de l'éternité.

La première réunion de ces disciples de Jésus, et la première révélation qu'il leur donna de sa gloire, est de la même époque comme du même caractère et du même historien. Nathanaël, à qui Jésus venait de se montrer, n'était pas de la bourgade de Jean : il habitait le village de Cana, la moderne Kafr-Kenna, à peu près à trois milles romains de Nazareth, et à une petite distance aussi de Bethsaïde [2]. Dans une famille de ce pays, peut-être dans la sienne, comme quelques-uns l'ont cru, on célébra des noces où furent conviés Jésus, sa mère, et les pêcheurs qui étaient ses disciples. Ils n'étaient encore que six, tous du même pays, tous d'humble condition, une petite intimité qui enfermait en germe l'universalité

[1] Ces observations font disparaître toute contradiction entre le quatrième Évangile et les synoptiques, qui nous racontent d'une manière très-différente la vocation des apôtres (Matth. x, 1-11. Marc. III, 13-19. Luc. VI, 12-16). Les synoptiques ne s'occupent que de la vocation définitive; pour Jean, le grand jour est celui où pour la première fois il a vu Jésus. Ces disciples vont encore s'en retourner quelque temps à leurs occupations avant leur appel à l'apostolat.

[2] M. de Saulcy. *Voy. dans les terres Bibliques*, t. II, p. 452.

de l'Église chrétienne. Il n'est pas vraisemblable, comme quelques-uns l'ont dit, que saint Jean fût l'époux de ces noces miraculeuses, desquelles le divin Maître l'aurait appelé à l'honneur de la virginité. Un texte de saint Augustin, mal interprété par Bède, a pu seul donner lieu à cette singularité [1]; et l'histoire de saint Jean est par elle-même assez belle sans qu'il faille y mêler une page de roman.

Pour justifier les traits si circonstanciés de son récit de ces noces, il n'est pas nécessaire que le fidèle évangéliste en ait été l'époux; mais il suffit, comme tout ici l'indique, qu'il en ait été l'invité et le convive.

C'est la seconde page de ses *Souvenirs*, ainsi que les anciens Pères nomment les Évangiles [2]. C'est la seconde rencontre préparatoire de Jésus avec ses humbles ministres, bien inconscients encore de l'œuvre qui se prépare. Point d'éclat, point de discours, point de bruyant manifeste à la manière des hommes. Un repas de famille inaugure le nouveau règne, comme un repas d'adieu devait le couron-

1 S. Augustin avait dit : « Joannem Dominus de fluctivagâ nuptiarum tempestate vocavit. »

Cornelius à Lapide l'explique : « Intellige nuptiarum non initarum, sed ineundarum, seu quas inire potuisset. » (*In Joan.* cap. II, 2; p. 277).

Bède a mal compris, et bâtit cette fable : « Dominus vocavit Joannem de nuptiis, et ipse reliquit conjugem et secutus est eum. Et propter hoc amavit eum Jesus plus omnibus discipulis, quia traxit eum de amore mulieris, et castus permansit. » (*Varii Serm.*, p. 353. – De S. Joanne Evangel.)

2 S. Justin. *Apolog.*, passim : Απομνημονεύματα τῶν Αποστόλων.

ner. Jésus a commencé par changer l'eau en vin, comme un jour Jean le verra changer le vin en son sang. Mais déjà, dit Bossuet, d'après saint Augustin, c'est le changement de l'eau insipide de l'ancienne loi en ce vin évangélique qui va enivrer les âmes dans des noces divines [1]. Voici que ces âmes commencent à s'enflammer pour lui : « Ce fut le com-« mencement des signes de Jésus, dit saint Jean, sa « gloire se manifesta, et ses disciples crurent en « lui [2]. »

Là finit la vie privée de Jésus de Nazareth. Là s'arrête également le récit de cette préparation dans l'Évangile de saint Jean.

Le temps était venu d'organiser la conquête. Si Jésus n'eût consulté que le plus simple rudiment de la prudence terrestre, il se fût souvenu ou des rois qu'il avait prosternés devant sa crèche, ou des sages qu'il avait étonnés dans le temple ; et lui, qui n'avait qu'à parler à son Père pour que des légions d'anges descendissent du ciel, ne fût pas allé chercher ses collaborateurs sur des bateaux de pêche. L'œuvre eût été alors celle d'une sagesse humaine; mais elle n'eût pas été celle d'une tendresse infinie et d'une force divine. C'est pourquoi le Seigneur ne se souvint que des simples, des pauvres et des petits.

1 Bossuet, *Sermon pour le deuxième Dimanche après l'Épiphanie,* 1er point.

2 Hoc fecit initium signorum Jesus in Canâ Galilææ. Et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus. *Joan.* II, 11.

Il se souvint surtout de ceux qui l'avaient aimé. Laissant donc derrière lui les palais et les écoles, il descendit sur la plage de la mer de Galilée.

« Jésus, marchant le long du lac, vit deux frères :
« Simon, plus tard surnommé Pierre, et son frère
« André, qui jetaient le filet, car ils étaient pê-
« cheurs.

« Et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai
« pêcheurs d'hommes [1]. »

Dans l'ordre de l'appel à son apostolat, et dans le choix qu'il fait des princes de son Église, c'est à la barque de Pierre que Jésus marche premièrement. Cela fait, et, le rang de la suprématie fixé dès le premier jour, Jésus revient à Jean :

« Et de là s'avançant, Jésus vit deux autres frères :
« Jacques, fils de Zébédée, et Jean, qui se trou-
« vaient aussi dans une barque, raccommodant
« leurs filets, et il les appela.

« Ceux-ci quittèrent aussitôt leur père et leurs
« filets, et suivirent Jésus [2]. »

Jean quitta ses filets : *relictis retibus*. C'était la loi, l'exemple et la consécration de l'esprit du renoncement et de la pauvreté dans l'Église future. On avait bien pu voir, dans les sociétés antiques, le

[1] Marc. I, 16-18.

[2] Et progressus indè pusillùm, vidit Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem ejus, et ipsos componentes retia in mari.

Et statim vocavit illos. Et relicto patre suo Zebedæo cum mercenariis, secuti sunt eum. *Marc.* I, 19-20.

Illi autem statim, relictis retibus et patre, secuti sunt eum. *Matth.* IV, 21, 22.

même homme être à la fois prêtre, prince du peuple, gouverneur d'un grand état, et même chef des armées. Tel ne sera point l'esprit du sacerdoce nouveau; et ce n'est pas assez que, par un premier mouvement, l'apôtre se soit élevé de terre par la virginité, si par un second élan il ne se soulève au-dessus de la région infime où la foule cherche ses proies d'orgueil et de fortune. « O hommes de peu de foi, pourquoi êtes vous inquiets de ce que vous mangerez ou de ce qui vous vêtira? Je vous ai envoyés sans tunique, sans trésor, sans or et sans argent : quand avez-vous manqué d'aucune de ces choses? Regardez les lis des champs, regardez les oiseaux du ciel... » Ainsi, pure comme le lis, et libre comme l'oiseau, une société naissait, qui, ne prenant rien à ce monde, devait régner sur la terre en planant au-dessus, « *Excelsior cœlis,* plus élevé que les cieux. » C'est la définition du prêtre dans saint Paul. Ainsi l'a voulu Dieu, ainsi le demandent les hommes; ainsi élevé de terre, cet homme, dégagé de tout, attirera tout à lui. Saint Bernard le savait bien : « La pauvreté, disait-il, est comme une grande aile qui nous emporte rapidement vers le royaume des cieux [1]. » C'est la loi de liberté, c'est la loi de dignité, c'est la loi de conquête : *relictis retibus.* Oh! quand aurons-nous donc laissé tous nos filets!

L'évangéliste ajoute que Jean quitta son père : *relicto patre.* C'est le second abandon, celui de la

[1] S. Bern. *Sermo IV de Adventu.*

famille, et c'est le plus douloureux. Vouer sa vie à la tâche de consoler tout le monde, sans garder auprès de soi personne qui vous console, qui vous seconde, qui vous relève; renoncer à sa famille après avoir déjà abdiqué la douceur de s'en donner une autre; et s'en aller ainsi, par une vieillesse solitaire, à une tombe étrangère qui n'aura pas reçu les os de nos aïeux : l'apostolat nouveau demandait ce sacrifice : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi [1]. » Ce n'était plus l'odieux sacerdoce de l'Orient, héritage d'une race, transmis dans une famille, implantant dans le sol ses castes immobiles. C'est le ministère social, c'est le service de l'homme désintéressé des siens comme il l'est de lui-même. Tout quitter, tout briser, tout immoler à Dieu : il y a tout cela, et plus que cela encore dans ce *relicto patre,* qui serait un mot barbare si l'Évangile n'ajoutait de suite le mot divin : *Relicto patre, secuti sunt Jesum.*

Il nous reste donc Jésus, et les âmes et le ciel. L'Église le savait bien. Elle savait qu'à la parole de l'héroïque renoncement : « Voici, Seigneur, que nous avons tout quitté pour te suivre, » elle pouvait répondre sans tromper un seul cœur : « Quiconque aura quitté sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses fils, ses champs, pour moi et pour l'Évangile, retrouvera en ce temps même, et

[1] Matth. x, 37, 38.

ici-bas, et cent fois plus, des frères, des sœurs, des mères et des fils, avec des persécutions, il est vrai, mais aussi avec la vie éternelle et le siècle à venir[1]. » Elle pouvait donc sans inquiétude, je dirais sans scrupule et sans remords, demander à ces ministres un renoncement qu'elle se sentait si capable de récompenser. »

Voilà l'élection, voilà la vocation.

Premièrement, de la part de Dieu, une préparation lointaine, celle de la famille, de la patrie, de l'école de son prédestiné. Puis une première avance miséricordieuse, une question adressée à notre liberté, et subordonnée à notre assentiment; une attente prudente, un délai pour l'épreuve; puis, le choix fait, l'heure venue, un appel décisif qui brise tous les liens.

Secondement, de la part de l'homme, une disposition religieuse et vertueuse, une inclination vers ce qui est pur et beau, une vigilance jalouse autour de ces trésors; pour cela, la solitude, le silence, le désert; l'apprentissage secret des luttes intérieures, et le baptême de la pénitence; puis une grande attention à Jésus-Christ qui passe; l'oreille ouverte

[1] Et cœpit ei Petrus dicere : Ecce nos dimisimus omnia, et secuti sumus te.

Respondens Jesus ait : Amen dico vobis, nemo est qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut filios, aut agros, propter me et propter evangelium,

Qui non accipiat centies tantùm, nunc in tempore hoc, domos et fratres, et sorores, et matres, et filios, et agros, cum persecutionibus, et in futuro sæculo vitam æternam. *Marc.* x, 28-30.

à toute voix qui le nomme, la fidélité à le suivre, l'amour de sa maison, le désir de s'y recueillir quelque temps avec lui. Enfin la générosité, l'attente courageuse de ses ordres, quels qu'ils soient; et, dès son premier mot, le renoncement à tout pour n'être plus qu'à lui seul. De combien d'âmes tout ceci allait devenir l'histoire, et quel règne Jésus-Christ inaugurait sur les hommes!

CHAPITRE III

SAINT JEAN LE DISCIPLE DE LA CHARITÉ

I

Jésus ayant choisi et appelé Jean et Jacques les attacha à lui. Il se mit premièrement à parcourir avec eux le bassin du lac où ils étaient pêcheurs. Salomé ne voulut pas se séparer de ses fils. Nous la voyons, avec quelques femmes fidèles de la Galilée, suivre les pas de Jésus, pourvoyant, ainsi qu'elles, à la subsistance du maître, et écoutant ses leçons avec les deux apôtres ses enfants[1].

Cependant Jésus-Christ paraissait moins occupé de faire par lui-même la conquête des âmes que

[1] « Magna laus mulieris quæ ipsa reliquerat virum suum, et secuta fuerat Christum; quia ille sine istâ vivere poterat, ista autem sine Christo salva esse non poterat. » S. Chrysost. *in Matth.* cap. xx.)

S. Chrysostome suppose, un peu plus loin, que Salomé ne s'attacha à suivre les pas de Jésus-Christ que lorsqu'elle eut perdu Zébédée son époux, faisant de Notre-Seigneur l'appui de sa vieillesse : Quia fides nunquàm senescit et religio fatigationem non sentit. (*in Catenâ aurea*, p. 216.)

de préparer les douze à recueillir la moisson dont lui-même disait qu'il jetait la semence. Il leur promettait bien de les envoyer un jour enseigner les nations; mais il fut bientôt visible que pour lui l'Évangile était principalement l'œuvre de leur formation dans l'esprit de charité, et de leur initiation aux grandes vérités du royaume des cieux.

Ainsi il y avait l'école publique de Jésus, il y avait son école intime.

L'école publique était celle que le maître ouvrait aux foules, sur la grève des lacs, au penchant des collines de la Galilée, dans le désert immense, ou sous les vastes galeries du temple de Jérusalem. L'école intime de Jésus n'avait point cet éclat. L'ombre descend, le soir se fait, la foule guérie et bénie s'en retourne dans ses bourgades, le maître reste seul entouré de ses apôtres : « Maître, lui disent ceux-ci, qu'est-ce que signifie pour nous cette parabole ? Jésus ouvre les lèvres, plus de voiles, plus de nuages ; c'est la vérité pure et la vérité pleine qui découle de sa source : « O maître, nous voyons clair, nous voyons bien maintenant que vous êtes le Fils de Dieu [1]. » Telle était l'école intime du maître de la vérité.

L'école de la charité était plus particulière encore. Ici ce ne sont plus des milliers d'hommes

[1] Dicunt ei discipuli ejus : Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis.

Nunc scimus quia scis omnia, et non opus est tibi ut quis te interroget : in hoc credimus quia à Deo existi. *Joan.* XVI, 29, 30.

que le Seigneur rassasie sur le faîte d'une montagne. Ce ne sont plus les aveugles ni les lépreux qu'il guérit le long des grandes routes, à la stupéfaction des multitudes, ou le cercueil d'un enfant qu'il arrête souverainement dans la solennité d'un cortége funèbre. Mais c'est un père qui vient prier timidement Jésus de descendre en sa maison où quelqu'un va mourir; c'est un homme qui craint d'exposer aux regards son fils épileptique; une pauvre femme qu'on ne peut, dans sa fièvre, présenter au médecin céleste. Alors Jésus fait écarter la foule. Les apôtres eux-mêmes ne sont pas tous admis au privilége d'être les témoins du miracle. Quelques-uns, trois d'entre eux, les meilleurs et sans doute aussi les plus aimés, sont seuls initiés au miséricordieux secret de ce bienfait: c'était l'école intime de la charité.

Au sein de cette intimité, il y a une place à part pour l'apôtre saint Jean. Dans le saint Évangile deux figures prédominent et se détachent des autres par le relief de leur sainte originalité. C'est saint Pierre et saint Jean. Dans l'Église ils deviendront les types des deux puissances du royaume spirituel, la doctrine et l'amour; et de même que Simon Pierre, appelé le premier à l'œuvre, en devait être la tête, Jean était destiné à en représenter le cœur. Il n'est pas simplement le disciple de cette école, il est le *disciple aimé,* suivant le nom qu'il se donne lui-même dans l'Évangile, et le Seigneur, qui voulait premièrement faire de lui l'apôtre de

la charité, le séparait parfois de la foule et même des frères, pour lui en présenter, dans les miracles de sa vie, des leçons privilégiées et l'éloquent exemple.

C'est dans ces confidences, soigneusement spécifiées dans le récit évangélique, que le néophyte apprit l'œuvre de la charité.

Ainsi se forma-t-il à l'école de Jésus par une gradation qui est celle même des faits dans l'histoire sacrée. Et si l'éducation du plus petit enfant faite par la main d'un homme est déjà une chose si excellente, je ne puis dire s'il existe un plus digne sujet de contemplation que Dieu lui-même s'appliquant à façonner son apôtre, le formant dans l'amour, le taillant dans le marbre de la virginité, puis l'animant de son souffle, l'échauffant sur son sein, et l'élevant graduellement jusqu'à cette ressemblance divine dont l'antiquité profane elle-même avait fait l'idéal de la perfection [1].

C'était dans la première année de la vie publique de Jésus. Il était près du lac quand un homme vint à lui. Il s'appelait Jaïr, et c'était le prostate ou le chef de cette synagogue de Capharnaüm qui venait de recevoir le manifeste de sa mission. Jaïr se jeta en suppliant aux genoux du Seigneur : il est père, sa fille se meurt, et cette mourante est une jeune enfant de douze ans !

[1] Ad similitudinem Deo propius accedit humana virtus quàm figura. (Cicer., *de Nat. deor.* I, 84.
Item Platon. *Theœtet.*, cap. XXV).

On sait ce que fit Jésus. Le miracle qu'il prépare ne sera pas pour la foule : quelques disciples privilégiés en auront seuls le spectacle et la leçon. Et comme il y en a trois dans l'apostolat qui en représentent plus excellemment les vertus, c'est Jacques, c'est Pierre, c'est Jean le disciple bien-aimé que Jésus convie à le suivre auprès de l'agonisante[1].

On apprit en chemin qu'elle venait de mourir. Autour de la maison retentissait déjà la musique funèbre, et l'on accourut dire au médecin divin de ne pas aller plus loin, parce qu'il était trop tard. Mais les heures désespérées sont les heures de Dieu. On le vit donc s'approcher du lit de l'innocente. D'un côté le père, la mère de la jeune fille éplorés, de l'autre Jésus-Christ avec ses trois apôtres; toutes les puissances du ciel, toutes les tendresses de la terre se penchèrent sur l'enfant : « Elle n'est pas pas morte, elle dort! » Jean entendit son maître prononcer cette parole de l'immortalité que Jésus devait répéter près de la tombe de Lazare. Il le vit prendre la main de la jeune expirée : « Jeune fille, lève-toi ! » Elle se leva, elle marcha, elle mangea. Le Seigneur la rendit à son père, et l'apôtre put comprendre pour quelle instruction son maître l'avait ainsi appelé à la confidence du miracle.

La leçon dominante qui ressortait de là, c'est que

[1] Et non admisit quemquam se sequi nisi Petrum et Jacobum, et Joannem fratrem Jacobi. *Marc.* v, 37.

l'apostolat était premièrement une mission de bienfaisance.

La conception primordiale de la religion chrétienne est celle de l'institution divine de la charité. L'Évangile devait donc être d'abord un secours, une guérison, une consolation, afin de pouvoir devenir une prédication. Ce fut le premier degré de l'initiation apostolique de Jean ; et, voulant faire de lui un chrétien et un prêtre, le Dieu consécrateur ne le conduisit pas aux académies et aux portiques ; il le mena à l'école de sa prédilection : le lit d'une malade qui était une enfant.

L'Église aime les malades. Elle qui fut donnée au monde pour la guérison des âmes a aussi pour notre corps et ses infirmités une compassion égale à son respect. Elle a un sacrement dont la grâce est de guérir et de fortifier. Elle a bâti des palais pour ceux qui sont blessés, pour ceux qui sont tombés de vieillesse ou de fatigue. Elle a créé pour eux un service de dévouement, de tendresse consacrée et de virginal amour. Jésus veut donc que l'apôtre aille premièrement à eux. Et quand le plus entêté d'athéisme, de positivisme et de matérialisme, abattu dans son lit, verra venir le Sauveur qui lui tendra la main, les blasphèmes tomberont, les doutes s'évanouiront ; la douleur ayant commencé l'épuration de l'âme, la charité fera le reste, parce que, selon la sublime définition de saint Jean, « la charité, c'est Dieu. »

L'Église aime les enfants : c'est encore par eux

que l'apostolat commence, que sa grâce pénètre. L'antiquité aussi prétendait les chérir, et sous ce vieux règne païen de la nature et de l'art, ce que l'on voyait d'eux, c'était la grâce de leur front, l'ingénuité de leurs lèvres, la pureté de leur regard, toutes ces choses matinales qui s'ignorent elles-mêmes et qui ne se retrouvent plus. Mais quel homme, quel sage, quelle littérature pensait qu'on pût ressentir quelque chose de profond et de sacré pour la foule de ces êtres chétifs qui étaient pour la cité tout au plus une espérance, pour quelques-uns un jouet, pour beaucoup une proie? Jésus fut le premier maître d'un nouveau et saint amour. Les laissant venir à lui, il ne les embrassa pas seulement, il les bénit; il les consacra rois, non pas seulement rois du temps, mais rois de l'éternité. *Talium est enim regnum cœlorum.* C'étaient des majestés. Il déclara que ses anges avaient la mission d'être leurs représentants auprès de Dieu dans le ciel. Il venait d'introduire l'apostolat chrétien auprès d'eux sur la terre, afin qu'il les guérît, qu'il les ressuscitât, qu'il les fît se lever, comme la fille de Jaïr, qu'il les fît marcher, qu'il les fît manger à une table divine, qu'il les rendît à leurs pères dans la grâce et dans la vie, et que, par ce miracle chaque jour renouvelé, on reconnût un Sauveur et on adorât un Dieu.

II

Ayant ainsi appris à son grand néophyte l'œuvre de la charité et le premier objet de son apostolat, Jésus avait encore à lui en révéler l'esprit. Il le fit dans trois circonstances particulières, trois confidences intimes qui nous sont racontées par les évangélistes.

L'esprit de la charité c'est essentiellement la magnanimité. Saint Jean ne l'eut point d'abord. Heureux de la faveur qui entourait son maître, fier aussi du pouvoir qu'il avait conféré aux douze, Jean ne comprenait pas l'apostolat du bien en dehors de ce cercle [1], et voici comment un jour il manifesta ses pensées.

Ayant vu quelques disciples qui, n'étant pas de la famille apostolique, se permettaient cependant de délivrer les possédés au nom de Jésus-Christ, son cœur s'en offensa comme d'une usurpation : « Maître, dit-il à Jésus, nous avons vu quelqu'un qui se sert de votre nom pour chasser les démons. Comme il n'est pas des nôtres, nous l'en avons empêché. — Ne l'en empêchez pas, répondit le bon Seigneur; car celui qui n'est pas contre nous est pour nous [2]. »

[1] Joannes, plurimùm diligens et ideò redamatus plurimùm, excludendum putat beneficio eum qui non utatur obsequio. (S. Ambros. *in Catenâ aureâ*, p. 532; in Luc. IX.)

[2] Respondens autem Joannes dixit : Præceptor, vidimus

Un autre jour, est-il raconté par saint Luc, Jésus affermit sa face en prévision des outrages qu'il allait endurer, et, quittant Capharnaüm, il se mit en route pour la ville de Jérusalem. C'était probablement après la deuxième Pâque, et le Sauveur se rendait à la fête des Tabernacles, dont Jean parle lui-même dans un passage de son livre. « Maître, avaient dit les frères, descendez en Judée, afin que vos disciples voient eux-mêmes vos œuvres, et commencez enfin à vous montrer au monde [1]. » L'occasion était belle. Les Juifs de tous pays remplissaient la ville sainte ; les illuminations de l'acropole de Sion, les chœurs, les danses sacrées, les cabanes de feuillage élevées sur les plates-formes des toits, dans les rues, sur les places, rappelaient les quarante ans passés par les Hébreux sous la tente du désert ; et de toutes parts les fidèles, portant entre leurs mains une branche de palmier entremêlée d'un rameau de saule et de myrte, venaient remercier Dieu de la récolte qui s'achevait, et offrir le sacrifice pour le salut des familles et la rédemption du peuple [2].

quemdam in nomine tuo ejicientem dæmonia, et prohibuimus eum : quia non sequitur nobiscum.

Et ait ad illum Jesus : Nolite prohibere ; qui enim non est adversùm vos, pro vobis est. *Luc.* IX, 49, 50.

1 Erat autem in proximo dies festus Judæorum scenopegia.

Dixerunt autem ad eum fratres ejus : Transi hinc et vade in Judæam, ut et discipuli tui videant opera tua quæ facis...

Si hæc facis, manifesta teipsum mundo. *Joan.* VII, 2-4.

2 Voy., sur la fête des Tabernacles, Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. IV.

Le chemin le plus court pour se rendre à la ville sainte était de traverser la terre de Samarie ; et l'on y découvre encore les traces de l'ancienne voie qui reliait entre elles ces deux provinces de la Palestine. Mais les Samaritains, peuplade à demi païenne, composée en partie de colonies étrangères apportées dans ce pays par la captivité, étaient les ennemis des Juifs.

Cette animosité s'était accrue encore, depuis que, sous le gouvernement de Coponius, quelques années auparavant, une troupe de Samaritains avait fait une rapide invasion à Jérusalem pendant la fête de Pâque, et avait profané le sanctuaire en y jetant des ossements humains. Ils voulaient précisément, par cette profanation, empêcher la célébration de la grande fête des Juifs [1].

Le Seigneur, toujours respectueux pour le droit, envoya deux de ses disciples pour leur demander le passage. L'un d'eux était saint Jean; l'autre était Jacques son frère. Mais les Samaritains leur fermèrent leurs portes, refusant à Jésus l'entrée de leur province. C'est alors que Jacques et Jean se mirent dans une grande colère; et se rappelant qu'autrefois cinquante-deux serviteurs du roi Ochosias, envoyés de Samarie pour prendre le prophète Élie, avaient été consumés par la foudre, ils revinrent dire à Jésus : « Seigneur, ne voulez- « vous pas que nous ordonnions au feu du ciel de

[1] Joseph. *Antiq. Jud.* XVIII, II, 2.

« descendre sur ces hommes, et de les consumer [1] ? »

« Jésus se retourna vers eux, » dit l'Évangile, et, avec l'accent d'un sévère reproche, *increpavit eos,* il leur fit cette réponse éternellement décisive contre l'intolérance et contre l'appel au feu pour sa défense : « Vous ne savez pas, dit-il, de quel esprit « vous êtes ; le Fils de l'homme n'est pas venu « pour tuer les hommes, mais pour les sauver [2]. »

Quel était donc cet esprit ignoré jusqu'ici, que saint Jean devait posséder bientôt plus que tout autre, et qui allait devenir l'esprit apostolique?

Il y avait l'esprit ancien, l'esprit pédagogique des écoles de philosophes, l'esprit ésotérique des vieux sanctuaires de l'Égypte, se faisant de sa sagesse un monopole étroit, et dont Jean rappelait trop la tendance exclusive quand il disait au maître : « Nous avons empêché ceux-ci de faire le bien, parce qu'ils ne sont pas des nôtres. »

Il y en avait un autre, l'esprit juif, esprit dur, absolu, répressif, donnant à la justice et à la vérité leur sanction dans le monde, s'armant des foudres du ciel, se séparant violemment de tous les dissidents et prenant en main contre eux la vengeance de Dieu : « Ne voulez-vous pas, ô maître, que nous fassions tomber sur eux le feu du ciel? »

[1] ..... Jacobus et Joannes dixerunt Jesu : Domine, vis dicimus ut ignis descendat de cœlo et consumat eos? *Luc.* IX, 51.

[2] Et conversus increpavit illos dicens : Nescitis cujus spiritus estis.

Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. *Luc.* IX, 52.

Selon les instructions de Jésus-Christ à saint Jean, l'esprit chrétien sera plus large. Ce sera d'abord un esprit de sage condescendance pour ceux qui veulent le bien avec sincérité, quand même ils le feraient concurremment avec nous et autrement que nous. Sans doute, il faut toujours que la vérité soit sauve, et un connivence qui serait une trahison ne peut que nous faire horreur. Mais, hors de là, l'Église accepte tout auxiliaire, parce que la concurrence ne peut que lui profiter : « Ne les empêchez pas ! » Elle cherche ce qui rapproche et non ce qui divise; elle a appris de son maître que partout peuvent se trouver bien des esprits sincères, bien des livres, bien des sciences qui, « n'étant pas contre nous, sont par cela même pour nous. » C'est la profonde réponse de Jésus à saint Jean. Et au-dessus de la poussière de cette arène ardente où les hommes se livrent des combats d'opinions, n'y a-t-il pas des hauteurs où peuvent se rencontrer dans une sereine unité de doctrine et de charité ceux qui aiment la vérité plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, et qui ne demandent qu'à la servir?

Puis ce que Jean vient d'apprendre, c'est que l'esprit chrétien est un esprit de douceur. « La vertu parfaite ne connaît pas la vengeance, a écrit S. Ambroise, il n'y a pas d'emportement là ou se trouve la plénitude de la charité. Il ne faut pas repousser l'infirmité humaine, mais lui tendre la main. L'indignation est loin du cœur vraiment religieux, et le désir

de se venger n'entre pas dans l'âme magnanime[1]. » L'apôtre n'appelle pas le feu sur la tête des coupables, si ce n'est le feu de la Pentecôte, ce feu de l'Esprit-Saint que Jean eut mission plus tard d'apporter personnellement à ces Samaritains qu'il avait détestés[2]. Voyez le maître. Quand ce grand prince dicte ses instructions à ses ambassadeurs et à ses lieutenants, il leur marque en trois mots ce qu'ils auront à faire : donner, aimer, souffrir. Aimer ses ennemis et ses persécuteurs; donner ses biens, son âme, son manteau à l'indigent, sa joue gauche à qui vient de frapper la droite, sa vie pour ses bourreaux; souffrir la faim, la soif, la nudité, la mort : tel sera le manifeste du Prince de la paix. « Paix à cette maison! » L'apôtre de l'Évangile n'aura que cette parole à dire quand il frappera à la porte des cœurs. Et que si cette porte se ferme devant la charité, il n'y a qu'une sorte de représailles permises : c'est de secouer tranquillement la poussière de ses pieds, d'attendre, de repartir, ou encore de s'asseoir sur le flanc de la colline et de pleurer sur la Jérusalem aveugle qui n'a pas connu le jour de la visite divine.

1 Non habet ultionis studium perfecta virtus; nec ulla sit iracundia ubi plenitudo est charitatis. Nam nec excludenda est infirmitas, sed juvanda. Procul sit à religiosis indignatio, procul à magnanimis cupiditas ultionis. S. Ambros. *in Catenâ aureâ* S. Thomæ.)

2 Nonnunquam ampliùs prodest clementia, tibi ad patientiam, lapso ad correctionem. Samaritani citius crediderunt à quibus hoc loco ignis arcetur. (*Ibid.*)

III

Mais Jésus réservait une dernière leçon à celui qu'il avait fait son élève dans le véritable esprit de charité.

Il est incontestable que, jusqu'au temps de la passion, les apôtres s'étaient fait du royaume de Dieu une idée fort grossière, se le représentant comme l'empire d'un prince terrestre considérable, étendant ses frontières d'une mer jusqu'à l'autre; et c'est ce qu'ils appelaient la reconstitution du royaume d'Israël. Jésus leur répétait vainement que son règne n'était pas de ce monde, qu'il devait endurer les maux prophétisés à l'homme de douleurs, et que les siens ne devaient prétendre qu'au rude honneur de porter leur croix à sa suite : il n'était pas entendu, et en ceci l'esprit de Jean était lent à comprendre, comme celui des autres. Il paraît même qu'étant l'ami de ce grand roi et le plus proche de son cœur, il s'était figuré qu'il devait être aussi le plus proche de son trône dans cet empire merveilleux que saluaient toutes les espérances de la nation.

C'était du moins la pensée de Salomé sa mère. Comme elle faisait partie du cortége des saintes femmes qui accompagnaient Jésus-Christ, elle profita du temps où le Seigneur descendait de la Galilée pour se rendre à Jérusalem. C'était la ville des rois. Elle croyait que le Seigneur allait y prendre

enfin possession de son trône[1]. L'heure était donc urgente, et, abordant Jésus avec Jacques et Jean, cette mère ambitieuse insinua d'abord sa demande en ces termes :

« Maître, quelle que soit la chose que nous vous « demandions, nous voudrions que vous l'accor- « dassiez à nos prières[2].

« Que voulez-vous? dit Jésus.

« Alors Salomé se prosternant devant lui : Or- « donnez, lui dit-elle, que mes deux fils que voici « soient, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche « dans votre royaume[3]. »

C'était, en effet, la coutume que dans le conseil souverain de la nation juive, au-dessous du siége principal occupé par le *nasi* ou prince du Sanhédrin, il y eût deux places d'honneur appelées la place du Père et la place du Sage.

L'entendant solliciter l'honneur de cette préséance, Jésus vit bien que cette mère abusée se méprenait sur la nature de son règne.

« Vous ne savez pas ce que vous demandez, dit- « il. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire?

[1] Putavit mulier Dominum esse regnaturum, et aviditate fœmineâ præsentia cupit, immemor futurorum. (S. Chrysost. *in Matth.* xx, in Catenâ aureâ, p. 216.)

[2] Marc. x, 35.

[3] Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo.

Qui dixit ei : Quid vis? — Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo. *Matth.* xx, 20, 21.

« Pouvez-vous être baptisés du baptême dans « lequel je dois être plongé [1]. »

C'était offrir sa croix. Les deux frères ne comprirent pas tout le sens de ces paroles. Mais soupçonnant toutefois que c'était un appel à leur générosité : « Nous le pouvons, » reprirent-ils [2].

Le Seigneur agréa leur bonne volonté, et de son regard divin pénétrant jusqu'au jour où Jacques et Jean souffriraient pour son nom, il ne refusa pas de leur promettre cette gloire, bien supérieure aux grandeurs terrestres qu'ils avaient convoitées [3].

« La coupe que je dois boire, vous la boirez « en effet, et vous serez aussi baptisés de mon « baptême. Mais d'être assis à ma droite où à ma « gauche, ce n'est point à moi de vous conférer « cet honneur : c'est le partage de ceux à qui mon « Père l'a destiné [4]. »

L'esprit apostolique avait son complément. Donner

[1] Respondens autem Jesus dixit : Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem quem ego bibuturus sum ? Dicunt ei : Possumus. *Matth.* xx, 22.

Et *Marc.* x, 38 : Et baptismo quo ego baptizor baptizari ?

Le texte arabe porte : « Et être teint dans le bain dont je serai baptisé. » « Hæc tinctura fuit sanguinis quâ purpuratus est Chritus, » dit un Père.

[2] At illi, qui jam martyrii libertatem constantiamque retinebant, bibituros se pollicentur. Undè sequitur : Dicunt ei : Possumus. (S. Hilar. *Can.* xx.)

[3] Dominus eis prophetat magna bona, id est martyrio dignos efficiendos. (S. Chrysost. *Homil.* LXVI. *in Matth.*)

[4] Ait illis : Calicem quidem meum bibetis. Sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est à Patre meo. *Matth.* xx, 23.

aux hommes, c'était beaucoup. Pardonner, c'était mieux. Mais le comble de la charité c'était de s'oublier, de se sacrifier, de souffrir. Quelle belle forme Jésus-Christ donnait au sacerdoce! Comme il en faisait monter de degré en degré le sublime idéal dans l'âme de son apôtre, et le faisait s'avancer sur les chemins de l'amour! C'était l'amour bienfaisant; c'était l'amour patient; puis l'amour dépouillé; bientôt l'amour crucifié.

Dieu n'exige pas moins de Jean, son cher disciple; et ce qu'il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui, à ceux qui sollicitent l'honneur de vivre à la gauche ou à la droite de Jésus, c'est que la droite de ce Dieu, c'est une main sanglante clouée à un gibet; c'est que sa gauche, c'est ce côté ouvert par le soldat et duquel Jean a vu couler l'eau et le sang. Quand Dieu veut consacrer, couronner son apôtre, il ne lui demande pas s'il saura commander, s'il saura dominer. Mais: « Le calice que je boirai, pourrez-vous le boire aussi? Pourrez-vous y boire le mépris, et l'outrage, et l'oubli pire que la persécution? Pourrez-vous endurer l'orgueil des princes du peuple, les calomnies des scribes, l'hypocrisie des pharisiens? O mon apôtre, ô Jean! ô mon disciple, ô jeune homme, ô fils de la charité! vous dont l'adolescence s'est peut-être bercée de beaux rêves d'avenir, saurez-vous vivre patiemment, humblement, chastement, dans l'âpre et brûlante solitude de Patmos ou dans la corruption d'une Éphèse païenne? »

Oh! sans doute, parmi ceux qui veulent donner à Dieu ce témoignage d'amour, il y en a qui ne savent pas tout ce qu'ils demandent : *Nescitis quid petatis.* Et qui donc, s'il voyait le fond de cet abîme, ne tremblerait avant que d'y jeter sa vie? Mais une parole suffit, et, dans notre ignorance des choses de l'avenir, nous savons seulement que ce calice plein de larmes, c'est le calice de Jésus-Christ : *meum calicem.* Nous ne demandons rien de plus. En portant le premier ses lèvres à ce breuvage, l'ami divin en a parfumé l'amertume [1]. Puis n'a-t-il pas béni, consacré une autre coupe qui est son sang, sa vie, qu'il nous fera boire chaque jour, et qui endormira toute peine sur son cœur ?

Mais Dieu voulut couronner son enseignement au disciple de la charité par une dernière confidence qui devait lui en révéler la gloire et le prix [2].

C'était dans la dernière année de sa vie mortelle. Le Messie revenait alors de Césarée de Philippe, et il n'était plus qu'à une petite distance de Nazareth, quand, laissant dans la vallée la foule de ses disciples, il ne prit que trois d'entre eux pour

[1] Ipse Christus, tanquam pius et laudabilis medicus, prius bibit potionem quam parabat suis, id est passionem et mortem sustinuit, et sic sanitatem immortalitatis accepit, docens suos ut confidenter biberent potionem quæ generat sanitatem et vitam. (S. Bern. *Serm. II,* ex parvis.)

[2] Joannem assumpsit tamquàm theologiæ purissimum organum, ut, visâ gloriâ Filii Dei, quæ non subjacet tempori, insonet illud : In principio erat Verbum. (S. Joann. Damasc. *Orat. de Transfig.*)

une manifestation toute confidentielle. C'était Pierre, Jacques et Jean [1], et il les conduisit jusque sur le faîte d'une montagne. Une tradition qui remonte, par S. Jérôme, Eusèbe, saint Jean de Damas et saint Cyrille de Jérusalem, jusqu'au temps des apôtres, témoigne que ce sommet fut celui du Thabor, situé à dix milles à l'orient de Séphoris, à vingt lieues environ de Césarée de Philippe [2]. C'est encore aujourd'hui une belle montagne, dressant solitairement du sein de la plaine d'Esdrelon sa coupole de grands chênes et de verdure aérienne. Chaque soir le soleil couchant l'inonde d'un doux éclat qui lui a mérité ce beau nom de Thabor, signifiant en hébreu *le lit de la lumière.*

Ce fut là que la charité eut sa manifestation pleine aux yeux de saint Jean. Il entendit une voix qui descendait du ciel : c'était la révélation de la charité vivante au sein même de Dieu. « Celui-ci est « le Fils dans lequel je me complais de toute éter-« nité. » Il entendit Jésus, Moïse et le prophète s'entretenant des prochaines souffrances que le Christ devait endurer à Jérusalem [3]. C'était la ré-

1 Assumpsit Petrum, et Jacobum, et Joannem, et ascendit in montem. *Luc.* IX, 28.

2 Euseb. *in Psalm.* LXXVII, 13.
S. Joann. Damasc. *in Psalm.* LXXXVIII.
S. Cyrill. Hierosolymit. *Catech. XI.*
S. Hieronym. *Epist. ad Marcellam* XVII.

3 Et dicebant excessum ejus quem completurus esset in Jerusalem. *Luc.* IX, 31.
Dominus inducit Moysen et Eliam ut ostendat crucis gloriam

vélation de la charité extrême que le Rédempteur allait manifester au monde. Mais déjà, tandis que l'entretien en prophétisait les douleurs, l'appareil de la montagne en manifestait le prix. D'un côté tout le passé dans Moïse et Élie ; de l'autre tout l'avenir dans Pierre, Jacques et Jean prosternés devant Jésus, faisaient assez comprendre que les siècles appartenaient à cet Agneau de Dieu. La future victime, centre de ces deux mondes, élevait sur la « montagne son visage plus radieux que le soleil levant, et sa robe plus blanche que la neige matinale ». C'était un avant-goût de la résurrection qui paye tout sacrifice. La vision intuitive laissait entrevoir quelque chose de sa beauté sans voiles ; et la béatitude laissant couler dans ces âmes ses premières ivresses en arrachait ce cri qui sera l'action de grâces de toute l'éternité : « Nous sommes bien « ici, et faisons-y trois tentes ! »

ad consolandum Petrum et alios passionem timentes. (S. Chrysost. *Homil.* LVII *in Matth.*)

CHAPITRE IV

SAINT JEAN FIDÈLE TÉMOIN DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

I

C'est dans la Galilée que le Seigneur Jésus avait offert à Jean les enseignements divins que nous venons de dire.

Cependant Jésus-Christ ne prétendait pas borner à cette seule province le champ de sa parole. Il descendait en Judée, il séjournait à Béthanie, il venait à Jérusalem, où chaque pâque annuelle, chaque grande fête juive l'amenait dans le temple. Là s'ouvrit pour saint Jean une nouvelle école où son propre récit nous permet de le suivre. Jean est particulièrement l'évangéliste de la vie de Jésus en Judée. Il y fut le compagnon inséparable de son maître, en même temps que le confident des divines révélations dont son livre a gardé l'empreinte lumineuse; et si la Galilée nous a montré en lui le disciple de la charité, c'est en Judée surtout qu'il nous apparaîtra comme le contemplateur de la Divinité.

C'est ici, en même temps, que l'on commence à sentir l'apôtre de plus près, et que sa présence se trahit dans tout ce qu'il raconte. Il n'est pas seulement le disciple bien-aimé, selon qu'il le répète, il s'est appelé également l'homme du témoignage; et ce second nom de saint Jean ne se justifie pas moins exactement que l'autre. Il a beau n'apparaître dans toute cette histoire que sous un voile discret, mille particularités décèlent à chaque pas le souvenir personnel du fidèle témoin, tandis que çà et là les réflexions qu'il fait trahissent sa pensée et accusent son cœur : « Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché du Verbe de la vie, nous venons l'annoncer, » devait-il dire un jour. Il faut donc étudier, aux clartés de son livre, comment ce témoin a vu, dans quelle pieuse attention, dans quelle affection, dans quelle pénétration de la vie et de la doctrine du Fils de Dieu fait homme. Saint Jean marquera lui-même sa place et son action à côté de son maître.

Jésus arrive dans la ville. Selon Jean, il commence par chasser souverainement les vendeurs qui violaient la sainteté du Temple. Armé d'un fouet de cordes, il se pose en vengeur des droits sacrés de Dieu. N'est-ce pas ainsi que Phinéès avait fait autrefois? L'histoire et les mœurs juives complètent et justifient les souvenirs de Jean. Ces marchands que chasse Jésus, ne sont-ce pas ceux qui vendent les victimes au peuple? Ces bœufs et ces brebis, ne sont-ce pas ceux qu'on immole pour la fête pascale?

Ces colombes, ne sont-ce pas celles qu'Israël offrait pour le rachat de ses nouveau-nés? Jean nomme les changeurs : n'était-ce pas une loi que, pour payer le double drachme, il fallait convertir d'abord en monnaie juive la monnaie des Gentils portant les effigies interdites dans le temple? Ce commerce lui-même, sous le portique sacré, est-il bien étonnant dans un siècle qui tant de fois vit le pontificat lui-même adjugé à l'encan? Les choses sont donc ici dans leur vérité simple, et conformes à l'histoire. Le Fils de Dieu lui aussi parle vraiment en Dieu. Il promet de sa puissance et de sa mission sainte un signe irréfragable : sa résurrection. L'ancien culte profané sera abrogé par lui, et de sa tombe sortira la religion nouvelle et le nouveau sanctuaire. Ce que voyant, les disciples se rappellent en eux-mêmes la parole du prophète : « Le zèle de votre maison, ô Dieu, m'a dévoré. » Mais qui donc peut savoir la pensée des disciples, sinon le disciple qui lui-même a conçu, exprimé, entendu cette pensée? Le témoignage oculaire a déjà une belle forme et un irrécusable cachet de sincérité, dans cette première scène racontée en saint Jean.

Mais voici que le jeune Maître a ému, par ce coup éclatant de son zèle, un docteur de la Loi, qui vient trouver Jésus. Quel est-il? Jean le connaît et le nomme Nicodème. Or le Talmud le connaît et le nomme de même. C'est en grec Nicodémos; c'est en hébreu, Niqdam, ou encore Bonaï, le fils de Gorion, personnage opulent de la ville de Jérusalem,

attaché à Jésus, et la tradition juive vient confirmer ici le récit de l'Apôtre [1]. Saint Jean a vu en lui un des chefs du peuple : Ne sont-ce pas les rabbins qui, depuis le temps d'Hérode, tiennent le sceptre de l'opinion comme de la religion? « Il y a trois couronnes, disait le rabbin Siméon, la couronne de la Loi, la couronne du Pontife et celle de la Royauté. Mais celle du rabbin est au-dessus de celle du roi [2]. » Nicodème n'ose venir trouver Jésus que la nuit, afin de ne pas compromettre sa dignité de docteur dans une entrevue avec ce Galiléen. Le Galiléen, c'est le type de l'ignorance provinciale, et le rabbinisme lui voue le plus superbe mépris. Jésus-Christ parle au docteur de renaître par l'eau et par l'Esprit nouveau. C'est la question du jour : le baptême était déjà conféré aux prosélytes. L'eau, dans la Cabbale juive, a une foule de qualités symboliques [3]; et le nom d'hommes de l'Esprit, le titre d'hommes spirituels est celui que s'arrogent ces maîtres d'Israël. L'opposition formulée entre la chair et l'esprit entrait également dans les principes connus des écoles de ce temps. Enfin l'allégorisme y était un système, le plus en faveur alors, et Jésus-Christ explique comment le serpent d'airain, élevé au désert pour sauver l'ancien peuple, n'est que l'image de sa ré-

[1] *Babyl., Sanhéd.*, fol. 43, 1. — *Talmud*, fol. 20, 1. — V. Dr Sepp, *Vie de Jésus.*

[2] *Pirkê Aboth*, ou *Livre des principes*, dans le *Talmud*, p. 488, 511.

[3] V. M. le Hir, *Les trois Témoins célestes* (Étud. relig., oct. 1868).

demption et de son exaltation. Là encore, Jean sait tout, il a tout pénétré dans l'entrevue dont le secret lui a été révélé. Comment l'a-t-il pu connaître? Nous l'apprendrons plus tard; mais déjà l'on peut voir que l'historien puise aux sources, parce que c'est aux sources que lui-même demeure.

Cela fait, Jésus-Christ retourne en Galilée. Jean, fidèle compagnon de cet itinéraire, en marque les stations. On traverse la Samarie. Cette traversée est aride, du moins jusqu'à Béthel, où elle atteint les riants coteaux d'Éphraïm. Puis, il y a trois journées de Jérusalem à Sichem, la Naplouse moderne. Aussi le Fils de l'Homme « est fatigué du chemin », comme l'observe saint Jean [1]. L'ardeur du soleil est grande, sous le ciel de la Syrie ; on est à la sixième heure, à midi environ, observe le même témoin, et Jésus-Christ a soif. Il s'assied près d'une source : c'est le puits de Jacob [2]. Les apocryphes ne nomment ni le temps ni le lieu où se placent leurs fables, car ce serait s'exposer gravement à se trahir ; les véritables témoins peuvent nommer, et ils nomment. Ce puits est celui que Jacob a creusé devant Sichem, non loin du tombeau de Joseph.

On l'y retrouve aujourd'hui ; la contrée environnante n'a point changé depuis l'heure sacrée où, semblables aux pèlerins indigents que l'on rencontre

[1] Jesus ergò fatigatus ex itinere. *Joan.* IV, 6.

[2] Erat autem ibi fons Jacob... Sedebat sic suprà fontem. Hora erat quasi sexta. *Joan.* IV, 6.

encore aux mêmes lieux revenant de Nazareth, le Sauveur du monde s'y arrêta pour s'y reposer. Le puits est tari ; mais il est facile d'en mesurer la profondeur.

Une femme y descendit, portant sa cruche sur sa tête : c'est un trait subsistant des mœurs orientales. Le Rédempteur, qui vient chercher ce qui est perdu, demande à boire à cette femme. Celle-ci ne peut comprendre cette condescendance : Le Talmud ne défend-il pas au Juif de rompre le pain avec le Samaritain [1] ? Les Apôtres qui surviennent s'étonnent également que Jésus-Christ s'abaisse à cet entretien [2]. N'était-ce pas le temps où l'austérité hypocrite des rabbins se faisait un scrupule d'adresser la parole à une femme, quelle qu'elle fût? Celle-ci parle au prophète du dissentiment qui divise profondément Samarie et Jérusalem : où faut-il adorer? Est-ce dans le Temple de Sion ou sur le mont Garizim? Quelle autre question s'offrait tout d'abord aux esprits? Du sein de champs fertiles où se balançent les épis, en face du puits de Jacob, s'élèvent les deux montagnes d'Hébal et de Garizim. Celle-ci garde encore l'emplacement et les ruines du temple samaritain, bâti jadis par Manassé, pour rivaliser avec le sanctuaire de Jérusalem. La

[1] Le *Talmud* porte : « Celui qui reçoit le pain d'un Samaritain est semblable à celui qui mange de la viande de porc. » (Grimm, *Die Samariter*, p. 109, 110.)

[2] Et mirabantur discipuli quia cum muliere loquebatur. *Joan.* IV, 27.

question posée par cette femme au Seigneur ne se dressait-elle pas, comme d'elle-même, devant eux? Enfin, Jean voit venir, de la ville, les habitants qui acclament le Prophète et l'emmènent dans leurs murs. Or, du puits de Jacob, on peut voir les toits plats de la cité voisine qui brillent au travers du feuillage des oliviers.

Nulle page de cette histoire ne porte mieux le cachet de la réalité. C'est un site historique qui en fournit la scène, et qui l'explique aux yeux. La parole qui l'anime est véritablement la parole d'un Dieu. Jésus-Christ prophétise l'adoration future en esprit et en vérité, et une pauvre femme, méprisée mais sincère, reçoit la confidence de la révolution glorieuse et sublime qui se prépare dans le monde. Ici tout est divin dans la bouche du Maître; ici tout est fidèle dans le souvenir du disciple. Ce que l'on croit ailleurs, ici on le voit, on le sent, et l'on est près de Jésus, parce qu'on est avec saint Jean.

Cependant le Sauveur revient à Jérusalem, que bientôt il étonne par une suite de miracles dont la mémoire fidèle et circonstanciée se grave avec tous ses détails dans l'esprit de l'apôtre. C'est d'abord la guérison d'un pauvre paralytique à la fontaine Probatique, attendant vainement l'ange qui devait descendre remuer l'eau et le guérir.

Cette piscine que Jean a vue, on en retrouve encore le souvenir dans l'histoire et la trace aux mêmes lieux. Elle s'appelait en hébreu Bethesada, c'est-à-dire maison de miséricorde. Elle se trouvait non loin de

la Porte-des-Brebis, aujourd'hui porte Saint-Étienne, et comme on y menait s'abreuver les troupeaux, le nom grec de Probatique lui avait été donné à cause de cette destination [1]. Elle avait cinq portiques, observe le même témoin : rien n'échappe à saint Jean. C'était, en effet, un vaste portique circulaire qui conduisait au bassin par un escalier de marbre. L'eau n'y avait sa vertu que lorsque l'ange l'agitait. Ne peut-on reconnaître, dans cette intermittence, certaine analogie entre cette piscine et les eaux thermales que les voyageurs signalent près de Tibériade [2]?

Sur un banc de marbre se presse une foule de perclus. C'est au plus abandonné, au plus pauvre, que Jésus s'adresse tout d'abord : « Veux-tu être guéri? Lève-toi, emporte ton lit et marche. » lui dit le Seigneur. Cet homme avait trente-huit ans : encore une précision du spectateur attentif. Nul détail n'est omis dans cette scène de puissance miséricordieuse; car il y avait là un regard vigilant qui a tout considéré; une oreille fidèle qui a tout entendu, un cœur qui a tout retenu : c'est le regard, c'est l'oreille, c'est le cœur de saint Jean.

Peu de temps après, Jésus guérissait l'aveugle-né à la porte du Temple. C'est pour saint Jean un grand et mémorable spectacle. Il est avec Jésus dès le début de cette œuvre miraculeuse; il entend les

1 De πρόβατον, brebis. V., sur cette piscine, S. Jérôme, Brocard, Benjamin, etc.

2 V., sur l'ange de la piscine, Maldonat. *in Joan.* v; col. 1411.

disciples s'entretenir de l'origine mystérieuse du mal : et lui-même, n'est-il pas du nombre de ces disciples? Il entend le Seigneur annoncer que sa gloire va se manifester. Elle se manifeste en effet, et dans quelle évidence, dans quelle publicité! avec quels caractères de puissance et de bonté, avec quelle saisissante et simple vérité le fait revit en saint Jean !

Son Maître, cette fois, ne guérit pas le mendiant par sa seule parole; il lui ordonne d'aller au réservoir de Siloé, laver ses yeux qu'il vient d'humecter d'un peu de terre détrempée de sa salive [1]. Ce n'est pas là seulement une circonstance plus exacte, c'est une leçon morale. La source de Siloé était, dans l'ancienne Loi, un symbole de la grâce, et l'antique prophétie se plaisait à opposer le cours silencieux de ses eaux au torrent débordé, image de la puissance égarée des païens : « Parce que mon peuple a quitté les eaux de Siloé, qui coulent en silence, avait dit le Seigneur, parlant à Isaïe, je ferai rouler sur lui les eaux du fleuve puissant qui viendra d'Assyrie pour inonder leurs rives [2]. » Jésus-Christ ne pouvait oublier ce symbolisme; n'en rappelait-il pas le sens par cette prescription, dont il se peut que l'idée échappe tout d'abord? Mais saint Jean l'a notée,

1 Jesus exspuit in terram, et fecit lutum ex sputo, et linivit lutum super oculos ejus.

Et dixit ei : Vade lava in natatoriâ Siloe. *Joan.* IX, 7.

2 Isaiæ VIII, 6.

parce qu'il est entré plus avant dans la pensée du Maître; il se souvient de tout et il a tout compris.

Cependant un miracle tout autrement émouvant a laissé un sillon de lumière immortelle dans l'âme du fidèle compagnon de Jésus.

Avec lui nous voici dans la famille de Béthanie, et par lui tout ressuscite et se redresse à nos yeux, près du triste sépulcre où Lazare est endormi. La bourgade de Béthanie est située à une petite distance de la ville sainte, à l'orient de la montagne des Oliviers. Jean s'en est rendu compte. « De Jérusalem au village il y a quinze stades. » Les blanches maisons de Béthanie, encore debout, apparaissent du milieu des oliviers et des caroubiers, qui lui font une ceinture d'ombrages. Les collines qui la dominent, la dérobent au monde : c'est un asile de paix, une retraite pour la prière, et pour Jésus, c'était un séjour de repos, car il y avait trouvé le seul vrai bien de ce monde, des cœurs qui le comprenaient et qui répondaient au sien. Saint Luc, en quelques mots, nous fait assez entendre l'attrait du divin Maître pour cette maison si souvent honorée de sa présence [1]. Jean nous y fait entrer; car pour lui ce n'est pas une maison étrangère : il en sait les secrets, il en ressent les douleurs, et il nous communique sa vive sympathie pour ce malade qui, comme lui, est le disciple aimé de leur Maître Jésus [2].

1 Luc. x, 38-42.

2 Ecce quem amas infirmatur. *Joan.* xi, 3.

Jésus était loin de là, il était dans la Pérée, quand il reçut la nouvelle du péril et bientôt de la mort de Lazare : « Lazare notre ami est endormi, » dit-il à ses disciples. « Allons, reprend l'un d'eux, descendons avec le Maître, et mourons avec lui. » Ils partent donc. Jean est là, voyant tout, et gravant dans son âme l'indélébile empreinte de toute cette journée, telle que l'a gardée son style. Il sait où se trouve Marthe et où pleure Marie lorsque le Seigneur se présente. Il surprend même les signes que Marthe fait à sa sœur, quand le Maître est venu. Il note le lieu du sépulcre et le nombre de jours qu'y a passés Lazare : c'est, selon l'usage juif, une grotte funéraire non loin de la maison. L'une des sœurs, moins tendre et plus préoccupée, ose faire au Maître une plainte qui est presque un reproche : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » C'est le caractère de Marthe. L'autre sœur est abîmée dans sa douleur profonde comme tous ses sentiments : on reconnaît l'âme de Marie. Elles se rendent au tombeau ; Jésus les voit pleurer toutes deux, et il pleure. Chaque démarche et chaque mouvement du Fils de Dieu, sa parole, son frissonnement, son émotion, ses larmes, tout ce qu'il a de plus intime, tout ce qu'a pu voir seulement le plus proche témoin de cette scène profonde, est demeuré ineffaçable dans saint Jean. Comment peut-on douter de la véracité du fait évangélique, quand on lit ces mémoires, quand on entend ce témoignage, quand on distingue cet accent ? Ailleurs Jean marque sa place dans les

faits qu'il raconte, ici l'on y sent tous les battements de son cœur [1].

II

Voilà dans quelle vérité vivante, irrécusable, se présentait à saint Jean la physionomie des lieux et des faits, durant le ministère de Jésus. La physionomie des divers personnages qui se mouvaient sous ses yeux, ne laissait pas dans son âme une empreinte moins vive.

C'est Nicodème d'abord, le rabbin curieux, mais timide et hésitant, dont la figure indécise nous est

[1] V. M. de Pressensé, *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*, p. 530 et suiv. :

« La résurrection de Lazare est l'un des faits évangéliques que l'on a le plus révoqués en doute. On s'est fondé d'abord sur le silence des synoptiques (Strauss, *Die Halben und die Ganzen*). Si, dans l'histoire de Jésus, les synoptiques ne racontent pas la résurrection de Lazare, ils font allusion à des faits qui s'y rapportent étroitement. Ainsi saint Marc (xiv, 3-9) rapporte l'acte par lequel Marie de Béthanie exprime sa vive gratitude pour la résurrection de son frère. Il y a plus : tous les Évangiles sont d'accord pour raconter l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, et pour nous représenter l'implacable résolution du Sanhédrin de frapper un grand coup. Sans la résurrection de Lazare, ni cet enthousiasme, ni cette explosion de haine ne se comprennent. Rien dans le séjour en Pérée ne saurait le motiver. Quelque événement nouveau a dû se passer entre le dernier séjour de Jésus dans la ville sainte et son retour triomphal. Jean seul comble la lacune. Le ton même du récit a un cachet d'authenticité qui frappe tout de suite le lecteur non prévenu. Quant au silence des synoptiques, il s'explique du moment où l'on considère les trois premiers Évangiles, avant tout, comme le recueil des faits galiléens. »

déjà apparue dans l'ombre de la nuit, mais dont Jean verra bientôt les traits s'accuser plus énergiquement au sein du Sanhédrin, et qu'il retrouvera plus tard au sépulcre de son Maître.

C'est Caïphe, cette rare physionomie de dévot hypocrite, politique rusé, docile instrument d'Ananus son beau-père et son prédécesseur, suppôt de l'étranger, simulant le patriotisme, et osant demander qu'un Innocent périsse pour le salut de tous; sadducéen faisant bon marché de l'autre monde, et défendant son sanctuaire, comme les marchands d'Éphèse défendaient le temple de Diane, pour l'honneur et les profits qu'en retiraient son orgueil et sa cupidité. « Les Romains viendront, qui détruiront ce lieu, » disait-il en pâlissant. C'était, en effet, le Romain Valerius Gratus qui lui avait conféré la grande sacrificature [1], et Jean le désigne justement comme le pontife suprême « de cette année-là », dit-il. N'était-ce pas l'époque où le pontificat, autrefois perpétuel, n'était plus qu'une dignité précaire, mise au service de la politique romaine [2]?

Plus tard saint Jean verra figurer Ponce-Pilate sur ce tribunal élevé dont parle la loi romaine, et nul ne l'aura mieux observé que le disciple, dans la complexité de son caractère déjà esquissé par Josèphe : magistrat sans conscience comme sans conviction, esclave de son intérêt, tout ensemble

1 Joseph. *Antiq. Jud.* XVIII, II, 2.

2 V. M. Wallon, *De la croyance due à l'Évangile,* IIe p., ch. I. — *L'Évangile et l'Histoire,* p. 266.

sceptique et superstitieux, pâlissant devant le simple soupçon de lèse-majesté, mais retrouvant d'instinct le sentiment du droit que le génie romain ne dépouille jamais, caractère extrême et violent par faiblesse, insultant tour à tour maladroitement les Juifs, et leur livrant le Juste : n'est-ce pas le même homme que Josèphe nous représente irritant Jérusalem, en y faisant entrer une garnison romaine avec ses étendards, et voulant faire ensuite construire des aqueducs, pour plaire au même peuple? Celui qui dit en souriant : « Qu'est-ce que la vérité? » et qui lui tourne le dos, n'est-ce pas un Romain de l'empire de Tibère, et le digne devancier de celui qui disait : « La seule chose certaine, c'est qu'il n'y a rien de certain, et rien ne peut surpasser la misère de l'homme, si ce n'est son orgueil [1] ? »

Mais ce n'est pas seulement tel ou tel personnage d'une plus haute marque que Jean a distingué, c'est la secte tout entière des pharisiens, des scribes et des premiers du peuple, que perce à jour le regard du disciple de Jésus. Voici qu'il les entend imputer à son Maître le crime impardonnable d'avoir guéri un perclus ou un aveugle-né, le jour sacré du sabbat. Comment cela ne serait-il pas? Ce qu'on nomme le sabbatisme était devenu alors une vraie superstition. On répétait que la peste désolait l'univers, parce que l'année sabbatique n'avait pas

[1] Ut solum certum sit nihil esse certi, nec miserius quidquam homine nec superbius. (Pline l'Ancien).

été assez fidèlement observée. L'exil était également la punition de l'idolâtrie, de l'inceste, du meurtre et de la violation de ce jour respecté. « Dieu pardonne à celui qui garde le sabbat, » disait la loi du Talmud, et l'on pensait que la pleine observance de deux sabbats eut sauvé Israël [1].

Lorsque Jésus se justifie aux yeux de ces fanatiques, c'est à l'autorité de Moïse qu'il en appelle, et nulle autre ne pouvait être plus spécialement décisive sur les sectaires de cet âge. « Ne pensez pas, disait Jésus-Christ en saint Jean, que moi je vous accuserai. C'est Moïse qui vous accuse ; ce Moïse en lequel vous placez votre espoir [2]. » Et dans un autre endroit : « Est-ce que Moïse, dit-il, ne vous a pas donné la loi? Est-ce qu'il n'a pas permis la circoncision le jour même du Sabbat [3]? » — « Sois disciple de celui-ci, disent les pharisiens à l'aveugle-né qui vient d'être guéri par Jésus de Nazareth ; quant à nous, nous sommes les disciples de Moïse [4]! » Ils le sont jusqu'à l'excès d'une véritable idolâtrie. N'admettant aucunement la possibilité d'une révélation supérieure à celle du Sinaï, le pharisaïsme d'alors voyait dans le prophète Moïse un être vraiment divin [5]. Les docteurs de la loi faisaient remonter

[1] *Pirkê Aboth,* dans le *Talmud,* p. 521.

[2] Est qui vos accusat Moyses, in quo vos speratis. *Joan.* v, 45.

[3] Joan. v, 45, et VII, 22.

[4] Joan. IX, 28.

[5] Gfrœrer, *le Talmud et les Targums,* t. I, p. 214.

à lui toutes leurs traditions; Josèphe lui attribuait une nature supérieure, céleste, plus qu'humaine, et nul nom ne pouvait prétendre à éclipser jamais ce nom incomparable. Jean, qui tant de fois l'allègue en ces discours de son Maître, et s'en réfère à ce culte des Juifs pour Moïse, n'est-il pas au cœur même des choses de son temps?

Ce que Jean voyait chez les Juifs, ce que Jésus leur reprochait, c'était l'orgueil de la race poussé jusqu'à une sorte d'adoration de soi, jointe au mépris des autres. « Nous sommes fils d'Abraham ! » redisaient-ils sans cesse, et ce titre leur tenait lieu de noblesse et de justice [1]. En vain Jésus disait qu'étant fils d'Abraham, il leur fallait du moins faire les œuvres de leur père; qu'héritiers de sa foi, ils devaient saluer le jour qu'il avait désiré voir, et qui luisait pour eux. « Est-ce que tu es plus grand que notre père Abraham? » lui objectaient les Juifs.

Ainsi Jean les voit-il, ainsi les entend-il, ainsi la fidèle histoire nous les représente-t-elle dans leurs propres écrits. Voici, en effet, comment, dans leurs livres sacrés, ils osaient formuler cet indomptable orgueil qui ne savait pas fléchir : « Chaque Israélite vaut, à lui seul, devant Dieu, plus que tous les peuples ensemble, qui furent ou qui seront [2]. »

Mais quelles mœurs recouvrait cette vanité insolente : Jean les a démasquées. Le disciple attentif

[1] Semen Abrahæ sumus. *Joan.* VIII, 33. – V. toute la fin du chapitre.

[2] Gfrœrer, citation du *Talmud*, I, 214.

a entendu son Maître reprocher aux pharisiens que, si leurs cœurs étaient durs et leurs yeux aveugles, c'est que la perversité habitait dans leurs cœurs. « Leurs actions sont mauvaises, et leurs œuvres sont des œuvres dont le diable seul est le père. » Quand ils ont amené, en présence de Jésus, la femme pécheresse, et que le Seigneur, pénétrant le secret de leur vie, a défié celui qui était sans péché de lui jeter la première pierre, le disciple les a vus partir et disparaître les uns après les autres, les plus vieux les premiers. Jean ne s'est pas trompé. Sous le formalisme mort d'une piété hypocrite, d'abominables mystères ont leur consécration dans le code même de leur secte, où se lisent ces mots : « Le rabbin s'avancera lentement, un peu courbé, avec la tête penchée; il ne doit s'entretenir jamais avec une femme, pas même avec la sienne. Mais s'il est tenté par la mauvaise nature, qu'il aille en un lieu où il est inconnu, qu'il mette des vêtements sombres et se couvre d'un voile noir, et alors qu'il fasse ce que son cœur lui commande, et ne déshonore pas en public le nom de Dieu [1]. » Y a-t-il rien de plus accusateur en saint Jean ?

III

Mais plus que les faits encore, et plus que les personnes au sein desquelles il vivait, la parole de

[1] Gfrœrer, citation du *Talmud*, t. II, p. 166, 167.

Jésus laissait d'elle, dans l'âme du témoin de son existence, une profonde image. Pour saint Jean, Jésus-Christ est avant tout le Verbe, la parole substantielle qu'il voyait se répandre pleine de grâce et de vérité sur les foules ravies. Voilà pourquoi elle occupera une place principale dans le recueil des ses souvenirs. Puis le disciple aimé la recevait dans un cœur où le Fils de Dieu était roi. Rien n'y sera donc perdu : car qui ne sait que la meilleure mémoire est celle du cœur, et qu'on n'oublie rien, absolument rien, quand on aime?

Cependant les discours que le disciple entendait dans la divine société de Jésus en Judée, ce n'étaient plus les simples et faciles paraboles dont avaient retenti les collines de la Galilée. En présence des rabbins, dont l'esprit cultivé repousse dédaigneusement tout ce qui ne porte pas le cachet d'une science consommée, le Seigneur n'aura pas le langage qui convenait aux pêcheurs ignorants et aux rudes riverains du lac de Génésareth. Les scribes eux-mêmes seront subjugués par cette parole, qui déjà avait ravi les docteurs d'Israël, quand, pour la première fois, elle était tombée des lèvres d'un enfant de douze ans. N'est-ce point d'ailleurs l'époque des profondes recherches et des écoles savantes? Ces maîtres avec lesquels Jésus-Christ entre en lutte, n'ont-ils point franchi laborieusement les trois degrés de l'initiation avant de pouvoir s'asseoir dans la chaire des prophètes? Ces Juifs hellénistes qui se pressent autour du temple, pour célébrer les fêtes

de Pâque ou des *Purim*, ne sont-ils point venus d'Athènes, de Rome, d'Éphèse, d'Alexandrie, de Tarse, où l'Académie se dresse près de la Synagogue? N'est-ce point parmi eux une maxime reçue, que « celui qui se livre à ces études saintes ne doit se laisser distraire par rien sur son chemin, ne pas dire en voyageant : « Cet arbre est grêle ou ce sillon est beau », mais s'absorber tout entier dans la science sacrée qui a la clef du ciel et qui rend semblable à Dieu [1] ? »

A ce nouvel auditoire, une nouvelle parole était donc adressée. Saint Jean la recueillait. Plus profonde, plus mystérieuse, elle se prêtait aux exigences de ces esprits polis et de ces initiés de la docte Cabbale. Ce n'est point cependant qu'on n'y retrouve encore ce tour parabolique familier à Jésus. La manne, le bon berger, le cep de vigne et ses sarments ne lui fournissent-ils point leurs comparaisons rustiques? Si l'on veut y prendre garde, n'est-ce pas la même méthode et le même procédé, comme c'est la même doctrine coulant des mêmes lèvres? Jésus-Christ, ici encore, emprunte ses images aux objets environnants; mais ici, dans la ville, près du temple, ces objets ne sont plus le figuier, le grain de sénevé, le froment qu'on jette en terre et le lis de la vallée. Chaque matin, durant la fête des Tabernacles, un prêtre descendait de la montagne

[1] *Talmud, Pirkê Aboth*, ou *Livre des principes,* t. II, p. 513. 527.

sainte, une cruche d'or à la main, au pied du Moriya, pour puiser de l'eau à la fontaine de Siloé. Puis il remontait au milieu d'un grand concours de peuple, au son des cantiques et des trompettes sacrées, pour répandre sur l'autel l'eau de sa cruche d'or, en mémoire de Moïse faisant jaillir du rocher une onde miraculeuse [1]. Jésus alors en tirait une occasion de dire : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive. Pour celui qui croit en moi, des sources d'eau vive jailliront de son sein. » N'est-ce pas une allusion dans les souvenirs de saint Jean?

Durant cette même fête, on tenait allumés deux candélabres immenses, qui projetaient leur lumière sur tout Jérusalem : c'était un mémorial de la nuée lumineuse qui guidait Israël dans les nuits du désert. Or ces flambeaux se dressaient à côté de Jésus, quand il disait au peuple : « Je suis la lumière du monde. » Est-ce une présomption de voir un trait local, une image de circonstance, dans la parole de Jésus rapportée par saint Jean?

Jean ne s'arrêtait pas à la lettre de ces discours, il en pénétrait l'esprit, et la divine parole trouvait dans cet auditeur sa vraie intelligence et sa pleine lumière. Quand Jésus disait aux Juifs : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours, » saint Jean le comprenait bien du temple de son corps, comme lui-même l'explique [2]. Quand l'indigne Caïphe disait

[1] V. Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme,* t. IV, nº 147, p. 217.

[2] Ille autem dicebat de templo corporis sui. *Joan.* II, 21.

dans le conseil : « Vous n'y entendez rien. Vous ne pensez donc pas qu'il est expédient qu'un seul meure pour tout le peuple? » la pensée de Jean voyait au delà de celle du pontife déicide, et la rédemption universelle des hommes se rappelant à lui : « Ce « n'était pas de lui-même que cet homme parlait « ainsi, remarquait le disciple; mais Caïphe, étant « le grand prêtre de cette année, prophétisa que « Jésus devait mourir pour la nation, et non pour « une nation seulement, mais pour rassembler dans « l'unité la vaste dispersion des fils de Dieu[1]. »

En vain les Juifs vomissaient contre le Juste, son maître, leurs violences grossières, le disciple s'élevait au-dessus, et entrevoyait derrière toutes ces indignités un mystère d'honneur : « C'est, disait-il, ce qu'avait prédit Isaïe quand il voyait sa gloire, et qu'il parlait de lui[2] ! »

Même hauteur de vues, même pénétration de la pensée divine quand Jésus-Christ disait : « Voici la crise du monde, voici que le prince de ce siècle sera jeté dehors. Et moi, quand je serai élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi[3]! » Jean ne s'y trom-

1 Hoc autem à semetipso non dixit; sed quum esset Pontifex anni illius, prophetavit quòd Jesus moriturus erat pro gente.

Et non tàntùm pro gente, sed ut filios Dei qui erant dispersi congregaret in unum. *Joan.* XI, 51.

2 Hæc dixit Isaias, quandò vidit gloriam ejus et locutus est de eo. *Joan.* XII, 41.

3 Nunc judicium est mundi (κρίσις τοῦ κόσμου), nunc princeps hujus mundi ejicietur foràs. *Joan.* XII, 31.

Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum.

pait pas : « Jésus, dit-il, entendait signifier par là de quelle mort il devait mourir[1]. » Cette exaltation était celle de sa croix; et, si comprendre alors qu'une croix pouvait devenir le centre d'attraction morale de l'univers était donné à un homme, ne fallait-il pas que cet homme fût entré dans les conseils de Dieu?

Voilà ce que Jean a été à l'école divine. Voilà ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, et ce qu'il a touché du Verbe de la vie. Quel auditeur Jésus s'était donné de sa parole! Quel contemplateur de ses œuvres! Quel disciple de sa doctrine! Sans doute entre le pêcheur d'hier et le sublime évangéliste de demain il y a un abîme; sur cet abîme il faudra que l'Esprit-Saint repose, que la langue de feu paraisse, que la lumière se fasse. Mais déjà trois ans passés dans l'audience constante donnée par le Seigneur ont éclairé le chaos où cette parole a lui. Qui ne voit que c'était une parole divine? Qui ne la sent vibrer divinement dès qu'il la touche? Qui ne lui reconnaît l'éclat terrible et doux qui attirait saint Jean? Le disciple la recueillait dans une âme fidèle; et de là cette puissance particulière qu'il a de nous rendre plus sensible la présence de Dieu. Le soleil de vérité, à son lever sur le monde, a touché de son rayon ce beau marbre de l'Évangile : il rend des sons divins. C'est la parole de vie, comme saint Jean l'appelle, et,

[1] Hoc autem dicebat significans quâ morte erat moriturus. *Joan.* XII, 33.

6

à jamais vivante comme la source immortelle d'où elle a jailli, elle force ses ennemis à s'écrier encore, comme du temps de l'apôtre : « En vérité, jamais « homme n'a parlé comme cet homme[1] ! »

1 Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo. *Joan.* VII, 46.

CHAPITRE V

LE ROYAUME DE DIEU ET L'EUCHARISTIE SELON SAINT JEAN

I

Cependant, à mesure qu'il voyait et entendait de plus près le divin Maître, les pensées de saint Jean s'épuraient et s'élevaient à une intelligence plus vraie de la mission de Jésus-Christ dans le monde. Il n'est pas vrai de dire avec la fausse science, que c'est le disciple qui plus tard, l'ayant proclamé Dieu, refit le maître à cette image. N'est-il pas plus vraisemblable que le maître ait façonné l'esprit de son apôtre? L'Évangile le montre, et il est temps de voir sous quel aspect tout nouveau « le royaume de Dieu » se présentait à Jean dans les leçons du Seigneur.

L'idée que le fils de Salomé s'était faite précédemment du royaume de Dieu, comme nous l'avons vu, différait peu de celle qu'en concevait presque tout le judaïsme de ce temps-là. C'était le règne messianique prédit par les prophètes, auquel l'am-

bition nationale des Juifs mêlait ses prétentions à la domination temporelle du monde. Les paroles si souvent citées de Suétone, sur le Dominateur universel qui devait venir de l'Orient, ne sont que l'écho des fiévreuses espérances des Juifs. Mais jamais ces espérances n'avaient pris un caractère plus exclusivement politique. Les parties les plus anciennes du Talmud, les célèbres Targums de Jonathan et d'Onkelos, paraphrases araméennes de l'ancien Testament, les recueils apocryphes, comme le livre d'Énoch et le quatrième livre d'Esdras, exaltent cet espoir. Le Christ, fils de David, possédera le trône de son père. Il aura pour devancier Élie ou un des grands prophètes ressuscité. Nouveau Moïse, il fera des miracles analogues à ceux de ce thaumaturge; surtout il relèvera la gloire d'Israël, reconquerra le sol sacré de la Palestine, délivrera les dix tribus, et livrera une guerre finale et décisive au mal symbolisé par les noms mystérieux de Gog et de Magog. Une nouvelle Jérusalem et un temple plus beau attireront à eux tous les peuples du monde, et le règne des Juifs n'aura jamais de fin [1].

[1] Ces espérances, souvent indiquées en saint Jean, sont formulées dans les fragments du livre d'Énoch, publié par Syncellus et recueillis dans le deuxième volume du *Codex Pseudepigraph. Veter. Testam.* de Fabricius; Leipzig, 1853. On croit ce livre contemporain de Jésus-Christ. — Les Targums ou paraphrases d'Onkelos et de Jonathan ont précédé la ruine de Jérusalem. La tradition talmudique fait d'Onkelos un disciple d'Hillel, et de Jonathan un disciple de Gamaliel, le maître de saint Paul.

Jean, dès le commencement, avait pu partager ces rêves de sa nation; mais voici que peu à peu une révolution se fit dans son esprit, sur la véritable nature du règne de son maître. Déjà, quand il était à l'école de Jean-Baptiste, lorsque les Pharisiens avaient député les leurs auprès du Précurseur, pour savoir s'il n'était pas cet Élie dont leurs traditions prophétisaient l'avénement, le disciple avait entendu le baptiseur rectifier ces croyances populaires; l'Évangile fit le reste, et, toute image terrestre s'évanouissant peu à peu, l'apôtre entra pleinement dans l'intelligence d'une domination spirituelle des âmes.

C'était d'abord l'idée de Dieu qui prenait en saint Jean une pureté et une profondeur que jamais ne lui avait donnée aucune philosophie ni aucune religion. Le Dieu qui désormais se manifestait à l'apôtre, ce n'était pas le vieux Dieu de l'anthropomorphisme et de l'idolâtrie dont le judaïsme déjà avait fait bonne justice. Ce n'était pas davantage le dieu vague du panthéisme ou de la secte stoïcienne, tel que le rêvaient les écoles de l'Orient et de Rome. Même les notions étroites et exclusives des Juifs sur le Seigneur d'Israël faisaient place en son esprit à une conception plus large du grand Être que l'univers adore : « O femme, disait le Ré-
« vélateur en saint Jean, croyez-moi, l'heure est
« venue où l'on n'adorera plus le Père exclusive-
« ment ni sur cette terre, ni sur cette montagne,
« ni à Jérusalem. Mais voici l'heure où les vrais

« adorateurs du Père lui rendront le culte en esprit « et en vérité [1]. »

Mais ce qui constitue surtout un vrai progrès entre les conceptions des prophètes bibliques et celles du grand apôtre, c'est qu'au lieu que ceux-ci déduisent ordinairement les qualités de Dieu, ses attributs moraux, de ses opérations extérieures dans le monde, comme sont sa puissance, sa bonté, sa providence, Jean, plongeant son regard jusque dans l'abstraction de l'essence divine, pénètre au sein même de l'Être infini et contemple son Dieu dans ce qu'il est par lui-même. Ces mots : « Dieu est es- « prit, personne n'a pu voir Dieu; le Verbe est la « lumière, la lumière est la vie; je suis le prin- « cipe, je suis la vérité, la vie, » sont des éclairs que l'aigle a fixés au foyer de l'éternelle lumière. « O contemplateur spirituel, ô chérubin ailé, lui chantaient les vieux chrétiens, vous avez entrevu la face même de Dieu [2] ! »

En même temps qu'il entrait, à l'école de Jésus, dans la vie intime de Dieu, la vie de société que Dieu possède en lui se manifestait également à saint

[1] Mulier, crede mihi, quia venit hora quandò neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem.

Sed venit hora, et nunc est, quandò veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. *Joan.* IV, 21.

[2] Speculator spiritalis
Quasi cherubim sub alis
Dei vides faciem.
(*Hymni latini medii ævi*, t. II.)

Jean. C'était la Trinité dans ses relations divines, la génération du Verbe, la procession de l'Esprit. Le Saint des saints tout entier se découvrait ainsi aux yeux de l'initié ; et s'il est démontré qu'à mesure que la notion de Dieu s'élève dans les âmes, la vie morale avance et s'épure chez les peuples, quelle perfection de progrès ne promettait pas au monde cette révélation déposée en saint Jean!

Mais ce Dieu infini, absolu et parfait, n'est-il pas par là même un Dieu inaccessible? Un fait qui est parfaitement reconnu aujourd'hui, c'est que l'idée de Dieu avait subi, dans l'âge qui précède l'ère chrétienne, une modification profonde chez les Juifs, soit à Alexandrie, soit même en Palestine. Frappés plus que jamais de l'incompréhensibilité divine, les rabbins en concluaient que jamais Dieu ne pourrait ni se révéler, ni se communiquer directement à l'homme. Les diverses théophanies de l'Ancien Testament étaient interprétées allégoriquement; à la place de Dieu montré à sa créature, on mettait soit un ange, soit le nuage sacré nommé la *Schechina*. La spéculation métaphysique et mystique voulait plus de distance entre l'humanité et la divinité, qu'on reléguait dans les hautes solitudes des cieux. De là à la croyance du Verbe-Dieu fait chair, mesurez la distance et pressentez le déchaînement qui va soulever le judaïsme contre le Fils de l'Homme se disant Fils de Dieu?

Jean apprenait que ce Fils de Dieu était le nouveau roi délégué par le Père pour le gouvernement

de son royaume ici-bas. Il l'entendait répéter : « Le Père chérit le Fils, et il lui a remis toutes « choses dans les mains [1]. Le Père ne juge per- « sonne; mais tout le jugement est réservé au « Fils [2]. Le Père a donné au Fils le pouvoir de « juger, parce qu'il est le Fils de l'homme [3]. »

« Êtes-vous roi? » demandait formellement à Jésus le procurateur romain. « Oui, je suis roi, vous le dites, » répondait le Seigneur; et en même temps il disait comment il fallait entendre ce royaume de Dieu [4].

Ce n'était plus maintenant le royaume terrestre qu'avait rêvé saint Jean : « Mon royaume n'est pas « de ce monde, » disait Jésus au juge auquel on dénonçait cet étrange compétiteur au sceptre de César [5]. Le Christ tel que l'apôtre le comprend aujourd'hui n'a d'autre trône qu'une croix, d'autre gloire que son sacrifice, d'autres légions que ses anges; et quand la foule viendra le prendre pour le couronner, il gagnera la montagne pour échapper à ceux qui le voudront faire roi [6].

Voilà pourquoi son royaume s'appellera excellem-

1 Pater diligit Filium, et omnia dedit in manu ejus. *Joan.* III, 35.

2 Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio. *Joan.* V, 22.

3 Potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est. *Joan.* V, 27.

4 Dixit itaque ei Pilatus : Ergò Rex es tu? Respondit ei Jesus : Tu dicis, quia rex sum ego. *Joan.* XVIII, 37.

5 Regnum meum non est de hoc mundo. *Joan.* XVIII, 36.

6 Joan. VI, 15.

ment « le royaume des cieux ». C'est des cieux que lui viennent son prince et ses lois; et, entièrement étranger aux magnificences terrestres, ce règne ne devait avoir son plein avénement que dans l'avenir éternel.

Il commençait ici-bas. La grande royauté s'exerçait en trois régions qui se partageaient le nom et les prérogatives du royaume des cieux : c'était le règne de Dieu dans les âmes, le règne de Dieu dans l'Église, le règne de Dieu dans le ciel.

Lorsque saint Jean se rappelait cette parole de Jésus-Christ : « Le royaume de Dieu est en vous. « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il « ne pourra entrer dans le royaume de Dieu [1], » il entendait parler de la rénovation morale et de la vie divine que la grâce répandait dans chacune des âmes. Nouvelle naissance, nouvel Esprit, génération nouvelle, existence rachetée, existence purifiée, existence transformée, ce n'était rien moins qu'une sorte de divinisation de l'homme sacré roi par Dieu en attendant qu'il pût être roi près de Dieu.

Lorsque saint Jean entendait son maître proposer la parabole du pasteur rassemblant ses brebis dans un même bercail, c'était une autre image du royaume de Dieu ; mais le royaume de Dieu, ici, c'était l'Église [2]. A ce royaume Jésus ne donne point de frontières;

[1] Amen, amen dico tibi: Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et Spiritu sancto, non potest introire in regnum. Dei. *Joan.* III, 5.

[2] Joan. x, 1 et seq.

toutes les brebis auront place en sa bergerie, et l'unité qu'il veut, c'est l'universalité. Nul esprit de violence, nulle domination. Le roi est un pasteur, ainsi que les anciens avaient déjà coutume de désigner leurs princes [1]; mais celui-ci c'est le bon Pasteur par excellence. Il aime ses brebis, il les connaît, il les conduit, il les défend contre le loup, il donne sa vie pour elles : c'est le règne par la charité. Et quand le roi Jésus se donne un successeur dans la souveraineté, c'est sous ce nom de pasteur qu'il désigne et institue le prince de son peuple : « Paissez mes agneaux, dit-il à Pierre, paissez mes « brebis. » La seule condition qu'il impose à ce roi, et le seul serment qu'il exige de lui est la triple protestation d'un indéfectible amour [2].

Enfin quand Jésus-Christ parlait de retourner au royaume de son Père, disant qu'il ne devait plus boire à une coupe terrestre jusqu'à ce qu'il fût entré dans le royaume de Dieu, il apprenait aux siens qu'un règne tout céleste serait le complément du règne inauguré dans l'Église et les âmes. C'est le royaume que l'Apocalypse devait montrer à saint Jean. Là Jésus-Christ allait nous préparer la place; là règnerait une joie que rien ne nous ravirait plus, la joie de l'enfantement bienheureux d'une mère qui a mis un fils au monde; là serait consommée avec Dieu, et en Dieu, cette unité des êtres que la

1 V. ap. Homerum ποίμενες λαῶν.
2 Joan. XXI, 15, 17.

charité aurait commencée sur la terre; là enfin Jésus-Christ apparaîtrait tel qu'il est; et, le voyant face à face, nous serions semblables à lui, rois heureux avec lui. « Quiconque sera victorieux, je le ferai « asseoir avec moi sur mon trône [1]. » « Voyez, disait Bossuet, la munificence de notre Prince passe à un tel excès de bonté, qu'il fait des monarques de tous ses sujets. Il ne veut voir en sa cour que des têtes couronnées [2]. »

II

Mais notre Christ n'est-il vivant que dans le ciel? Roi de l'Église, roi des âmes, n'avait-il pas sa présence dans chacune de ces provinces du royaume de Dieu? S'il était l'eau de la vie désaltérant ici-bas toute âme qui a soif, où en était la source? s'il était la lumière illuminant les hommes, où en était le foyer? Là était un suprême et plus divin mystère dont personne n'a possédé mieux le secret que saint Jean.

On était au lendemain de la multiplication des pains dans le désert. Ce désert était dépendant du territoire de Bethsaïde, la patrie de l'apôtre. Une montagne le terminait vers le septentrion, et c'était sur cette montagne que Jésus s'était retiré

1 Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo. *Apoc.* III, 21.
2 Bossuet, Ier *Serm. pour la Circoncision.*

loin de la multitude qui le demandait pour roi[1]. Puis, profitant de la nuit, il était descendu secrètement à la mer; et, malgré le grand vent qui soulevait les flots, il marchait sur le lac où il fut rencontré par la barque de ses apôtres, à trente stades du rivage, vers la quatrième veille. Ces précisions sont de saint Jean[2]. Ils le reçurent à leur bord, le descendirent sur la plage, et allèrent avec lui jusqu'à Capharnaüm.

Le peuple s'y était rendu de tous les alentours, s'obstinant à le reconnaître pour le Roi d'Israël. La multiplication des pains particulièrement confirmait leur croyance; car c'était chez les Juifs une tradition reçue que le Messie, comme Moïse, devait faire descendre une nourriture céleste[3]. Faisant donc

[1] Joan. VI, 1 et seq.

Ce lieu célèbre est encore visité aujourd'hui :

« Nous approchions de Tibériade, raconte M. de Saulcy, lorsque nous tournâmes sur le bord d'un ravin où quelques roches basaltiques s'élevaient un peu au-dessus des hautes herbes : « *Chouf,* me dit le musulman, regarde, ces pierres sont les pierres des cinq pains. »

« Là donc, pour les musulmans comme pour les chrétiens, s'est accompli le miracle de la multiplication des pains. Au reste, il serait difficile de s'arrêter pour une prédication en un lieu d'où la vue des auditeurs pût se promener sur un plus magnifique panorama. Et si la tradition est vraie, ce que je veux croire, le Christ avait choisi, pour répandre sa parole vivifiante, un des plus beaux sites qu'il y ait au monde. »

(*Voy. autour de la mer Morte et des terres bibliques*, t. II, p. 461.)

[2] Joan. VI, 19.

[3] Dans le *Midrasch Cohéleth*, ou *Exposition de l'Ecclésiaste*, un des premiers ouvrages qu'aient écrits les Juifs après le temps

allusion à cette opinion commune, quelques-uns dirent à Jésus : « Nos pères ont mangé la manne « dans le désert, et il est écrit : Il leur a donné « à manger le pain du ciel. Faites-nous donc voir « quelque signe comme celui-là, afin que, le voyant, « nous croyions en vous [1] ! »

C'est alors que saint Jean entendit proclamer une doctrine toute divine qui était le complément de ce qu'il avait appris touchant le royaume de Dieu.

Mis en demeure de produire un pain surnaturel, à l'exemple de Moïse, Jésus-Christ commença par se proposer lui-même comme l'aliment spirituel de cette vie divinisée qu'il apportait au monde : « Je « suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura « plus faim jamais, celui qui croit en moi n'aura « plus soif [2]. » Mais, jusqu'à cet endroit, il ne parlait encore que de la nourriture des âmes par la foi, comme lui-même l'explique : « En vérité, en

du Christ, on lit formellement : « Tel a été le premier Goël ou Libérateur, tel sera le second. Le premier Libérateur a apporté la manne du ciel, selon qu'il est écrit : « Je ferai pleuvoir du pain sur vous du haut du ciel. » De même le dernier Goël fera descendre la manne des cieux. »

Schœttgen, *Horæ hebraicæ et talmudicæ,* t. I, p. 359; Dresde et Leipzig, 1733.

[1] Dixerunt ergo (Judæi) : Quid ergò tu facis signum, ut videamus et credamus tibi? Quid operaris?

Patres nostri manducaverunt manna in deserto, sicut scriptum est : Panem de cœlo dedit eis manducare. *Joan.* VI, 30.

[2] Ego sum panis vitæ. Qui venit ad me non esuriet, et qui credit in me non sitiet unquam. *Joan.* VI, 35.

« vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a « la vie éternelle [1]. »

Ce pain de la sagesse entièrement figuratif n'avait point d'analogie avec la nourriture toute matérielle de la manne obtenue par Moïse; Jésus ne répondait donc pas encore à la demande que lui faisaient les Juifs; il ne remplissait pas l'espérance des foules. Aussi voici que tout à coup, à une certaine reprise bien marquée du discours, il s'élève à la promesse d'un autre pain de vie, supérieur au premier. Jean constate un nouveau et étrange langage sur un nouveau sujet [2]. Le Maître ne proposait plus seulement de venir à lui ou encore de croire en lui, mais de le *manger* lui-même [3]. Ce pain, ce n'était plus abstractivement la foi, ce pain c'était *sa chair*. Et non pas, certes, une chair symbolique et en image, Jésus-Christ l'expliquait : « La chair, disait Jésus, qu'il allait bientôt livrer pour la rédemption du

[1] Nemo potest venire ad me nisi Pater, qui misit me, traxerit eum.

Omnis qui audivit à Patre et didicit, venit ad me.

Amen, amen, dico vobis : Qui credit in me habet vitam æternam. *Joan.* VI, 44-47.

[2] C'est au verset quarante-huitième que commence ce changement. Outre tous les catholiques, Calixtus, Hackspan, Grünembert et l'Anglais Jeremy Taylor, ainsi que beaucoup d'autres protestants distingués s'accordent à y voir la promesse de l'Eucharistie.

V. surtout les dissertations décisives de Mgr Wiseman : *De la présence réelle.* Dissert. I, dans les *Démonstrations évangéliques.*

[3] Hic est panis de cœlo descendens : ut si quis ex ipso *manducaverit*, non moriatur. *Joan.* VI, 50.

monde [1], » la même dont Jean disait que « le Verbe s'était fait chair, » c'était cette chair réelle que nous devions manger : le Seigneur en faisait non-seulement un précepte, mais une condition expresse de vie ou de mort.

Puis, comme si cette injonction de manger sa chair divine n'était pas assez formelle, Jésus la complétait par celle de boire *son sang*, plus formelle, plus nouvelle, plus allégoriquement inexplicable encore [2].

Ainsi plus de figures, plus de symboles possibles. La langue les réprouve, les mœurs y répugnent, et Jésus prend le soin de les désavouer d'avance : « C'est *véritablement* que sa chair est nourriture, c'est *véritablement* que son sang est breuvage [3]. » Il lui a plu tout à l'heure d'interpréter l'image qu'il donnait de la foi ; ici il n'explique plus rien, parce que rien n'est symbolique ; et la pleine assurance d'une présence réelle de son corps, de son sang, de son humanité, de sa divinité, revient à chaque phrase plus nette, plus distincte, plus insistante encore. Au lieu que tout à l'heure Jésus ne demandait aux hommes que de « venir à lui », attirés par le Père, l'effet de cet autre pain est de le faire

[1] Et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ. *Joan.* VI, 52.

[2] Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. *Joan.* VI, 54.

[3] Caro enim mea verè est cibus ; et sanguis meus verè est potus. *Joan.* VI, 56.

lui-même venir, et « demeurer en nous comme nous serons en lui [1] ». Au lieu que tout à l'heure, préconisant le pain de la divine parole, il en parlait comme d'un présent déjà donné et possédé : « Le « pain de Dieu, disait-il, *est descendu* du ciel, il « *donne* la vie au monde ; » le pain qui est sa chair, n'est qu'une promesse encore : « Le pain que « je *donnerai,* répète-t-il, c'est ma chair pour la « vie du monde [2]. » Jésus, dans ce temps-là, n'avait pas institué la table de la Cène.

Qui pouvait s'y tromper? que pouvait-on dire de plus net, et en même temps sous quelles plus augustes formules pouvait-on proclamer un plus divin mystère?

C'était premièrement une affirmation, l'affirmation persistante de la réalité substantielle, identique, du corps et du sang divins devenus l'aliment du monde.

C'était ensuite un serment, le serment solennel de la Vérité qui ne peut jurer que par elle-même : « *En vérité, en vérité*, je vous le dis! »

C'était une loi précise, une loi universelle, capitale : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous « ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous « ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie! »

[1] Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in illo. *Joan.* VI, 57.

[2] Panis enim Dei est qui de cœlo descendit et *dat* vitam mundo. *Joan.* VI, 33.

Panis quem ego *dabo*, caro mea est pro mundi vitâ. *Ibid.*, VI, 52.

C'était enfin une protestation énergique contre les obstinations de l'incrédulité. Et comme à ce grand miracle il fallait quelque gage qui en devînt la preuve, le Seigneur en appelait au jour où ces Juifs verraient ce corps glorieux, cette même chair ressuscitée, affranchie désormais des lois de la matière comme elle l'est dans l'hostie, remonter triomphante à la droite du Père, sans cesser de demeurer vivante sur les autels. « Cela vous scandalise? Que direz-« vous lorsque vous verrez le Fils de l'homme s'é-« lever dans le ciel d'où il est descendu [1]? »

Tel était le complément de cette conception divine du royaume de Dieu, telle que l'avait apprise et retenue saint Jean. Par une de ces inventions dont il avait le secret, le roi de l'Église et des âmes allait fixer sa présence au cœur de son empire, sans renoncer cependant à remonter dans la gloire du royaume des cieux. Jésus-Christ allait vivre non-seulement avec nous, il allait vivre en nous.

Ainsi l'entendaient les Juifs pour qui cette doctrine était en même temps si nette dans sa formule, et si mystérieuse dans son sens, que, ne la pouvant nier ni ne la pouvant comprendre, ils prenaient le parti de lui tourner le dos et de quitter Jésus [2].

Ainsi l'entendait le Maître qui les plaint, qui les

[1] Hoc vos scandalizat?
Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius? *Joan.* VI, 62.

[2] Ex hoc multi discipuli ejus abierunt retrò; et jam non cum illo ambulabant. *Joan.* VI, 67.

aime, mais qui les laisse s'éloigner plutôt que de se rétracter, parce qu'il ne peut transiger avec la vérité, ni dire ce qui n'est pas.

Ainsi l'entendait saint Jean, en qui le souvenir de l'entretien divin avait laissé une si pure et si pleine lumière. Auditeur intime de la doctrine de Jésus, on a pu remarquer qu'il s'en faisait aussi l'interprète au besoin ; surtout il prenait soin, dans les méprises des Juifs, de traduire le sens des termes figurés dont se servait son maître. Quand le Seigneur disait : « Voici que notre ami Lazare « est endormi, » saint Jean l'interprétait du sommeil de la mort. Quand Jésus parlait de rebâtir le temple de Dieu en trois jours, Jean l'interprétait du temple de son corps. Ici nul commentaire n'éclaire ni n'atténue la parole du Maître. Comme les Juifs, Jean voit bien que *cette parole est dure ;* mais elle est si manifeste, qu'il n'y a qu'à l'adorer. « Et à qui « irions-nous, ô notre bon maître? disait Pierre; « vous avez les paroles de la vie éternelle[1]. »

III

Tandis qu'il donnait à Jean cette pleine et assurée révélation du mystère, Jésus lui apprenait, dans les mêmes paroles, quels biens en découleraient sur le monde divinisé. Cette efficacité, qui devait

[1] Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes! *Joan.* VI, 69.

établir le règne de Dieu dans les âmes, se résumait pour saint Jean dans un mot qui dit tout, et qu'il répète sans cesse, et ce mot c'est « la vie ».

La vie ainsi entendue, la vie surnaturelle, c'était dans son origine une participation de la vie même de Dieu : « Comme m'a envoyé mon Père qui est vivant, et je vis dans mon Père, de même celui qui me mange vivra lui-même en moi[1]. » Voilà pourquoi ce pain s'appelle « le pain céleste, le pain descendu des cieux », la terre n'étant pas capable de nous fournir un aliment qui nous procurât la vie. Elle avait dépéri en nous depuis la chute, comme une séve tarie qui ne donne plus de fruits. Plus de lumière, plus d'amour, plus de force; en un mot, c'était vraiment la mort, selon l'expression ordinaire de saint Jean.

Mais la manne nouvelle venait conférer aux âmes, dans chacune de leurs puissances, une vitalité supérieure et immortelle. Foyer de la lumière et centre de la foi, l'Eucharistie était la révélation pleine de la vérité sur Dieu, sur le monde et sur nous. Charité infinie, l'Eucharistie offrait au cœur l'objet réel et idéal à la fois, commençant à apaiser à la coupe de l'autel cette profonde soif d'amour qui ne sera étanchée que dans le royaume des cieux. Pain vivant, l'Eucharistie était la subsistance de

[1] Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem; et qui manducat me, et ipse vivet propter me. *Joan*. VI, 58.

V. les développements de cette doctrine en saint Augustin *in Evang. S. Joan. Tract. XXVI,* cap. VI, col. 1612.

cette force morale qui allait faire les saints, les vierges et les martyrs. C'était le Christ tout entier qui passait dans les âmes avec cette triple beauté d'intelligence, de courage et de fécond amour que Jean avait vue en lui : « Celui qui se nourrit de ma chair demeure en moi, et je demeure en lui. — Je vis, vous vivrez de même, » répétait-il ailleurs.

Nous n'avions ici-bas que la vie fragmentaire; l'Eucharistie nous donnait en Jésus la plénitude, « l'exubérance de la vie, » comme lui-même disait.

Nous n'avions ici-bas que la vie séparée, le pain divin nous donnait la participation à la vie rassemblée dans la communication non-seulement avec Dieu, mais avec toutes les âmes qui se nourrissent de lui.

Nous n'avions ici-bas que la vie ébauchée; Jésus nous faisait entrer dans la vie achevée, perpétuée, éternelle : « Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. »

Enfin le corps lui-même, vivifié par ce pain, allait lui emprunter un germe de résurrection qui devait finalement le sauver du néant, faire éclore la vie du sein même du tombeau : « Vos pères mangeaient « la manne, et néanmoins ils mouraient... Celui « qui mange ma chair, celui qui boit mon sang a « la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier « jour. »

C'était donc une renaissance complète de tout

l'être, et saint Jean pouvait dire : « Pour nous, « nous savons que nous avons passé de la mort « à la vie. »

Enfin ayant appris le mystère de Dieu à l'école du Maître, en ayant connu aussi le bienfait pour le monde, saint Jean ne pouvait point en ignorer la source. Le commerce familier avec l'ami divin lui en livra le secret, et de même qu'il en avait résumé les effets dans un seul mot, « la vie », il en reconnut l'origine dans un autre mot, « l'amour ».

Jean n'a pas été l'historien du Sacrement : il en a été le philosophe et le théologien. Il n'avait pas à en redire l'institution, le rit, les circonstances, que les autres Évangiles avaient donnés avant lui. Mais en étant venu à raconter cette heure où le Seigneur « Jésus allait passer de ce monde » en lui laissant ce gage, Jean rappela seulement que, « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, Jésus-Christ les voulut aimer *jusqu'à la fin* [1]. » La sainte Eucharistie était pour lui cette fin, c'est-à-dire, ainsi que l'explique saint Augustin, cet achèvement et ce terme absolu de l'amour [2].

C'était, en effet, l'amour poussé aux limites extrêmes, tel que l'homme peut le rêver, mais tel qu'il ne peut être réalisé que par Dieu.

[1] Antè diem festum Paschæ, sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem, quum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. *Joan.* XIII.

[2] S. Aug. *in Evang. Joan. Tract. LIV,* col. 1785. « Semper et sine fine nos dilexit. »

C'était l'amour allant aux limites du temps par la perpétuité ; car, au lieu qu'en ce monde tous les plus beaux nœuds se rompent, l'ami divin s'engageait à demeurer notre hôte jusqu'à la fin des siècles.

C'était l'amour allant aux dernières extrémités de l'étendue comme à celles de la durée ; et au lieu que c'est, chez nous, l'infirmité de l'amour d'être prisonnier de l'espace, et de languir tristement de l'irrémédiable mal de la séparation, l'amour de Dieu venait de trouver le secret d'être partout, en personne, tout entier, se donnant à chacun des enfants de son immense famille.

C'était l'amour vainqueur des barrières des corps, pénétrant et faisant communiquer les âmes ; et, au lieu que nos alliances n'atteignent de l'être humain que ce qu'il a d'infime ; au lieu que ces unions de ceux qui ne font qu'une âme, qu'un cœur, qu'une vie confondue avec une autre vie, ne sont, dans la langue humaine, qu'une pompeuse métaphore et une belle poésie, la communion avec Jésus était si profonde qu'elle ressemblait à celle des trois Personnes divines ne faisant qu'un seul Dieu.

Ainsi présence réelle, présence perpétuelle, communion, sacrifice, tout ce qui nous confond, tout ce qui nous ravit, tout ce qui étonne l'esprit, tout ce que le cœur appelle trouve sa raison d'être dans le mot de saint Jean : *In finem dilexit ;* l'Eucharistie c'était l'infini dans l'amour.

Telle était l'Eucharistie, tel était le royaume de Dieu selon saint Jean.

L'homme était-il capable d'une semblable doctrine? Même tout autre disciple l'aurait-il recueillie sur les lèvres de Dieu? Les Pères ne l'ont pu croire. Ils ont dit qu'une science si haute et si intime de la Divinité ne pouvait avoir été puisée qu'à la pure source de la vérité vivante. Alors ils se sont rappelé la soirée où saint Jean avait reposé sa tête sur le sein de son maître, et ils ont estimé que si les grandes pensées viennent du cœur, les pensées divines ne pouvaient venir que du cœur de Dieu [1].

Approchons-nous de ce cœur, remontons à cette source, racontons cette soirée.

[1] Origen. *in Joan.,* t. II, p. 6, A. « Audeamus dicere primitias Scripturarum omnium Evangelium esse; Evangeliorum verò primitias Evangelium à Joanne traditum. Cujus sensum percipere nemo potest, nisi qui suprà pectus Jesu recubuerit, vel acceperit à Jesu Mariam. »

S. Ambros. *Ep.* CI, II, ep. LXV. « In Christi pectore recumbebat Joannes, ut de principali illo secretoque sapientiæ fonte hausisse divina proderetur mysteria. »

S. Chrysost. *de incomprehensibili Homil. IV,* n. 3.

S. Aug. *de Consensu Evangelior.* I, IV.

Dans une hymne des bords du Rhin on chantait à saint Jean :

Jesu cum recubuisti
Suprà pectus, ebibisti
Dicta evangelica.

A Venise on lui disait :

Tu sopr'el sacro pecto se discerno
Di Jhesu possando'l tesor gustasti
De gran secreti, che son nel ciel superno.

(*Hymni latini medii œvi*, Fr. Jos. Mone, t. I, p. 120.)

CHAPITRE VI

SAINT JEAN A LA CÈNE

I

Depuis trois ans saint Jean n'avait pas quitté son Maître. Il en avait recueilli les paroles dans son esprit, et fixé les traits dans son âme. Il en avait aussi partagé les souffrances; et les outrages des Juifs, la haine des pharisiens, la jalousie des prêtres contre le Fils de Dieu n'ont nulle part une histoire plus suivie et plus émue que dans saint Jean.

Mais, dans ces derniers temps, l'apôtre constatait que ces colères, sourdes d'abord, éclataient de jour en jour en menaces plus sinistres. On en venait déjà aux premières violences [1]. Un jour les pharisiens avaient envoyé des gens pour mettre la main sur

[1] Quærebant eum Judæi interficere. *Joan.* VI, 18.
Quærebant ergo eum apprehendere. *Ibid.*, VII, 30.
Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum. *Ibid.*, XI, 53.

lui [1]. Un autre jour ils avaient fait mine de le lapider [2]. Jean savait que dans un conseil on avait décrété que le Juste devait mourir [3]. Il l'avait vu ensuite s'échapper à grand'peine de leurs mains déicides [4]. Enfin les disciples de Jésus, ainsi qu'il nous l'apprend, avaient dû suivre le maître en une sorte d'exil, dans la ville d'Éphrem, à côté du désert, et y vivre dans le secret, pour se dérober aux maux prêts à fondre sur cette tête sacrée [5].

Mais la fête de Pâque l'ayant ramené à la ville, l'enthousiasme populaire éclata à son entrée par un élan si public de la reconnaissance, que les ennemis du Sauveur résolurent d'en finir, et Jean présagea de prochains et tristes événements. Longtemps Jésus avait dit : « Mon heure n'est pas venue [6]. » Le disciple l'entendait qui disait maintenant :

« L'heure est venue ou le Fils de l'homme va être « glorifié.

« Je vous dis, en vérité, qu'il faut que le grain

1 Miserunt principes et Pharisæi ministros ut apprehenderent eum. *Joan.* VII, 32.

2 Tulerunt ergò lapides ut jacerent in eum. *Joan.* VIII, 59.

3 Colligerunt ergo Pontifices et Pharisæi concilium, etc. *Joan.* XI, 47.

4 Quidam ex ipsis volebant apprehendere eum ; sed nemo misit super eum manus. *Joan.* VIII, 44.

Hæc locutus est Jesus, et abiit, et abscondit se ab eis. *Ibid.*, XII, 36.

5 Jesus jàm non palàm ambulabat apud Judæos, sed abiit in regionem juxtà desertum, in civitatem qùæ dicitur Ephrem, et ibi morabatur cum discipulis suis. *Joan.* XII, 54.

6 Meum tempus nondùm impletum est. *Joan.* VII, 8.

« de froment soit enseveli en terre pour qu'il porte « son fruit.

« Celui qui tient trop à sa vie la perdra ; il vaut « mieux la mépriser dans ce monde, afin de pouvoir « la conserver pour l'autre[1].

« Or, remarquait le disciple, c'était de sa mort « prochaine qu'il parlait de la sorte[2]. »

Il répétait aux foules que bientôt sa lumière leur serait retirée[3] : mais jamais cette lumière n'avait brillé aux yeux d'un éclat plus divin. L'âme semblait déjà pleine du ciel, où elle touchait; et Jean, qui la suivait dans cette phase suprême, en pouvait augurer que le temps était venu de plus hautes révélations et de plus grandes choses.

C'était la dernière semaine de la vie du Fils de Dieu. Le quatrième jour, le Seigneur, étant venu dans le parvis du temple, avait proposé au peuple une double parabole. Ayant dit premièrement l'histoire des méchants vignerons qui mettent à mort le fils du maître de la vigne, il avait ajouté l'allégorie d'un grand souper qu'un roi prépare pour les noces de

1 Jesus autem respondit eis, dicens : Venit hora ut clarificetur Filius hominis.

Amen, amen, dico vobis : Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.

Qui amat animam suam perdet eam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam inveniet eam. *Joan.* XII, 23.

2 Hoc autem dicebat, significans quâ morte esset moriturus. *Joan.* XII, 33.

3 Adhuc modicum lumen in vobis est, etc. *Joan.* XII, 35.

son fils, et auquel il invite les petits et les pauvres : « Venez, car tout est prêt. » Il avait également représenté son royaume sous l'emblème de vierges qui viennent, avec leurs lampes, aux noces de l'époux pour le banquet nuptial. Ainsi, dans cette approche de son exaltation, comme il appelait sa mort, deux choses préoccupaient également ce grand cœur : l'Eucharistie, la croix, le don de soi dans l'amour et dans le sacrifice.

Le lendemain de ce jour, le treizième du mois de nisan, qui était un jeudi, et le premier des jours auxquels les Juifs avaient coutume de manger le pain sans levain, Jésus s'était retiré hors de la ville, probablement à Béthanie, dans la maison de Lazare, qu'il venait visiter pour la dernière fois. « Le Seigneur, dit Bossuet, sortait tous les soirs de Jérusalem, et se cachait à Béthanie, d'où il revenait tous les matins faire ses fonctions. En quittant la ville chaque nuit, il échappait à ses ennemis, qui n'eussent pas osé s'emparer de lui en plein jour, à cause du peuple [1]. »

C'est là que les disciples lui vinrent dire : « O « Maître, où voulez-vous que nous allions disposer « ce qu'il faut pour manger ensemble l'agneau de « la pâque [2]? »

Mais cette pâque ne devait pas être une pâque

[1] Bossuet, *Médit. sur l'Évangile*, XIXe jour, p. 496.

[2] Accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes : Ubi vis paremus tibi comedere pascha? *Matth.* XXVI, 17.

ordinaire. Jésus, lui voulant donner une solennité toute particulière, choisit deux de ses disciples, et les plus grands de tous, pour en faire les apprêts. L'un d'eux était saint Jean. « Il choisit Pierre et Jean, raconte l'Évangile, et il les envoya, leur disant : Allez nous préparer la pâque que nous mangerons[1]. »

Les Pères ont vu dans ce choix un symbole vivant de la double disposition que Dieu demande de ceux qui s'approchent de sa pâque. Pierre représente la foi, Jean représente l'amour. Ainsi Jean commençait-il à prendre, dans le cénacle, cette place et ce beau rôle qu'il ne quittera plus. Il convenait que celui qui avait été précédemment initié aux profondeurs du mystère en fût le premier ministre quand l'heure était venue.

Les ayant pris à part, Jésus donna à tous deux d'autres instructions plus précises encore :

« Allez à la ville, dit-il, vous trouverez aux « portes un homme portant sur sa tête une cruche « pleine d'eau. » — N'était-ce pas l'eau destinée à pétrir les azymes que les Juifs devaient puiser dès la veille de la Pâque? — « Vous direz à cet « homme : Le Maître nous a dit que son temps était « proche, et il veut faire sa pâque chez vous avec « ses disciples. Où est le lieu où il pourra manger « l'agneau pascal? Il vous montrera alors un grand

[1] Et misit Petrum et Joannem, dicens : Euntes parate nobis pascha, ut manducemus. *Luc.* XXII, 8.

« cénacle bien orné. C'est là que vous devrez dispo-
« ser ce qu'il faut [1]. »

L'intérêt particulier donné par Jésus-Christ à cette solennité, ces détails si précis devenus tout à coup dignes du souci d'un Dieu, et cette recherche de splendeur dans celui qui avait daigné naître dans une étable, vivre dans une boutique, et qui allait demain mourir sur une croix, devaient être pour les apôtres l'annonce des grandes choses que préparait Jésus. Du moins Jean pouvait-il entendre que l'on touchait aux manifestations suprêmes de l'adieu.

Il obéit au Maître. Les interprètes ont dit qu'un des disciples, Jean Marc, fut celui qui eut l'honneur de prêter sa maison pour le repas de la Cène. Pierre et Jean y disposèrent, selon les expressions formelles de Jésus, une salle grande et belle, montrant dans cette grandeur et dans cette décence du premier sanctuaire chrétien le caractère propre et la loi prophétique du culte de l'avenir [2].

[1] Et ipse ostendet vobis cœnaculum magnum stratum, et ibi parate. *Luc.* XXII, 12.

[2] Hors de la ville de Jérusalem, à trois cents pas de la porte de Sion et sur la pente de la montagne, était un bâtiment isolé à deux étages appelé depuis le *Cénacle* du Seigneur. Au rez-de-chaussée, la première salle, garnie de tapis, suivant l'usage de l'Orient, servait de salle à manger. Dans la seconde, moins grande, Jésus-Christ lava les pieds des apôtres. La même distribution régnait à l'étage supérieur où les disciples se renfermaient. C'est là que le Seigneur fit la dernière Pâque et institua le sacrement de l'Eucharistie; c'est là qu'il apparut à ses disciples le jour de la résurrection; c'est là que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres... Enfin le saint cénacle devint le premier temple chrétien que le monde ait vu, et ce fut de ce lieu que les

II

Tout étant disposé, et le soir étant venu, Jésus entra dans le cénacle, avec ses douze apôtres, pour le souper sacré, le souper des azymes.

L'Exode avait prescrit que chacun mangeât la pâque avec ceux de sa famille ; le père, après la prière, faisait circuler à plusieurs reprises une coupe mêlée d'eau. Chaque fois qu'elle passait de mains en mains, on chantait un psaume d'adoration. Le fils de la maison demandait le motif de la fête, ce qui donnait lieu au récit de la sortie d'Égypte, fait en termes concis. Puis l'agneau était mangé avec des pains sans levain. C'est ce repas que les Hébreux prenaient debout, les reins serrés et le bâton à la main, comme des voyageurs, en souvenir de leur sortie miraculeuse de l'Égypte. Mais le Seigneur pensait à un plus grand voyage, et les paroles d'adieu commençaient à se mêler aux paroles d'amour : « J'ai « désiré d'un grand désir de manger cette pâque « avec vous avant de souffrir, car, je vous le dé- « clare, je ne ferai plus d'autre pâque jusqu'à celle « que je ferai dans mon royaume, afin que tout soit « accompli [1]. »

L'ancienne Pâque, dont Jésus rappelait le sou-

apôtres partirent, pauvres et nus, pour monter sur tous les trônes de la terre. » V. M. de Chateaubriand, *Itinér. de Paris à Jérusalem.*

[1] Luc. XXII, 15.

venir, avait été le passage de l'idolâtrie égyptienne à l'unité de Dieu proclamée dans le désert : « Je suis Celui qui suis. » La Pâque nouvelle, dont il préparait l'avénement, était le passage de la foi au Dieu vivant des Juifs, à la foi et l'amour du Dieu dans un instant présent au milieu des hommes, jusqu'à la fin des siècles : « Voici que je suis avec « vous! »

On mangea donc l'agneau, que les disciples se partagèrent, parmi ces entretiens également remplis d'espérance et de crainte. Cet adieu de son maître, et ensemble la vue de la victime symbolique, pouvaient déjà révéler à Jean le sens prophétique de ce nom, le premier qu'il avait entendu donner au Rédempteur : « Voici l'Agneau de Dieu! »

Mais c'est de lui-même maintenant qu'il faut apprendre des choses dont chaque trait révèle la présence de ses souvenirs, et l'impression profonde qu'en a gardée son cœur.

La Pâque légale achevée, « Jésus se leva de table, » raconte le disciple, pour accomplir bientôt un mystère plus grand que l'action figurative qu'il venait de terminer. Comme, dans quelques instants, à l'ancien sacrifice et à l'ancienne Pâque il allait faire succéder un autre sacrifice et un nouvel autel, il se sentit saisi d'un respect divin pour ces pêcheurs, ces simples, ces pauvres et ces petits, appelés à l'honneur d'être prêtres pour lui. Il se leva donc devant eux comme devant des princes, se ceignit pour les servir, versa l'eau dans le bassin, prenant

le ministère et la forme d'esclave; et lui, le Dieu créateur, se mettant à genoux, lava les pieds de ces hommes, les essuyant ensuite dans une humilité dont ils étaient stupéfaits[1].

Ce n'était pas chose rare, dans ce temps et dans ce pays, qu'on lavât les pieds de ses hôtes avant l'heure du festin. Mais que signifiait ce rit, quand la cène était faite, ou bien quelle autre cène plus grande que la Pâque allait donc se célébrer? Les apôtres s'étonnaient, raconte encore saint Jean. Pierre se récriait. Il ne pouvait comprendre ce qui pouvait valoir aux hommes un tel honneur. Mais ce que vénérait en eux le Seigneur humilié, ce n'était pas l'homme, c'était Dieu, dont ils allaient devenir les ministres et le temple. De même que dans un instant Jésus allait leur dire : « Faites cette consé-« cration en mémoire de moi; » de même il leur disait : « En vous lavant les pieds je vous donne « l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez « vous-mêmes les uns aux autres[2]. »

Grandeur et abaissement, dignité et charité du ministère sacré, Jésus-Christ apprenait aux apôtres de l'avenir que ces deux choses extrêmes devaient être désormais des choses inséparables, et que, si

[1] Surgit à cœnâ, et ponit vestimenta sua; et cùm accepisset linteum, præcinxit se.

Deindè mittit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo quo erat præcinctus. *Joan.* XIII, 4 et sq.

[2] Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci vobis, ità et vos faciatis. *Joan.* XIII, 15.

leur mission éminente, surhumaine, est de consacrer l'hostie et de pénétrer les cieux, il y en a une autre qui les prosterne à terre. C'est celle qui les dévoue à servir, à pardonner, à purifier, à absoudre; à laver tous les pieds que la terre a souillés, à guérir tous les pieds que l'épine a blessés, et à les essuyer dans une charité patiente que rien ne rebute : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, vous « dites bien, car je le suis. Si donc moi, votre « Maître, je vous ai lavé les pieds, vous les devez « également laver les uns aux autres [1]. »

III

La leçon de la pureté sacramentelle était donnée; Jésus se remit à table. Le repas recommença. C'est ce que les interprètes appellent la seconde cène. Quelque chose de plus solennel, dans les Évangélistes, annonce l'heure sacrée et l'approche du mystère. Pour ce nouveau souper, les disciples, suivant la coutume générale venue de l'Orient, nous sont montrés à demi couchés sur des lits de table. Les convives y reposaient d'ordinaire trois par trois; et ces lits de festin s'appelaient *triclinia,* à cause de cet usage et de cette disposition [2]. C'est ce qu'in-

1 Vos vocatis me magister et Domine, et benè dicitis.
Si ergò ego lavi pedes vestros, Dominus et magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes. *Joan.* XIII, 13.

2 V. Mauduit, *Analys. de l'Évang.*, t. IV, dissertation XXXIV, p. 620.

dique saint Jean dans l'endroit où il marque qu'il avait le visage incliné vers la poitrine et la face de son Maître [1]. Pierre était de l'autre côté de ce *triclinium,* comme la suite le fera voir; Jésus entre les deux. La place du jeune disciple était celle qu'on appelait « le sein du père de famille », et l'Évangile y fait quelquefois allusion. C'était à table la place de prédilection; et Origène compare le repos sacré de Jean sur le sein du Verbe au repos du Verbe lui-même dans le sein de son Père [2].

C'est là, dans le silence d'une heure recueillie, que Jésus consomma le plus étonnant miracle de l'amour qui se donne. Après cette première parole de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, » la plus surprenante fut celle que saint Jean entendit en cet instant prononcer à Jésus : « Mangez, ceci est mon « corps; buvez, ceci est mon sang. » Alors tout le discours tenu aux Capharnaïtes se rappela à lui. C'était là « ce pain du ciel, ce pain vivant, ce pain divin qui donne la vie au monde ». C'était « cette chair, ce sang qui nous fait demeurer en Dieu, et demeurer Dieu en nous. » La promesse était fidèle, la prophétie accomplie, Jésus-Christ perpétué, l'incarnation continuée, et le mystère de l'Agneau de Dieu dévoilé à saint Jean.

[1] Le texte grec porte : Ην δὲ ἀνακείμενος εἷς ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτου ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Ἰησοῦ. *Joan.* XIII, 23.

[2] Existimo hoc symbolum denotare Joannem recubuisse in sinibus Verbi Dei, perindè ac ipsum Dei Verbum est in sinibus Patris, juxtà illud : Unigenitus qui est in sinu Patris. (Origen. *in Joan.*)

En même temps l'intimité du maître et du disciple recevait sa consommation dans une union si profonde, que l'homme n'eût pas seulement osé l'imaginer. L'ami vivait de l'ami, l'homme vivait de Dieu. A peine consacrée, la coupe du sang divin était remise à Jean; puis de ses mains elle passait dans les mains de ses frères. Du cénacle aux catacombes, des catacombes aux basiliques, des mondes civilisés aux régions barbares, des nations qui finissent aux peuples qui renaissent, elle est venue jusqu'à nous. Elle s'en ira de même jusqu'au bout de la terre; elle ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait atteint ainsi la consommation des siècles. Et les merveilles de pureté, de courage et de charité qu'en ce jour elle produisait dans l'âme de saint Jean, elle les renouvelle encore, et ne cessera de les renouveler dans tout cœur altéré qui, las de s'être abreuvé à la coupe du monde, aura le courage de venir boire à la coupe de Dieu!

Cependant Jésus souffrait. Judas était près de lui, non loin de Jean, puisque le perfide pouvait mettre la main au même plat que son maître. Le maître savait son dessein; il voyait son malheur : c'est ce qui le contristait.

Il semble que la croyance en la présence réelle du Fils de Dieu dans l'hostie avait déjà été pour ce malheureux une première pierre de scandale. Quand Jésus-Christ avait promis ce pain divin aux Juifs de Capharnaüm, Judas avait été de ceux à qui ce discours avait paru trop dur, car son maître avait dit

incontinent aux siens : « Ne vous ai-je pas choisis, vous douze? Et cependant l'un de vous est un démon [1]. » C'est le propre de l'Eucharistie de faire des démons quand elle ne fait pas des anges.

La cène vit s'accomplir la sinistre prophétie. Aux discours de la charité se mêlaient, dans l'entretien, des paroles amères qui décelaient la profonde blessure de Jésus. C'est de saint Jean et des autres qu'il disait : « Vous êtes purs. » Mais c'est de Judas qu'il disait : « Vous ne l'êtes pas tous [2]! » A table, c'est de Jean et des autres qu'il disait : « Je ne « me plains pas de tous, car je sais ceux que j'ai « choisis et que je chéris. » Mais c'était à Judas que s'adressaient ces mots : « Il faut que s'accomplisse « la parole de l'Écriture : Celui qui mange le pain « avec moi s'élèvera contre moi [3]. »

De quel trouble ne devait pas être ému le cénacle en entendant proférer ces dénonciations générales encore, qui, ne nommant personne, faisaient planer sur tous également le soupçon odieux de la perfidie! Jean s'en souvenait. Placé à côté de son Maître, il avait entendu ces premières plaintes de Jésus, que les autres, plus éloignés, n'avaient pas pu saisir, comme la suite le fait voir. N'était-ce pas pour épancher sa peine dans son sein que Jésus

[1] Nonne ego vos duodecim elegi? Et ex vobis unus diabolus est. *Joan.* VI, 71.

[2] Et vos mundi estis, sed non omnes. *Joan.* XIII, 10.

[3] Non de omnibus vobis dico. Ego scio quos elegerim; sed ut adimpleatur Scriptura : Qui manducat mecum panem levabit contrà me calcaneum suum. *Joan.* XIII, 18.

l'avait voulu si proche de son cœur? Il recueillait ces confidences, il adorait ces avances miséricordieuses, il constatait une à une ces poursuites patientes, il admirait comment il peut se faire que l'homme résiste, et que nous portions en nous la triste liberté de vaincre, de mépriser et de troubler un Dieu.

Dieu se troubla, en effet, comme lui-même l'atteste, pareil à une mère qui voit que ses remèdes sont vains, et qu'elle va perdre son fils. C'était l'heure d'en finir; et cette fois, s'adressant à tous, le Seigneur Jésus se résolut de dénoncer à haute voix le grand crime de l'un d'eux : « En vérité, en vérité, « je vous le dis, l'un de vous me trahira [1] ! »

Quel était le coupable? Les disciples se regardent, hésitent, s'interrogent. Saint Jean se rappelait l'agitation soudaine jetée dans le cénacle. Plus troublé que les autres, l'apôtre se jetait de frayeur sur le sein même de son Maître, comme pour le consoler, et fermer, s'il pouvait, la blessure faite à l'amour. Mais il n'y a que lui qui puisse raconter cet instant triste et doux. [2]

[1] Jesus turbatus est spiritu, et protestatus est et dixit : Amen, amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me. *Joan.* XIII, 21.

[2] Erat autem recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat Jesus.

Innuit ergò huic Simon Petrus, et dixit ei : Quis est, de quo dicit?

Itaque cum recubuisset ille suprà pectus Jesu, dicit ei : Domine, quis est?

Respondit Jesus : Ille est, cui ego intinctum panem porrexero. Et cùm intinxisset panem, dedit inde Judæ Simonis Iscariotæ.

« Il y avait donc, dit-il, un des disciples de Jésus « qui reposait près de son sein, et c'était le disciple « que Jésus aimait.

« Simon Pierre fit signe à ce disciple d'interroger « Jésus, lui demandant par ce signe : Quel est celui « dont il parle? »

Jean le comprit. « Il se pencha, laissa tomber « sa tête sur la poitrine de Jésus, et dit : Qui est-ce, « Seigneur?

« Et alors Jésus, » — confidentiellement, sans nommer encore personne : — « C'est celui, répon- « dit-il, à qui je présenterai le pain trempé. Et, « ayant trempé du pain, il le donna à Judas, fils de « Simon, de Carioth.

« Quand Judas eut pris ce pain, Satan entra dans « cet homme. Ce que tu fais, fais-le vite, » lui recommanda le Maître miséricordieux, comme pour lui laisser voir qu'il savait ses desseins.

« Judas sortit aussitôt. Il était nuit alors.

« Personne de ceux qui étaient assis à table avec « Jésus ne savait à quelle fin il avait parlé à Judas. »

Mais Jean, qui le raconte, le pouvait-il ignorer? Il ne le semble pas. Dieu s'était ouvert à lui de sa plus grande douleur. On dirait, chose étrange! que le divin ami a besoin de l'ami mortel; et que celui qui a pris toutes nos infirmités n'échappe pas à cette

Et post buccellam introivit in eum satanas. Et dixit ei Jesus : Quod facis, fac citius.

Hoc autem nemo scivit discumbentium ad quid dixerit ei. *Joan.* XIII, 23 et sq.

loi qui, à l'heure de la souffrance, fait incliner tout être, si fort, si grand qu'il soit, vers un autre être souvent plus infirme que lui, qui ne sait rien, qui ne peut rien, mais qui du moins peut aimer, qui du moins peut comprendre, alléger notre fardeau en en prenant sa part, enfin mettre sur nos maux le baume de la compassion, baume souverain, si puissant, que souvent par lui tout mal est oublié, et qu'un homme devient capable de consoler un Dieu.

IV

Quand Judas fut sorti, le Seigneur éclata en un discours sublime [1]. Rien ne comprimait plus l'élan de l'âme qui voulait se livrer tout entière, et qu'oppressait la présence douloureuse du méchant. Saint Jean a consacré quatre chapitres entiers au discours de la cène. C'est la plus admirable partie de l'Évangile. Nul ordre, nul art humain ne préside à ces paroles, que seul un Dieu a pu dire; mais on y sent déborder de toutes parts la grande âme qui vient de se donner tout entière dans l'amour, et qui demain va se sacrifier dans la mort. Saint Jean les recueillait toutes, car il était alors placé comme à la source de la divinité; et, à l'accent sublime qu'elles gardent dans son livre, on voit que le disciple vient

[1] Cum ergo exisset, dixit Jesus : Nunc clarificatus est Filius hominis, etc... *Joan.* XIII.

de placer sa tête près du cœur adorable dont il reçoit l'écho, et qu'il est plein de Dieu.

Jésus-Christ commençait par rendre grâces au Père du merveilleux ouvrage qu'il venait d'accomplir; et, de même qu'autrefois Dieu s'était applaudi après la création, le Christ s'applaudissait de la gloire plus grande qui allait rejaillir de l'Eucharistie et de la Rédemption :

« Jésus dit : C'est maintenant que le Fils de « l'homme est glorifié, et que Dieu a été manifesté « en lui.

« Si Dieu déjà a été manifesté en lui, Dieu aussi « va le glorifier en lui-même, et voici l'heure de « cette glorification [1] ! »

Ici commençait l'adieu, après l'action de grâces. Mais quelles assurances divines consolaient cet adieu ! et quelles espérances sûres relevaient les yeux vers le ciel ! « Mes petits enfants, disait-il, je suis encore « avec vous, mais pour bien peu de temps. Bientôt « vous me chercherez; mais là où je m'en vais vous « ne pouvez venir.

« Je vous donne un commandement nouveau : « c'est de vous aimer les uns les autres, comme je « vous ai aimés..., afin que là où je suis, vous y « soyez aussi.

« . . En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui

[1] Nunc clarificatus est Filius hominis; et Deus clarificatus est in eo.

Si Deus clarificatus est in eo, et Deus clarificabit eum in semetipso. Et continuo clarificabit eum. *Joan*, XIII, 31.

« croit en moi fera les œuvres que je fais ; il en fera « même de plus grandes, parce que je retourne « vers mon Père.

« Or tout ce que vous demanderez à mon Père « en mon nom, je le ferai, afin que le Père ait sa « gloire dans le Fils.

« Moi je prierai mon Père qu'il vous donne le « Paraclet, un autre consolateur qui restera avec « vous à jamais.

« Je ne vous laisserai pas orphelins ; mais je « viendrai à vous. Je vis, vous vivrez de même, et « ce jour là vous saurez que je suis dans mon Père, « et vous en moi, et moi en vous [1] ! »

Jamais plus hautes paroles n'avaient été proférées. Philippe s'en étonnait, et, croyant que le ciel allait s'ouvrir devant lui, demandait à voir le Père. Jude pensait que c'était l'heure où le Christ allait

[1] Filioli, adhuc modicum vobiscum sum. Quæritis me, et sicut dixi Judæis : Quò ego vado, vos non potestis venire, et vobis dico modò. *Joan.* XIII, 33.

Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem. *Ibid.*, XIII, 34.

Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet, quia ego ad Patrem vado.

Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio.

Et ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum.

Non relinquam vos orphanos : veniam ad vos.

Vos autem videtis me : quia vivo ego, et vos vivetis.

In illo die vos cognoscetis quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis. *Ibid.*, XIV, 12, 13, 16, 18, 20.

enfin se manifester en Israël. Thomas demandait le chemin qu'allait prendre le Messie, et il voulait le suivre. Tous voyaient bien dans ces adorables discours l'hymne de sa gloire future, mais ils ne comprenaient pas à quel prix cette gloire allait être achetée, et comment cette action de grâces était le testament où Dieu mourant déposait le dernier mot de sa doctrine, ses volontés suprêmes, et le legs de ses bienfaits.

Son dernier mot sur lui, c'est qu'il était Fils de Dieu, absolument semblable et égal à son Père : « Philippe, disait-il, quoi! il y a si longtemps que « je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas? « Qui me voit, voit mon Père. Est-ce que vous ne « croyez pas que je suis dans mon Père, et que mon « Père est en moi [1]? » — « Thomas, disait-il encore, « c'est moi qui suis la voie, la vérité, la vie. Per- « sonne ne vient au Père sinon par moi [2]. »

Sa dernière volonté, c'était perpétuellement le commandement de l'amour : « Aimez-moi; si vous « m'aimez, gardez mes commandements, et mon « Père vous aimera, et nous viendrons en vous y « faire notre demeure. Aimez-vous : c'est mon pré- « cepte que vous vous aimiez, comme je vous aimai

[1] Dicit ei (Philippo) Jesus : Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me? Philippe, qui videt me, videt et Patrem. Quomodò tu dicis : Ostende nobis Patrem. Non creditis quia ego in Patre, et Pater in me est? *Joan.* XIV, 9.

[2] Dicit ei Jesus : Ego sum via, et veritas, et vita. Nemo venit ad Patrem nisi per me. *Joan.* XIV, 6.

« moi-même. C'est à ce signe qu'on vous connaîtra « pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les « autres [1]. »

Son legs suprême enfin, c'était le don de l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, et qui devait enseigner toutes les choses à venir. Puis, comme couronnement souverain de tout don, une paix surhumaine, une paix intrépide même au sein des orages, une paix universelle sur les individus et sur les nations quand elles sauront s'aimer, une paix divine supérieure à celle que donne le monde, une paix finale que personne ne nous pourra ravir, et qui devait enfin s'éterniser dans le ciel. Quels discours le disciple recueillit dans cette soirée d'ineffaçable souvenir, et quels flots de lumière en descendaient soudainement sur saint Jean et sur nous [2] !

L'entretien se termina par une belle prière. Jésus leva les yeux, rapporte le disciple, il regarda le ciel, et, s'adressant à Dieu :

[1] Si diligitis me, mandata mea servate.

Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. Qui autem diligit me, diligetur à Patre meo. *Joan.* XIV, 15, 21.

Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem *Joan.* XIII, 34, 35.

[2] « Au milieu de tous, regardez saint Jean s'attachant plus familièrement à Jésus. Voyez avec quel amour et quelle attention il regarde son maître bien-aimé, et recueille dans une tendre anxiété toutes ses paroles : car il n'y a que lui qui nous en ait transmis si fidèlement le récit. »

(S. Bonav., *Médit. de la vie de J.-C.*, chap. LXXIII, p. 359.)

« Mon Père, lui dit-il, voici que l'heure est « venue, glorifiez votre Fils. Je vous ai fait moi-« même connaître sur la terre. Maintenant j'ai con-« sommé l'œuvre que vous m'avez donnée. Ren-« dez-moi cette gloire que j'avais en votre sein « avant que le monde fût, rendez-la-moi en vous. « J'ai révélé votre nom aux hommes de cette terre « que vous m'aviez donnés, et qui ont cru en moi. « Père saint, gardez-les tous, qu'ils ne fassent « qu'un comme nous. Je suis en eux comme vous « êtes en moi. Qu'ils soient consommés ainsi dans « l'unité. Je veux que là où je suis, ô Père, ils « soient de même, pour qu'ils y voient la gloire que « vous m'avez donnée, vous qui m'avez aimé avant « que le monde fût [1]. »

Ayant dit, le Seigneur se disposa à mourir. Il voyait approcher l'ennemi invisible : « Le prince du

[1] Hæc locutus est Jesus, et, sublevatis oculis in cœlum, dixit : Pater, venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.

Ego te clarificavi super terram. Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.

Et nunc clarifica me tu, Pater, apud temetipsum claritate quam habui priusquàm mundus esset apud te.

Manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi de mundo. Tui erant, et mihi eos dedisti, et sermonem meum servaverunt.

Pater sancte, serva eos in nomine meo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.

Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi, quia dilexisti me antè constitutionem mundi. *Joan.* XVII, 1, 4, 11, 24.

« monde vient », disait-il à ses apôtres. « L'ennemi
« vient; mais l'ennemi n'a nul pouvoir sur moi.
« Seulement il faut qu'on sache combien j'aime mon
« Père, et voilà pourquoi je fais ce que mon Père
« commande [1]. »

L'adieu était fini, l'oblation volontaire de la victime sainte préludait au sacrifice, et tout le discours du cénacle s'achevait par ce cri d'héroïque courage : « Levons-nous, et marchons ! »

Voilà ce que saint Jean a vu : voilà ce qu'il a redit [2]. La sainte humanité, tout près de se briser, comme un vase de pur albâtre, laissait déjà resplendir toute la flamme intérieure de l'âme de Jésus. C'était une telle lumière que les apôtres avouaient qu'ils en étaient éblouis : « Voici, disait l'un d'eux,
« que vous parlez manifestement à cette heure. Nous
« voyons à présent que vous savez toutes choses.

1 Venit enim princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam.

Sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc. *Joan.* XIV, 30.

2 C'est le rôle confidentiel que saint Jean s'attribue partout dans l'Évangile, et que conséquemment lui assignent les saints qui ont voulu se représenter cette histoire.

« Notre-Dame dit alors : Je voudrais bien savoir ce qui a été dit et fait pendant cette cène par mon Fils. » Et Pierre fit signe à Jean de le raconter. Jean commence et rapporte tout. Ils passent ainsi tout le jour en parlant de Lui! Oh ! avec quelle attention écoutait Madeleine, et combien plus attentivement encore Notre-Dame! Que de fois disait-elle pendant ce récit : « Béni soit mon fils Jésus! »

(S. Bonav., *Médit. sur la vie de J.-C.*, ch. LXXXV.)

« C'est pourquoi nous croyons que vous êtes venu « de Dieu [1] ! »

Trouverait-on, en effet, quelque autre part une parole où la divinité éclate en plus grands traits? Et, en même temps, n'est-ce pas là surtout que débordent ces trésors d'humanité et de bénignité que l'apôtre déclare avoir vus dans le sein du Sauveur? Il n'y avait là cependant rien qui sentît le faste d'une parole arrangée, comme dans le dialogue de Socrate mourant. C'était l'entretien simple, familier et intime d'un père avec ses fils, d'un ami avec ses amis, dans le silence d'une dernière nuit, et dans le tête-à-tête d'un souper religieux. Pierre y place ses vives et présomptueuses promesses, Thomas y glisse ses doutes, Philippe expose ses vœux, Jude ses espérances; on dirait un Catéchisme. Et cependant nulle parole ne peut rendre compte de l'élévation de celle-là. On l'écoute, on l'adore, elle vibre dans tout l'être, comme si elle venait de tomber des lèvres du Seigneur; on se plonge dans cet abîme, on y revient sans cesse, comme à ces lettres profondes où une main mourante a déposé pour nous ses dernières ardeurs. Elles vous jettent dans ce transport qui

[1] Dicunt ei discipuli ejus : Ecce nunc palam loqueris et proverbium nullum dicis.

Nunc scimus quia scis omnia et non opus est tibi ut quis te interroget : in hoc credimus quia à Deo existi. *Joan.* XVI, 29.

C'est pourtant ce discours dont on a osé dire : « La prière de Jésus, la veille de sa mort, se trouve transformée, chez saint Jean, en un discours long, verbeux, froid et uniquement rempli des idées de sa grandeur divine. » (Bretschneider.)

faisait dire à Bossuet : « Je n'en puis plus, Seigneur, je n'en puis plus! » Elles seules suffiraient à peupler une solitude et à remplir une vie, puisque seules elles ont suffi à transformer le monde. Et je m'étonne en moi-même qu'on puisse lire, écouter et goûter autre chose au soir de toutes les cènes, au pied de tous les calvaires, dans toutes les actions de grâces, en présence de tous les sacrifices, quand tout le reste s'efface, et qu'on ne peut plus entendre que deux voix immortelles, celle de l'âme qui dit à Dieu : « Seigneur, montrez-moi le chemin! » et celle de Dieu, qui répond : « C'est moi qui suis la voie, la vérité et la vie! »

CHAPITRE VII

SAINT JEAN A LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

I

Après l'hymne d'action de grâces, ayant donné le signal de quitter le cénacle, Jésus Christ s'avança vers la montagne des Oliviers où il avait coutume d'aller prier la nuit.

C'est durant ce trajet qu'il tint à ses disciples une partie du discours que saint Jean a rapporté, et dont il marque assez le lieu et les circonstances. Ils marchaient ensemble dans une nuit doucement et tristement éclairée par la lune de Pâques. Et comme ils traversaient les vignes qui, dans cette terre, montent comme de grands arbustes, Jésus, selon sa coutume, empruntait de la nature qu'il avait sous les yeux des images capables de représenter sa doctrine : « C'est moi, leur disait-il, qui « qui suis la vigne véritable, et mon Père est le « vigneron. Je suis le cep de vigne et vous êtes « les branches. Quiconque demeure en moi por-

« tera beaucoup de fruits; mais sans moi vous ne « pouvez rien faire [1]. » C'était encore la doctrine du royaume de Dieu telle qu'elle se retrouve partout dans l'Évangile de saint Jean.

Ils arrivèrent ainsi, toujours selon saint Jean, au pied de la montagne en un endroit pierreux, dans lequel l'histoire et la prophétie s'accordent à placer leurs épouvantes. C'est le lit du Cédron creusé dans la vallée appelée primitivement Tophet ou Ben-Hinnon et nommée depuis la vallée de Josaphat. Le nom de Cédron signifie Ténèbres en hébreu; et rien n'est, en effet, plus sombre que le ravin le plus souvent à sec au-dessus duquel serpente un étroit sentier qui semble suspendu sur le précipice. C'est de là que le Lévitique prescrivait de lancer le bouc émissaire qui, tombant ensuite du haut des rochers de Zug, devait expier pour le peuple. David avait également traversé le Cédron lorsqu'il fuyait devant Absalon révolté. Au delà, le sentier s'élargit et conduit dans le lieu appelé Gethsémani. C'est saint Jean dont le souvenir fidèle nous fait connaître ce chemin où il avait tant de fois suivi son maître [2]. D'un côté, les hauteurs qui portent les tombeaux des rois, les murailles de la ville sainte;

[1] Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est...
Ego sum vitis, vos palmites. Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nil potestis facere. *Joan.* xv, 1, 5.

[2] Frequenter Jesus convenerat illùc cum discipulis suis. *Joan.* xviii, 2.

de l'autre, la montagne du faîte de laquelle Jésus devait remonter au ciel, dominent le jardin où le Seigneur allait commencer à souffrir.

Il ne souffrit pas seul : son ami lui fut fidèle [1]. Et comme l'Église a donné le nom de Compassion aux souffrances que Marie endura par la vue de la passion de son fils, nous appellerons du même nom la douleur de l'ami, et nous raconterons la Compassion de saint Jean.

Il faut distinguer deux passions de Jésus-Christ. Il y a la passion de son corps, il y a celle de son cœur.

Être lié, être conspué, être frappé de verges et couronné d'épines, être mis sur une croix et percé d'une lance, c'est le supplice du corps. Si horrible qu'on le suppose, ce n'est pas la torture dont s'affectent davantage les âmes généreuses. Elles l'affrontent courageusement, quelquefois même joyeusement, et notre Dieu crucifié a lui-même déclaré que ceux-là n'étaient pas les plus à redouter qui ne tuent que le corps.

Mais être vendu par son ami de tous les instants; avoir choisi des hommes pour être ses familiers, ses héritiers, ses frères, et se voir tout à coup

[1] « S. Jean s'étant placé près de Jésus à la Cène, ne se sépara plus de lui. Personne, en effet, ne s'attacha jamais si fidèlement et si familièrement à Jésus. Et lorsqu'il fut pris, il entra avec lui dans l'*atrium* du prince des prêtres, et ne l'abandonna ni lors de son crucifiement, ni à sa mort, ni même après sa mort, jusqu'à ce qu'il eût été enseveli. »

(S. Bonav., *Médit. de la vie de J.-C.*, ch. LXXIII.)

renié par le premier d'entre eux, abandonné des autres ; subir successivement le baiser de l'hypocrisie, le trait de l'ingratitude, la solitude et l'abandon ; endurer tour à tour la lâcheté de celui-ci, la vénalité ambitieuse de celui-là, l'impudeur d'une cour et la stupidité insolente des foules ; enfin être bon, être saint, être sauveur, être pasteur, être père, être Dieu, et malgré cela, et même à cause de tout cela, être victime de ceux qu'on est venu racheter; avoir quitté le ciel pour affranchir la terre, puis souffrir et mourir dans le délaissement de la terre et du ciel : voilà le supplice du cœur.

Ce fut principalement le supplice de Jésus-Christ. Toute sa passion vraiment et profondément comprise se passe entre le moment où son cœur se rompant transsude le sang et l'eau au jardin de l'Agonie, et le moment où ce même cœur percé par une lance laisse encore découler le sang et l'eau de sa plaie. L'amitié de Jean le comprit ; et comme ce divin cœur reçut trois grandes atteintes au temps de sa passion, la première au jardin de Gethsémani par la fuite des frères, la seconde chez Caïphe par le reniement de Pierre, la troisième à la croix par l'abandon de tous, le disciple bien aimé se trouva près de lui dans chacune de ses douleurs, pour lui faire de sa compassion un appui, s'il ne pouvait lui en faire un rempart.

Jésus était venu au lieu de Gethsémani, suivi de ses apôtres. Ils étaient onze alors, mais il n'en prit

que trois : c'étaient Pierre, Jacques et Jean, ceux-là mêmes qui l'avaient accompagné sur la montagne où il s'était jadis transfiguré. Toutefois les trois apôtres ne le suivirent pas jusqu'au bout, il leur ordonna de l'attendre sous les oliviers, et il s'éloigna seul pour l'agonie suprême, leur demandant seulement de soulager par la prière sa tristesse mortelle [1].

C'est à de telles heures surtout que l'amitié est le plus indispensable des biens. Dieu même en recherchait la douceur secourable, il venait, il revenait auprès de ses apôtres. Mais les apôtres dormaient, et Jean le bien-aimé dormait comme les autres.

L'Évangile ne veut pas qu'on accuse ce sommeil. Selon qu'il nous l'explique, c'était à force de tristesse qu'ils s'étaient endormis, comme ces fils exténués auprès du lit de leur père qui finissent par tomber dans un accablement où l'âme veille encore et ressuscite l'image de toutes ses douleurs : *Dormientes erant præ tristitiâ.*

Aussi bien Jésus-Christ ne les accusait pas, il les plaignait plutôt, car il savait quel mal les appe-

[1] Cæteros sedere jussi ut infirmiores; vos ut firmiores volo collaborare mecum in vigiliis et arctionibus. (Origen. *in Joan.*)

S. Jean n'a pas raconté lui-même l'agonie de son maître au Jardin des Olives. Mais c'est lui qui le fait voir, dans l'instant qui précède, accablé de fatigue et de douleur : « Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure. Mais c'est pour cette heure que je suis venu.» (Joan. XII, 27.) N'est-ce pas l'écho des gémissements de Gethsémani?

santissait. Il disait : « L'esprit est prompt; mais c'est la chair qui est infirme » et qui succombe.

On croit sincèrement, on aime fidèlement, et l'on se fait de son dévouement, de sa fidélité, une image qui transporte et un dessein qui ravit : *Spiritus enim promptus est.* Mais bientôt, hélas! la pauvre nature a ses retours. C'est la patience qui succombe, c'est la santé qui défaille, c'est l'idéal qui se voile, c'est l'ardeur qui s'éteint, ce sont les yeux qui se chargent de chagrins et d'ennuis : *oculi eorum erant gravati.* Et l'on se surprend à dormir après les plus sincères protestations de veiller, de combattre et de souffrir : « O qui me délivrera de ce corps de mortalité! »

« Veillez donc et priez, » leur répétait le Maître. D'abord il faut veiller, tenir les yeux ouverts, se garder des embûches, car c'est l'heure des ténèbres, comme Jésus disait, et les piéges de paroles ne manquent point sous les pas des disciples du Dieu qu'on veut faire mourir. Ensuite il faut prier quand le monde conspire. Ce sont les hommes de prière qui rachèteront le siècle s'il veut être racheté. Et que si, au contraire, il faut que le Fils de l'homme boive le calice et verse sa sueur d'eau et de sang, il sera consolé, parce que ses fidèles auront, comme les anges, visité son agonie et réconforté son cœur.

Il y a un autre devoir : c'est celui de l'action. « Maintenant levez-vous, dit Jésus aux disciples, l'heure est venue. Marchons, car voici venir celui

qui me livrera. » Ce n'est plus de veiller, ce n'est plus même de prier qu'il s'agit désormais, mais de marcher vaillamment. Jean se lève; son divin Maître est pris par les valets, l'apôtre est là, il voit tout, tous les détails ici sont dus à son récit. Il a peint l'arrivée de cette vile troupe armée de bâtons et de flambeaux. Il a vu le miracle des soldats renversés par un mot de l'Homme-Dieu. Compagnon de Simon Pierre, il constate sa résistance armée contre Malchus; il a retenu surtout les paroles de miséricorde par lesquelles le Seigneur demandait qu'il ne fût pas touché à ses disciples. C'est un trait de saint Jean [1]! Mais l'apôtre fidèle s'en tiendra-t-il là? Onze ont suivi Jésus au pied de la colline, et trois dans le Jardin Combien s'en trouvera-t-il qui l'accompagneront chez ses persécuteurs?

II

« Il y eut, comme saint Jean le raconte lui-même, à la suite de Jésus, Simon surnommé Pierre, et *l'autre disciple*. Or ce disciple était connu du pontife, et il pénétra dans l'atrium de Caïphe *en même temps que Jésus.* »

« Pierre lui, se tenait à la porte, dehors. Ce fut l'autre disciple, qui, étant de la connaissance

1 Respondit Jesus : Dixi vobis quia ego sum. Si ergò me quæritis, sinite eos abire. *Joan.* XVIII, 8.

du pontife, parla à la portière et fit entrer Simon [1]. »

Or le disciple, l'autre disciple que l'on est accoutumé de voir avec Pierre, *le disciple* par excellence, celui qui se donne toujours ce nom dans son Évangile, celui qui ne se fait pas connaître d'autre sorte, quel est-il sinon Jean? C'est ce que faisait entendre saint Chrysostome aux fidèles d'Antioche. Puis l'éloquent évêque en fournissait la preuve, rendant compte de la présence de saint Jean en ce lieu, expliquant son silence, louant sa discrétion, le faisant reconnaître dans ces termes voilés, transparents toutefois, qui sauvent à la fois la vérité de l'histoire et la modestie du témoin [2]. C'est ainsi, explique-t-il, que plus tard ces mêmes prêtres de la maison de Caïphe, rencontrant Pierre et Jean qui

1 Sequebatur autem Jesum Simon Petrus, et alius discipulus. Discipulus autem ille erat notus Pontifici, et introivit cum Jesu in atrium Pontificis.

Petrus autem stabat ad ostium foris Exivit ergò discipulus alius, qui erat notus Pontifici, et dixit ostiariæ, et introduxit Petrum. *Joan.* XVIII, 15, 16.

Cur non Petrum ipse Joannes introduxit? Christo hærebat et sequebatur eum. (S. Chrysostom. *in hunc locum Joan. Homil. LXXXIII.*)

2 Quis est alius discipulus? Ipse est qui hæc scripsit. (Τίς ἐστὶν ὁ ἄλλος μαθητής; Αὐτὸς ὁ ταῦτα γράψας.)

Et cur se non nominat? Nam cùm supra pectus Jesu recubuit, jure nomen occultat. Nunc autem cùr idipsum facit? Eâdem de causâ. Nàm hic quoque rem præclaram narrat quòd nempè, omnibus aufugientibus, ipse sequeretur. Ideò nomen tacet suum, et Petrum priorem ponit, suîque tamen meminisse coactus est, ut ediscas eum accuratiùs ea quæ in aulâ gesta sunt enarrasse, utpotè quis intùs esset, etc. (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXIII al. LXXXII* apud edit. Migne, t. VIII, p. 449.)

prêchent dans le temple, se rappelleront, en effet, « d'avoir vu ces hommes à la suite de Jésus[1]. » S. Jérôme l'entend de même, saint Augustin l'enseigne ainsi aux chrétiens d'Hippone, Théophylacte n'élève aucun doute sur ce sens[2]. Qui en pourrait douter, de ceux qui connaissent le style et le cœur de saint Jean?

Jean est donc là. Il est arrivé le premier; il n'a pas voulu quitter un seul instant son maître; des relations antérieures qu'il indique seulement, mais qu'il n'explique pas, lui permettent l'entrée de la maison de Caïphe; il pénètre dans l'*atrium;* il ne dissimule pas qui il est, qui il aime. C'est un disciple de Jésus, chacun le sait; la servante semble faire allusion à ce premier entré quand elle demande à Pierre : « Et toi, n'es-tu pas aussi un « disciple de cet homme[3]? » La porte qu'il s'est ouverte, il l'ouvrira à d'autres. Il parle aux gens de Caïphe, il introduit Simon Pierre. Il faut que les

[1] S. Chrysost. *in Acta apostol. Homil. X.*

[2] Quisnam sit ille discipulus? Solet autem se idem Joannes ità significare, et addere quem diligebat Jesus. (S. Aug. *in Joan. Evang. Tract. CXIII*, col. 786.)

Jesus amabat Joannem plurimum qui, propter nobilitatem erat notus Pontifici, et Judæorum insidias non timebat, in tantum ut Petrum introduceret in atrium, et staret solus apostolorum antè crucem. (S. Hieronym. *Epistol.* XVI, p. 119, *ad Principiam, de Marcellæ epitaphio.*)

[3] Dicit ergò Petro ancilla ostiaria : Numquid *et tu* ex discipulis es istius hominis? *Joan.* XVIII, 17.

Ibid., XVIII, 25.

Illud autem *Numquid et tu* ideò dicit mulier quia Joannes intùs erat. (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXIII.*)

amis soient là, comme une protestation, comme une consolation, comme une médiation entre le Juste persécuté et ses persécuteurs. Il faut que Jésus puisse dire aux indignes pontifes : « Pourquoi me faites-vous ces questions? Interrogez plutôt ceux qui m'ont entendu. Les voici. Ils savent bien ce que je leur ai dit : *Ecce hi sciunt quæ dixerim ego* [1]. Il faut que tout à l'heure, quand son cœur souffrira du reniement de Pierre, il ait auprès de lui le disciple fidèle sur lequel il puisse du moins reposer son regard. Ce fut l'honneur de Jean, et dans la longue histoire des combats de l'Église on aime à le voir le premier à la tête du cortége qui, pendant trois cents ans, défilera devant les valets et devant les prétoires des pouvoirs persécuteurs en leur jetant le témoignage intrépide de la foi : « Je suis chrétien! »

Ce qui surtout frappait Jean dans la passion de son Maître telle qu'il la voyait s'accomplir sous ses yeux, c'était le caractère de spontanéité avec laquelle Jésus faisait cette généreuse immolation de soi. Il l'avait déclaré dès le commencement : « C'est moi qui donne ma vie afin de la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la livre moi-même, car j'ai également le pouvoir de la donner et celui de la reprendre. Tel est le commandement que j'ai reçu du Père [2]. »

[1] Quid me interrogas? Interroga eos qui audierunt quid locutus sum ipsis. Ecce hi sciunt quid dixerim ego. *Joan.* XVIII, 21.

[2] Ego pono animam meam ut iterum sumam eam.

Ayant fait ce manifeste de sa souveraineté et de sa libre élection de vivre ou de mourir, il ne s'en désista pas jusqu'à son dernier souffle. Sauf l'heure de l'agonie au jardin des Olives, ce n'était pas seulement dans le tressaillement de l'espérance qu'il saluait sa mort; il voulait commander lui-même son trépas, prévoyant tout, prédisant tout, dans la possession pleine d'une âme maîtresse d'elle-même et de sa destinée. Déjà saint Jean l'a vu qui en a pris le chemin, il s'y est avancé à la tête des siens, il en a marqué la route par étapes comptées, il a fait son adieu au ciel et à la terre, et quand son heure est venue, c'est lui, c'est le trahi qui a averti le traître de sortir pour faire son œuvre et de la faire vite. Maître de ses bourreaux, il les a renversés dès qu'il s'est nommé à eux, ne se mettant entre leurs mains qu'après leur avoir fait sentir sa liberté et le choix de son amour. Maître de son juge lui-même, quand le procurateur ose dire à ce Dieu : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et que j'ai également celui de te renvoyer? — Non, lui dit aussitôt la victime volontaire, tu n'aurais sur moi aucune sorte de pouvoir s'il ne te venait d'en haut [1]. » Enfin il

Nemo tollit eam à me; sed ego pono eam à meipso, et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterùm sumendi eam : hoc mandatum accepi à Patre meo. *Joan.* X, 17.

[1] Dicit ei Pilatus : Mihi non loqueris. Nescis quia potestatem habeo crucifigere te, et potestatem habeo dimittere te?

Respondit Jesus : Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper. *Joan.* XIX, 10.

restera le maître de la mort elle-même ; et lorsque, ayant déjà pris ses arrhes sur lui en l'épuisant de sang, elle s'apprêtera à lui donner le dernier coup, elle s'arrêtera soudain, jusqu'à ce qu'ayant repassé tranquillement les Écritures afin de s'assurer que tout est accompli, il plaise au souverain Maître de lui donner le signal, mais avec un cri puissant qui révèle encore en lui la liberté et la vie.

Ainsi, aux yeux de saint Jean, son maître ne succombait pas, il s'offrait ; ce n'était pas le supplicié, c'était le Rédempteur; ce n'était pas la victime seulement, c'était le prêtre, et ce prêtre était Dieu : *Ecce Agnus Dei !*

Toutefois, après qu'il s'est montré près de Jésus dans l'atrium de Caïphe, jusqu'au crucifiement, l'apôtre n'apparaît plus dans la passion de son Maître. Qu'était-il devenu? Lorsque, se retournant, le Seigneur transperça de son regard divin l'âme coupable de Pierre, quel regard jeta-t-il sur l'apôtre fidèle? Quel prix lui paya-t-il de sa générosité? Et tandis que Simon Pierre sortait de chez Caïphe pleurant sur son malheur des larmes intarissables, où s'en allait saint Jean?

L'Évangile ne le dit pas. La tradition catholique, se faisant la même question, a pensé que, dans cette heure, les deux douleurs semblables de l'apôtre bien-aimé et de la mère de Dieu ne pouvaient pas demeurer séparées l'une de l'autre, et elle s'est représenté saint Jean allant rejoindre et consoler Marie.

Saint Bonaventure a dit : « Cependant Jean se rend auprès de Notre-Dame et de ses compagnes, qui étaient réunies dans la maison où elles avaient fait la cène, et il leur raconta tout ce qui était arrivé au Seigneur et aux disciples. Alors éclatèrent d'ineffables gémissements, des lamentations et des cris. Notre-Dame priait de toute son âme et de toutes ses forces, dans la profonde amertume de son cœur [1]. »

Cela fut-il? Je ne sais. Mais dans l'histoire d'un saint qui fut un si grand cœur, il ne faut pas mépriser, quand elles sont hautes et dignes, ces conjectures qui sont la seconde vue de l'amour. Elles peuvent prendre place, au-dessous de l'Évangile sans doute, au-dessous de l'histoire, dans l'achèvement de cette merveilleuse figure. Puis l'iconographie est venue, qui leur a prêté la beauté et la vie. Et c'est ainsi que, dans le silence que l'Écriture a gardé sur ce point, on aime à contempler et à interroger le tableau où un grand maître de notre temps a exprimé cette scène de douleur :

Une maison juive, peut-être le cénacle où Jésus vient de prophétiser sa mort, s'ouvre sur une rue qui conduit au Calvaire. Par une fenêtre ouverte et jetant sur cette demeure sa lumière sinistre, on voit passer les piques, les enseignes romaines, l'instrument du supplice dont on devine assez l'appareil et la victime. Au fond de la salle, dans l'ombre,

[1] *Médit. sur la vie de J.-C.,* ch. LXXV.

les saintes femmes à genoux, couvertes de longs voiles, osent à peine tourner les yeux vers ce cortége d'où monte jusqu'à elles le bruit des armes avec les blasphèmes des hommes. Au centre, seule, dans une expression de douleur incomparable, Marie est agenouillée, les mains jointes, le visage frappé par la lumière, et comme enveloppé dans un nimbe funèbre, les yeux, le front, la bouche, tous les sens, tout son être tendu vers le divin et invisible objet dont la présence la ravit dans une extase amère. Puis, près de l'ouverture, un groupe à part. D'abord une jeune femme, éperdue de douleur, prosternée dans la poussière et le visage noyé dans ses cheveux épars : c'est Madeleine. Enfin, au-dessus d'elle et auprès de la fenêtre, deux disciples sont debout. Le premier est Simon Pierre, le pêcheur aux traits rudes, détournant sur la foule un regard indigné, d'une main faisant un geste de colère contre les bourreaux, contre lui-même peut-être, et de l'autre arrêtant le mouvement d'un jeune homme qui veut se précipiter sur le chemin de la croix. Ce jeune homme est saint Jean. Il a reconnu son Maître et il étend vers lui ses bras comme des ailes. On sent que rien ne le retiendra, et que dans un instant il sera au Calvaire [1].

[1] V. l'admirable tableau du Vendredi saint par Paul Delaroche.

III

« Debout au pied de la croix de Jésus, étaient « Marie sa mère, Marie femme de Cléophas, avec « Marie Madeleine.

« Or Jésus, ayant vu sa mère, et auprès d'elle le « disciple qu'il aimait, dit à Marie : Femme, voilà « votre fils.

« Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et « depuis cette heure là, le disciple la prit pour « sienne.

« Et Jésus vit alors que tout était consommé [1]. »

C'était la consommation de la fidélité de la part de Jean. La passion de l'Homme-Dieu, la passion de son cœur était alors entrée dans sa crise suprême. Abandonné des hommes, il se plaignait d'être en outre délaissé par son Père : *Eloï! Eloï! lamma sabacthani!* Jean ne le délaissa pas. En vain le firmament se voilait de ténèbres, la terre s'ébranlait comme pour secouer de sa face la victime maudite, et les tombeaux s'ouvraient d'eux-mêmes comme sous le coup d'une épouvante sa-

[1] Stabant autem juxtà crucem Jesu mater ejus, Maria Cleophæ et Maria Magdalene.

Cum vidisset ergò Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dixit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus.

Deindè dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua.

Postea sciens Jesus quia omnia consummata sunt, etc. *Joan.* XIX, 25.

crée : seul, entre tous, l'ami de Jésus s'obstinait à croire et à aimer : « L'amour, dit l'Écriture, est fort comme la mort. »

C'était la consommation de la munificence de la part de Dieu : « Mais que peut-il donner, se demande Bossuet, nu, dépouillé comme il est, pauvre esclave qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament? De quelque côté qu'il tourne les yeux, Jésus ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean qui sont là pour lui dire : « Nous sommes à vous! » Voilà tout le bien qui lui reste, il les donne l'un à l'autre : « O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie... Marie est à saint Jean, et Jean est à Marie... Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa mère vivra dans le cœur de Jean. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante et opère en eux tout ce qu'il leur dit, il fait Marie mère de Jean et Jean fils de Marie [1]. » — « Ce n'est donc pas le disciple seulement, dit Théophylacte, qu'il faut nommer saint Jean, c'est le frère de Jésus : tant il est bon de se tenir au pied de la croix, et de demeurer avec Jésus-Christ quand il souffre [2]! »

1 Bossuet, *Panégyrique de saint Jean*, IIe partie.

2 Jam papæ! quomodò honorat discipulum fratrem suum illum faciens! Usque adeo bonum est juxtà crucem stare et manere apud patientem Jesum! Βαβαὶ δέ πως ἐτίμα τὸν μαθητήν, ἀδελφὸν ἑαυτοῦ τοῦτον ποιούμενος, κ.τ.λ. (Theophylact. *in hunc locum Joan.*)

Mais le legs divin ne s'arrêtait pas au disciple. Il s'adressait au monde, et, sous le nom de saint Jean embrassant l'Église entière, il instituait une mère à la famille des âmes dont le Père est dans le ciel. Jean est le premier-né de cette famille adoptive qui comptera tant d'enfants ; et lorsque sur tous les points de la terre chrétienne on verra fleurir cette piété filiale envers la mère de Dieu, de laquelle sont écloses tant de grâces virginales et de fortes vertus, c'est à Jean qu'on remontera pour en trouver le germe. Alors on verra bien, nonobstant les excès ou les amollissements que peut y introduire parfois l'erreur des hommes, que ce n'est pas le culte des esprits déprimés et des âmes rêveuses, puisqu'il fut planté par Jésus-Christ lui-même dans le grand cœur de Jean, qu'il y a sa racine à côté de la croix, et que, né dans les épines, ce lis fut arrosé des larmes de la mère de Dieu et du sang de son Fils.

Cependant le disciple, — et c'est le témoignage sur lequel il insiste, — se tenait là jusqu'au bout pour un plus grand mystère : « Un soldat vint, dit-il, qui de sa lance ouvrit le côté de Jésus, et aussitôt il en sortit du sang avec de l'eau. Et celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai. Et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez [1]. »

[1] Venerunt ergò milites ; ad Jesum cùm venissent, ut viderunt eum jam mortuum, non fregerunt ejus crura.

Sed unus militum lanceâ latus ejus aperuit, et continuò exivit sanguis et aqua.

Or saint Jean était là pour recueillir ce sang. C'était son rôle. Hier ce sang nous était légué par le don de la coupe; mais maintenant que le legs, si j'ose dire, coule à flots de l'autel du sacrifice, qui le recevra pour le transmettre aux hommes et pour en arroser le monde purifié? Les riches de la terre ont un ami de leur choix qu'ils désignent, pour que, par lui, leur héritage arrive entier à leurs enfants. Qui donc sera choisi pour être l'exécuteur testamentaire de Dieu? Il y a bien Marie debout, elle aussi, au pied de cet autel dont elle recueille toutes les douleurs pour elle, toutes les grâces pour nous. Mais la médiatrice céleste de la grâce n'en est pas le ministre, et c'est l'ordre de Dieu que de ses mains elle descende entre les mains d'un homme pour arriver aux hommes.

Cet homme, ce sera le prêtre, et le prêtre ici a son exemplaire en saint Jean. Voilà l'ordre du salut et la hiérarchie dans le service des âmes. Pas une goutte de sang ne tombera d'un autel, pas une grâce ne découlera d'un sacrement divin sans passer premièrement par le cœur de Marie et par les mains du prêtre. Ainsi la croix plantée en terre, près du ciel; sur cette croix Jésus; aux pieds de Jésus, Marie; près de Marie saint Jean, dans saint Jean le sacerdoce; puis au-dessous, dans la vallée, la multitude levant les yeux vers la montagne d'où

Et qui vidit testimonium perhibuit : et verum est testimonium ejus. Et ille scit et quia vera dicit, ut et vos credatis. *Joan.* XIX, 32-35.

lui doit venir le secours : il n'y a pas d'image plus grande de la Rédemption et de son ministère.

Voilà pourquoi Jésus vit que tout était consommé et qu'il pouvait mourir ; car il y avait près de lui la génération sainte qui le devait continuer, le ressusciter dans les âmes, et le faire se survivre à jamais dans le monde.

CHAPITRE VIII

SAINT JEAN A LA RÉSURRECTION

I

Les souvenirs de Jean nous transportent soudain à trois jours de là. C'est l'aurore du grand jour. Témoin des derniers instants de la passion et de la sépulture de Jésus, Jean est aussi le premier averti de la nouvelle de la résurrection. Il s'est retiré dans une maison de Jérusalem, sa propre maison peut-être comme l'insinue saint Luc, celle où il a donné asile à la mère de Dieu, celle que Nicéphore et d'autres historiens placent sur la colline de Sion. Pierre s'y trouve avec lui abîmé dans ses remords [1].

[1] L'Evangile le suppose : Marie Madeleine trouve Jean et Simon Pierre réunis ensemble dans le même lieu (xx, 2). Saint Bonaventure ajoute dans ses Méditations :

« On frappa à la porte. Les saintes femmes tremblèrent. Jean alla à la porte, et, regardant, il reconnut Pierre, et dit : « C'est Pierre ! » Notre-Dame répondit : « Ouvrez-lui ! » Alors Pierre entre respectueusement, en sanglotant et en pleurant, et tous

C'est là que Jean est saisi des premières annonces d'un fait mystérieux. Ainsi s'ouvre son récit [1]. Le dimanche matin une femme d'entre les disciples entre précipitamment. C'est Marie Madeleine qui accourt et qui dit : « Ils ont pris mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont déposé [2]. »

Qu'était-ce à dire? Que venait raconter cette femme? Et qu'avait-elle vu?

Ce matin-là, quelques-unes des femmes galiléennes, entre lesquelles l'Évangile nomme Marie mère de Jacques le Mineur ou le Juste; Salomé, mère de Jean; Jeanne, femme de Chusa, de la maison d'Hérode, s'étaient dirigées de bonne heure vers le sépulcre de Jésus. Il était au milieu d'une sorte de jardin situé sur la pente même de la montagne du

se prirent à fondre en larmes; et ils ne pouvaient dire un mot à cause de leur douleur. »

(*Médit. sur la vie de J.-C.*, ch. LXXXIV.)

1 « Tout prouve que nous avons, dans le quatrième Évangile, un récit de première main. Que l'on compare ce qui concerne Marie Madeleine, dans Matthieu et dans Jean. Dans le premier Évangile tout est raconté sans précision. Dans le quatrième, tout se succède et tout se coordonne. De même en est-il pour les apparitions de Jésus à Jérusalem. Dans saint Luc, elles sont réunies en une seule qui précède immédiatement l'Ascension. Dans Matthieu, qui donne la Galilée pour unique théâtre de la Résurrection, il est fait mention du doute des disciples (ch. XXVIII, 17), mais cette mention très-succincte réclame pour commentaire le récit de l'incrédulité de Thomas. » (M. de Pressensé, *Jésus-Christ, sa vie*, etc., p. 660.)

2 Cucurrit ergo Maria Magdalene, et venit ad Simonem Petrum et ad alium discipulum quem amabat Jesus, et dicit illis : Tulerunt Dominum de monumento, et nescimus ubi posuerunt eum. *Joan.* XX, 2.

Calvaire, et creusé dans le roc, tel que l'on voit encore les tombeaux des Anciens et des Rois de Judée. Cette grotte sépulcrale et ce jardin étaient ceux d'un Juif de distinction, Joseph d'Arimathie, qui, aidé de Nicodème, y avait déposé le corps du divin Maître, après l'avoir, d'abord, selon la coutume de l'Orient, enveloppé de bandelettes et environné de parfums. Mais cet embaumement rapide, préparé dans la hâte d'une veille de sabbat, était insuffisant. C'était donc afin d'achever cette œuvre de piété suprême que les saintes femmes avaient devancé la lumière, emportant avec elles des vases pleins d'aromates, mais inquiètes, et se demandant l'une à l'autre qui leur enlèverait la pierre considérable qui fermait le sépulcre.

Madeleine, la plus ardente, les avait précédées. Il était encore nuit quand elle arriva seule au jardin, près de la grotte; et son premier mouvement avait été de courir à l'entrée du saint lieu où reposait le corps de son Maître adoré... La pierre n'y était plus [1] ! A cette vue, Madeleine se trouble, elle croit tout d'abord à une profanation; elle n'ose pénétrer dans cette obscurité; et, sans attendre personne, éperdue, hors d'elle-même, elle descend à la maison où sont Simon Pierre et Jean, pour leur dire ses alarmes : « Ils ont enlevé le Maître, et je « ne sais où ils l'ont mis. »

[1] Unâ autem sabbati, Maria Magdalene venit manè, cum adhuc tenebræ essent, ad monumentum, et vidit lapidem sublatum à monumento. *Joan.* xx, 1.

Alarmes de l'amitié, qui croit que tout est perdu, à l'heure même où elle est sur le point de tout retrouver ! Du cœur de Madeleine l'émotion est passée dans celui de saint Jean. Il ne s'agit point encore de la résurrection : on n'y pense même pas. Seulement, aux premiers mots de Madeleine éplorée, les deux apôtres s'émeuvent. Mais il n'y a que Jean qui nous puisse peindre son inquiétude et son empressement :

« Pierre et Jean, le disciple que Jésus aimait, « sortirent de la maison et vinrent au tombeau.

« Ils se mirent à courir tous deux en même « temps. Mais l'autre disciple courut plus vite que « Pierre; et l'ayant devancé, ce fut lui qui arriva le « premier au sépulcre.

« Là, s'étant incliné vers le caveau, il vit les « bandelettes détachées du corps et posées à terre.

« Il n'entra pas jusqu'à ce que fût arrivé Simon « Pierre, lequel ayant pénétré dans le tombeau, vit « de même les bandelettes posées.

« Le suaire dont on avait recouvert la tête de « Jésus était placé à part, roulé séparément.

« Alors entra le disciple qui était venu le pre- « mier, et il vit, et il crut.

« Les apôtres ne savaient pas encore que, selon « l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscitât d'entre « les morts [1]. »

1 Exiit ergò Petrus, et ille alius discipulus, et venerunt ad monumentum.

Voilà le témoin le plus proche, le premier informé, le plus circonstancié; voilà le premier croyant de la résurrection. « Il vit et il crut, » raconte-t-il de lui-même. Et qui le portait à croire? L'Écriture d'abord, les promesses expresses du Sauveur, lesquelles, comme il paraît l'insinuer en ce lieu, lui étaient plus familières à lui qu'aux autres frères, *nondum enim sciebant.* Puis, comme il le dit encore, ayant vu de près le linge qui avait enveloppé la tête meurtrie du Maître, si soigneusement plié à côté du linceul, n'avait-il pas dû conclure que le corps de Jésus n'avait pas été enlevé? Ce fut donc alors que ses yeux s'ouvrirent, et il crut aussitôt, par ces raisons supérieures qui sont les soudaines et sûres intuitions du cœur. Or le cœur est toujours le premier sur les voies de Dieu, et en avance sur toutes les solutions des choses. Pierre est encore en route lorsque Jean est déjà venu, qu'il a vu, et qu'il croit. Ainsi la foi est-elle aussi une affaire d'âme, et le chemin le plus court pour arriver à croire, c'est d'aimer.

Currebant autem duo simul, et ille alius discipulus præcucurrit citiùs Petro, et venit primus ad monumentum.

Et cùm se inclinasset, vidit posita linteamina; non tamen introivit.

Venit ergò Simon Petrus sequens eum, et introivit in monumentum, et vidit linteamina posita,

Et sudarium, quod fuerat super caput ejus, non cum linteaminibus positum, sed separatim involutum in unum locum.

Tunc ergò introivit et ille discipulus qui venerat primus ad monumentum; et vidit et credidit.

Nondum enim sciebant Scripturam, quia oportebat eum à mortuis resurgere. *Joan.* xx, 3.

Jean s'en était retourné en compagnie de Pierre [1]. Le jour était levé alors, et ils se tenaient ensemble dans la même maison, partagés entre la crainte et l'espoir, quand ils voient de nouveau Madeleine qui vient vers eux. Ce n'est plus la même femme, son visage rayonne, ses paroles sont de feu. Jean les a retenues, et quel charme fidèle il met à nous les redire! Madeleine se tenait pleurante auprès du monument qu'elle n'avait pas quitté, ne pouvant se détacher de ce lieu triste et doux; quand, le jour se faisant, elle se penche du dehors dans l'intérieur de la grotte. Deux formes vêtues de blanc apparaissent soudain : ce sont deux anges, ils la consolent, ils lui disent doucement : « Femme, pourquoi pleures-tu? » Madeleine n'a qu'une pensée; elle réclame son Maître : « Je ne sais où ils l'ont mis, » dit-elle. Mais, se retournant, elle voit derrière elle le Seigneur! Il est debout qui l'attend; mais, à travers ses larmes, elle ne le reconnaît pas, elle le prend pour le jardinier, et à lui aussi elle demande son Maître. C'était assez avoir éprouvé sa constance. Celui-ci ne lui dit qu'un seul mot : Marie! mais c'est son nom d'honneur, de réhabilitée, et le mot d'ordre du cœur. Elle l'a reconnu enfin, c'est le Maître : *Rabboni!* Elle ne dit rien de plus, et se jette à ses pieds qu'elle veut adorer.

Mais le Seigneur glorifié demande une autre sorte de culte : « Ne me touche pas, dit-il, car je ne suis

[1] Abierunt ergò iterùm discipuli ad semetipsos. *Joan.* xv, 10.

point encore remonté à mon Père. » C'était l'ordre et le prélude de cette adoration en esprit et en vérité déjà précédemment préconisée en saint Jean. C'était l'ère du Christ invisible qui succédait à l'ère du Christ visible, dont on pouvait baigner les pieds de larmes et de parfums. Voici que nous ne le pourrons plus. Sans doute, l'Eucharistie nous rendra la douceur de ce commerce divin. Sans doute, quand il sera retourné à son Père, on le reconnaîtra encore, on le retrouvera dans la fraction du pain. Ne semble-t-il pas indiquer que c'est la consolation et l'espérance de l'avenir : *Nondum ascendi?* Mais le sacrement qui nous rend la présence du Maître ne nous rend pas sa vue que nous n'aurons qu'au ciel. Jésus relève donc les yeux de Madeleine vers le ciel où il va repartir, et il l'envoie d'abord raconter à ses frères tout ce qu'elle vient de voir [1].

C'était le regard de Jean qui avait eu la première intuition du mystère. Ce fut le regard de Madeleine qui le perça ensuite : mais entre ces deux témoignages, quelles nuances délicates! Celui de Jean est plus prompt, celui de Madeleine est plus sûr. Il ne faut à l'un qu'un regard pour qu'aussitôt il croie, l'autre veut des paroles et des apparitions. Tous deux s'empressent et courent : tout amour a des ailes. Mais Jean n'a besoin que de paraître un instant, il faut à Madeleine un long séjour au tombeau. Jean devine, Madeleine cherche. Mais on ne cherche pas

[1] Joan. xx, 11-18.

longtemps Jésus-Christ, quand on l'aime, et tous deux l'ont rencontré au sein de son triomphe, comme ils l'avaient suivi jusqu'au lieu du supplice.

Ce sont les lendemains que Dieu réserve à ses fidèles. Il y en a toujours deux sur lesquels il ne cesse d'étendre, dans le monde, les deux bras de sa croix sanglante ou glorieuse : c'est le repentir et l'innocence; c'est Madeleine, c'est Jean. Il pardonne beaucoup à l'une, l'autre est le disciple aimé. Tous les deux ont une place privilégiée près de lui aux grandes heures de la vie. Seulement le repentir se tient plus bas, à ses pieds qu'il vient baiser humblement, tandis que l'innocence repose sur son cœur.

Mais ce n'était pas assez, pour la foi de l'avenir, de ce double témoignage : Jean nous en devait un autre. Plus nombreux que ceux qui croient, il y a ceux qui doutent. Les apôtres doutaient. Madeleine avait beau leur donner tous les signes, ses compagnes avaient beau confirmer ses dépositions par leurs propres expériences, ce n'étaient que « rêveries de femmes en délire [1] »; et ces gens qu'on accuse d'avoir imaginé une résurrection, ne voulaient seulement pas ajouter foi à celle qui leur était démontrée.

Les hommes n'avaient pas eu d'abord plus de crédit. Simon Pierre avait été premièrement convaincu

[1] Et visa sunt antè illos sicut deliramentum verba ista. *Luc.* XXIV, 11.

par une apparition personnelle de Jésus, dont parle l'Évangile de saint Luc, et les Épîtres de saint Paul. Le même apôtre mentionne une autre apparition à Jacques le Mineur. Les disciples d'Emmaüs avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain. C'étaient des faits isolés. Ceux qui entendaient ces récits s'émouvaient, s'étonnaient, mais ne se rendaient pas. Dieu voulait que le miracle n'obtînt pas facilement l'assentiment des hommes, même des meilleurs hommes, afin qu'il fût constant qu'il l'avait comme forcé par l'éclat de l'évidence. Jean, saisi de cette évidence, établissait le fait contradictoirement, opposant à la foi empressée de Madeleine l'opiniâtre incrédulité de Thomas. Là ce n'est plus une apparition personnelle, c'est à l'ensemble des apôtres rassemblés au même lieu que Jésus se manifeste. Ce n'est plus Jean qui croit, c'est Didyme, c'est celui qui n'a voulu se rendre que devant une preuve palpable, et qui, l'ayant en effet palpée, touchée du doigt, finit par tomber à genoux devant « son Seigneur et son Dieu [1] ».

Tels étaient les plus vivants souvenirs de saint Jean. « Et nous aussi, devait-il s'écrier plus tard, en tête de ses Épîtres, ce que nous vous annonçons, ce Verbe de vie, qui était au commencement dans le Père, nous l'avons entendu, vu, regardé de nos yeux, et touché de nos mains. » Et pour quiconque sait le lire, ne fait-il pas aussi toucher ces événements,

[1] Joan. XXII, 24 et sq.

dont l'empreinte est restée immortelle dans son livre comme elle était restée toujours jeune dans son cœur?

II

« Va, annonce à mes frères que je les précèderai en Galilée. » C'est ainsi que le Seigneur avait dit à Madeleine, le jour de sa résurrection. Saint Matthieu et saint Marc dénoncent ce rendez-vous ; mais seul, saint Jean le raconte, et c'est là, en Galilée, dans sa chère patrie, qu'il a vu se couronner la vie ressuscitée du vainqueur de la mort.

Le cénacle et le sépulcre sont loin déjà. Les apôtres s'en sont retournés à leur lac, attendant leur mission, indécis de leur œuvre, pleins de crainte et d'espoir, redevenus pêcheurs de poissons après avoir été consacrés pêcheurs d'hommes [1].

Un jour donc, ils pêchaient. C'étaient, outre Jean et Jacques, Pierre, Thomas, Nathanaël et deux autres disciples. La nuit de travail avait été mauvaise, et les pêcheurs revenaient sans avoir rien pris, quand le matin, au moment où ils touchaient le rivage, aux premières lueurs du jour, ils aperçoivent quelqu'un qui les attend sur le bord, et qui,

[1] Non ii fuêre prohibiti arte suâ, licitâ scilicet atque concessâ, victum necessarium sibi quærere, sui apostolatus integritate servatâ, si quandò undè viverent illud non haberent. (S. Aug. *in Joan. Tract. CXXII,* col. 810.)

les saluant d'un air de connaissance : « Enfants, leur dit-il, avez-vous de bonnes provisions [1] ? » Puis l'inconnu leur dit de jeter le filet du côté qu'il indique, et ils font à l'instant une pêche miraculeuse.

Mais qui a fait ce miracle? Quel est cet inconnu puissant et bon? Qui le reconnaîtra? « C'est le Seigneur, » dit un disciple. Le premier qui l'a distingué d'un coup d'œil, c'est Jean; et comme pour en donner la raison, il ajoute lui-même, qu'il « était le disciple bien-aimé de Jésus [2] ». Ceux qui s'aiment et se ressemblent, dit le vénérable Bède, se reconnaissent sans peine, par leur seule sympathie et leur ressemblance [3]. « Quoi! disait saint Augustin, tu aimes et tu ne vois pas? Est-ce que l'amour ne fait pas voir? Persévère dans l'amour et je ne te tromperai pas. Car j'ai purifié ton cœur; et pourquoi l'ai-je purifié, sinon pour te faire voir [4] ? » « C'est la virginité, ajoute saint Ambroise, qui, la première, a reconnu ce corps virginal. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu [5] ! »

L'amour eut sa récompense. En ce même jour, Jésus-Christ venait de confier à Pierre le soin de son

1 Dixit ergò eis Jesus : Pueri, nunquid pulmentarium habetis? *Joan.* XXI, 5.

2 Dixit ergò discipulus ille quem diligebat Jesus Petro : Dominus est. *Joan.* XXI, 7.

3 Solent similes, ideòque amantes se invicem ex quâdam sympathiâ et vultûs, gestuumque similitudine agnoscere. (Bed. *in Joan.*)

4 S. Aug. *in Joan. Tract. XXI,* col. 1573.

5 Decebat reverà ut Virginitas virginale corpus priùs agnosceret.

troupeau : il lui avait aussi fait la promesse de sa croix, lui prophétisant alors l'honneur d'un supplice semblable au sien : « *Tu me sequere :* Tu marcheras sur mes traces! » Mais de la destinée de Jean, le Seigneur ne disait rien. Pierre, dit saint Chrysostome, qui jusqu'ici avait partagé avec le dissiple les bons et les mauvais jours, eût bien voulu encore faire entrer son ami en participation des biens qu'on lui promettait [1]. Se tournant donc, et voyant celui que son maître avait fait reposer sur son sein, Pierre demanda : « Et de celui-ci, qu'adviendra-t-il, Seigneur? » Inséparables dans la vie, devons-nous être séparés dans la mort? Le serons-nous dans la gloire? Ou bien, l'ayant fait reposer jadis sur votre poitrine, pouvez-vous condamner une tête si chère?

C'est alors que le Seigneur fit cette réponse mystérieuse, mais décisive, qui donnait la clef de la destinée de Jean et de son avenir : « Si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Ne peux-tu me suivre sans qu'il marche près de toi? *Quid ad te? Tu me sequere!* »

Ce fut la dernière parole particulière, personnelle, dite aux deux grands apôtres. Elle atteignait, en effet, jusqu'au terme de leur vie, jusqu'au jour où le Maître *devait venir*, comme il disait; où il devait

[1] Quia magna ei prædixerat Dominus, et orbem terrarum commiserat, et martyrium prænuntiaverat, et amorem testatus est ampliorem, volens et Joannem communicatorem accipere dixit : « Hic autem quid? Nonne eadem nobiscum veniet via? » (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXVIII.*)

venir à Pierre sur la voie Appienne pour lui demander d'aller mourir au Janicule ; où il devait venir à Jean dans les visions de Patmos, puis plus tard à Éphèse pour l'emporter dans le sein de la Divinité, qui lui était déjà apparue tant de fois. Le rôle des deux apôtres avait été distinctement marqué par ces paroles. Pierre allait commencer, à la tête de l'Église, ces combats où les frères devaient tous, comme Jésus, triompher en mourant; tandis que seul survivant à la famille apostolique, saint Jean allait tenir levé, parmi les peuples, jusqu'aux confins du siècle, ce signe de la charité, de laquelle il est écrit qu'elle ne succombe pas : *Charitas nunquàm excidit.*

Un repas pris en commun, sur la grève du lac, consacra cette solennelle visite de Jésus. C'était dans un repas, observe saint Augustin, que le Seigneur avait d'abord manifesté sa gloire. Un autre repas, la cène, avait été la révélation de son amour. Que symbolisait ce dernier repas du Ressuscité, par lequel le disciple termine son Évangile, sinon le grand festin de la Béatitude où nous conviait l'Époux des noces éternelles [1] ?

Un des plus anciens Pères, Clément d'Alexandrie, ajoute que Jésus-Christ, dans les jours qui suivirent sa résurrection, conféra un autre don à son disciple aimé, celui d'une science éminente qui devait faire

[1] S. Aug. *in Joan. Tract. CXXIV*, cap. XXI, col. 1965 et sq.

de lui l'aigle des Évangélistes [1]. Est-ce une tradition? Est-ce une explication de la sublime transcendance du génie de saint Jean? Nous n'avons pas les discours qui furent échangés alors entre le Maître glorieux déjà tout plein du ciel, et le disciple qui l'avait suivi jusqu'à la croix. Mais si de tels entretiens ne sont pas venus jusqu'à nous, n'est-ce pas leur reflet qui luit encore dans le saint Evangile?

Ainsi Jean fut le témoin le plus considérable, comme l'historien le plus circonstancié de la résurrection. Tandis que chez les autres, le divin ressuscité n'apparaît à l'horizon que comme un météore splendide mais fuyant; dans l'Évangile de saint Jean, il vit, il parle, il aime, c'est une autre existence qu'il commence sur la terre pour l'achever dans le ciel.

Et quelle existence, compatissante et bonne comme il convient à un homme, puissante et transfigurée comme il sied à un Dieu! Quelle tendresse d'abord! Quelles familiarités! Quelles surprises charmantes! Quelles paroles de père dans ces adieux sans fin qui précèdent le départ! Que ses délices sont bien d'être parmi les enfants des hommes! Il ne peut les quitter; il les rejoint partout, ici dans le cénacle, là sur le bord des eaux, au milieu de leur travail, à l'heure de leur repas, sur le chemin de la ville. « Pourquoi êtes-vous tristes? » demande-t-il à

[1] Clemens Alexandr. *in Sexto Instit. libro*. Apud Euseb. *Hist. Eccl.* lib. II, cap. I, p. 38 : « Ιωάννῃ, μετὰ τὴν ἀνάστασιν, παρέδωκε τὴν γνῶσιν ὁ Κύριος. »

ceux-ci. « Ne vous troublez pas, ne craignez rien, » dit-il doucement à ceux-là, « Paix à vous! paix à vous! » Ce ne sont plus ses serviteurs, même le nom d'amis ne dit pas assez pour lui, ce sont ses fils désormais, ses petits-fils, ses enfants : « Enfants, *Pueri*, n'avez-vous point ici de quoi manger? » L'excès de condescendance va parfois à ce point qu'on pourrait craindre qu'il ne compromît le respect : « Thomas, mets ton doigt dans les cicatrices de mes mains, approche, pose ton doigt sur la plaie de mon côté. » Puis, quand il le voit à genoux, le relevant doucement : « Te voilà bien heureux d'avoir « cru parce que tu as vu. Plus heureux seront ceux « qui croiront sans voir [1]. »

Comme autrefois Joseph, quand il retrouvait ses frères, il ne veut pas même se souvenir qu'ils l'ont abandonné. Entre tous ses fidèles il y a une pécheresse : c'est à cette femme que Jésus se montrera d'abord : « O Marie ! — O bon Maître ! » Entre ses douze apôtres, il y a un renégat : Jésus se montre à Pierre avant le reste des frères : *Apparuit Simoni!* c'est sur sa barque qu'il monte, c'est sa pêche qu'il favorise. De son apostasie il n'est pas même question. Et quand Pierre, se souvenant de son ingratitude, demeure confondu devant une telle clémence, c'est alors que Dieu l'appelle à devenir le pasteur et le prince de son peuple : « Pierre, m'aimes-tu?

[1] Dixit ei Jesus : Quia vidisti, Thoma, credidisti. Beati qui non viderunt et crediderunt. *Joan.* xx, 27, 29.

M'aimes-tu? » Et, ayant fait prononcer à l'apôtre trois fois coupable la triple protestation de sa fidélité, il lui livre en deux paroles tout ce qu'il possède de meilleur : son troupeau et sa croix, l'apostolat suprême avec le sacrifice, la couronne du Pontife, en laissant voir au-dessus la couronne du martyre qui ne sortira plus de la succession de Pierre : *Alius cinget te.*

Ainsi l'âme de Jésus palpite dans saint Jean. Il a senti frémir et déborder la vie du sein du Fils de l'Homme; mais il a vu aussi l'œuvre définitive de la puissance de Dieu.

C'est d'abord la paix signée entre le ciel et la terre, et leur alliance écrite dans ces plaies glorifiées que Jésus médiateur va emporter vers le Père : « Paix à vous! paix à vous! Et, ayant parlé ainsi, il » leur montra ses mains et son côté [1]. »

C'est la constitution hiérarchique de l'Église, constitution pastorale, ainsi qu'il convenait à une loi de grâce : « Pierre, paissez mes brebis, et paissez mes agneaux. »

C'était enfin la loi de la rénovation, de la création nouvelle par un autre souffle de vie répandu sur le monde, ainsi que Jean vit Jésus faire sur le cénacle. Puis, par suite, la puissance de nous rouvrir le ciel en conférant le pardon : « Recevez le Saint-Esprit, et remettez les péchés [1] ! »

[1] Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis. Et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et latus. *Joan.* xx, 29.

Tel apparut à Jean le Seigneur ressuscité. Telle est l'image parfaite qu'il a laissée de Lui : en est-il de plus vivante, de plus digne de l'homme, et de plus digne de Dieu ?

Il ne restait plus au Maître qu'à remonter vers son Père, pour nous préparer le lieu, selon sa promesse. Un jour, Jean et les autres le virent s'élever tranquillement du faîte d'une montagne; et étendant vers lui leurs mains et leurs yeux, *suspicientes in cœlum,* ils ne cessèrent de le suivre dans cette adoration silencieuse, jusqu'à ce qu'une nuée de gloire le dérobât à la terre, et qu'il rentrât au sein de son éternité.

Ici s'achève ce qu'on nomme proprement l'Évangile. Ici se ferme devant nous la période divine ouverte pendant trente ans dans l'histoire des hommes. Avec Jésus-Christ triomphant, les plus beaux jours de la terre fuyaient à jamais dans le ciel, et ce que cette nuée fatale dérobait aux regards, c'était l'éclat visible d'une présence divine que le monde ne devait plus retrouver jusqu'au jour annoncé par les anges, où Jésus redescendrait, dans cette même chair glorieuse, pour commencer un règne qui n'aura pas de fin.

C'est là, sur cette montagne, dans cette contem

[1] Hæc cum dixisset, insufflavit, et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt. *Joan.* XX, 22.

plation, que nous voyons saint Jean en présence de Jésus pour la dernière fois. Il entrait, à cette heure, dans une nouvelle vie, moins manifestement unie à Dieu que l'autre, mais plus personnelle peut-être, plus active, plus forte. Il avait reçu toutes les instructions de son Maître : c'était le temps de faire son œuvre et d'agir pour lui.

CHAPITRE IX

PREMIER TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN DEVANT LES JUIFS.
CONVERSION DANS LE SANHÉDRIN.

I

L'âme de l'apôtre était prête. Toute la vie de Jésus lui était encore présente comme la sienne propre; cette habitude intime de son maître adoré aurait pu faire de lui le fidèle témoin de l'existence divine; mais elle n'en eût fait ni l'héroïque apôtre, ni encore moins peut-être le sublime évangéliste. Ses rapports familiers avec le Fils de Dieu eussent suffi à expliquer sa connaissance des choses, et à donner la garantie de sa sincérité. Mais cette sublimité, cette supériorité, cette inspiration surnaturelle de son livre, cette transformation soudaine et ineffable qui, du pêcheur d'hier, fait un génie presque céleste, qui nous l'expliquera? Il fallait sur cet esprit un dernier coup de lumière qui éclairât le tout; il fallait sur ce cœur une flamme d'en haut qui le revêtit de force, et qui coulât en bronze l'âme fidèle et tendre.

La Pentecôte fit ce miracle, miracle nécessaire, sans lequel rien ne s'explique, et qui explique tout; miracle tellement éclatant, que, pour le méconnaître, il a fallu supposer, en dépit de l'histoire, que l'apôtre saint Jean n'est pas le même homme que Jean l'évangéliste. Et à dire vrai, en effet, ce n'est pas le même homme : c'est un homme nouveau. Lui-même s'en rendait compte. Il a écrit que « l'Esprit devait venir apprendre la vérité tout entière, que cet Esprit révèlerait ce qu'il tenait du Verbe; qu'il ferait voir aux hommes les choses de l'avenir, qu'il manifesterait ainsi la gloire du Fils de Dieu. » N'était-ce pas reconnaître et révéler la cause de la transformation totale et surnaturelle qui s'était faite en lui? Elle va éclater dans sa vie et dans ses œuvres. L'âme formée de Dieu et chargée de ses dons ressemblait à un navire encore à l'ancre dans le port, et n'attendant qu'un souffle pour commencer sa course : l'Esprit souffla au cénacle, et l'apôtre partit.

Une des recommandations formelles de Jésus avait été que ses apôtres s'associassent deux à deux pour prêcher l'Évangile : *Et cœpit eos mittere binos*. Voilà pourquoi désormais Jean ne marche pas seul, et devient, dans l'histoire de ces premiers temps, inséparable de saint Pierre [1]. Ce n'était pas seulement

[1] Petrus Joannem admodùm amabat, perque totum Evangelium hæc necessitudo ostenditur, nec non et in Actibus apostolorum : Καὶ γὰρ σφόδρα ἐφίλει τὸν Ἰωάννην ὁ Πέτρος, κ.τ.λ. (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXVIII.*)

le prélude et l'exemple de l'association qui devait être une des forces conquérantes de l'avenir. Les docteurs ont voulu voir dans l'union des deux apôtres l'emblème de l'union de la doctrine et de l'amour: A leurs yeux, Pierre et Jean c'est la vérité alliée avec la charité, l'une portant la lumière, et l'autre la chaleur, l'une maîtresse des esprits, l'autre souveraine des âmes; mais toutes deux invincibles quand elles marchent ensemble et se donnent la main.

Aux yeux de saint Augustin, les deux apôtres personnifient ensemble la vie active et la vie contemplative. Pierre, c'est l'énergie de l'action et du combat telle qu'elle s'exerce en ce monde pour arriver à l'autre. Jean, c'est la quiétude de la contemplation se reposant en silence près de l'objet qu'elle adore, et préludant aux joies calmes de l'éternité. N'est-ce pas en effet l'image qu'on se fait de saint Jean [1]?

Les apôtres ne s'adressèrent pas tout de suite aux nations. Le Pasteur avait dit d'aller premièrement aux brebis qui étaient de sa maison d'Israël. Les Juifs devaient donc avoir les prémices de l'Évangile, et saint Jean commença par ceux de Jérusalem [2].

[1] Duas vitas novit Ecclesia, quarum est una in labore, altera in requie; una in viâ, altera in patriâ; una in opere actionis, altera in mercede contemplationis; una bona sed adhuc misera, altera melior et beata... Ista significata est per apostolum Petrum, illa per Joannem. (S. Aug. *in Joan. Tract. CXXIV,* cap. XXI; col. 1974.)

[2] (Et dixit eos prædicare) remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientes ab Jerosolymâ. *Luc.* XXIV, 47.

Jérusalem, à cette époque, était devenue presque une cité romaine. Hérode l'Ascalonite en avait fait, au témoignage de Pline, la ville la plus magnifique de l'Orient. Mais elle avait perdu, par le caractère profane de ses embellissements, beaucoup de sa religieuse originalité. Le prince courtisan avait bâti près de là un cirque et un théâtre dans lesquels se célébraient des fêtes quinquennales en l'honneur d'Auguste. Il avait réparé et transformé le temple, mais en le profanant; et, au-dessus de la porte principale du saint lieu, on voyait reluire l'aigle d'or de Rome et de Jupiter, comme une double insulte à la religion et à la liberté [1]. Tandis que les pharisiens exagéraient le culte jusqu'à la superstition, et s'attachaient aux rites sans pourtant parvenir à préserver les croyances, il y avait des flatteurs, appelés Hérodiens, qui ne connaissaient plus d'autre Messie que le prince, d'autre loi que sa faveur, d'autres fêtes que les spectacles auxquels il les conviait; et les mœurs se mouraient dans l'orgie et le sang. La crise de la foi n'était pas moins mortelle. Les beaux esprits d'alors, nommés sadducéens, professaient qu'il fallait jouir de son mieux de ce monde, puisqu'on ne savait rien de l'autre, et ils faisaient bon marché

[1] V. Joseph. *Antiq. Jud.* XV, VIII, 1.

M. de Saulcy, *Hist. d'Hérode le Grand*, p. 179, 204, 227 et passim.

M. de Saulcy a retrouvé l'emplacement et les restes du théâtre d'Hérode, à droite de la voie antique de Jérusalem à Samarie.

de l'immortalité [1]. Ainsi Jérusalem tendait-elle à devenir une ville des nations. Son grand rôle s'achevait, son sacerdoce expirait, elle-même commençait à en abdiquer les honneurs, et la barrière tombait qui jadis la séparait de la gentilité.

Elle gardait cependant au culte judaïque une fidélité scrupuleuse et jalouse. Les premiers disciples eux-mêmes n'avaient nullement rompu avec la Synagogue [2]. Ils fréquentaient le temple comme avait fait leur Maître, et c'est dans ce lieu béni que Jean rendit à Jésus le premier témoignage de sa foi courageuse presque au prix de son sang.

Il y avait peu de jours qu'on avait célébré la Pentecôte légale. Les étrangers étaient encore en très-grand nombre dans la ville sainte, quand Pierre et Jean montèrent ensemble vers le temple. Ils s'avancèrent d'abord sous le portique extérieur jusqu'à la porte Belle, ainsi qu'on la nommait. Les Juifs désignaient ainsi la porte de Sur ou de Seïr. L'historien Josèphe lui donne le nom de Corinthienne, à cause de l'airain de Corinthe dont elle était fondue; et, entre les dix portes qui donnaient entrée dans le temple, celle-là était regardée comme la plus remarquable par les riches ornements dont elle était décorée [3].

Or, raconte l'Évangile, c'était la neuvième heure,

[1] V. Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. IV.
M. de Champagny, *Rome et la Judée*.

[2] S. Chrysost. *in Actus apost. Homil. IV.*

[3] Joseph. *de Bello Jud.* lib. VI, cap. VI; in græc. lib. VII, c. XII, p. 916.

correspondant à notre troisième heure du soir, et les apôtres se rendaient au temple pour prier [1]. Mais, si c'est la prière qui gagne le cœur de Dieu, c'est par la charité qu'on gagne le cœur des hommes. Le premier apostolat chrétien fut un bienfait, et sa première démarche un miracle de bonté. Sous ce portique opulent gisait un pauvre mendiant, boiteux de naissance, que l'on portait là chaque jour, et dont l'indigence faisait avec l'éclat du riche monument un lugubre contraste. Mais écoutons les Actes :

« Cet homme, voyant Pierre et Jean qui mettaient « le pied dans le temple, leur demnnda l'aumône.

« Pierre et Jean, se tournant vers lui, lui dirent « ensemble : Regarde-nous.

« Lui se tourna vers eux, espérant qu'ils allaient « lui donner quelque chose.

« Pierre lui dit : Je n'ai ni or, ni argent; mais ce « que j'ai je te le donne. Au nom de Jésus de Naza- « reth, lève-toi et marche.

« Et, lui ayant pris la main droite, il le leva, et « soudain ses jambes s'affermirent.

« Et tout joyeux il se dressa debout; puis il mar- « chait, et, les accompagnant, il entra dans le « temple, allant, sautant, et louant Dieu [2]. »

1 Petrus autem et Joannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam. *Act.* III, 1.

2 Is cùm vidisset Petrum et Joannem incipientes introire in templum rogabat ut eleemosynam acciperet.

Intuens autem in eum Petrus cum Joanne dixit : Respice in nos.

Cette puissance des miracles était une des puissances du nouvel apostolat. Les apôtres n'eussent pas eu la folle témérité de se l'adjuger d'eux-mêmes, et de venir l'exercer dans un lieu si public s'ils n'en avaient reçu la collation certaine. Leur Maître, avant de partir, et dans les dernières heures passées au milieu d'eux, en avait fait le signe de leur prédication, et leur avait légué cette vertu surnaturelle comme la confirmation divine de la vérité et la sanction publique de leur autorité : « Allez, avait-il dit, enseignez toute créature. » Et de suite il ajoutait : « Quant à ceux qui croiront, voici les signes « qu'ils verront...[1] » et il en déterminait le caractère particulier, qui est la charité.

Saint Jean avait remarqué, comme son Évangile le fait voir, que chaque leçon de Jésus avait été préparée par un bienfait de lui. C'était selon cette méthode miséricordieuse que procédaient les apôtres, et qu'allait procéder l'Église de Jésus-Christ pour convertir le monde. Cette conversion fut l'œuvre

At ille intendebat in eos, sperans se aliquid accepturum ab eis.

Petrus autem dixit : Argentum et aurum non est mihi : quod autem habeo, hoc tibi do. In nomine Jesu Christi Nazareni surge et ambula.

Et apprehensâ manu ejus dexterâ allevavit eum, et protinus consolidatæ sunt bases ejus et plantæ.

Et exsiliens stetit, et ambulabat. Et intravit cum illis in templum, ambulans et exsiliens, et laudans Deum. *Act.* III.

1 Et dixit eis : Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. *Marc.* XVI, 15.

Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur... *Ibid.*, XVI, 17.

d'une merveilleuse bonté bien plutôt que le fruit d'une belle éloquence. Encore moins fut-elle mise au prix de l'opulence. Les apôtres n'avaient rien : eux-mêmes le déclarent ici. « Je n'ai ni or ni ar-« gent, » dit le prince de l'Église. Mais c'est toujours à l'heure de son plus grand dénûment que l'Église et son chef font les plus grands miracles. C'est une maxime fausse, ainsi qu'on l'a écrit, que pour donner il faut avoir : pour donner il faut aimer, pour aimer il faut croire.

Pierre croyait, Jean aimait : « Regarde-nous, ô pauvre, » dirent-ils ensemble au boiteux de la porte. *Respice in nos,* retourne-toi vers ceux qu'a envoyés un Dieu fait pauvre pour te guérir, et, « au nom de Jésus, l'artisan de Nazareth, lève-toi maintenant et marche ! »

C'est encore en ce nom que tout se lève et marche au ciel et sur la terre! Et le jour n'est pas loin où ce sera tout l'univers, lui aussi perclus, lui aussi mendiant, qui, sur la même parole et au même nom divin, se lèvera et marchera, et montera vers le temple, pour y porter au Dieu qu'il ne connaissait pas sa foi, son hommage et son action de grâces.

La loi juive défendait aux boiteux et aux aveugles de pénétrer dans le temple[1]. Mais une fois guéri, l'infirme n'eut rien de plus pressé que de s'y rendre à la suite des apôtres. Il n'y avait pas, d'ailleurs, pour eux, de plus beau cortége ; et quand je veux

[1] Cæcus et claudus non intrabunt in templum. *II Reg.* v, 8.

me faire une image parfaite de la mission apostolique, je me rappelle Pierre et Jean, la doctrine et la charité, priant ensemble, prêchant et témoignant ensemble, s'appuyant l'un sur l'autre, un pauvre à côté d'eux.

« Tout le peuple, voyant cet homme marcher et « louer Dieu, était dans l'admiration de ce qui ve- « nait d'arriver.

« Et comme le boiteux s'attachait aux pas de « Pierre et de Jean, tout le peuple stupéfait ac- « courut autour d'eux dans le portique de Salo- « mon[1]. »

C'était un de ces nouveaux et magnifiques portiques bâtis par Hérode le Grand, dans le style grec le plus riche, avec des colonnes de marbre, des vignes d'or courant sur la corniche, des voiles de pourpre, des peintures dont la description fidèle nous est donnée par l'historien Josèphe. On l'avait appelé le portique de Salomon, parce qu'il se dressait sur la grande terrasse, élevée par ce prince, à quatre cents coudées au-dessus de la vallée. Un pont le joignait au Xystus, grande place qui s'étendait depuis le ravin de Tyropœon jusqu'à l'escarpement de la montagne de Sion, et dont les antiquaires

[1] Et vidit omnis populus eum ambulantem, et laudantem Deum.

.... Et impleti sunt stupore et extasi in eo quod contigerat illi.

Cùm teneret autem Petrum et Joannem, cucurrit omnis populus ad eos ad porticum quæ appellatur Salomonis, stupentes. *Act.* III, 9.

retrouvent parfaitement les limites et les ruines [1].

C'est là que se réunissaient, sous le *velarium* peint de diverses couleurs, les Juifs prosélytes et les Juifs de la Porte, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du temple. C'est là aussi que Pierre, prenant la parole, prononça le discours que les Actes attribuent à saint Jean comme à lui : *loquentibus illis*.

Il ne pouvait y avoir rien de plus courageux, et en même temps de plus simple que ce discours. C'était l'affirmation de la divinité et de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans toute l'éloquence des faits : « Dieu vous a envoyé son propre Fils Jésus, vous l'avez condamné. C'était le Juste

1 Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XX, cap. VIII, p. 699, et lib. XV, cap. XIV, p. 544.

M. de Saulcy a parfaitement établi la géographie du temple et de ses dépendances, dans son récent ouvrage sur le siége de Jérusalem.

Dans son *Histoire d'Hérode*, il décrit ainsi le portique dont nous parlons, p. 234 :

« Ce triple portique, ou portique royal, était assurément l'œuvre la plus splendide qui eût jamais existé à la lumière du soleil. En effet, la vallée étant déjà assez profonde pour permettre difficilement à l'œil de sonder d'en haut sa profondeur, Hérode la couronna d'un portique d'une élévation si immense qu'elle donnait le vertige. Le portique était orné de quatre rangs de colonnes disposées sur toute sa longueur, se faisant face régulièrement. L'ampleur de ces colonnes était telle, qu'il fallait trois hommes pour en embrasser le fût. Elles étaient en tout au nombre de cent soixante-deux. Les chapiteaux, de style corinthien, étaient de la plus belle exécution... Les plafonds étaient ornés de sculptures en bois de très-haut relief et de motifs variés... L'œuvre entière était si merveilleusement polie que qui ne l'avait pas vue ne pouvait croire à une pareille splendeur, et que qui la voyait se sentait frappé d'admiration. »

et le Saint, vous l'avez répudié. C'était l'auteur de la vie [1], vous l'avez mis à mort; mais Dieu l'a ressuscité, nous en sommes témoins, nous en fournissons la preuve en guérissant en son nom. Convertissez-vous donc, Dieu vous pardonnera, parce que c'est par ignorance que vous l'avez trahi, et que vous êtes encore le peuple de son choix [2]. »

Tel est le résumé du discours de Pierre et de Jean. Ils furent entendus, et cinq mille hommes présents crurent à leur témoignage.

Mais il y en avait qui ne trouvaient pas leur compte à ces conversions. C'étaient d'abord les prêtres, qui sortirent du temple, curieux eux-mêmes d'entendre ces étranges prophètes. Avec eux arriva aussi celui qu'on nommait « le magistrat du temple », officier supérieur qui commandait jour et nuit les postes préposés à la garde de Sion, et pour qui tout mouvement comme tout rassemblement était réputé séditieux. Il paraît qu'il occupait un rang assez élevé, puisque Josèphe le nomme immédiatement après le grand prêtre [3]. Mais les plus acharnés pour la répression étaient les sadducéens. Ils professaient, comme on sait, une sorte d'épicuréisme mêlé de judaïsme, et l'on n'ignore point que c'est chez les partisans de la libre existence que le christianisme a, de tout temps, rencontré ses plus violents contra-

1 Le texte grec porte : Le chef de la vie : Αρχηγὸν ζωῆς, ducem vitæ.

2 Act. III, 12 et sq.

3 Joseph. *de Bello Jud.* VI, v, 3.

dicteurs. Leur autorité prévalut contre les apôtres, qui furent arrêtés sans autre forme de procès. Mais comme le soir était venu, on remit au lendemain à rassembler le conseil, et Pierre et Jean passèrent cette nuit en prison : *Posuerunt eos in custodiam* [1].

Quelle était cette prison? La nature du délit, l'autorité de Caïphe, qui était de la secte des sadducéens, ne font-ils pas présumer que la maison où furent *gardés* les deux apôtres, selon l'expression du texte, n'était autre que la maison du grand prêtre lui-même; celle où le Seigneur aussi avait été gardé, la nuit de sa passion, et où les disciples venaient subir le sort de leur Maître? Je ne veux pas insister sur cette conjecture [2]. Mais il y a pour l'âme une grande douceur à voir Pierre et Jean, après deux mois à peine, se rencontrant dans le lieu où Jésus avait souffert, y retrouvant sa trace, son courage, son ardeur; s'honorant de ses fers, s'animant du succès de cette première journée; Pierre baisant ces entraves qui lui avaient été prophétisées, Jean savourant le calice qui lui avait été promis; et tous deux passant la nuit dans cette action de grâces

1 Et injecerunt in eos manus, et posuerunt eos in custodiam in crastinum : erat enim jam vespera. *Act.* IV, 3.

2 « On enferma Jésus, dit saint Bonaventure, dans une prison au-dessous du sol, que l'on peut voir encore, ou du moins les ruines. » (*Médit. sur la vie de J.-C.*, c. LXXV.)

« La maison de Caïphe est devenue aujourd'hui une église arménienne. Dans le sanctuaire, du côté de l'Épître, on s'introduit, en se baissant, dans un petit oratoire que l'on dit être la prison qui reçut le Sauveur, la nuit même où il fut saisi. » (Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient.*)

qu'allait, durant trois siècles, entendre l'écho de tant de latomies, de cachots et de catacombes !

Le lendemain fut le jour d'un autre témoignage. En effet, « au-dessus du peuple, a dit un orateur, s'élève dans le calme, la vigilance et le respect de soi-même, la plus haute représentation du droit et de la vérité. Chaque nation a quelque part une magistrature qui rassemble en elle la gloire et la lumière du pays, et c'est là que comparaît toute doctrine qui revendique l'empire des esprits [1]. » La doctrine des apôtres ne pouvait échapper à cette loi commune, et tous deux furent amenés devant le Sanhédrin.

Le Sanhédrin, conseil suprême de la nation, se composait de soixante-dix membres présidés par le Grand Prêtre. Ce tribunal siégeait tous les jours, et les plus graves causes civiles et religieuses, comme la fausse prophétie, l'idolâtrie et le blasphème, étaient de son ressort. Josèphe raconte que les rois eux-mêmes courbaient la tête devant ses sentences. Ici, il ne s'agissait que de deux pauvres pêcheurs. Mais tout l'appareil judiciaire avait été déployé pour cette solennité. Anne, l'ancien prince des prêtres, siégeait; Caïphe, Jean, Alexandre, étaient à côté de lui. Tous ces noms se retrouvent dans l'histoire de ce temps. Caïphe était encore le grand prêtre de l'année. Jean, le fils d'Ananus, fut plus tard le gouverneur

[1] Le P. Lacordaire, *XXXVII[e] Conférence, De la Vie intime de Jésus-Christ*, p. 420.

des cantons d'Acrabacène et de Gophnitique, Alexandre Tibère devait être gouverneur de la Judée après Fadus [1]. Autour d'eux se pressaient les anciens, les scribes et les premiers du peuple [2].

Les apôtres comparurent, on les interrogea. « De quel droit, et en quel nom faites-vous ces choses? » leur fut-il demandé à tous deux. Ce fut Pierre qui répondit. Ce n'était plus le faible Pierre que Caïphe avait vu naguère renier son maître à la voix de sa servante. Il adjurait les princes du peuple et les anciens d'écouter sa parole. Il n'invectivait pas contre les chefs de sa nation. Il respectait leur pouvoir, mais sans rien relâcher des droits de la vérité. Aux meurtriers de son Maître, il annonçait la divinité du Seigneur Jésus-Christ de Nazareth : ils l'avaient crucifié, mais il avait été ressuscité par Dieu; ils l'avaient répudié, et c'était cependant la pierre de l'angle où tout devait se réunir. Ils blasphémaient son nom, et il n'y avait pas sous le ciel d'autre nom en qui fût le salut [3]!

Rien, dit un écrivain, ne peut rendre la grandeur et la portée de cette scène. Le monde entier, à cette époque, subit une épouvantable oppression. Un joug ignominieux courbe toutes les têtes. Les efforts pour le briser, par la ruse et la force, n'ont fait que river les chaînes qui enserrent l'humanité. Mais,

1 Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XX, cap. III, p. 690.

2 Factum est autem in crastinum ut congregarentur principes eorum, et seniores, et scribæ in Jerusalem. *Act.* IV, 5.

3 Act. IV, 8-12.

pour la première fois, le despotisme a trouvé l'infranchissable barrière, l'invincible résistance. Des hommes désarmés n'opposent à ces menaces qu'une foi indomptable : il pliera devant eux. Dans ce premier conflit entre la conscience et la force, c'est à la conscience que restera la victoire. Ce jour-là la vraie liberté était née dans le monde et on ne la fera plus disparaître [1].

Les juges furent confondus. Ils regardaient ces hommes sans culture, sans lettres, sachant à peine hier la langue de leur pays, *sine litteris et idiotæ*, et ils ne comprenaient rien à cette éloquence nouvelle. C'était l'éloquence chrétienne, l'éloquence inspirée, l'éloquence apostolique, simple, mais sûre d'elle, qui, en ce jour, commençait à exercer l'empire dont le sceptre devait reposer moins entre les mains du génie que dans celles de la sainteté. Les magistrats se demandaient quels étaient ces orateurs. Ils se rappelaient les avoir vus, dans leur *atrium*, timides ou apostats, quand on jugeait leur Maître [2], et ils ne savaient d'où leur était venu soudainement ce courage [3]. Le boiteux était là aussi, debout

[1] V. M. de Pressensé, *Hist. des trois premiers siècles de l'Église*, t. I, p. 363.

[2] Cognoscebant eos quia cum Jesu fuerant, in passione, inquit. Hi enim soli tunc unà erant, quandò viderunt illos humiles, dejectos : quod illos maximè in admirationem rapiebat, repentina nempè mutatio. Nam illic erant Annas et Caiphas, et obstupefaciebat eos illa tanta libertas. (S. Chrysost. *in Act. Homil. X.*)

[3] Videntes autem Petri constantiam et Joannis, comperto

près d'eux. Ils éprouvaient l'angoisse indéfinissable qu'on ressent quand on se voit aux prises avec une force invisible et mystérieuse [1]. Impuissants à contester, ils voulurent transiger, et, ayant délibéré, ils revinrent dans le conseil pour défendre aux disciples de prononcer ce Nom.

Ceux-ci s'en indignèrent, et d'une même voix Pierre et Jean répondirent :

« Dites-nous, devant Dieu, s'il vaut mieux obéir « aux hommes qu'à lui? Ce que nous avons vu, « ce que nous avons entendu, nous ne pouvons le « taire [2]. »

Il fallut bien céder. Le témoignage était formel et le miracle manifeste. Le peuple s'était prononcé pour ceux qu'il venait de voir guérir un homme du peuple. Le conseil redouta de reprendre contre les disciples l'échafaudage d'intrigues ou de violences ouvertes qui avaient si mal réussi contre Jésus. On s'en tint aux menaces, et ils furent renvoyés de là, plus affermis et plus intrépides que jamais.

Les Actes ont raconté l'accueil qu'ils reçurent dans l'assemblée des frères. Ce fut une ovation.

quod homines essent sine litteris et idiotæ, admirabantur, et cognoscebant eos quoniam cum Jesu fuerant. *Act.* IV, 13.

1 Hominem quoque videntes stantem cum eis qui curatus fuerat, nihil poterant contradicere. *Ibid.*, IV, 14.

2 Petrus verò et Joannes respondentes dixerunt ad eos : Si justum est in conspectu Dei, vos potius audire quàm Deum, judicate.

Non enim possumus quæ vidimus et annuntiamus non loqui. *Ibid.*, IV, 19.

Quand ils eurent rapporté ce qui s'était passé, tout le cénacle se leva pour remercier Dieu de ces beaux commencements : « O Seigneur, c'est bien vous qui « avez fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils « contiennent! Pourquoi les nations ont-elles frémi « contre vous, et les princes et les rois se sont-ils « coalisés contre votre Fils Jésus, le Christ que vous « avez sacré et qui est votre Enfant! O Seigneur, « voyez donc maintenant comme ils vous menacent, « et donnez à vos serviteurs la constance de porter « contre eux votre parole. Étendez votre main puis- « sante pour guérir, et accordez-nous de faire écla- « ter des prodiges au nom de votre saint Fils, notre « maître Jésus [1] ! »

Ils furent aussitôt exaucés. Le cénacle s'ébranla, l'Esprit-Saint le remplit, des énergies nouvelles pénétrèrent dans les âmes : rien ne pouvait plus désormais enchaîner leur parole.

Ainsi s'inaugura l'ère de l'apostolat et celle du martyre. C'est la gloire de saint Jean de s'être avancé le premier à ce combat, comme il convenait au soldat et à l'ami de Jésus. Compagnons à la Cène, compagnons au Thabor, à la Résurrection et aux derniers adieux du lac de Génésareth, Jean et Pierre devaient encore s'unir dans le témoignage, partager la même prison, subir les mêmes menaces, et, s'il l'avait fallu, marcher au même supplice,

[1] Qui cùm audissent, unanimiter levaverunt vocem ad Deum et dixerunt : Domine, tu es qui fecisti cœlum et terram, mare, etc. *Act.* IV, 24.

comme ces deux nobles chrétiens qu'un peintre, trop tôt ravi à nos espérances, nous a représentés s'avançant fraternellement au milieu de l'amphithéâtre : l'un plus jeune, plus candide, plus étonné peut-être dans son inexpérience d'adolescent ; l'autre, plus ferme dans sa démarche, paraissant le soutenir, et prenant sa main qu'il appuie sur son cœur[1].

II

Un triomphe plus heureux leur était réservé : c'était de conquérir leurs juges, et de se faire des amis de leurs persécuteurs. Quand les apôtres avaient comparu devant le conseil, le rabbin Gamaliel, qui siégeait au plus haut rang, avait réclamé pour eux la liberté d'enseignement, s'en référant, de l'avenir de la nouvelle religion, à l'épreuve décisive du temps et de l'expérience. Ce maître de la loi n'était pas le seul ébranlé. La sainte coalition de saint Pierre et de saint Jean entamait le Sanhédrin, et une famille illustre dans le rabbinisme d'alors vint apporter un poids énorme d'influence aux premiers commencements du royaume de Dieu.

Entre les disciples secrets que Jésus s'était fait dans sa prédication, le plus considérable était un prince du peuple, dont l'Évangile de saint Jean

[1] V. le beau tableau de Benouville : *les Chrétiens dans l'amphithéâtre.*

raconte les visites nocturnes au Seigneur qu'il aimait. Il s'appelait Nicodème. Et le titre de chef qui lui est attribué par saint Jean, fait voir assez quel rang il occupait entre les docteurs d'Israël.

Toutefois il reconnaissait dans Jésus de Nazareth un plus grand maître que lui. Dans une nuit d'épanchement et de discussion sereine, celui-ci l'avait confondu, par la révélation d'une sagesse supérieure à celle de la terre. Puis Jésus s'était dévoilé manifestement à lui comme étant le Fils de Dieu. C'était à lui aussi qu'avait été adressée la sublime parole de l'Évangile de saint Jean : « Dieu a tant aimé le « monde, qu'il a donné son Fils unique pour sauver « le monde! » Mais Nicodème n'osait rompre avec son école; et peut-être y avait-il quelque reproche secret sur les hésitations pusillanimes du disciple, et quelque allusion à ses visites nocturnes, dans ces dernières paroles d'un sens plus élévé : « La lumière « est venue dans le monde; mais les hommes ont « préféré les ténèbres. Celui qui fait la vérité se « montre à la lumière, afin qu'on voie ses œuvres, « quand elles sont faites en Dieu [1]. »

C'était à Jérusalem, au temps de la première Pâque, que Jésus avait eu avec l'homme de la loi ce premier entretien suivi de plusieurs autres, selon

[1] Hoc est autem judicium : quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem...

Omnis enim qui malè agit odit lucem, et non venit ad lucem.

Qui autem facit veritatem venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta. *Joan.* III, 19.

ce que pensent les Pères[1]. On suit, comme pas à pas, les démarches de cette âme vers la lumière qui venait de se lever devant elle.

Nicodème d'abord nous avait été montré comme l'homme de la science, que le doute tourmente, que la vérité sollicite, qui la cherche et qui l'aime, mais que son passé engage, et que la crainte enchaîne. Une seconde page de saint Jean nous le fait apparaître sous un nouvel aspect. C'est le caractère droit que l'injustice révolte, qui proteste contre elle, mais qui, tout en étant fort contre l'iniquité est faible contre le sarcasme. Qui ne connaît de ces hommes? C'était durant les fêtes de la scénopégie. Nicodème siégeait dans le conseil des docteurs, émus par les miracles et par la doctrine de Jésus. Comme on complote la mort du Sauveur innocent, Nicodème se lève et réclame du moins les formes juridiques : « Notre Loi nous permet-elle de prononcer sur un homme sans l'avoir entendu, et sans avoir reconnu ce dont il est accusé[2]? » C'est alors qu'on lui réplique : « Est-ce que vous seriez vous-même Galiléen? » On ne s'y trompe donc point,

1 Intelligendum est ad Jesum non tunc solum, sed tunc primum venisse Nicodemum ; ventitasse autem posteà, ut fieret audiendo discipulus. (S. Aug. *in Joan. Tract. CXX*, cap. XIX, col. 1954.)

2 Dixit Nicodemus ad eos, ille qui venit ad Jesum nocte, qui unus erat ex ipsis :

Numquid lex nostra judicat hominem nisi priùs audierit ab ipso, et cognoverit quid faciat?

Responderunt et dixerunt ei : Numquid et tu Galilæus es? *Joan.* VII, 50.

Nicodème est chrétien. Mais l'ironie des siens paralyse sa foi, et le disciple se tait.

Une troisième fois saint Jean lui avait donné place dans son livre profond, et une face nouvelle de cette âme complexe avait été encore manifestée en lui. L'homme de la doctrine et l'homme de la justice était aussi un homme de charité et de bonnes œuvres; car à peine le divin prophète était-il au tombeau que Nicodème arrivait pour son embaumement avec des aromates de myrrhe et d'aloès, du poids d'environ cent livres[1]. A ces détails exacts, qui ne reconnaît saint Jean? Mais cette charité même, en prouvant son attachement pour le Juste supplicié, ne prouvait pas moins sa défiance des promesses divines de sa résurrection; et dans cette généreuse inspiration du docteur, il y avait plus d'amitié fidèle que de foi, plus de pente de la nature que de mouvement de la grâce.

La résurrection de Celui qu'il avait enseveli fut le dernier trait de lumière. Il crut ouvertement et demanda de renaître dans l'eau et le Saint-Esprit, selon le précepte du Maître. Pierre et Jean le baptisèrent[2]. Les précieux documents de l'Église orien-

[1] Venit autem et Nicodemus qui venerat ad Jesum nocte primum, ferens mixturam myrrhæ et aloes quasi libras centum. *Joan.* XIX, 39.

[2] Nicodemus nepos meus... cùm à Domino audisset, baptizatus est à sanctis apostolis Petro et Joanne. (*Epist. Luciani.*)

V. Phot. *Biblioth. Cod.* CLXXI; Genevæ, 1612.

Tillemont, *Hist. Eccl.*, t. II, p. 23.

Baron. *Ann.*, ad an. 34.

tale, gardienne de ces origines, ne nous apprennent rien de plus sur les relations de ce docteur avec les apôtres. Mais, à lui seul, le baptême de Nicodème, par saint Jean, ne jette-t-il pas sur le témoignage de celui-ci une vive clarté; et n'entrevoit-on pas à quelles sources l'évangéliste a puisé le récit de ces conversations secrètes et personnelles, dont le sujet était cette même grâce du baptême dont Nicodème reçut le sacrement par l'apôtre, comme il en avait recueilli la céleste doctrine des lèvres mêmes de Dieu?

Il lui en coûta cher de se déclarer chrétien. Une révélation de lui, reconnue authentique[1], nous apprend qu'il fut d'abord mis hors du Sanhédrin, chassé de la Synagogue, dépouillé de ses biens, près de subir le martyre du saint diacre Étienne, duquel il devait plus tard partager le tombeau. Mais Dieu venait de susciter à sa famille persécutée un nouveau défenseur, qui retira Nicodème à Caphar-magala, sa maison de campagne. Là s'ouvrait un autre champ à l'ardeur apostolique de saint Pierre et de saint Jean.

Epist. Luciani ad omnem Ecclesiam, apud S. Aug., t. VII, édit. Migne, p. 810.

[1] *Inventio corporis S. Stephani et sociorum;* — et *Revelatio Luciano presbytero facta,* apud appendicem, t. X, novæ edit. S. Aug. Lovani.

Tillemont, *Hist. Eccl.,* t. II, p. 28.

Basnage, *Hist. des Juifs,* t. II, liv. III, chap. 1er.

S. Augustin en parle comme d'un des plus grands événements de son temps : Quod certè modo in revelatione corporis beatissimi Stephani ferè omnibus gentibus declaratur. (*In Joan. Tract. CXX,* cap. XIX. — *Sermo CCCXVIII.*)

Ce puissant protecteur était Gamaliel, et après celle de saint Paul, dont il était le maître, l'Église de Jérusalem ne pouvait pas faire de plus importante conquête. Petit-fils du rabbin Hillel, il avait recueilli sa succession de savoir, de considération et de sainteté. Son père s'appelait Siméon, et quelques-uns ont pensé que c'était le saint vieillard qui avait reçu Jésus entre ses bras, dans le temple. Gamaliel était l'oracle de son temps. « A sa mort, dit le Talmud, la lumière de la loi s'éteignit dans Israël. » On l'avait investi, ajoutent les talmudistes, du titre de *Nasi* ou de chef du conseil, et l'Évangile s'accorde, avec les auteurs juifs, pour voir en lui un homme juste, sage, modéré, impartial pour tous, ennemi de la violence, et dominant les partis par une grandeur morale qui lui valait la confiance et l'unanimité des respects. Il avait été le premier à faire lire, dans Jérusalem même, le texte biblique en grec [1]. Mais il n'avait pas rêvé de socratiser Moïse. Il était resté Juif par la fidélité aux pratiques de la loi, qui faisait l'orgueil de toute la secte pharisaïque. De plus, il tenait dans la ville une école de théologie rabbinique, que certains auteurs appellent une académie.

Au nombre de ses disciples était Paul de Tarse. On y joint Barnabé. Étienne en était-il, comme quelques-uns le prétendent? Du moins il est certain que le jeune diacre étant mort, il lui fit faire ce grand

[1] V. Niemeyer, *Charakteristik der Bibel*, t. I, p. 633 et suiv.

deuil dont parlent les Actes des apôtres, et qu'il recueillit ses restes à Capharmagala. Il est plus certain encore qu'il plaida indirectement la cause du christianisme au sein du Sanhédrin, en appelant de sa vitalité à l'expérience irréfragable de l'avenir. Ce sens droit le sauva. Le maître fut chrétien, et demanda le baptême à saint Pierre et saint Jean [1]. L'aurore de la vérité commençait déjà à illuminer les cimes.

C'est alors que l'on vit, pour la première fois, au sein d'une grande famille, ces dissentiments de croyance, et ces déchirements que le Seigneur avait prophétisés naguère : « Le fils se lèvera contre le « père, le frère contre le frère, l'épouse contre « l'époux! » Gamaliel croyait; mais sa femme, appelée Ethna ou Athéa, aima mieux se séparer de lui que d'embrasser sa foi. De ses deux fils, l'aîné, appelé Sélémias, suivit l'erreur de sa mère. Abibas, le plus jeune, fut chrétien comme son père, et l'histoire l'environne d'une grâce virginale, qui en devait faire un digne disciple de saint Jean. Il n'avait que vingt ans. Il est représenté comme l'ami du jeune Saul, son condisciple, sans doute, aux leçons de son père. On les montre tous deux étroitement unis dans la fidélité aux traditions judaïques, montant ensemble au temple à l'heure de la prière. Mais Abibas précéda Saul dans la conversion comme dans la ré-

[1] S. Chrysostom. *in Act. Homil. XIX*, p. 182. — *Epist. Luciani*, ut suprà.

compense. Mort jeune, il fut déposé dans la grotte sépulcrale où devaient dormir près de lui Étienne, Nicodème, Gamaliel lui-même, les néophytes et les martyrs [1].

Ce fut plus de trois siècles après que Jean, évêque de Jérusalem, et le prêtre Lucien en firent la découverte par une révélation, solennisée encore par une fête de l'Église [2]. L'Église régnait alors, et le temps était venu d'associer à sa gloire ces généreux ouvriers de ses commencements.

[1] Similiter et Abibas filius meus dilectissimus, qui mecum baptismum Christi accepit ab ejus discipulis, viginti annorum existens, antè me mortuus est... Mea verò uxor, Ethna habens nomen, et Selemias primogenitus meus, voluerunt esse fidei Christi cultores.

Luciani Epist. de revelatione corporis Stephani protomartyris, ad calcem t. VII novæ edit. S. Augustini, apud Migne, p. 811.

Dans le manuscrit de Fleury-sur-Loire : « Abibas filius meus, legis habens multam scientiam, castus corpore, et nullam mulieris sciens maculam ; sed semper templo Dei vacans cum Paulo discipulo meo. Præcesserat me ad Deum immaculatus. »

[2] In festo Invent. reliq. S. Steph., die III augusti.

CHAPITRE X

SAINT JEAN EN SAMARIE. — MARTYRE DE JACQUES SON FRÈRE.
LE CONCILE. — LA DISPERSION.

I

Cependant la charité avait commencé son règne dans cette belle communauté de l'Église du cénacle, qui allait devenir le type idéal des Églises, et dont le pur souvenir devait enflammer plus tard les dernières instructions de saint Jean à Éphèse. « Les disciples persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communication de la fraction du pain, dans les prières. Tous ceux qui croyaient étaient traités comme égaux; leurs biens étaient communs. Ils allaient prier unanimement dans le temple, rompant le pain dans la maison les uns des autres, avec allégresse et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu, ils étaient en grâce devant tout le peuple, et chaque jour voyait croître le nombre de ceux qui trouvaient le salut dans le Seigneur [1]. »

En effet, l'Évangile n'était déjà plus le petit grain de sénevé de la parabole; l'arbre sortait de terre. La vérité ne s'était pas levée encore pour les

[1] Act. II, 42.

peuples assis dans l'ombre de la mort ; mais une ville, une province jusque-là schismatique, entr'ouvrait les yeux aux célestes clartés; et, chose étrange ! c'était cette même Samarie qui avait refusé le passage au Seigneur, et que Jean avait vouée à tous les feux du ciel. Convertis par Philippe, un des sept nouveaux diacres, et baptisés par lui, ces disciples n'avaient point pu recevoir encore, de la main des apôtres, le don du Saint-Esprit. Pierre fut désigné pour leur conférer ce bienfait. Jean, là encore, ne pouvait être séparé de lui, ils partirent ensemble[1]. S'il était réservé à l'apôtre de la vérité de faire descendre sur ces têtes baptisées l'Esprit de lumière, ne convenait-il pas aussi que l'Esprit de charité leur fût conféré par le disciple de l'amour; et que sachant aujourd'hui de quel Esprit il était, Jean appelât sur elles une meilleure flamme?

Ils imposèrent donc les mains aux néophytes. Ainsi, à la parole se joignait un second et plus haut ministère : l'administration des grâces sacramentelles, dans toute la plénitude du pouvoir apostolique.

Ce fut là que Jean, pour la première fois, et dès le commencement de son apostolat, se rencontra en présence d'une de ces hérésies à la fois philosophiques et mystiques qui, sous le nom de gnosticisme, devaient être le champ de ses futurs combats, et

[1] Cum autem audissent Apostoli, qui erant Jerosolymis, quòd recepisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eum Petrum et Joannem. *Act.* VIII, 14.

donner à sa défense de la Divinité son caractère propre. Dans cette province de Samarie se trouvait un magicien, connu sous le nom de Simon, lequel essayait dès lors, dans sa vie et sa doctrine, une de ces contrefaçons misérables de Jésus, qui tentaient les plus grandes ambitions de ce temps.

La récente découverte des *Philosophoumena* a confirmé l'opinion unanime des Pères, qui voient en lui le chef de la gnose hérétique. A ce titre, la rencontre de Simon et de saint Jean est un fait remarquable, puisque pour la première fois elle place le disciple en face de la grande erreur que réfute son Évangile, et qu'elle rattache l'histoire de l'apôtre à celle de son livre.

Simon était sorti de la bourgade de Gitton ou Gitta en Samarie, et il faut convenir que nulle terre n'était mieux préparée que celle-là à recevoir l'impression des doctrines et des miracles du prestigieux novateur. N'était-ce pas là surtout que l'espérance du Messie avait revêtu l'ardent caractère patriotique qu'entretenait la haineuse rivalité des Juifs? Ne voulaient-ils pas que le Christ sortît de leur race? Ne les avait-on pas vus, tout récemment, selon qu'Origène l'atteste, s'attacher aux pas d'un imposteur du nom de Dosithée, qui prétendait à la qualité de fils de Dieu [1]? Saint Jean lui-même n'a-t-il pas constaté leur vif empressement à accueillir le Messie, sur la parole d'une femme?

[1] Origen. *Comment. in Joan.* VIII, 27.— S. Epiph. *Hær.* XIII. V. Joseph Grimm, *Die Samariter*, p. 117; 1854.

Exploitant à son profit l'impression produite par le passage du Sauveur au travers de la Samarie, Simon s'était proclamé « la grande puissance de Dieu ». C'est sous ce dernier nom que le désignent les Actes [1]. Cette puissance divine, était-ce, comme le veut Grimm, le Dieu suprême et absolu? Était-ce, sous un autre nom, le Verbe de Dieu, entendu au sens de Philon, comme le prétend Néander [2]? Des fragments précieux d'un livre composé par lui ou ses disciples, nous apprennent que Simon admettait un principe caché et invisible, duquel émanait le monde, et qui, se dédoublant en se manifestant, se révélait comme principe actif dans les esprits, comme principe passif dans la matière et les corps [3]. On ne pouvait formuler un plus hardi panthéisme doublé de dualisme. L'erreur ne serait-elle qu'un cercle, une sorte de roue d'Ixion sur laquelle l'humanité tourne dans un mouvement éternellement le même, et la plus gigantesque négation formulée contre l'Église de nos jours ne ferait-elle que nous ramener aux sophismes qu'elle a connus dès son commencement?

Dans la personne de Simon était représenté le principe spirituel ainsi qu'il l'enseignait, variant d'ailleurs son nom selon le besoin des lieux. Aux

[1] Οὗτός ἐστιν ἡ δύναμις τοῦ Θεοῦ ἡ καλουμένη μεγάλη. *Act.* VIII, 10.

[2] Joseph Grimm, *Die Samariter*, p. 150. — Neander, *Pflanzung*, I, 70.

[3] Bunsen (Hippolytus, t. I, 43) établit l'authenticité de ces fragments, que l'on trouve dans les *Philosophoumena*, p. 163.

Juifs, il se proposait comme celui qui leur avait dicté la Loi du Sinaï. Aux païens, il se donnait comme le *Zeus* souverain, prêtant le nom de Minerve ou de Sagesse incarnée à une femme perdue qu'il avait trouvée à Tyr et qu'il appelait Hélène. C'est elle qui, dans son système, représentait le principe passif et matériel que, lui, venait relever et guérir dans le monde. Quand le christianisme parut, il ne le répudia point. Même il se fit baptiser, et des leçons de Philippe il prit ce qui pouvait s'accommoder à ses vues. Aussi bien ce contact avec la doctrine chrétienne marque-t-il dans son système une troisième phase, dans laquelle sont travestis l'enseignement comme la personne du Rédempteur. N'était-il pas lui-même le libérateur des âmes dégradées dans le corps? N'était-il pas le bon pasteur venu pour chercher et sauver, dans les bas fonds du monde où elle s'était égarée, cette Hélène infortunée, cette brebis blessée qui s'était perdue dans le désert des sens?

Il allait donc semant dans la Samarie et au delà ses doctrines et ses prestiges. Dans les anciennes religions orientales de la nature, où l'homme se croyait sous l'action des forces mauvaises, le magicien qui les conjure ou les charme par son art est le vrai Rédempteur. La Syrie, la Phénicie, Rome peut-être, le virent étonner la multitude, non moins par la séduction de ses œuvres magiques que par l'orgueil de sa vie, se donnant, selon saint Jérôme, le nom du Verbe divin. « Je suis le Verbe, disait-il,

la parole de Dieu, le Beau, le Paraclet, le Tout-Puissant, le Tout de Dieu [1]. »

Quelle impression saint Jean reçut-il de ces blasphèmes? On le devine assez. Dans ses premières missions, son initiative s'efface si complétement devant celle de saint Pierre, qu'on ne l'en distingue pas. Sa réponse est dans l'Évangile. Là, quand il proclamera que le seul Verbe divin, c'est Jésus-Christ, Fils de Dieu, par qui tout a été fait, il faudra se reporter à cette première rencontre de son apostolat, et se souvenir qu'ayant vu, dès le commencement, se dresser le mensonge du Verbe incarné dans Simon, il n'est pas surprenant qu'il se soit fait le vengeur et l'évangéliste du Verbe véritable incarné dans Jésus.

Simon était témoin des miracles opérés sur les néophytes de Samarie par l'imposition des mains des deux apôtres; et ces dons de l'Esprit, qui le ravissaient d'admiration, n'excitaient pas moins son envie. Ne voyant là que l'effet de prestiges employés par des concurrents plus habiles que lui, le magicien proposa à Pierre et à Jean de leur en acheter le secret. Mais ceux qui venaient de dire au mendiant

[1] Ego sum Sermo Dei, ego sum Speciosus, ego Paracletus, ego Omnipotens, ego omnia Dei. (S. Hieronym.)

Sur Simon le Magicien, V. S. Epiphan. *Hœres.* XXI.

S. Justin. *Apolog. II*, p. 69.

S. Iren. lib. I, cap. XX.

Tillemont, *Mém. pour l'Hist. eccl.*, t. II, p. 37.

de la porte qu'ils ne possédaient ni or ni argent, repoussèrent les avances intéressées de l'imposteur : « Que ton argent périsse avec toi ! » dirent-ils à Simon le Magicien [1].

C'était la condamnation irrévocable de tout esprit de vénalité ou de mercantilisme dans l'Église future. Malheur à qui veut faire de la maison de Dieu une maison de négoce ! Quand le Seigneur avait trouvé des marchands dans le temple, il les en avait chassés avec indignation ; et plus on étudie cet âge de primitive et idéale beauté, plus on voit la religion, brisant avec les vieilles servitudes du siècle, se dégager de tous les intérêts inférieurs. La grâce, la doctrine, la révélation, la bénédiction, ne sont pas de ces trésors qui entrent dans le commerce des choses de la terre. Nous ne sommes pas de ce monde, pas plus du monde de l'argent que du monde de la force. Ce que nous devons demander aux hommes, ce ne sont pas leurs biens, ce sont leurs âmes ; et entre les paroles par lesquelles Jésus-Christ avait expliqué aux apôtres leur grande mission, il n'y en a pas de plus formelles que celles-ci : « Vous avez reçu pour rien, vous donnerez pour rien. »

Enfin il y a un troisième et dernier ministère

1 Simon videns signa et virtutes maximas fieri, stupens admirabatur.

Cum vidisset autem quia per impositionem manus apostolorum daretur Spiritus sanctus, obtulit eis pecuniam. *Act.* VIII, 13 et 18.

de conservation de l'Église et d'organisation, par l'élection et la promotion des pasteurs. Saint Jean ne tarda pas non plus à l'exercer. Dans ce temps-là, les apôtres désignèrent l'un d'eux, Jacques, surnommé le Mineur et le Juste, fils d'une sœur de Marie et parent de Jésus, pour remplir les fonctions d'évêque de Jérusalem. La plus respectable tradition de l'Église, fondée sur une épître du pape Anaclet citée par Clément d'Alexandrie et conservée par Eusèbe, fait honneur de ce choix à Pierre, Jean et Jacques[1]. L'Esprit de force, qu'il avait reçu dans le cénacle, ne se démentit ni dans sa vie, ni dans sa mort. Jacques le Juste se concilia par sa grande sainteté la vénération des Juifs, non moins que celle des chrétiens. Nous le verrons bientôt auprès de Marie et de Jean, et nous saurons quel frère celui-ci retrouva en lui, quand son frère eut été rappelé par le Seigneur.

II

En effet, Jacques, frère de Jean, fut le premier des apôtres qui souffrit le martyre. Dans le récit de

[1] Κλήμης δὲ περίστησι Πέτρον καὶ Ἰάκωβον καὶ Ἰωάννην μετὰ τὴν ἀνάληψιν τοῦ Σωτῆρος Ἰάκωβον τὸν δίκαιον Ἐπίσκοπον Ἱεροσολύμων ἐλέσθαι. (Euseb. lib II, cap. I, p. 38; juxtà Clement. Alex. *Instit.* lib. VI.)

On fait remonter à cette consécration de S. Jacques par les trois saints apôtres l'usage qui appelle trois pontifes consécrateurs au sacre d'un évêque.

l'Évangile, les existences de ces deux fils de Zébédée semblent se fondre ensemble, sans qu'aucun trait accuse la personnalité distincte de saint Jacques. Élevés sur la même barque, appelés le même jour à devenir pêcheurs d'hommes, associés ensemble aux divines confidences de la transfiguration, de l'agonie, et des dernières manifestations de Jésus, ils semblaient devoir être inséparables dans la mort, comme ils avaient été indivisibles dans la vie. N'était-ce pas à tous deux, dans la même circonstance, que le Seigneur avait dit qu'ils boiraient son calice? Mais le calice de l'un ne devait pas ressembler à celui de l'autre. Pour Jean, l'amère douleur ce fut de voir souffrir son frère et de demeurer. Pour Jacques, ce fut de se séparer de Jean et de partir.

« Dans ce temps-là, disent les Actes, le roi « Hérode étendit son bras pour frapper quelques-« uns des enfants de l'Église. Il fit périr par l'épée « Jacques le frère de Jean [1]. »

Céla se passait onze ans après la mort de Jésus, en l'année quarante-quatrième de son Incarnation, la deuxième du règne de Claude, Quinctius Crispinus et Marcus Statilius Taurus étant consuls.

Celui qui faisait ainsi couler le sang de l'apôtre, était le trop célèbre Hérode Agrippa, dont Josèphe a raconté la vie si agitée [2]. Favori d'Antonia mère

[1] Eodem autem tempore misit Herodes rex manus ut affligeret quosdam de Ecclesiâ.

Occidit autem Jacobum fratrem Joannis gladio. *Act.* XII, 1.

[2] Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XIX, cap. IV.

de Germanicus, partisan et familier de la maison des Drusus, bercé dans les intrigues comme dans les orgies du palais de Tibère, Agrippa possédait les principes faciles et la corruption de mœurs des pires persécuteurs. Hérode le Grand, son aïeul, était ce meurtrier des enfants de Bethléhem, qui avait attenté à la vie de Jésus. Sa sœur était cette Hérodiade adultère, qui avait demandé la tête de Jean-Baptiste ; et l'on sait quel genre de célébrité devait être réservé dans l'empire à sa fille, la belle Bérénice. Audacieux et adroit, dominateur et courtisan, Agrippa possédait les ressources multiples des Romains de la décadence, pour lesquels il n'y avait d'autre but que la fortune, et d'autre moralité que celle du succès. De la faveur de Caius, on l'avait vu tomber dans une honteuse prison, puis tout à coup porté de la disgrâce et de l'exil sur le trône de ses pères, sans que la vertu lui fût venue de l'infortune.

Toutefois les perversions de l'existence romaine ne l'empêchaient pas de professer un certain goût officiel pour la religion des Juifs, ce qui le faisait bien venir du peuple et des prêtres. C'était d'ailleurs un esprit cultivé et poli, ne se compromettant pas par des crimes inutiles; sectateur de la justice, tant qu'il n'y allait pas de ses propres intérêts, mais d'ailleurs prêt à tout, et n'hésitant jamais devant une cruauté qui pouvait le servir.

C'est ce qui arriva dans cette circonstance. Agrippa revenait de Rome. L'empereur Claude, dont il ve-

nait de seconder puissamment l'avénement à l'empire, non content de le confirmer dans la possession de la Galilée, ainsi que dans l'ancienne tétrarchie de Philippe, venait de lui donner la Judée, la Samarie, toutes les terres du Liban; et un traité d'alliance, rempli de son éloge, avait été gravé sur une table d'airain affichée au Forum. Fort de l'appui du prince, Agrippa le voulait être de l'affection de ses peuples; et comme à son retour il trouva le pays profondément divisé par l'invasion progressive de la religion chrétienne, il crut, dit l'Écriture, qu'un des plus sûrs moyens de popularité était de sévir contre cette minorité odieuse [1].

C'était dans le temps des Azymes qui précèdent la Pâque. Agrippa, qui d'ordinaire résidait à Césarée, se rendit dans la ville sainte pour cette solennité. La multitude était grande à Jérusalem; et ceux de la dispersion, accourus pour cette fête, ne s'entretenaient que de ces Juifs qu'on avait vus partout prêchant un nouveau Dieu. Leurs conquêtes effrayaient les prêtres et les rabbins, menacés dans leur juridiction et leur enseignement. Indifférent sans doute à la question de doctrine, Agrippa l'était moins au règne préconisé du nouveau roi des Juifs; les pharisiens enflammaient le fanatisme du peuple. Il fallait une victime aux colères publiques; Jacques eut la préférence.

S'il faut en croire la chronique très-justement

[1] Videns autem quia placeret Judæis. *Act.* XII, 2.

suspecte de Lucius Dexter, l'apôtre revenait de l'Espagne [1], et il venait s'inspirer auprès des frères et de la Vierge Marie, lorsqu'il fût dénoncé par le Juif Ozias, qui le livra aux mains des soldats d'Agrippa. On vit alors, raconte Clément d'Alexandrie rapporté par Eusèbe, ce qui devait depuis se retrouver tant de fois dans l'histoire des saints. Le délateur lui-même, épouvanté de son crime et touché de la douce fermeté du martyr, se déclara chrétien, au risque de sa vie. Ils furent condamnés tous deux ; et comme ils s'avançaient ensemble vers leur supplice, on rapporte qu'Ozias, se jetant aux genoux du saint, lui demandait en grâce de lui accorder son pardon. Jacques s'arrêta un peu. Il lui avait déjà pardonné dans son cœur; mais songeant qu'Ozias n'était pas baptisé, il hésitait à donner le saint baiser des frères à celui qui n'était pas régénéré dans la foi. Dieu lui révéla alors que cet homme était déjà baptisé dans sa grâce et qu'il le serait bientôt dans son sang. Jacques l'embrassa alors, lui donnant pour adieu la parole du Seigneur : « La paix soit avec vous! » Puis tous deux eurent la tête tranchée [2]. L'Écriture spécifie ce

[1] Tillemont réfute cette opinion d'un voyage de saint Jacques le Majeur en Espagne, uniquement fondé, dit-il, sur le traité *De Vitâ et morte sanctorum*. cap. LXXIII, faussement attribué à Isidore de Séville, sur les citations de Bède, un écrit attribué à saint Julien de Tolède, les lettres de Calixte II et le Bréviaire de Tolède. Il infirme ces autorités, et accorde seulement que le corps de saint Jacques a pu être transporté en Galice, longtemps après sa mort. (Tillemont, t. I, p. 596, note 6.)

[2] Περὶ τούτου δ'ὁ Κλήμης τοῦ Ιακώβου καὶ ἱστορίαν μνήμης ἀξίαν ἐν τῇ

genre de martyre, qui était le supplice réservé aux hommes libres et aux citoyens romains.

Ce fut le vingt-cinq mars que se passèrent ces choses. Il y avait onze ans que, dans ces mêmes jours de la Pâque, le divin Maître était mort, et avait, lui aussi, pardonné à ses bourreaux, en vue de cette même ville qui lapidait les justes et tuait les prophètes. Douze ans auparavant, ayant demandé à Jacques s'il aurait le courage d'être plongé après lui dans son sanglant baptême, celui-ci avait répondu vaillamment : « Je le puis ! » Il venait de tenir parole.

Mais Jean, qui avait reçu la même promesse et pris le même engagement, allait-il, comme lui, entrer en possession du divin héritage? Le martyre de son frère fut le premier sacrifice que Dieu lui demanda, et c'est ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome que de la sorte l'apôtre mourut plusieurs fois [1]. Moïse avait écrit dans le livre du Lévitique : « On offrira à Dieu deux oiseaux purs. L'un d'eux sera immolé ; l'autre sera teint de son sang, et on lui donnera la liberté pour qu'il prenne son vol [2]. » Or, ce fut selon ce rite que la chose se passa. Jacques avait été la victime choisie. Couvert du sang de son frère, Jean ne tardera pas à étendre ses ailes et à partir.

τῶν ὑποτυπώσεων ἑβδόμῃ παρατίθεται, ὡς ἐκ παραδόσεως τῶν πρὸ αὐτοῦ φάσκων, κ.τ.λ. (Clemens Alex. *Institut.* lib. VII.; apud Euseb. lib. II, cap. IX, p. 47.)

1 Nam et Jacobo gladio caput abscissum est, et multotiès mortuus est Joannes. Καὶ γὰρ Ἰάκωβος ἀπετμήθη μαχαίρᾳ, καὶ Ἰωάννης πολλάκις ἀπέθανε. (S. Chrysost. *Oper.*, t. I, p. 775.)

2 Levit. XIV, 4.

III

Le martyre de saint Jacques fut le signal d'une première dispersion des apôtres [1]. Voyant que le roi Agrippa préparait le même sort à Simon Pierre, leur chef, et que même celui-ci n'y avait échappé que grâce à l'assistance d'un ange libérateur, les disciples se rappelèrent cette parole du Seigneur : « Si une ville vous repousse, réfugiez-vous dans une autre. » Secouant donc alors la poussière de leurs pieds, ils se disposèrent à s'éloigner de Jérusalem.

Une tradition ancienne, conservée par Eusèbe, et transmise avant lui par Apollonius, écrivain du second siècle, nous apprend que Jésus avait fait aux apôtres l'injonction de demeurer en Judée, pendant douze ans, avant de se disperser dans des missions lointaines [2]. C'était l'explication de la parole évangélique : « Allez premièrement aux brebis de mon bercail d'Israël. »

Ce terme allait expirer. Les tentes d'Israël, selon qu'il était prédit, allaient se dilater; et déjà Pierre avait eu la révélation, que désormais il n'y avait plus,

1 V., sur le temps de la dispersion des apôtres, la dissertation de Tillemont, *Mémoires pour l'Hist. ecclés.*, t. II, note 4, sur saint Matthieu, p. 647.

Baron. *Annal. Eccl.*, ad an. 44, § 14.

2 Ἔτι δὲ ὡς ἐκ παραδόσεως τὸν Σωτῆρά φησι προστεταχέναι τοῖς αὐτοῦ ἀποστόλοις « ἐπὶ δώδεκα ἔτεσι μὴ χωρισθῆναι τοῦ Ἱερουσαλήμ. » (Apol-

aux yeux de la religion nouvelle, de distinction de race. C'était lui, en effet, comme prince de l'Église universelle, qui le premier était allé donner le baptême de Jésus-Christ à un centurion des légions de Tibère, le soldat Cornelius, un descendant peut-être de cette *gens Cornelia,* naguère si considérable à Rome. Même il faut croire que cette ville elle-même s'était émue au nom de Jésus-Christ, puisqu'elle comptait des chrétiens dans son sein avant l'apostolat de saint Pierre et de saint Paul; et que, selon Tertullien, Tibère avait parlé au sénat d'admettre le Christ au nombre de ses dieux [1].

Mais la plus importante conquête de la foi était le jeune Paul de Tarse. Jamais l'apostolat n'a fait de plus riche recrue que celle de ce Pharisien, disciple de Gamaliel, Juif par son origine, Grec par son pays natal, Romain par son droit de cité, appartenant par ces titres à tous les plus grands peuples, et, pour cela, sans doute, prédestiné par Dieu à l'honneur d'être leur maître dans la doctrine chrétienne. Il n'avait pas, comme Pierre, eu la vision symbolique de l'admissibilité égale de toutes les nations dans le royaume de Dieu. Mais, comme il le décla-

lonius, script. 2di sæculi; apud Euseb. *Hist. eccles.* lib. V, cap. XVIII, p. 186.)

Clément d'Alexandrie cite identiquement les expressions du Seigneur :

« Μετὰ δώδεκα ἔτη ἐξέλθετε εἰς τὸν κόσμον, μή τις εἴπῃ· Οὐκ ἠκούσαμεν. Post duodecim annos exite in mundum, ne quis dicat : Non recepimus verbum. » (*Stromat.* VI, 5.)

[1] Tertull. *Apolog.*, cap. V, p. 6, et cap. XXI, p. 22.

rait, il avait reçu directement de Jésus-Christ lui-même la mission de prêcher à la Gentilité. Puis il était toutefois venu à Jérusalem, afin de s'entendre avec les premiers missionnaires de l'Évangile de Jésus. Là, raconte-t-il encore, « ceux qui étaient reconnus les colonnes de l'Église, Jacques, Céphas et Jean, lui donnèrent la main en signe d'association, lui recommandant surtout de se souvenir des pauvres », ce qu'il eut soin de faire [1].

C'est la première fois que nous rencontrons saint Paul à côté de saint Jean. C'est aussi la dernière. L'Évangile ne signale aucune communication ni relation postérieure entre ces deux apôtres, appelés cependant à moissonner tous deux, mais successivement, dans le même champ de l'Asie. Séparés par la distance, ils demeurèrent toujours frères par la doctrine. Sous une incontestable différence de langage, l'enseignement est le même. L'alliance faite entre eux et Pierre dans cette entrevue ne se rompit jamais, et, dans leurs livres, ainsi qu'autrefois dans leur vie, les trois apôtres ne cessent de se donner la main.

Cependant une discussion s'élevait sourdement au sein de la chrétienté naissante. La conversion des païens avait ému les Juifs, qui ne pouvaient consentir à ce que leur héritage de promesses et de grâces

[1] Jacobus et Cephas et Joannes, qui videbantur columnæ esse, dextras dederunt mihi, et Barnabæ societatis.

Tantum ut pauperum memores essemus, quod etiam sollicitus fui hoc ipsum facere. *Galat.* II.

fût ainsi transféré aux nations étrangères. « Pour-
« quoi, demandaient à Pierre ceux de Jérusalem,
« êtes-vous allé trouver les incirconcis et avez-vous
« consenti à manger avec eux [1]? »

Ces Juifs à demi chrétiens voulaient assujettir les païens néophytes à la circoncision comme au signe caractéristique et indispensable de l'alliance mosaïque. Les *Philosophoumena* nous apprennent jusqu'où se portait cette fureur : « Certains Juifs, y est-il dit, lorsqu'ils ont entendu quelqu'un parler de Dieu, s'il n'est pas circoncis, l'épient jusqu'à ce qu'ils le trouvent dans quelque coin isolé. Là ils le menacent de le tuer, s'il ne se laisse circoncire. S'il refuse d'y consentir, ils ne l'épargnent pas, mais le mettent à mort. C'est pour cela que ces sectaires ont reçu des uns le nom de zélotes, et des autres celui de sicaires [1]. »

Tout l'avenir de l'Église était dans cette question posée sur son berceau. C'était celle de sa diffusion et de sa liberté. Devait-elle s'épanouir au sein de l'uni-

1 Audierunt autem Apostoli et fratres qui erant in Judæâ, quoniam et gentes receperunt Verbum Dei.

Cum autem ascendisset Petrus Jerosolymam, disceptabant adversùs illum qui erant ex circumcisione,

Dicentes : « Quarè introistis ad viros præputium habentes, et manducasti cum illis? *Act.* XI, 1.

1 *Philosophoumena.* Édit. de M. Miller, Oxford, 1851, p. 303. Ce livre est attribué par les uns à saint Hippolyte, martyr; par les autres, à Origène. Il a été rapporté de la Grèce en 1841, par M. Mynoïde Minas, et publié à Oxford, dix ans après, par M. Miller.

vers, et en se répandant, s'affranchir des entraves que lui imposaient les rites de la loi mosaïque? Le vrai christianisme ne devait-il être autre chose que l'Israélitisme, comme le prétend aujourd'hui la Synagogue française [1]. Paul et Jean auraient-ils « dénaturé le caractère de l'enseignement de Jésus, Paul en détruisant la loi et prêchant l'hellénisme, Jean en prêchant l'hellénisme avec le gnosticisme, comme ils disent encore, et tous les deux ne sont-ils que des anti-Jésus [2]. »

Le Seigneur avait d'abord résolu la question. Jean avait constaté, et bientôt il devait écrire que Jésus-Christ « était la vraie lumière illuminant tout homme qui arrive en ce monde ». Il savait que le temps approchait où les fidèles « n'adoreraient plus seulement sur le mont Garizim ou à Jérusalem », mais « où Dieu recevrait de l'univers entier le culte en esprit et en vérité ». Il savait que le Bon Pasteur avait d'autres brebis dispersées en dehors du bercail d'Israël, et qu'il fallait aller les chercher, pour en faire une grande bergerie sous un seul Pasteur. Cette bergerie, partout dans saint Jean, c'est le monde. C'est le monde que Dieu a aimé à ce point, de lui donner pour Sauveur son Fils unique. C'est le monde qu'il est venu éclairer de sa lumière, et qu'il aurait, en effet, inondé de clartés, si ce monde

1 V. Lettre de M. Rodrigues, secrétaire de la Société scientifique Israélite, dans *le Correspondant : La Crise israélite en France*, 25 janvier 1868, p. 176, 177, par M. l'abbé Michaud.

2 Ibid.

n'avait méchamment préféré les ténèbres. C'est le monde qui « a connu comment le Fils aime le Père, quand il l'a vu mourir pour faire sa volonté ». Enfin, c'est « dans le monde qu'il envoie ses apôtres comme lui-même a été envoyé par le Père. Et, disait-il, la charité de Dieu s'est montrée manifeste, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, pour qu'il vécût par lui ».

L'abolition de la Loi, dans ses cérémonies, était une conséquence de cette universalité de l'Église chrétienne. Du moment où cette Église allait embrasser le monde, convenait-il de lui laisser les entraves imposées à l'ancienne Synagogue pour la river au temple et la retenir captive dans la légalité?

Sur ce sujet, aucun conflit n'existait entre les apôtres. Le seul point sur lequel quelques hésitations se manifestaient au sein de l'apostolat primitif, était la mesure et le temps dans lesquels il convenait d'en supprimer les rites.

Ce fut pour mettre fin à ces dissentiments que les apôtres se réunirent en une assemblée, qui fut le premier concile de l'Église chrétienne. Il s'y tint, dans la ville de Jérusalem, en un lieu que les Pères croient être le cénacle, dans l'an 51 de l'Incarnation.

Il y avait trois classes différentes de Juifs, participant toutes trois, quoique inégalement, aux prérogatives comme aux espérances du peuple de Dieu [1].

[2] V. Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme,* t. IV, nº 129, p. 206.

C'étaient premièrement les *Juifs de naissance,* fiers de s'appeler encore les enfants d'Abraham. C'étaient, en second lieu, les Juifs prosélytes, les *prosélytes de la justice,* admis dans le judaïsme par la circoncision et les pratiques légales. Une troisième classe d'initiés était appelée du nom de *prosélytes de la porte*, parce que ceux-là n'allaient pas au delà de la porte du temple pour prier. Affranchis de l'observance de la Loi cérémonielle et de la circoncision, ils n'étaient tenus qu'aux préceptes de la Loi naturelle, à l'abstention de l'usage des viandes suffoquées, et à la foi en un Messie réparateur, qui devait ouvrir aux hommes le royaume des cieux.

Ce fut à cette dernière catégorie de croyants que le concile assimila les nouveaux convertis. Il leur interdisait le contact de l'idolâtrie et de l'impureté : c'était la loi naturelle. Il leur interdisait les viandes suffoquées et le sang des animaux : c'était la discipline de ce temps et de ce lieu, et le dernier lien destiné à rattacher encore la Synagogue à l'Église. Mais ces dispositions disciplinaires étaient essentiellement temporaires. Elles devenaient superflues, du jour où l'on aurait rallié les dissidents, comme un échafaudage qu'on fait tomber à terre quand l'édifice est bâti.

Tel fut le sens dans lequel fut rédigée la lettre aux chrétiens d'Antioche, portant promulgation des décrets du concile [1]. La religion primitive, celle des

[1] Act. xv, 23.

Patriarches, avait commencé par être une religion domestique ; celle des Juifs était une religion nationale. Le concile ouvrait l'ère d'une religion catholique, c'est-à-dire universelle, comme elle en porte le nom dans l'Église véritable. Ainsi s'inaugura ce troisième âge du monde, et les derniers demeurants du christianisme juif, réfugiés dans les déserts, cachés dans les montagnes, se perdirent dans les ombres de l'Ébionisme : un siècle plus tard on ne les retrouve plus.

Mais dans ce siècle il y eut une œuvre difficile, œuvre de ménagements, de patience et de douceur, consistant à rapprocher les partis opposés et à fondre l'hellénisme avec le judaïsme. C'est l'œuvre que l'histoire attribue à saint Jean. L'apôtre avait assisté au concile de Jérusalem. Mais sa personnalité s'était effacée devant l'autorité de Pierre, et on n'y mentionne point de discours de lui. Sa pensée est dans sa vie, sa doctrine est dans son livre. Hier il avait rompu la barrière de préjugés et de ressentiments qui séparait Samarie de Jérusalem, demain l'Asie grecque le verra ouvrir à toute race les sources jaillissantes de la vie éternelle; il est le prédicateur de la nouvelle loi, du commandement nouveau, ainsi qu'il s'exprime, et l'on a remarqué, par tout son Évangile, que l'émancipation chrétienne n'a pas d'apôtre plus libéral que lui.

Mais il était le disciple de Celui qui ne voulait pas qu'on foulât aux pieds le roseau déjà brisé, qu'on soufflât sur la mèche de lin fumant encore; et la

même tradition qui nous le montre prêchant la loi de liberté, nous le représente comme un religieux observateur de la loi de ses pères dans ce qu'elle a de compatible avec l'ordre nouveau [1]. On raconte, par exemple, qu'il avait retenu l'usage de faire la Pâque le quatorzième jour de nisan, selon le rit des Juifs; et, quand un dissentiment s'éleva sur ce point dans le IIe siècle, les évêques d'Asie se souvinrent de cet exemple pour s'en autoriser [2]. C'était la Pâque chrétienne, l'immolation rédemptrice du véritable Agneau, que célébrait le disciple; mais, en la fêtant en ce grand jour de ses pères, il faisait ainsi mémoire de l'ancienne alliance, tout en proclamant son abrogation. De même on le verra bientôt, selon le témoignage de Polycrate dans Eusèbe, porter sur le front la lame d'or que revêtait l'ancien grand prêtre dans le temple; c'était encore un hommage aux rites du judaïsme; mais saint Jérôme observe qu'il le faisait en qualité de pontife de Jésus-Christ, qui l'avait consacré son prêtre sur son cœur [3].

Le même caractère de conciliation et de condescendance distingue son évangile. Si l'école de Tubingue a menti à l'histoire en inventant au sein de l'Église apostolique une division chimérique, elle

[1] Apostoli Petrus et Jacobus, et Joannes, religiosè agebant circà dispositionem legis quæ est secundùm Moysem. (S. Iren. *C. Hæres.* III, 12.)

[2] Euseb. *Hist. Eccles.* V, 23.

[3] Ἔτι δὲ καὶ Ἰωάννης ὅς ἐγενήθη ἱερεὺς τὸ πέταλον πεφορηκώς. (Euseb. *Hist. Eccles.* III, 31. Item S. Hieronym. *de Scriptor. eccl.* XLV.)

ne s'est pas trompée du moins en considérant le quatrième Évangile comme un manifeste de paix bien fait pour terminer l'antique dissidence des Juifs et des Hellènes. Dans le même discours à la Samaritaine, où Jean montrait Jésus proclamant que le culte ne serait plus enchaîné à tel lieu ou tel rit, il rapportait ces mots : « Le salut vient des Juifs [1] ! » Cette simple parole n'est-elle pas la pleine reconnaissance des droits de l'ancienne alliance? La gnose, qui voulait voir dans l'ancienne loi des Juifs l'œuvre du principe mauvais, l'eût-elle prononcée, et n'écarte-t-elle pas de l'Évangile de saint Jean le soupçon du gnosticisme même le plus mitigé?

En vain donc a-t-on voulu établir entre l'écrit justement attribué à saint Jean et l'apôtre lui-même l'incompatibilité de doctrines et de tendances qui fait encore la thèse de l'Allemagne moderne [2]. Jean est bien le même partout, dans sa vie et son livre. Où l'on a voulu voir l'opposition des pensées, il n'y a que l'esprit conciliant et doux qui se fait tout à tous pour gagner tout à Dieu. Jean est l'homme en qui les grandeurs de la patrie passée trouvent place à côté des affections plus larges de la patrie de l'avenir. L'Apocalypse sera la glorification suprême de ces souvenirs mêlés à ces espérances. L'adoration du Verbe, l'appel de toutes les nations à la grâce et à la gloire, le sacrifice éternel offert pour tous

1 Quia salus ex Judæis est. *Joan.* IV, 22.

2 Schenkel et Strauss l'ont reprise récemment.

les lieux comme dans tous les siècles, y rappelleront la théologie universaliste du quatrième Évangile; mais à la fin, quand Jean voudra peindre le couronnement des choses dans la gloire, ce sera Jérusalem qui lui apparaîtra brillante de clarté, et les douze tribus seront l'emblème et les prémices de la catholicité de l'Église triomphante.

IV

Peu de temps après le concile, les apôtres songèrent à se partager le monde. On ne saurait assigner avec exactitude ni le lieu ni l'époque de cette dernière et définitive séparation. Baronius et Tillemont ont longuement disserté pour en fixer la date, mais sans produire aucune autorité décisive. N'en faut-il pas conclure, et n'est-il pas plus problable que le départ des frères se fit successivement et sans nulle solennité, chaque apôtre s'en allant où l'appelait l'Esprit-Saint et le besoin des peuples?

Toutefois, quelques-uns ont entouré d'une sorte d'appareil dramatique ce partage, cet adieu et cette dispersion. Le congrès se réunit à Gethsémani même, sous les oliviers. Pierre préside, il harangue l'assemblée, et se tournant vers les quatre points du ciel, il désigne à chacun de ses frères la province qu'il devra conquérir [1]. Dieu ne donne pas cet ap-

[1] Factum est, post assumptionem Domini nostri Jesu Christi Filii Dei vivi in cœlum, ut congregarentur discipuli in Gethsemani, quibus dixit Petrus, etc. (Prochori *Liber de vitâ, mira-*

parat aux grandes choses qu'il fait; et s'il faut un récit de cette journée mémorable, j'aime mieux celui de Lucius qui nous montre Marie, remplie de la plénitude de l'esprit de la Pentecôte, se tenant entre Pierre et Jean comme la présidente d'honneur de ce conseil [1], pendant que tout ce que la terre avait de cœurs à guérir, d'ignorances à éclairer, de crimes à pardonner, se tournait de leur côté pour leur dire : Venez à nous!

Cela fait, ils partirent. Les annalistes décrivent aussi le dernier adieu aux lieux habités et bénis par Jésus, la prière suprême de Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, la bénédiction de Marie aux missionnaires, la communion finale dans la fraction du pain, le départ précipité de Lazare, de Marthe et de Madeleine sur la frêle barque qui devait les jeter à Marseille, puis le dernier embrassement, et enfin un matin, au lever du soleil, les douze voyageurs abandonnant la ville, se dispersant, et chacun disparaissant pour toujours derrière les saintes montagnes.

Saint Chrysostome insinue que saint Pierre et saint Jean, plus unis entre eux, portèrent aussi plus douloureusement que les autres le nécessaire sacrifice de cette séparation. Il estime que c'était à cette nécessité que Jésus avait voulu les préparer à l'avance, quand il disait à Pierre : « Si je veux que

culis et assumptione B. Joannis apostoli; in Bibliothecâ magnâ veterum Patrum, t. VII, p. 107; Parisiis, in-fol., 1644.)

[1] Lucii Dextri *Chronicon;* Lugduni, 1627.

celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? suis-moi ! » Comme s'il avait voulu dire : « Ne saurais-tu vivre séparé de ce cher compagnon? Ne saurais-tu faire ce pénible renoncement pour moi? Laisse-le à son œuvre, et accomplis la

Mais Pierre et Jean le comprirent. Si les corps se
tienne[1]. »
séparèrent, les âmes demeurèrent enchaînées l'une à l'autre « dans le lien de la charité », qui devait longtemps unir l'Orient et l'Occident, dont ils allaient devenir les deux premiers apôtres ! Pourquoi le schisme est-il venu briser ce lien antique? Pourquoi les Églises d'Asie, mortes en se séparant de la source de la vie, sont-elles encore gisantes dans la désolation qui navrait de douleur le grand cœur de Fénelon? Pourquoi le temps de la résurrection de cet Orient en proie à toutes les barbaries ne serait-il pas proche? Rome lui tend les bras; et ne pouvons-nous espérer de voir encore Jean se rapprocher de Pierre, et lui donner la main?

Quelle était, en effet, la part qui venait d'échoir à Jean dans ce partage? Entre le Taurus et le bord de ces fleuves fameux où l'Écriture place le paradis terrestre, s'étend une vaste contrée au sein de la-

[1] Hoc autem faciebat Jesus ut intempestivum illum mutuum affectum tolleret. Quia enim orbis terrarum curam suscepturi erant, non ità copulari eos oportebat : alioquin magnum hinc futurum erat orbi detrimentum. Quamobrem ait illi : Opus tibi commissum est, hoc cura, hoc perfice, pugna, decerta. Quid enim si velim eum sic manere? Tu tua cura et provideas.

S. Chrysost. *in Joan. Homil. ultima, LXXXVIII.*

quelle s'agitaient, depuis plus de trois mille ans, les destinées du monde. L'Orient, père de la lumière, avait été aussi le berceau prédestiné de toutes les grandes choses divines et humaines. Les empires écroulés y avaient de belles ruines; les histoires finies y gardaient de grands souvenirs; un ciel éblouissant y était cependant moins ardent que les âmes; et, même au sein de l'erreur, un profond mysticisme y rappelait le pays des révélations primitives et des saintes visions. En des temps moins reculés, c'était encore l'Asie qui avait vu se lever les deux noms que l'histoire met au-dessus des autres. En dispersant les Juifs, et donnant à la Synagogue sa pleine liberté, Cyrus avait jeté dans ses vastes États les feuillets des Livres saints, et propagé ainsi la doctrine primordiale de l'unité de Dieu. En rêvant l'unité d'une seule patrie, d'une civilisation, d'une même philosophie, Alexandre du moins avait fondé, de l'Indus au Nil, l'unité de la langue. Ce devait être la langue de saint Paul et de Jean. Dans les conseils de Dieu, ces grands hommes n'avaient labouré cette terre, qu'afin que la vérité y fût jetée à pleines mains par « les semeurs de paroles », ainsi que ceux d'Athènes appelaient les apôtres. Ainsi le monde oriental, puis le monde hellénique, enfin le monde romain avaient entendu le cri des précurseurs : « *Parate vias!* Préparez les voies! » Puis, les routes étant ouvertes, les conquérants partirent.

CHAPITRE XI

SAINT JEAN ET MARIE. — L'ASSOMPTION

I

Saint Jean ne se rendit pas immédiatement à son diocèse d'Asie. Un devoir sacré et doux l'attachait à la Judée, où il était retenu auprès de la Mère de Dieu, devenue la sienne par le legs divin de la Croix. Ainsi, malgré le charme élevé de la légende qui fait vivre Marie à Éphèse, la critique doit renoncer à cette supposition pleinement inconciliable avec la tradition, la chronologie et l'histoire [1]. Suivant l'impar-

[1] Cette opinion, d'ailleurs abandonnée aujourd'hui, repose uniquement sur un texte de la lettre synodale, où les Pères du concile d'Éphèse, en 431, énumérant les magnificences de cette ville en parlent de la sorte : « Ἔνθα ὁ θεόλογος Ἰωάννης, καὶ ἡ Θεοτόκος παρθένος, ἡ ἁγία Μαρία. Là Jean le théologien et la sainte Vierge Marie mère de Dieu... » Le verbe manque. Mais c'est gratuitement qu'on y supplée par le mot *résidèrent* que rien n'appelle ici. Ne s'agit-il pas plutôt des deux célèbres sanctuaires de Jean et de Marie, qui étaient, en effet, les deux grandes

tiale et sévère vérité, c'est à Jérusalem que Marie demeura, et c'est là aussi qu'elle mourut[1]. Dans cette hypothèse, la seule que consacrent les faits, elle ne se sépare pas des lieux que les traces de son Fils

églises de cette métropole? (V. M. l'abbé le Hir, *Études religieuses*, du 15 août 1866.)

En second lieu, cette opinion est formellement contredite par saint Épiphane, qui dit : « Lorsque Jean résolut de partir pour l'Asie, aucune écriture n'affirme qu'il emmena la sainte Vierge.» Polycrate, évêque d'Éphèse, dans le second siècle, vantant les gloires de son Église dans une lettre écrite au pape saint Victor, ne parle ni du séjour ni du tombeau de Marie, bien qu'il parle du séjour qu'y avait fait saint Jean. — Les Pères, unanimement, comme nous le verrons, mettent à Jérusalem la mort et la sépulture de la Mère de Dieu.

En vain quelques auteurs, sans en donner les raisons, semblent incliner à faire venir Marie à Éphèse. Baronius hésite, Benoît XIV n'ose choisir entre les deux sentiments; Tillemont, embarrassé, est contraint de recourir à l'étrange hypothèse de deux séjours successifs de Jean et de Marie dans la ville d'Éphèse. C'est le texte mal compris de la lettre du concile qui le jette dans cet embarras.

Mais lui-même est saisi des impossibilités absolues que son opinion présente pour la chronologie. Voici sa conclusion qui le condamne lui-même : « Nous ne saurions croire que saint Jean ait fait aucun séjour considérable à Éphèse avant l'année 65, pour le plus tôt; et supposé que la sainte Vierge eût quinze ans quand elle enfanta le Seigneur, quatre ans avant l'ère commune, elle aurait eu alors 84 ans, et il y a assurément peu ou point d'apparence qu'elle soit venue à Éphèse dans un si grand âge. » (Tillemont, *Hist. eccl.*, t. I, note p. 467.)

[1] Hæc est inclyta civitas David, arx Ecclesiarum, hæc est habitaculum apostolorum. In hâc cum ille Theologus accepisset Deiparam, subministrabat ei quibus opus habebat. In hâc vitam egit Dei mater, postquam surrexit filius à mortuis... (S. Joann. Damascen. *Sermo de Dormitione Deiparæ*.)

Melit. Sardens. Episc. It. apud Bibliothec. Patrum, t. II, p. 202. *Liber de transitu SS. Virginis Deiparæ*. (S. Jérôme infirme la valeur historique de ce livre.)

lui avaient rendues si chers. Là, dans la Ville sainte, mère patrie de la foi et rendez-vous des frères, elle reste avec Jean jusqu'à son dernier jour, y recevant facilement, comme le veut la tradition, la visite des disciples, et leur faisant ses adieux. Puis là encore elle descend, mais pour peu de temps, dans le tombeau qui ne devait pas garder sa dépouille ; et l'on comprend ainsi comment, selon saint Jérôme, le cénotaphe de la Vierge était en vénération dans la vallée de Josaphat, aux mêmes lieux où nos voyageurs le retrouvent, et où les pèlerins le vénèrent encore.

Quelle fut la vie de Marie et de l'apôtre bien-aimé, dans la pauvre maison où Jean l'avait recueillie quand ils descendirent du Calvaire? Nul ne l'a raconté ; et je ne sais même pas si aucune langue humaine eût pu rendre dignement cette conversation qui était dans les cieux. Bossuet en désespère : « De vous dire, s'écrie-t-il, quels étaient les occupations et les discours de Marie pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace. Il est certain, chrétiens, que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle était la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient continuellement à Jésus :

croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire[1]. »

Augustin, à Ostie, assis auprès de sa mère, et contemplant le ciel devant la mer Tyrrhénienne; saint Benoît et sa sœur, passant une nuit d'orage à s'entretenir ensemble des choses de l'autre vie, au pied d'une montagne, peuvent-ils donner l'idée de ces colloques intimes où Jésus était tout, et sur lesquels planait l'invisible présence de Celui qui avait dit : « Quand deux de vous seront réunis en mon « nom, je serai au milieu d'eux. » « Ils priaient, dit Fénelon, et ils changeaient ainsi, en société de pure foi, la société visible qu'ils avaient perdue. Admirables prières, où Marie se consolait par le doux souvenir de tout ce que son cher Fils avait fait de tendre pour elle; prières où elle lui parlait, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir; prières où elle lui expliquait, plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses désirs de voir finir une absence si triste et si rude[2]. »

C'est la consolation de toutes les âmes en deuil. On est séparé soudain, le cœur est solitaire et le foyer est vide, on s'assied tristement à côté des tombeaux; et au lieu des parfums qu'on répandait naguère sur des pieds adorés, il ne reste plus que les tristes et lugubres aromates de la sépulture. C'est la meilleure partie de sa vie qu'on a vue faire un jour

1 Bossuet, *Ier Sermon pour la fête de l'Assomption*, prem. partie.

2 Fénelon, *Sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge.*

son ascension vers le monde des vivants, et l'on reste seul en bas, le regard fixé sur cette cité d'espérance, où l'on a envoyé tout ce qu'on a aimé, tout ce qui mérite de l'être. Mais la communion des saints est plus large que ce monde; car elle embrasse tous les mondes. Les âmes n'ont point de lieu, et elles ne se quittent pas. Si loin qu'on les suppose, elles ont pour se rejoindre deux ailes prêtes à s'ouvrir : le souvenir et l'espérance. Puis il y a la prière, l'autel, la communion, et n'est-ce pas pour tous une grande patrie que le cœur de notre Dieu?

C'était le rendez-vous de Jean et de Marie. On les a représentés reprenant ensemble les traces que le Seigneur avait marquées de son sang, inaugurant ainsi la belle dévotion de toutes les âmes tendres pour le chemin de la Croix. Mais il y a encore, de leur sainte société, une plus belle image. Avant de nous quitter, et afin de ne nous point quitter entièrement, Dieu avait fait ce miracle, de se rendre éternellement présent à ceux qu'il avait aimés. Il se devait surtout à l'amour de sa mère. Comme Jean, comme les apôtres, « Marie persévérait dans la fraction du pain »; et ce n'est pas une fiction qui nous représente la Vierge agenouillée devant l'autel où Jean lui donne l'hostie, en lui redisant la parole que le Seigneur lui avait adressée à la Croix : « Femme, voilà votre fils! »

Près d'eux et avec eux vivait Jacques le Mineur, qui fut, pendant trente ans, évêque de Jérusalem. C'était, même au sein de cette Église primitive si

parfaitement belle, une sainteté d'exception si élevée et si pure, qu'on l'eût dite faite exprès pour la société de Marie et de saint Jean. Les prédilections de l'histoire sacrée sont pour ce fils de Cléophas, que des liens de parenté, constatés par l'Évangile, rattachaient à Joseph et à la mère de Dieu. Il était neveu de Marie [1]. Il y a même des Pères de l'Église orientale, et les plus graves d'entre eux, Origène, Épiphane et Grégoire de Nysse, qui nous racontent comment Jacques, encore tout enfant, avait été élevé à côté de Jésus, par les soins de la Vierge [2]. Du moins est-il certain qu'il fut singulièrement aimé de Jésus-Christ. Il ne fut pas ingrat envers l'auguste parent qu'il chérissait comme un frère et adorait comme un Dieu. Plein de foi dans sa parole, quand

[1] Sa mère s'appelait Marie : Erant autem mulieres inter quas Maria Jacobi Minoris. *Marc.* xv, 40, et xv, 1.

Cette Marie, selon saint Jérôme (*Ep.* 150), est la même qui est appelée, par saint Jean, Marie femme de Cléophas, sœur de la sainte Vierge. (*Joan.* xix, 25.) Ainsi, Jacques serait-il, comme l'appelle saint Paul (*Galat.* i, 19), le frère, c'est-à-dire le cousin du Seigneur, et le neveu de la sainte Vierge. (Item Theodoret. *in Galat.* i, 19, p. 268. S. Chrysost. *in Galat.*, p. 801.)

Jacques le Mineur est aussi appelé fils de Cléophas et fils d'Alphée, ces deux noms étant identiques, selon saint Augustin et Bède. (*In Marc.* lib. I, c. xvi, oper. t. V, p. 113.) Or, selon Hégésippe, ce Cléophas était frère de saint Joseph. (Euseb. *Hist. eccl.* II, xi, et IV, xxii.) C'est un autre lien de parenté reconnu par saint Jérôme et par saint Chrysostome.

V. M. de Valroger, *Introd.*, t. II, p. 346 et sq.; et Tillemont, *Mém. pour l'Hist. eccl.*, t. I.

[2] Origen. *in Cels.* lib. I, p. 35.

Epiphan. *Hær.* LXXVIII, cap. xiii, p. 1045.

Greg. Nyss. *de Resurrect.* ii, p. 413.

il le vit mourir, il se montra publiquement si assuré de le revoir au jour prophétisé, qu'il fit, dit saint Jérôme, le vœu de ne rien manger avant d'être témoin de sa résurrection. Aussi, Jésus glorieux l'avait-il honoré d'une de ses premières visites, que saint Paul mentionne [1]. Il était venu le trouver, ajoute saint Jérôme, s'était assis à sa table, et là, prenant du pain, il l'avait béni pour lui, en lui disant : « Mangez, mon frère chéri, parce que le Fils de l'Homme est ressuscité d'entre les morts [2]. »

Saint Jérôme nous apprend encore que le Seigneur avait communiqué alors à son ami le don d'une science éminente, qui en fit une lumière de l'Église naissante. Mais c'était sa pureté et sa charité surtout qui le rendaient plus semblable à Jean et à Marie. L'historien Hégésippe, le plus ancien de tous, cité par saint Jérôme et par Eusèbe, rapporte qu'il était vierge, consacré au Seigneur dès le sein de sa mère, tout détaché de ce monde, et ne vivant que pour l'autre [3]. On l'avait vu toujours, dès sa

[1] Galat. I, 19.

[2] Dominus ivit ad Jacobum et apparuit ei... Tulit panem et benedixit ac fregit, et dedit Jacobo justo, et dixit ei : Frater mi, comede panem tuum, quia resurrexit Filius hominis à mortuis. (S. Hieronym. *Lib. de Scriptor. eccles., in Jacobo*, t. I. Juxtà Evangelium secundum Hebræos.)

[3] Apud Euseb., lib. II, c. I et VII, 19.

Apud Epiph. *Hær.* LXXVIII, n. 14.

Chrysost. *in Acta apostol. Homil. V*, n. 3, app. t. VII, p. 78.

Hic de utero matris sanctus fuit, vinum et ciceram non bibit, etc... Huic soli licitum erat ingredi sancta sanctorum; siquidem vestibus laneis non utebatur, sed lineis; solusque in-

première enfance, rigoureux sectateur de la règle des Nazaréens, s'abstenir de toute viande, ne boire que de l'eau, et pratiquer, au sein de la famille de Jésus, la pénitence que Jean-Baptiste prêchait dans le désert. Il était, comme saint Jean, l'apôtre de la charité : « Mes frères, écrivait-il, gardez-vous de « vous nuire en rien les uns aux autres. Celui qui « médit de son frère, ou qui juge son frère, trans- « gresse et juge la Loi qui le jugera un jour. » « La religion pure, la religion immaculée, aux yeux « de Dieu notre Père, c'est de visiter les orphelins « et les veuves dans leurs tribulations, et de se « conserver sans tache au sein du siècle [1]. »

Aussi ce nom de Juste qu'il porte dans l'Évangile, lui était-il donné par l'unanimité des Juifs comme des chrétiens. Témoins de sa vertu, les Juifs lui attribuaient le salut de la ville, l'appelant même, dit-on, « le boulevard de son peuple [2]. » Dans une année de sécheresse, nous dit saint Épiphane, à peine le saint avait-il levé ses mains au ciel, que la pluie était venue désaltérer la terre. Le Talmud lui-même rapporte que le Juif Éligazer avait été guéri de la morsure d'un serpent, par la prière de Jacques et au nom de Jésus [3]. Enfin Josèphe en parle avec une sorte

grediebatur templum; et fixis genibus pro populo deprecabatur. (Hegesip., apud S. Hieronym. *Ex catalogo scriptor. eccl.*)

1 Jacob. I, 27.

2 Ωβλιὰς περιόχη λαοῦ.

3 Apud Baron. *Annal. Eccl.*, ad an. 63, § 8. V. aussi Tillemont, *Mém.*, t. I, p. 373.

de religion, attribuant à sa mort tous les maux de son peuple. Une vertu sortait de lui, et je ne sais quel reflet de la physionomie du Juste par excellence est restée sur ce juste, le pontife et le pasteur de l'Église du cénacle, si parfaitement digne d'être, avec saint Jean, de la parenté et de la société de la Mère de Dieu.

Saint Ignace le martyr faisait-il aussi partie de cette société sainte? Faut-il en croire ses lettres, écrites à saint Jean, aujourd'hui unanimement rejetées par la critique, mais citées au moyen âge par saint Bernard, puis par Denys le Chartreux [1]?

Nous aimerions à croire que ces lettres sont authentiques. On y verrait le jeune saint, apprenant aux pieds de l'apôtre bien-aimé le mystère de l'Évangile, et Marie confirmant dans cette âme énergique autant que virginale les leçons qui le devaient préparer au martyre. On y verrait cette Vierge « secourant les malheureux, consolant les affligés, réunissant en elle la tendresse de la nature humaine avec la sainteté de la nature angélique [2] ». Enfin on

[1] V. S. Bernard. *Serm. VII in Psalm. IX.*

Dionys. Carthus. *in Commentar. in Dionys. Areopagit. de divinis nominibus.*

Baron. *Annal. Eccl.*, an. 109, § 34.

L'authenticité de ces lettres est discutée dans Cotellier, *Patres ævi apostol.*, t. I.

Tillemont, *Mémoires*, t. II, p. 192.

Elles sont généralement réputées apocryphes.

[2] Maria miseris et afflictis condolet coafflicta, et subvenire non pigrescit. In Mariâ matre Jesu humanæ naturæ natura san-

entendrait Ignace, devenu plus tard l'apôtre d'Antioche, demander à revoir la ville de Jérusalem et la sainte famille.

« Qui ne se réjouirait, est-il dit dans une lettre « adressée à saint Jean, qui ne se réjouirait de voir « et d'entretenir celle qui a enfanté de son sein le « vrai Dieu?

« Je voudrais voir aussi le vénérable Jacques, « surnommé le Juste, si semblable à Jésus par sa « vie, par son entretien et même par son visage, « qu'on le prendrait pour le frère jumeau du Sei- « gneur. En le voyant, je croirai voir les traits « mêmes de Jésus-Christ.

« Enfin, je souhaite de voir tous les saints et les « saintes. Qui m'arrête, qui me retarde ici? Mon « bon Maître, commandez que je vienne vers « vous [1]. »

Sans doute il nous serait doux de pénétrer ainsi dans la vie de Marie, et de pouvoir contempler de plus près cet idéal de l'humaine perfection. Toute-

ctitatis angelicæ sociatur. (*Epist. S. Ignat.,* in Bibliothecâ maximâ Patrum, t. I, p. 75.)

[1] Quem enim non delectet videre eam et alloqui quæ verum Deum de se peperit, si nostræ sit fidei et religionis amicus?

Similiter et illum venerabilem Jacobum qui cognominatur Justus, quem referunt Christo Jesu simillimum facie et vitâ et modo conversationis, ac si frater esset gemellus? Quem dicunt si videro, video ipsum secundum omnia corporis ejus lineamenta Christum Jesum.

Præthereà cæteros sanctos et sanctas. Hic quid moror? Cûr detineor? Bone præceptor, properare me jubeas et valeas. (*Epist. S. Ignat.,* ibid., p. 75.)

fois le vrai signe et l'excellence propre de cette perfection, n'est-ce pas précisément d'être demeurée cachée; et la silencieuse obscurité de cette vie, n'est-elle pas pour le monde un plus haut enseignement et un meilleur exemple?

Cependant il était réservé à Marie d'avoir aussi sa part dans le témoignage de la vérité. Aux souvenirs personnels qui pouvaient s'effacer ou se pervertir, le Fils de Dieu inspirait aux disciples de substituer le récit écrit de son histoire. C'est dans ce temps-là que furent rédigés les Évangiles, les trois premiers du moins, et Marie n'y devait pas demeurer étrangère. Outre qu'elle se trouvait être le témoin le plus constant d'une existence dont rien ne lui avait échappé, il y avait tels faits de la vie de Jésus dont la connaissance était personnelle à sa mère, et dont conséquemment le récit dans l'Évangile accuse son témoignage nécessaire et manifeste.

Quel autre que Marie, et, d'ailleurs, qui mieux qu'elle aura pu faire connaître le mystère de l'Incarnation, de l'Annonciation, les promesses de l'ange, la visite à Élisabeth, l'hymne que Dieu lui avait inspiré en ce jour, la crèche de Bethléhem, l'adoration des anges, des bergers et des mages, la présentation au temple, le cantique de Siméon, la fuite en Égypte, l'enfant Jésus retrouvé au milieu des docteurs, toutes choses dont Marie avait seule le secret? « Elle les avait conservées, les repassant *dans son cœur,* » observe l'évangéliste qui les a racontées, comme si par cette parole il eût voulu

indiquer comment la connaissance lui en était directement et fidèlement transmise.

Cette remarque est de saint Luc[1]; et c'est lui surtout, presque lui uniquement, qui s'est fait l'historien de cette première période de la vie de Jésus. Or, des trois écrivains qu'on nomme synoptiques, il est également celui qui paraît avoir eu personnellement des rapports avec la mère de Dieu. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus connu que la tradition qui représente saint Luc, peintre et évangéliste, reproduisant les traits augustes de Marie? Lui-même a raconté, dans ses Actes des apôtres, qu'étant descendu dans la ville de Jérusalem, il était venu vers Jacques, et s'était mis ainsi en relation directe avec la sainte famille[2]. Or, là, qui pouvait mieux l'informer que Marie? Il ne la nomme pas; mais saint Irénée, Eusèbe, et plus tard saint Jérôme nous le montrent recevant ses inspirations non-seulement de Paul, son maître, mais des premiers témoins de la vie du Seigneur[3]. Si, comme tout le fait croire,

[1] Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. *Luc.* II, 51.

[2] Et cum venissemus Jerosolymam, libenter exceperunt nos fratres.

Sequenti die introibat Paulus nobiscum ad Jacobum, omnesque collecti sunt seniores. *Act.* XXI, 17, 18.

[3] Λουκᾶς... τῷ εὐαγγελίῳ, ὃ καὶ χαρᾶξαι μαρτύρεται, καθὰ παρέδοντο αὐτῷ οἱ ἀπ'ἀρχῆς αὐτόπται καὶ ὑπήρεται τοῦ λόγου. (Euseb. *Hist. eccl.* III, 4.)

S. Iren. *adv. Hær.* III, x, p. 1.

S. Hieronym. *de Vitâ illustr.* c. VII.

S. Chrysost. *in Matth. Hom. I, n.* 3.

Marie fut de ce nombre, et la première entre ceux qui enrichirent l'histoire de Jésus-Christ, c'est donc légitimement que l'Église la nomme la reine des Évangélistes, et un sentiment plus tendre se mêle à l'adoration quand, lisant ces saintes pages, on se dit qu'elles purent être inspirées par ce cœur, et qu'une mère divine a dicté ces mémoires sur l'enfance de son Fils.

Maintenant se peut-il que la société de Marie ait été sans action sur l'Évangile de saint Jean? Celui des Évangélistes qui fut le plus à elle eût-il été le seul à ne point ressentir le bienfait de son commerce? Cette pénétration des mystères de la foi, ces profondes intuitions de l'âme de son Maître qui étonnent dans l'apôtre, ne devaient-elles pas se trouver premièrement en Marie? L'éternel mot de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde! » ne devait-il pas remplir l'entretien de la Mère et du disciple de Jésus avant de remplir toutes les pages de l'Évangile? Origène l'insinue clairement quand il dit : Cet Évangile est si intime que celui-là seul a pu en percevoir le sens qui a reposé sur la poitrine de Jésus, et *recueilli sa mère* [1].

Que ceux-là entendent ces choses qui savent lire jusqu'au fond dans les lettres de Dieu, sous l'interprétation lumineuse de son regard, dans ces veilles recueillies où le cœur prête l'oreille et distingue toute

[1] Cujus sensum percipere nemo potest nisi qui suprà pectus Jesu recubuerit, vel acceperit à Jesu Mariam. (Orig. *in Joan.*, op. t. II, p. 6, A.)

voix. On pourra comprendre alors que, si cet Évangile est le foyer de telles ardeurs et de telles clartés, c'est qu'en lui ont convergé les feux de ce que Dieu a fait de plus admirable dans l'ordre spirituel : le génie d'un ami et le cœur d'une mère.

II

Cependant la vie de Marie n'était pas sur la terre. De même qu'il y a de grandes plantes dont les racines, de plus en plus profondes, font éclater le vase qui leur sert de prison, de même il y a de grandes âmes qui minent sourdement et finissent par briser sans bruit leur enveloppe, qui ne les peut contenir. On avait conservé dans la primitive Église le souvenir de ce qu'était, à cette époque de sa vie, la physionomie de la Mère de Dieu. C'était déjà comme une apparition du ciel descendue sur la terre. « En toutes choses, disait d'elle l'historien Nicéphore, d'après saint Épiphane, elle portait la gravité, la dignité, l'honneur, parlant peu, et seulement quand il en était besoin, se prêtant volontiers à écouter les autres, humble, douce et affable, rendant à chacun le respect qui convenait. Elle ignorait le rire, le trouble et l'emportement : mais le mal lui faisait horreur. Ses yeux étaient ardents, mais creusés par les larmes, ses mains transparentes et pâles, tous ses traits allongés par l'habitude de souffrir [1]. » C'était un nouveau genre de

[1] Nicephor. Callist. *Hist. Eccl.* lib. II, cap. II.

beauté immatérielle, mélange de douceur et de force, de résignation et d'espoir, laquelle n'est autre chose que la forme de l'âme, et qui allait devenir la physionomie particulière des saints.

« Dans une pareille tristesse, comme l'observe Bossuet, c'était un vrai miracle que Marie pût vivre séparée de son Fils bien-aimé. Son amour était si ardent, si fort et si enflammé, qu'il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de son corps. Il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. »

L'âme partit un jour. « Comment est-il arrivé que l'amour lui a donné le coup de la mort? Ce fut lorsqu'il en vint, s'étendant toujours, à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir. — Va, mon fils, disait ce roi grec, étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. — O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel ; ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu ; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir[1]. »

Ce fut quelques années après la dispersion des apôtres qu'arriva la bienheureuse mort de la Mère

1 Bossuet, Ier *Sermon pour la fête de l'Assomption*, prem. partie.

de Dieu. Il serait difficile d'en préciser l'époque. Baronius la recule en l'année 48, la sixième de Claude, la quatrième du pontificat de saint Pierre, quatorze ans après la passion, sous le consulat de C. Valerius l'Asiatique et de M. Valerius Messala. Il se fonde sur un passage de la Chronique d'Eusèbe supprimé par Scaliger, et dont Tillemont infirme l'authenticité [1].

Nicéphore, moine grec du XIV[e] siècle, est de la même opinion. Dans la variété des récits qui nous sont donnés de ce trépas glorieux, c'est le sien qui nous paraît résumer les traits généraux qui constituent l'histoire et qui la dégagent de la légende. C'est également le sien qui a les meilleures garanties d'authenticité s'il est vrai qu'il le doit à d'anciens documents émanés des lieux mêmes qui furent le théâtre de la mort de Marie. Il assure, en effet, que ce récit lui était venu de l'évêque Juvenalis, patriarche de Jérusalem, qui, quatre siècles après l'assomption, en avait fait le rapport solennel à Pulchérie, femme de l'empereur Marcien, alors que celle-ci cherchait le corps de la Mère de Dieu pour le déposer dans l'église récemment bâtie par elle, en l'honneur de la Vierge, dans le quartier de Blachernes [2].

[1] Baron. *Annal. Eccl.*, an. 48.

Tillemont, *Mém. pour l'Hist. Eccl.*, t. I, note XIV, sur la sainte Vierge.

[2] Τοὶ δὲ καιροῦ ἐπιστάντος, ἐν τῇ Σιὼν σκίμποδος ἀνεκλίνετο.

Καὶ παρῆν μὲν Ιωάννης ὁ τάυτην εἰσοικισάμενος, καὶ ὅσον ἐν Ιεροσολύμοις διαφανές· ἅι τε φίλαι καὶ γένει προσήκουσαι.

Or voici ce qu'il dit :

« En ce temps-là un ange fut envoyé à Marie par son Fils, afin de la prévenir que le temps était venu de s'en retourner vers lui, de même qu'autrefois l'ange l'avait avertie que Dieu viendrait en elle.

« Ayant appris par lui que son jour était proche, son cœur se remplit d'une très-grande joie; et, en ayant fait part à ses amis et à ses parents, elle se disposa à ce dernier départ. Puis bientôt après elle dut se mettre au lit, dans la demeure qu'elle occupait sur la montagne de Sion.

« Là se trouvait saint Jean, qui l'avait recueillie, et avec lui tout ce que Jérusalem renfermait de chrétiennes illustres, attachées à Marie par la parenté, la vénération ou l'amitié.

« Alors Marie donna l'ordre au disciple vierge et aux autres assistants de distribuer ses deux tuniques à celles des veuves de son voisinage qui l'avaient entourée d'un plus pieux amour.

« L'entendant parler de la sorte, tous versèrent

Καὶ τῷ παρθένῳ σὺν ἄλλοις ἡ πάρθενος ἐπέταττε, τοὺς δύο ταύτης χιτῶνας ταῖς εκ γειτόνων χήραις... παραχεῖν.

Δακρύων ἐπὶ τούτοις χύσις ἔῤῥει πόλλη, τὴν ἐκείνης στέρησιν πάντων ὀδυρομένων.

Εἶτα κάτεισι μὲν ὀυρανόθεν ὁ ταύτης ὑιὸς σὺν ἀγγέλων ἀπείρῳ στρατῷ, ψυχὴν ἐκείνης τὴν ὄντως Θείαν ἀναληψόμενος. κ.τ.λ.

Τὸ πάνσεμνον καὶ ἡλίου καθαρώτερον διαθεμένη καὶ χηματίσασα σῶμα· « Γένοιτό μοι αὖθις κατὰ τὸ ῥῆμά σου, » ἐπείπουσα ταῖς ἐκείνου φίλαις χέρσιν, ὡς ἐν ὕπνῳ παρατίθησι τὴν μακαρίαν ἐκείνην ψυχήν.

(Nicephori Callisti *Hist. eccl.* lib. II, cap. XXI, p. 168; Paris, in-fol., 1830.)

une grande abondance de larmes sur la solitude où allait les laisser le départ de Marie.

« Ensuite son divin fils descendit du haut des cieux, avec l'innombrable armée des saints anges, pour recevoir cette âme toute céleste.

« Les apôtres également s'étaient rassemblés de toutes parts, et Marie, les voyant qui tenaient autour d'elle des torches allumées, leur faisait ses adieux dans une vive allégresse, rendant grâces à son fils.

« Puis elle se laissa retomber mourante sur son lit, éleva les mains gravement et religieusement, et, disposant dignement son corps vénérable et plus pur que le soleil : « Qu'il me soit fait encore selon votre parole, » dit-elle; et à l'instant elle sembla s'endormir.

« C'est ainsi qu'elle remit, au milieu de ceux qui lui étaient le plus chers, son âme bienheureuse. »

Un témoin oculaire, Denys l'Aréopagite, ou l'auteur très-ancien des œuvres qu'on lui prête, célébrant la gloire de son maître Hiérothée, complète ce récit par le passage suivant :

« Nous vînmes, dit cet écrivain, nous vînmes avec lui, et beaucoup d'entre les frères, pour contempler le corps sacré qui avait produit la vie et porté Dieu. Alors tous les pontifes, chacun à sa manière, célébrèrent la bonté toute-puissante de Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. En ce moment Hiérothée surpassa tous les autres prêtres de l'assemblée. Il paraissait ravi, transporté, hors

de lui-même par le spectacle des merveilles dont il était témoin. Et ceux qui en ce jour l'entendirent le regardèrent comme un homme inspiré du ciel et le digne panégyriste de la Divinité. Mais pourquoi vous redire ce qui fut prononcé en cette glorieuse assemblée? Laissons ces entretiens mystiques, qu'on ne doit pas divulguer aux profanes; toute parole vient mal après celle de mon Maître [1]. »

« Cependant les apôtres et ceux qui étaient là, continue Nicéphore, entouraient en cercle le corps de la bienheureuse, qu'ils baisaient religieusement.

« Les aveugles y retrouvaient la vue, l'ouïe était rendue aux sourds, les paralytiques s'étonnaient de marcher, et par son attouchement les malades étaient guéris.

« Ses obsèques furent célébrées. On tenait devant elle des flambeaux, ou brûlait des parfums, on répandait des fleurs; les anges du ciel précédaient ou suivaient son cercueil.

Les Pères et les apôtres récitaient des hymnes merveilleuses, et, portée par les mains des disciples eux-mêmes, cette arche d'alliance spirituelle s'avançait de Sion à Gethsémani.

« Parvenue à Gethsémani, elle y fut, comme son fils, déposée dans le sépulcre. Mais ce fils l'en tira

[1] S. Denys, *Des Noms divins*, ch. III, n. 2, p. 368 de la traduction de Mgr Darboy.

Cité déjà par saint André de Crète, *in Dormitione S. Mariæ*, apud Bibliothecam Patrum, t. X, p. 655.

pour la transporter au paradis, où est planté l'arbre de vie, et où elle est encore pour des desseins connus du Dieu qui a fait ainsi[1]. »

III

Marie ne demeura donc point dans le tombeau. Sans doute son assomption n'est point un dogme que l'Église impose à notre foi[2]; mais c'est une croyance qui est sortie de son cœur, et qui a sa raison théologique, indiscutable, dans le double privilége de la conception immaculée et de la maternité divine de la Vierge. « Elle fut incorruptible, parce qu'elle était pure, comme l'explique l'évêque de Meaux. Dieu est venu en cette chair, charmé par sa pureté; il l'a aimée jusqu'à s'y enfermer neuf mois, s'incorporer avec elle, prendre racine en elle, comme parle Tertullien. Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant

[1] Ὡς δὲ καὶ τὴν Γεθσησαμή κατέλαβον, τάφῳ μὲν...δέδοται, διὰ ὑίου δὲ πρὸς τὰ θεῖα σκηνώματα μετατίθεται· λόγοις οἷς οἶδεν ὁ ταῦτα δράσας Θεός. Ἐν αυτῷ τῷ Θείω δηλαδὴ παραδείσω, ὅπου δὴ καὶ τὸ ξύλον πεφύτευται τῆς ζώῆς.

[2] Porrò Dei Ecclesia, in eam partem propensior videtur ut unà cum carne sit in cœlum assumpta... Quæ quidem sententia cùm plurimorum theologorum, tùm etiam communi sensu fidelium recepta videtur. (Baronius, *Note au Martyrol. Rom.*, 15 août.)

Sur l'assomption du corps de Marie dans le ciel, V. Philippe et François Strozzi, Jacques Gaudin, Nicol. Ladvocat; Billiard. *Repetitæ Vindiciæ pro assumptione B. M. V.*

aimée, mais il la transportera dans le ciel tout ornée d'une gloire immortelle [1]. »

Mais, s'il n'y a rien de plus constant et de mieux fondé que la croyance à l'assomption de Marie, il n'y a rien de plus varié que les textes qui nous la racontent.

Le premier qui en parle est un fragment syriaque du musée Britannique, sur les *obsèques de la Vierge*, qui doit certainement remonter au ve siècle. Selon ce livre, c'est l'archange saint Michel que Dieu charge d'enlever le corps de Marie, et de le transporter dans le paradis terrestre, où s'accomplit le miracle de sa resurrection [2].

Dans un manuscrit cophte récemment publié et traduit en français, Marie a demandé à n'être pas touchée par le sceptre de la mort. Aussi, dès que l'ange funèbre se présente pour l'atteindre, la Mère de Dieu se réfugie entre les bras de son fils, qui prend l'âme pour le ciel, et fait déposer le corps dans la vallée de Josaphat, où il ne doit rester que quelques instants [3].

Suivant le livre de Méliton, ou du moins attribué au saint évêque de Sardes, ce sont les apôtres qui

[1] Bossuet, *Sermon pour le jour de l'Assomption.*

[2] Dr W. Wright, *Contribution to the apocryphal literature of the New Testament.* London, 1865. — Obsequies of the holy Virgin.

[3] Zoega, *Catalogus codicum Copticorum musæi Borgiani.* Romæ, 1810, in-fol., n. CXX, p. 223.— M. Dulaurier a traduit ce fragment en français, dans le recueil intitulé : *Fragment des révélations apocryphes de saint Barthélemy.* Paris, 1835.

prient le Seigneur de ressusciter sa Mère, dont les anges, en effet, emportent le corps dans le ciel [1].

Le livre qui porte le nom de Joseph d'Arimathie contient plus de détails : Thomas, surnommé Dydime, n'arrive qu'après la mort de la Mère de Dieu; il se fait ouvrir le tombeau, et, le trouvant vide, il raconte que Marie lui est apparue s'élevant dans les airs, et portée par les anges. C'est également la tradition que suit Nicéphore.

« Cependant, écrit-il, les apôtres étaient sur le point de s'en retourner, quand l'un d'eux, qui était Thomas, n'étant venu que trois jours après la sépulture, se fit ouvrir le tombeau, afin de contempler le corps sacré de la Vierge.

« Quand on l'eut ouvert, le corps ne s'y trouva point. Les linges de l'ensevelissement restaient seuls pliés et rangés en un lieu, comme jadis on avait vu au tombeau de Jésus. Un parfum délicieux s'exhalait du sépulcre, que les disciples baisèrent et refermèrent ensuite avec vénération. »

Il n'y avait plus rien de Marie sur la terre. C'est dans les hauteurs du ciel que le mystère se couronne; il se dérobe à nos yeux; mais pour y pénétrer, le génie de l'éloquence et le génie de l'art, inspiré par l'amour, nous prêteront leurs ailes.

[1] C. Tischendorf, *Apocalypses apocryphæ.* A la suite de quatre apocalypses apocryphes, se placent, dans ce recueil, trois récits de la mort de la sainte Vierge.

Le premier est écrit en grec et attribué à saint Jean l'Évangéliste. Les deux autres sont en latin, l'un sous le nom de Joseph d'Arimathie, l'autre sous celui de Méliton de Sardes.

De son regard d'aigle, Bossuet perce le nuage, et suivant ce long cortége de prophètes répétant à la Vierge triomphante les oracles désormais réalisés en elle : « Pour moi, s'écrie-t-il à la fin de son discours, s'il est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : « Il sortira une étoile de Jacob, et une branche sortira d'Israël. » Isaie, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils. » Ézéchiel reconnut cette porte close par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et, au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique : « Je vois à votre droite, ô mon Prince, une reine en habillement d'or enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi est intérieure, elle est néanmoins parée d'une broderie toute divine. Les vierges, après elle, se présenteront à mon Roi, on les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse. »

« Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie

infinie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé le néant de sa servante, et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse. »

« Voilà quelle est l'entrée de la sainte Vierge. La cérémonie est conclue; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son fils, dans le midi éternel dont parle saint Bernard [1]. »

Il n'y a qu'un tableau qui l'emporte sur celui-là, c'est celui où le frère Angelico de Fiesole a représenté, le lendemain d'une extase mystique, le couronnement de la Vierge par la Trinité sainte. Le ciel s'est ouvert, Marie est arrivée au faîte de la gloire; les jeunes anges aux longues robes, une flamme sur le front, agitent autour d'elle leurs brillantes ailes de pourpre; la famille des saints de la tribu dominicaine est au bas, et la salue dans les hauteurs sereines où elle est allée régner. Mais elle ne triomphe point, elle se recueille dans l'étonnement de son bonheur. Elle ne tire pas de son âme l'hymne du *Magnificat,* comme Bossuet le suppose, elle semble plutôt se demander, comme autrefois au jour de l'Annonciation : « Comment cela se peut-il faire? » Mais son fils lui répond en lui plaçant lui-même la couronne sur le front. Voici qu'il lui tend les bras, ils ne se quitteront plus! La famille est complète : car quel est ce jeune saint qu'on remarque au premier plan, aux longs cheveux blonds,

[1] Bossuet, *Sermon pour la fête de l'Assomption.*

le visage fixé sur ce spectacle, et dont les traits, tournés vers le fils et la mère, ne se laissent pas voir? N'avez-vous pas reconnu l'extase de saint Jean?

Dans un des textes anciens que nous avons indiqués, il est dit que Marie, au moment de mourir, appela une de ses compagnes, et lui légua sa ceinture. La ceinture de Marie était en grande vénération dans l'Orient. C'est du moins l'emblème des pudiques vertus dont elle laissait, en partant, l'héritage à la terre. Ce vêtement de pénitence, de chasteté et d'honneur que la Vierge immaculée laisse tomber ici-bas en remontant au ciel, des milliers d'autres vierges le recueilleront, le ceindront avec générosité, le porteront avec bonheur. Il embellira leur vie, il gardera leur jeunesse, et de lui rayonnera toute grâce dans le temps, toute gloire dans l'éternité.

16

CHAPITRE XII

SAINT JEAN A ÉPHÈSE. — LES ÉGLISES D'ASIE

I

Lorsque Marie eut été enlevée dans le ciel, que tous les frères furent partis, et que la patrie juive, troublée par les discordes, profanée par le paganisme des mœurs, abaissée dans sa foi par les Iduméens, et dans sa liberté par les procurateurs Félix, Festus, Albinus, et plus tard Gessius Florus, lui parut incliner à ces désolations que le Maître avait prédites, Jean se résolut de quitter aussi Jérusalem, et de chercher un autre champ à la sainte semence.

Ce ne fut guère que vers l'année 56 de Jésus-Christ que l'apôtre saint Jean s'embarqua pour l'Asie, et commença à fixer son séjour à Éphèse[1].

[1] Sur le départ de Jean pour l'Asie et Éphèse, voyez :
S. Ignat. martyr. *ad Ephesios*.
Clem. Alexandr., apud Euseb. *Hist. eccl.* lib. III, c. I.
Origen. *in Genesim* lib. III.

Du moins il est certain que deux ans auparavant il n'y était point encore venu, puisque les Actes, racontant le séjour que saint Paul y fit à cette époque, ne font nulle mention de Jean.

Un Grec du IVe ou du Ve siècle écrivit, sous le nom usurpé de Prochore, un récit apocryphe des voyages de saint Jean [1]. Bien des invraisemblances déparent cette histoire, que l'amour du merveilleux égare trop souvent en des inventions indignes de ce grand sujet. Elle obtient cependant une certaine croyance dans l'Église d'Orient, et quelques-uns des faits qu'elle expose ne semblent pas dénués de tout fondement.

Elle nous montre l'apôtre s'embarquant à Joppé, qui était, en effet, le grand port de la Palestine, en suivant de préférence les lieux qu'avait déjà

S. Gregor. Naz. *Orat. ad Arian.*
S. Chrysost. *Homil. I in Joan.*
Polycrat. *ad Papam S. Victor.*, etc.

[1] Un manuscrit grec de l'histoire de Prochore a été trouvé en 1854, dans la bibliothèque du couvent de Patmos, par M. V. Guérin, de l'école d'Athènes, qui présenta sur ce sujet un mémoire à l'Institut : *Descriptions de l'île de Patmos et de l'île de Samos*, par V. Guérin, in-8o, Paris, chez Durand, 1856. Ce manuscrit a été depuis vendu au musée Britannique.

Un volume semblable se trouvait aussi dans un des monastères du mont Athos.

Cette légende a été traduite en latin dans le t. VII de la *Magna Bibliotheca veterum Patrum*, p. 107. Nous ne la citerons qu'avec la plus grande réserve, et seulement lorsqu'elle sera confirmée par de plus sûrs témoignages.

Nicétas, évêque de Thessalonique, a suivi et complété le texte du faux Prochore. Un exemplaire grec s'en trouvait également dans la bibliothèque de Patmos.

visités l'Évangile. Sur cette route, saint Jean, sortant de Jérusalem par le bourg d'Emmaüs, rencontrait Lydda, où Pierre avait guéri le paralytique Ænaias ou Énée, qui croyait dans le Seigneur. A Joppé même résidait la famille de Dorcas, cette jeune chrétienne ressuscitée par Pierre, à la prière des pauvres qu'elle avait tant aimés. L'apôtre la trouva environnée des veuves auxquelles elle avait consacré sa nouvelle et miraculeuse existence. Ce fut dans sa maison qu'il passa plusieurs jours au milieu des disciples. Puis un navire venant d'Alexandrie ayant relâché dans le port, Jean y prit passage et fit voile pour les côtes de l'Asie Mineure, qui n'est pas loin de là [1].

On dit qu'une tempête jeta l'homme de Dieu sur le rivage même où est bâtie Éphèse.

Dans cette belle Ionie, riche de son commerce, de ses souvenirs et de ses arts, merveilleusement placée entre le vieil Orient et l'Europe devenue alors la maîtresse des choses, Éphèse était le centre le plus florissant de ce temps et de cette contrée. Elle devait son origine à une colonie athénienne qu'avait débarquée en ces lieux Androclos, fils de Codrus. C'était l'Athènes du Levant. Ruinée successivement par les tremblements de terre et par les incendies, rebâtie aux frais communs de la Grèce

[1] Mansimus in Joppe tribus diebus in domo Tabithæ. Cùm autem venisset navis ab Ægypto, ascendimus ut navigaremus in Asiam. (In Prochori Περιόδῳ τοῦ Ιωάννου. Bibl. Patr., t. VII, p. 107.)

entière, favorisée par Alexandre, affranchie par Auguste, fière de la pléiade de poëtes, de savants, de rhéteurs, de peintres et de jurisconsultes qu'elle avait vus naître, Hipponax, Artémidore, Parrhasius, Apelles, elle méritait bien d'être nommée par Pline le flambeau de l'Asie [1].

Cinq cents villes semées sur ce fortuné rivage rayonnaient autour d'elle, raconte Philostrate. C'étaient les villes lydiennes de Sardes, de Thyatyre, de Tralles, de Magnésie, devenues entièrement grecques de mœurs et de langage [2]. Plus haut, dans la Mysie, Cyzique réunissait sur sa rive charmante tous les riches Romains curieux de beau soleil, d'élégances et de plaisir. Là s'élevaient aussi Alexandrie de Troade, où César avait pensé naguère à transférer le siége de l'empire; Pergame, jadis célèbre par le trésor des lettres non moins que par l'opulence proverbiale de ses rois; au-dessous, dans la Carie, Alabanda, patrie des mimes et des chanteuses, abaissée à ce point par la volupté, qu'elle fut la première ville qui consacra un temple à la divinité oppressive de Rome [3]. Halicarnasse s'était

[1] *Lumen Asiæ.* (Plin. *Hist. natur.* lib. V, 29, 31.)
V. Diogen. Laert. *in Ephes.*
Apud S. Chrysost., t. XI, p. 9, *Argum. in Joan.* : « Plurimi ex philosophis qui in Asiâ floruerunt, illic erant; nam dicitur quidem et indè fuisse Pythagoras. Samos enim undè ortus erat, ionica est insula. Parmenidem quoque et Zenonem, et Democritum, et multos nunc adhuc illic inveneris philosophos.

[2] Philostrat. *Vitæ Sophist.*, p. 56.

[3] Tacit. *Annal.* lib IV, cap. LVI.

relevée de la ruine que lui avait infligée la colère d'Alexandre. Cnide étalait alors, sous un ciel admirable, ces monuments de marbre dont les débris font encore l'étonnement des voyageurs. Enfin plus près d'Éphèse, et comme ses satellites, on voyait resplendir, dans un rayon d'à peine cinquante à soixante milles, Priène, Milet, Héraclée, Smyrne, Phocée, Colophon, Clazomène, l'île de Samos, tout ce rivage héroïque que les Grecs appelaient leur *Pan Ionicon,* et que rendent immortels l'histoire et l'épopée, Hérodote et Homère.

Entre toutes ces villes Éphèse était reine. De sa colline de Pirone, dont Pausanias a loué le sol fertile, elle descendait par gradins au bord de la mer Égée, en suivant les rives rafraîchies du Caïstre, dont le lit s'élargissait près d'Éphèse, et soulevait des îles de verdure. Dans l'enceinte de la cité, le petit lac de Pégase, le cours du Phryrites, la fontaine de Callipie, entretenaient, dans l'été de cet ardent climat, une température d'une extrême douceur [1]. Philostrate parle aussi du Xyste, où l'on avait coutume de faire des courses, et où l'on allait voir s'égorger les gladiateurs [2]. Enfin, au-dessus de la ville, les collines Cilbiennes inondées de lumière; au-dessous, les deux promontoires du golfe de Colophon; le port semé de voiles, et la mer semée d'îles, donnaient à ce tableau le grand cadre qui

1 Strab. *Geograph.* lib. XIV.
2 Philostrat. *Vita Apollon. Thyan.,* t. I, lib. IV, cap. I.

seul était digne de lui : l'infini des montagnes, de la mer et du ciel.

Ce n'était certes aucune de ces magnificences qui avait attiré l'apôtre saint Jean à Éphèse. Comme Rome, comme Athènes, Antioche et Alexandrie, Éphèse, grand entrepôt d'affaires et foyer de doctrines toujours incandescentes, était de plus une sentine de superstition religieuse et de perversion : c'était le boulevard du polythéisme en Ionie [1].

Grandement discrédité dans sa mythologie, le paganisme possédait encore deux éléments qui, chez de tels peuples, devaient lui assurer une longue vitalité : la beauté de son culte, et la facilité de sa morale. La religion d'Éphèse possédait l'une et l'autre de ces séductions. La Diane Artémis était une des plus vieilles divinités pélasgiques. C'était la molle Astarté des religions de l'Asie qui, toutes, comme on sait, faisaient leur Dieu de la nature, leur culte de la volupté. Appelée dans la Thrace Artémis-Tauropole, Diane Limnatis sur le bord des marais, Potamie ou Alphéonie près des fleuves, Acria ou Coryphéa sur les montagnes, elle recevait en tous lieux des hommages variés, sanguinaires parfois. Mais nulle part elle n'était souveraine comme dans le temple, où affluait la Grèce, attirée à Éphèse par la religion des arts non moins que par celle des dieux [2].

Pausanias déclare que l'Artémiséon surpassait en

[1] V. Benjamin Constant, *Du Polythéisme romain,* t. I, ch. IV.

[2] V., sur le temple d'Éphèse, Pline l'Ancien, *Hist. nat.* lib. XXXVI, cap. XIV; lib. XVI, cap. XL.

grandeur tous les temples des autres peuples[1]. Au centre de l'édifice, brûlé par Érostrate, et rebâti depuis dans le plus beau style ionique, près des autels taillés par Praxitèle et Thrason, au-dessus des statues de dieux et de déesses qui faisaient ressembler ce sanctuaire à un Olympe, la grande Diane Éphésienne était représentée par un bloc de bois noir grossièrement taillé, emmaillotté de bandelettes comme les momies d'Égypte, et le corps couvert de mamelles, emblème dégoûtant de sa fécondité. On disait que la statue était descendue dn ciel. Jour et nuit son autel était entouré de prêtres nommés *Mégalobyses*, tandis que de jeunes novices, appelées *Melières,* alimentaient le bûcher où l'on ne cessait de jeter des animaux vivants[2].

C'était là, au rapport de Denys d'Halicarnasse, que venait adorer la confédération ionienne tout entière. « A certains jours, dit-il, hommes, femmes et enfants s'y donnaient rendez-vous pour la religion et les affaires. On y faisait des courses de chevaux, des concours d'exercices gymnastiques et de musique, pour lesquels on décernait des récompenses aux vainqueurs. Les cités offraient aussi leurs riches présents aux dieux. Puis, ayant terminé les spectacles et les affaires, les fêtes et les réjouissances publiques étant finies, si une ville avait quelque

[1] Μέγεθος τοῦ ναοῦ τὰ παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις κατασκευάσματα ὑπερηκότος. (Pausanias, p. 141.)

[2] Dœllinger, *Judaïsme et Paganisme*, t. I, liv. II, nº 33, p. 123.

querelle avec une autre, des magistrats étaient là qui jugeaient le procès [1]. »

Quelles mœurs s'accommodaient avec la religion d'Artémis-Astarté? Les historiens païens nous ont tracé d'Éphèse un tableau qui peut donner une idée des horreurs dont elle était devenue le théâtre à cette époque. « On la voyait du tout, raconte Philostrate, plongée dans l'arrogance et dans l'oisiveté. Si que tout était rempli de violons et semblables joueurs d'instruments, courtiers de toute dépravation et délices. On ne voyait parmi les rues que gens lascifs, debordés et effeminés; et la nuit on n'oyait qu'aubades, resveils et musiques [2]. »

Enfin on connaîtra ce que la grande Artémis avait fait de ces âmes, quand on se rappellera le mot des Éphésiens chassant de leurs murailles le sage Hermodore : « Nous ne voulons pas qu'il y ait parmi nous des hommes de bien. S'il en existe, qu'ils aillent vivre en d'autres lieux et chez d'autres peuples. »

Telle était la cité où l'apôtre virginal venait dres-

[1] Templa construxere impensis communibus Dianæ Ephesiæ. Quò convenientes cum conjugibus et liberis, statis temporibus, unâ sacris dabant operam et mercimoniis. Ibi publico certamine cùm equis pernicibus tùm viris viribus arteve musicâ præcellentibus proponebantur præmia victoriæ, et diis civitates dicabant donaria. Peractis spectaculis ac negotiationibus, aliisque festis et publicis hilaritatibus, si cui civitati simultas intercedebat cum altera, præstò erant judices qui litem componerent. (Dionys., apud Baron. *Annal.*, t. I, p. 505.)

[2] Philostrat. *Vit. Apollon. Thyan.*, trad. par B. de Vigenère, t. I, liv. IV, ch. I, p. 718. Paris, in-4°, 1611.

ser l'autel de la pénitence, du dévouement et de la chasteté.

Aujourd'hui c'est en vain qu'on voudrait retrouver quelque chose de la grande métropole d'Ionie au sein des marécages où fut l'ancienne Éphèse. Éphèse est une ville morte. Une rivière noirâtre, appelée le Kara-sou, baigne un méchant village nommé Ayasalouk, où campe une cinquantaine de familles turques en guenilles. Au-dessous, plus près de la mer, un grand amas de décombres, de briques, de murailles écroulées et de blocs gisants, indique l'emplacement d'un ancien édifice. On dit que c'est la place du temple de la grande Diane. Au centre du village s'élève, sur la colline, une construction antique dont les musulmans ont fait une mosquée. C'était jadis l'église de l'apôtre saint Jean, et c'est le seul souvenir que l'ange d'Éphèse ait laissé de son passage en ces lieux [1].

II

Lorsque l'apôtre aborda, et qu'entrant dans ce port, qu'un môle considérable protégeait contre la haute mer, Jean pour la première fois se trouva en vue de cette ville où le mal régnait en maître, n'éprouva-t-il point ce frémissement que Paul ressentit en lui-même quand il entra à Athènes?

[1] Chaudler, *Voyage en Asie Mineure,* I, 259.
Thomas Smith, *Septem Ecclesiæ Apocalypsis.*

Il est certain toutefois qu'Éphèse, pour ceux de son peuple, n'était pas une ville complétement étrangère. Les Juifs y étaient établis en très-grand nombre. Ils y avaient leur culte, leurs collectes, leurs synagogues, et, sauf Alexandrie, on voyait peu de villes où ils fussent réunis en une telle multitude. Ce n'est pas cependant qu'ils y vécussent heureux. Josèphe nous raconte qu'ils y étaient en proie aux concussionnaires de Rome, entravés dans leur culte, moqués dans leurs croyances, dépouillés dans leurs biens, soumis à de rudes travaux, grevés de charges accablantes. Il y avait un demi-siècle que le premier Hérode étant passé par là avec son ami et patron Agrippa, le ministre d'Auguste, un tel cri de détresse était sorti de cette multitude opprimée, que le prince romain s'était vu comme forcé de leur rendre justice. Un rhéteur, courtisan et historien d'Hérode, Nicolas de Damas, avait longuement plaidé leur cause devant lui. Agrippa leur restitua une partie de leurs droits, à la prière d'Hérode, qu'il embrassa publiquement en signe d'amitié avec toute la nation. Mais, quand il fut parti, on devine ce que devinrent les promesses des magistrats et les droits de cette race, qui commençait déjà à porter douloureusement le poids de la malédiction des hommes et de Dieu [1].

Du moins une consolation y attendait l'apôtre.

[1] Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XVIII, II, 4.
V. le plaidoyer de Nicolas de Damas et toute cette scène traduite par M. de Saulcy, *Hist. d'Hérode*, p. 248-255.

La croix avait déjà été plantée dans l'Ionie, et, en mettant le pied sur cette terre païenne, il put y rencontrer des disciples de Jésus.

Le premier qui leur avait appris le nom du Christ était peut-être Pierre lui-même, durant le voyage qu'il fit aux contrées orientales après le premier concile de Jérusalem [1].

Un autre disciple du Seigneur y était descendu, avec moins de doctrine et moins d'autorité, mais avec une éloquence et un charme de parole bien faits pour plaire à ce peuple d'artistes et de rhéteurs. Il s'appelait Apollos. C'était un Alexandrin « rempli de science, disent les Actes, et puissant dans la connaisssance des Écritures [2]. » Grâce à ces dons heureux, cet homme allait bientôt se faire dans Corinthe un parti considérable; et même, parmi ces Grecs, un bon nombre l'exaltaient au-dessus de saint Paul, qui, noblement dédaigneux des procédés ordinaires de la persuasion, professait ne savoir que Jésus crucifié.

Éphèse fut le champ de ses premiers succès. L'Écriture rend justice à l'ardeur de son zèle, à la chaleur de sa parole. Toutefois cet éloquent hé-

[1] Origen., ap. Euseb. *Hist. Eccl.* III, 1, 4.
Hieronym. *De Vir. illustr.* c. I.
Epiphan. *Hæres.* XXVII, 6.
Assemani, *Biblioth. Orient.*, t. III, c. II, p. 3 et sq.

[2] Judæus autem quidam, Apollo nomine, Alexandrinus genere, vir eloquens, devenit Ephesum, potens in Scripturis.
Hic erat edoctus viam Domini, et fervens Spiritu loquebatur, et docebat diligenter ea quæ sunt Jesu. *Act.* XVIII, 24.

raut de l'Évangile n'était pas baptisé. « Il ne connaissait encore que le baptême de Jean. » Ce furent deux chrétiens d'Éphèse, venus de Rome à Corinthe, et de Corinthe en cette ville, Aquilas et Priscille, simples gens de métier, qui le prirent à part, raconte l'Écriture, et le firent entrer pleinement « dans la voie du Seigneur [1] ». Ils le recommandèrent ensuite aux fidèles de l'Achaïe, où il voulait se rendre pour la même mission. Deux ouvriers devenus les maîtres dans la foi d'un savant qui venait par son art de bien dire d'émerveiller la Grèce; et celui-ci se faisant humblement leur disciple dans une science que l'école ne lui avait pas donnée : c'était une nouveauté à laquelle Dieu commençait à accoutumer le monde.

Enfin saint Paul lui-même était venu à Éphèse peu de temps après lui, et sa prédication n'avait pas été vaine. Pendant près de trois ans on l'avait vu enseigner, enchaîner à sa parole cette multitude ardente aux choses de l'esprit, délivrer les possédés et guérir les malades, donner lui-même l'exemple du travail des mains; enfin pousser si loin les conquêtes de la foi, que le culte établi s'était ému des progrès d'une religion étrangère, et qu'après une

[1] Hic erat... sciens tantùm baptisma Joannis. Hic ergo cœpit fiducialiter agere in synagogâ. Quem cùm audissent Priscilla et Aquila assumpserunt eum, et diligentius exposuerunt ei viam Domini.

Cum autem vellet ire in Achaiam, exhortati fratres, scripserunt discipulis ut susciperent eum. *Act.* XVIII, 25-28.

émeute excitée au nom de la grande Diane Éphésienne, l'apôtre poursuivi avait dû reprendre la mer, emmenant avec lui quelques disciples de choix [1]. Mais d'autres étaient restés, qui accueillirent le disciple bien-aimé du Seigneur avec une grande joie; car il leur apportait la plus pure doctrine du Maître de la vérité, et le trésor de ses plus tendres bénédictions.

Là se trouvaient donc Caius, naguère l'hôte de saint Paul, et à qui saint Jean allait peu après adresser une épître si belle [2]; Onésiphore, ce noble et généreux chrétien dont l'amitié « avait rafraîchi l'âme de Paul, et qui plus tard n'avait pas rougi de sa chaîne [3] ». Puis c'était Tychicus, appelé par l'apôtre « son frère le plus cher et son plus fidèle ministre [4] ». C'était Trophime, qui de l'Asie, sa patrie, devait un jour aller porter au delà des Alpes, l'ardente foi de Paul et la charité de Jean [5]. Enfin, dans un autre rang de cette société de frères, c'étaient ces époux chrétiens, Aquilas et Priscille, pauvre ménage d'ouvriers, qui, de Corinthe, était venu se fixer à Éphèse, pour entendre, assister et seconder saint Paul, travaillant avec lui à fabriquer des tentes, et dont l'humble foyer dut être également honoré plus d'une fois de la présence de saint Jean.

1 Act. XIX.
2 Rom. XVI, 23.
3 II Tim. I, 16.
4 Ibid., IV, 2.
5 I Tim. I, 20. II Tim. 14.

Mais nul ne fut plus heureux de l'arrivée de l'apôtre, que celui qui était le chef de cette chrétienté. C'était un grec natif de Lycaonie, homme frêle, encore dans la fleur de l'adolescence, d'une santé chétive et d'une vie austère, ne buvant que de l'eau, mais d'une âme intrépide, qui pour sauver son peuple ne devait pas reculer même devant le martyre. C'est ainsi que saint Paul nous a dépeint Timothée, son plus cher disciple, que lui-même appelait « le bon soldat du Christ ». Nourri de la substance des saintes Écritures par sa pieuse mère Eunice et Loïs son aïeule, circoncis par saint Paul dans la ville de Lystres, puis consacré par l'imposition de ses mains, on l'avait vu partout, en Asie, en Macédoine, à Athènes, à Thessalonique, à Corinthe, à Jérusalem et à Rome, partager les héroïques fatigues de son maître, lorsque celui-ci, voyant les grandes espérances de la foi dans Éphèse, ne trouva personne plus digne d'en prendre le gouvernement que ce jeune missionnaire, formé à son école [1].

Combien saint Jean dut être attiré vers ce jeune prêtre, d'une âme si parfaitement semblable à la sienne! Ils demeurèrent à Éphèse à côté l'un de l'autre. Ce n'était pas une chose rare de voir plusieurs évêques exercer à la fois le pouvoir pontifical

1. Rogavi te ut remaneres Ephesi, etc. I Tim. I, 3.
V. Leo Magn. *in Actis II Concil. Chalced.* : Ἀπὸ τοῦ ἁγίου Τιμοθέου μεχρὶ τοῦ νῦν, εἴκοσι ἕπτα ἐπίσκοποι ἐγένοντο.
Euseb. *Hist. Eccl.* lib. III, c. IV, p. 73.
Constitut. Apostolicæ, apud Cotellier, t. I.
V., sur S. Timothée, *Dissert.* de Tillemont, t. II.

dans une même église, en un temps où ce pouvoir était souvent conféré avec le sacerdoce [1]. Mais une autorité supérieure, éminente, était dévolue aux apôtres, dont la prédication et la juridiction embrassaient une contrée illimitée. C'est ainsi que d'Éphèse, comme de sa métropole, Jean nous est représenté poussant ses courses conquérantes jusque sur les confins de l'Asie supérieure. Quant aux lointaines missions de l'apôtre chez les Parthes, c'est un fait supposé qui n'a pas d'autre fondement qu'une leçon fautive du titre de sa seconde Épître, ainsi que nous le verrons [2].

III

Jean commença par fonder les Églises d'Asie; ce fut son œuvre principale [3].

Après avoir été contraint de quitter Éphèse, saint Paul avait voulu revoir encore une fois les prêtres de cette Église; et les ayant réunis près de là, à Milet,

[1] P. Petav. *Dissert. Eccl.* lib. I, cap. I et II. *Lib. I de Hierarchiâ Eccles.*

Billuart, *in Summâ S. Thomæ*, t. X. *De Ordine, Dissert.* IV, art. 1.

Perrone, *De Ordine*, cap. II.

[2] Voir, contrairement à Lenain de Tillemont, Lucke, *Commentaire sur les Épîtres de Jean*, p. 28.

[3] Totas Asiæ fundavit, rexitque Ecclesias. (S. Hieronym. *de Scriptor. Eccl., in Joan.*)

Post ætatem senectam jubetur à Spiritu Sancto in Asiam prædicare et reflectere errantes in via. (S. Epiphan. *Hær.* LI.)

il leur avait recommandé le troupeau universel dont il les avait faits évêques et pasteurs. Il avait commencé l'œuvre, saint Jean l'organisa; la milice était prête, le champ de la conquête religieuse était ouvert; saint Jean s'empressa d'assigner à chacun le poste où il fallait se porter et s'établir au nom de Jésus-Christ.

Cette attribution fixe d'un évêque par Église est une institution dont on a fait honneur trop exclusivement à l'apôtre saint Jean. C'est pour cette raison qu'elle a été appelée par plusieurs Allemands, le système Johannique. Si respectable toutefois que soit cette origine, c'est plus haut qu'elle remonte; et si Jean, plus que tout autre, en fait l'application aux Églises d'Asie dans son Apocalypse, il n'en prétend nullement revendiquer l'invention. Déjà nous avons vu Jacques le Mineur choisi pour s'asseoir dans l'Église de Jérusalem. Paul lui-même qui, une fois appelé par le Seigneur, comme s'exprime saint Jérôme, se répand sur la face de l'univers entier [1], veut néanmoins que Tite, son disciple, demeure en Crète et Timothée à Éphèse : *Rogavi te ut remaneres Ephesi*. « Les apôtres, lisons-nous dans la première épître de saint Clément à Corinthe, les apôtres ont donné l'ordre que, les évêques étant morts, d'autres leur succédassent dans leur charge [2]. » Ainsi se montre fondée l'apostolicité de l'Église naissante,

[1] Qui vocatus à Domino effusus est super faciem universæ terræ. (S. Hieronym., oper. t. III, p. 1412.)

[2] Clem. *I Epist. ad Corinth.* XLIV.

unanimement reconnue, mais nulle part plus visible que dans l'Asie où venait de descendre saint Jean.

D'abord, au point le plus élevé du littoral, vers le septentrion, Alexandrie de Troade se dressait parmi les ruines, dans les champs où fut Troie : saint Jean y envoya Carpus, l'hôte de saint Paul [1]. Un passage de la seconde Épître à Timothée nous l'y montre établi avant la mort de l'apôtre qu'il avait reçu à son passage.

Au-dessous était Pergame, moins riche que sous le gouvernement des Attalides, mais justement fière encore de sa bibliothèque, de ses savantes écoles, et dominant du haut de sa montagne conique le cours et la vallée fertile du Caicus. C'est là que, selon les Constitutions apostoliques, Jean établit plus tard Gaius, ce grand homme de bien, auquel est adressée la troisième de ses Épîtres [2].

Smyrne n'était pas loin de là. Détruite par les Lydiens, reconstruite par Antigone et Lysimaque, c'était une ville nouvelle, bâtie en amphithéâtre sur le flanc de la montagne, prolongeant jusqu'à la mer de belles rues alignées, des places, des temples de marbre, pleins de souvenirs glorieux [3]. Comment une cité où étaient en honneur le sanctuaire et les mystères de la bonne Déesse, et qui avait élevé un

[1] II Tim. IV, 13.
Lequien, *Oriens Christianus*, t. I, p. 767.

[2] A Joanne Evangelistâ primus Pergami Episcopus creatus est Gaius. (*Constitut. apostol.* lib. VII, cap. XLVI.)

[3] Strab. lib. XIV, p. 305.

temple à Tibère, à côté de celui de son poëte Homère [1], allait-elle échanger ses mœurs et sa poésie contre des croyances sévères et une morale sainte prêchée par des barbares? Saint Jean y envoya un de ses meilleurs disciples appelé Ariston; mais les Constitutions apostoliques ne font connaître de lui que son nom [2].

Clément est plus connu. C'est celui que saint Paul appelait son coadjuteur, qui plus tard devint le compagnon de saint Pierre, puis un de ses successeurs sur le siége de Rome. Une tradition contestable le place d'abord à Sardes, alors à peine sortie des ruines que lui avait faites un tremblement de terre [3].

A l'orient d'Éphèse, plus avant dans les terres, et presque sur la même ligne que Sardes, on rencontrait premièrement Philadelphie, dépeuplée elle aussi par les secousses récentes de ce sol inquiet [4]; Laodicée, une des plus grandes villes de la Phrygie; et Colosses, qui devait quelques années après succomber à la violence de pareils bouleversements [5].

1 Tacit. *Annal.* IV, 55 et 56.

2 *Constitut. apostol.* lib. VII, cap. XLVII.

3 Strab. lib. XIII, p. 246. — Mich. Lequien, *Oriens Christianus,* t. I, p. 860.

Il faut avouer cependant que le séjour de saint Clément à Sardes se concilie difficilement avec ce que l'on sait d'ailleurs de son histoire. (S. Epiph. *Hæres.* XXVII, VI, p. 107. — S. Iren. lib. III, cap. III, p. 232. — S. Eucher. *ad Val.*, p. 13.)

4 Strab. lib. XIII, p. 253.

5 Strab. lib. XII.

Colosses reçut pour évêque, au témoignage de saint Paul, son très-cher Épaphras, qui y était, dit-il, le fidèle ministre de Jésus-Christ [1]. Quant à Laodicée, il paraît qu'Archippus en eut le soin principal [2]. C'est lui qui est désigné par les Constitutions apostoliques avant Épaphras et Nymphas, chez lequel se rassemblait cette Église naissante [3]. Enfin, plus près d'Éphèse, Tralles et Colophon, quoique moins importantes, n'eurent pas une moindre part à la charité de Jean. Ce fut par lui que Colophon reçut la visite de Sosthène, lui aussi un des premiers compagnons de saint Paul [4]. Après lui Tychicus descendra dans la ville des oracles antiques, et lui apportera des révélations plus sûres que celles de son célèbre Apollon de Claros [5].

Le premier évêque de Tralles est plus connu encore. S'il faut en croire Basile le Porphyrogénète et le *Menologium*, ce fut l'apôtre Philippe qui en devint le pasteur avant d'aller porter la foi aux Indes. Il mourut, suivant Eusèbe, à Hiérapolis, près de Laodicée, où plus tard nous verrons deux de ses filles se vouer au service de Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir, tandis que leur dernière sœur, demeurée vierge comme elles, se réfugiera auprès de Jean, et

1 Coloss. I, 7.
2 Ibid., IV, 17.
3 Ibid., IV, 15.
4 I Cor. — V. item *Synaxis* et *Menolog. græc.*
5 Tit. III, 12.
Cf. *Oriens Christian.*, t. I, p. 713.

portera à Éphèse le miracle d'une belle vie et d'une sainte mort [1].

Sans doute, il faut l'avouer, il n'y a guère là que des noms. Mais sous ces noms, quelle vie nouvelle se révèle! Les détails échappent presque tous dans cette histoire, dont la trame générale se laisse seule apercevoir! Mais quelle révolution morale elle suppose, quelle séve de jeunesse dans cette génération qui semble tombée du ciel, quelle nouveauté soudaine de courage, de doctrine, de mœurs et de langage! Quels hommes que ces chrétiens pauvres, simples, mais intrépides autant que convaincus; et qu'on serait heureux de suivre tous les mouvements de leurs recrues renaissantes sur cette terre d'Asie qui avait été foulée par toutes les armées antiques, mais qui n'avait jamais vu de conquérants de cette sorte!

Ce n'était primitivement qu'une société d'ouvriers et de gens sans noblesse, comme l'atteste saint Paul. Les apôtres eux-mêmes travaillaient de leurs mains pour gagner leur vie. Paul nous l'affirme de lui-même, et y exhorte ses frères. Ignace, le martyr, le prescrit aux prêtres. Saint Clément fait de même. Pourquoi le fils de Zébédée, arrivant à Éphèse, eût-il agi d'autre sorte? Ennoblissant ainsi le travail manuel, ces hommes préparaient l'une des plus grandes

[1] Ἐν Τραλλῇ τῆς Ἀσίας ἐπίσκοπος γενόμενος ετελειώθη Φιλίππος. (*Ex Synaxario Basilii Porphyrog.*)
Euseb. lib. V, cap. XXIV, p. 191.
Polycrat. *ad Victor pap.*, ibid.

réformes opérées par l'Évangile. Ils le relevaient de l'abjection ou l'avaient relégué les sociétés antiques qui en faisaient la peine du vaincu et de l'esclave. Le remplaçant dans l'honneur et dans la sainteté, ces apôtres artisans préparaient, par leur exemple, la réformation sociale dont les dernières conséquences sont attendues encore.

Si, au lieu de faire de grandes choses et de mourir pour elles, ces prêtres avaient eu le temps de raconter, on les verrait à l'œuvre. On ne les trouverait pas assis à l'ombre des xystes ou des portiques publics, ils n'avaient pas de loges dans les cirques, les théâtres ou les amphithéâtres, et ils ne traînaient pas la chlamyde du patricien ou le manteau du philosophe sur les degrés de marbre des palais ou des temples. Mais on verrait un homme vêtu d'une simple tunique descendre vers le port, causer familièrement avec les mariniers, de leur pauvre métier, qui est aussi le sien, les entretenir d'abord du vent et des tempêtes, pour leur nommer Celui à qui les vents et les tempêtes obéissent; enfin redevenir avec eux pêcheur de poissons pour être pêcheur d'âmes, et cet homme, c'est saint Jean. On le verrait entrer dans une boutique obscure, où deux époux s'occupent à prier Jésus-Christ en fabriquant des tentes, c'est la maison des saints Aquilas et Priscille. On le rencontrerait assis et discutant, après les heures de travail, avec un ouvrier en bronze, que l'orgueil égare dans toutes les fantaisies de la libre pensée : c'est Alexandre, qui avait résisté à l'apôtre

saint Paul. Quelquefois on l'entendrait prêcher le Verbe de vie et rendre témoignage de ce qu'il avait vu et touché de ses mains, dans l'école d'un néophyte qui lui donnait asile : c'était celle de Tyrannos, ce professeur d'Éphèse qui avait déjà ouvert sa maison à saint Paul [1].

On le retrouverait plus d'une fois sous le toit d'un disciple où affluaient les pauvres et les étrangers, que soulageait une fraternelle charité ; c'était le toit de Gaius, que Jean affectionnait dans la vérité de Jésus [2]. Sans doute aussi on le verrait instruire, diriger, bénir les fils d'une grande chrétienne, leur répétant sans cesse le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres. » Telle était en effet son exhortation aux enfants d'Electa, que chérissaient tous les disciples de la foi [3]. Mais le plus souvent ce serait dans les cachots infects des esclaves irrités qu'on l'entendrait prêcher la charité de Jésus fait esclave pour nous, ou bien portant l'espérance et la grâce au chevet des enfants expirant sous les yeux de leurs mères. Tel dut être le premier apostolat de ces hommes. « Celui qui croit en moi, avait dit le Seigneur, des fleuves de vie découleront de son sein. » La vie divine, naguère manifestée en Jésus, com-

1 Act. IX, 19.

2 Senior Gaio carissimo quem ego diligo in veritate.

Carissime, fideliter facis quidquid operaris in fratres et hoc in peregrinos. *III Joan.*, 1-5.

3 Senior Electæ dominæ et natis ejus, quos ego diligo in veritate, et non ego solus, sed et omnes qui cognoverunt veritatem... etc. *II Joan.*, 1.

mençait à déborder à flots du sein de saint Jean[1].

Cependant, qu'en pensait le monde? Ce qu'il pense toujours de Dieu et de la vérité. On ne courait pas en foule aux discours de l'apôtre, mais on se disputait à Antioche, à Athènes, à Alexandrie et à Éphèse les libelles en vogue qu'un libertin du temps publiait sur Chrestus, comme Jésus est appelé dans Suétone et dans Lucien. Des jeux de mots piquants sur ce nom adorable assaisonnaient de leur sel des dialogues obscènes :

« — Allons donc, disait à un de ses camarades un étudiant d'Asie qui y fait le rôle de disciple de saint Paul et de saint Jean, allons donc, moi je me charge de t'apprendre l'Universel, et le nom de celui qui fut avant toutes choses.

« — Eh, mon cher ! depuis quand es-tu devenu si savant?

« — Depuis qu'est venu ici ce certain Galiléen, cet homme à la tête chauve et au nez aquilin, qui s'est élevé dans l'air jusqu'au troisième ciel, et qui a tiré de là tout ce qu'on peut savoir de plus beau et de meilleur. C'est lui qui, m'ayant régénéré dans

[1] C'est le portrait que nous fait de saint Jean à Éphèse un auteur grec du IXe siècle, Nicétas David, de Paphlagonie (*Orationes Encomiasticæ*, apud Biblioth. Patrum, t. XXVII, p. 393 et sq.) : « Ephesum veniens non statim adventu suo civitatem turbavit. Non civium confestim animos magnificâ Evangelii prædicatione perculit. Sed in sapientiâ cum externis ambulans, ac tempus, cum malum esset, redimens, benigniori indole modestoque gestu atque habitu et leni alloquio, cunctis ad se accessum facilem placidumque præbebat; vitæ verò disciplinâ, variâque et excultâ virtute, inaccessus pariter et venerabilis erat. »

l'eau, m'a fait marcher sur les traces des bienheureux, enfin qui m'a racheté de la masse des impies. Viens, si tu veux m'entendre, je ferai de toi un homme [1]. »

L'autre requiert le serment.

« — Mais par qui jurerai-je ?

« — Par le Dieu qui règne en haut, le grand Dieu, le Dieu de l'air, l'Éternel, le Fils du Père, l'Esprit qui procède du Père, un dans trois, trois dans un. Voilà le vrai Jupiter, voilà le Dieu qu'il faut croire.

« — Mais c'est une leçon de calcul que tu me donnes, et ce serment-là c'est de l'arithmétique : Un fait trois, trois font un. Je ne te comprends pas [2] ? »

On continue de la sorte. On expose la création et la rédemption, les lois de la charité et les règles de la justice. Il n'y a pourtant rien de bien plaisant en tout ceci. Mais l'interlocuteur, qui s'appelle Critias, déclare qu'il faut en finir avec ces plaisan-

[1] Lucian. *Philop.*, édit. Bourdelot, in-fol., p. 1121 ; Paris, 1615.

Théodore Marcille, dans ses notes sur ce dialogue, estime que ce dialogue est antérieur à Lucien : « Non est hujusce Luciani, sed *antiquioris* alicujus. Multa id arguunt. Nam Syrus noster Lucianus pervexit ad annum Christi 171. At hic nebulo se baptizatum significat à D. Paulo qui martyrii palmam accepit anno XIII Neronis.

« Ἡνίκα δέ μοι Γαλιλαῖος ἐνέτυχεν, ἀναφαλαντίας, ἐπίῤῥινος, εἰς τρίτον οὐρανὸν ἀεροβατήσας, καὶ τὰ κάλλιστα ἐκμεμαθηκὼς δι' ὕδατος ἡμᾶς ἀνεκαίνισεν, ἐς τὰ τῶν μακάρων ἴχνια παρεισώδουσε, καὶ ἐκ τῶν ἀσεβῶν Χώρων ἡμᾶς ἐλυτρώσατο. »

[2] « — Quemnam igitur tibi jurabo? — Jura Deum altè re-

teries, car « il est pris d'un rire à s'en tenir le ventre. » Saint Paul ne disait-il pas que la nouvelle sagesse était un scandale pour les Juifs, une folie pour les Grecs?

IV

Cependant on ne riait pas tous les jours à Éphèse. Plus que toute autre, cette ville appelait à cette époque les bienfaits de l'apôtre par les calamités qui fondaient de toutes parts sur cette cité de douleurs non moins que de plaisirs. Or ce sont là les grandes heures de la charité. Éphèse était parfois réveillée de ses fêtes par des tremblements de terre qui ruinaient ses maisons, ses théâtres, ses temples. Ici l'histoire s'accorde absolument avec la légende de saint Jean, et lui prête une autorité singulière. C'est Strabon qui nous trace la longue zone des villes maritimes de l'Ionie renversées à cette époque[1]. Tacite raconte de même que, peu de temps auparavant, lorsque Germanicus visita ce pays, il le trouva ruiné par les épouvantables soulèvements de ce rivage, tout jonché de décombres[2]. Entre ces villes,

gnantem, magnum, æthereum atque æternum, Filium Patris, Spiritum ex Patre procedentem, unum ex tribus, et ex uno tria. Hæc tu Jovem puta, hunc existima Deum.— Numerare me doces, et jusjurandum arithmetica tibi est. Neque enim intelligo quid dicas : unum tria, tria unum. » (*Ibid.*, trad. Bourdelot, p. 1121.)

1 Strab. lib. XIV et lib. XIII, edit. in-4o, p. 250 et sq.

2 Tacit. *Annal*,

Éphèse est nommée la première, et je retrouve le souvenir de ces désastres publics dans ce que Prochore raconte des miracles de saint Jean.

« En ce temps-là arriva un grand tremblement de terre, écrit-il, dans lequel périrent huit cents hommes. Ceux qui restaient allaient se prosterner devant l'apôtre en lui disant : « O maître, nous vous en supplions, faites que tous ces morts reviennent à la vie, et nous croirons alors en ce Dieu que vous prêchez.

« Jean leur dit : Éphésiens, cœurs trop lents à croire au Dieu unique et vrai, quand même ces malheureux ressusciteraient devant vous, ne resteriez-vous pas obstinément endurcis?

« Mais eux ne cessaient de prier, et, se prosternant à terre, le suppliaient pour leurs morts.

« Jean fut touché de leurs larmes. Pendant quelque temps on le vit lever les yeux vers le ciel en silence, poussant un soupir et pleurant : « Seigneur Jésus-Christ, dit-il, qui êtes éternellement vrai Dieu avec le Père, qui êtes descendu pour sauver le genre humain, exaucez les prières de votre serviteur qui crie vers vous. Pardonnez à ce peuple ses péchés, et faites que ceux qui sont là gisants sortent de la mort, afin qu'ils sachent que vous êtes le vrai Dieu, et qu'ils croient en vous, qui m'avez envoyé.

« Après ces paroles de Jean, le serviteur de Dieu, le tremblement de terre cessa. Les hommes qui étaient ensevelis dans les ruines se levèrent, et se prosternèrent à ses pieds. Alors Jean commença à

les catéchiser touchant la seule et même divinité du Père, du Fils, du Saint-Esprit, qui sont trois personnes en une seule substance, et il leur apprit à l'adorer[1]. »

La légende fait mention d'un grand nombre d'Éphésiens que Jean rappela à la vie. Une fois c'est un jeune homme appelé Stacteus, fils d'un personnage de Rome nommé Zoticus, et d'une illustre païenne, Symphorose, qui tous deux se convertissent quand l'apôtre a rendu la vie à leur enfant. Une autre fois c'est le fils d'un prêtre de la déesse, expiré dans les bains, que l'on vient déposer aux pieds de Jean, lequel le ressuscite en présence de Dioscoris son père. Eusèbe, Sozomène, et avant eux Apollonius le Théologien, rapportent ce miracle d'un mort ressuscité à la prière de l'apôtre[2]. Prochore en cite plusieurs. Sans doute chacun de ces récits aurait besoin d'une sévère et minutieuse critique pour faire autorité. Mais ne peut-on pas du moins y retrouver l'écho du grand retentissement que les miracles de Jean avaient eu en ce lieu?

Dieu était avec lui. Mais, par toute son âme comme par toutes ses œuvres, l'apôtre bien-aimé

[1] Prochor. *Vita S. Joan.,* in magna Biblioth. Patrum, t. VII, cap. IV.

Cette dernière phrase sur les trois hypostases divines, comme porte le texte original, semble indiquer suffisamment que cette histoire fut écrite sous la préoccupation de l'arianisme et contre lui, dans le temps qui suivit le concile de Nicée.

[2] V. Euseb. lib. V, cap. XVII, in fine.

Sozomen. lib. VII, cap. XXVI.

était aussi avec Dieu. Le plus ancien monument qui ait été élevé à Éphèse par le christianisme est un sanctuaire de Marie qui, en se transformant, devint plus tard l'église métropolitaine de cette ville. On dit qu'il fut consacré à Marie par saint Jean. C'est là que s'assembla, quatre siècles plus tard, contre Nestorius, le concile général où Cyrille formula avec tant d'éloquence et de solennité le dogme de la maternité divine de la Vierge. Mais c'était là d'abord que Jean avait prié et qu'il avait coutume de régénérer les âmes dans la fraction du pain.

Plus de deux cents ans après on s'en souvenait encore. Dans une lettre adressée au pape saint Victor, Polycrate, un des évêques de cette Église, rappelait la lame d'or que Jean portait sur son front pendant les saints mystères, à l'exemple des pontifes de l'ancienne loi [1]. Primitivement, sans doute, son église n'était qu'un modeste oratoire ou même probablement la maison de l'un des frères, dérobée aux regards profanes par son humilité, et perdue dans la foule des merveilles de l'art. Mais un autel à Marie à côté des autels de la grande Artémis; saint Jean s'y agenouillant pour appeler le secours de Celle que lui-même avait recueillie sur la terre, et que Dieu lui avait donnée pour mère sur la croix; des Grecs, des Éphésiens réunis sous les auspices de

[1] Joannes qui in sinu Domini recubuit, qui etiam sacerdos fuit et laminam gestavit. (Polycrat., *in Epist. ad Victorem pap.*) Cf. Euseb. lib. V, cap. XXIV, p. 191 : Ἰωάννης ἐγενήθη ἱερεὺς τὸ πέταλον πεφορεκὼς ἐν Ἐφέσῳ κεκοίμηται.

cette Juive immaculée pour recevoir les leçons de la virginité, et entendre raconter la vie de l'Homme-Dieu par celui qui en avait été le disciple et l'ami : ce fut là assurément une des plus admirables représentations de la révolution que le christianisme opérait dans les âmes.

Ainsi Dieu faisait son œuvre. Pendant qu'à Cypre, à Rhodes, à Cos, à Milet, à Pergame, partout dans ce pays, le beau monde s'en allait à ses temples, à ses cirques, à ses riantes villas, à ses fêtes élégantes et à ses infamies, se repaissant des putrides inspirations d'Ovide, du cynisme de Pétrone, des leçons de Catulle, une génération pure, cachée au fond du peuple, s'élevait, fleurissait au pied d'un pauvre autel que n'avaient pas sculpté Praxitèle ou Thrason. Jean ne leur passait pas la coupe qui faisait chanceler les disciples de Socrate dans les symposiaques racontés par Platon; mais il leur faisait boire le calice qu'il avait reçu de la main de Jésus, au souper de l'adieu; et cette jeunesse se levait de cette table nouvelle, forte contre la volupté, mûre pour le sacerdoce, armée pour le martyre. Par elle le monde nouveau commençait à remonter à une pureté qui faisait l'applaudissement de Dieu; et c'était de cette victoire que Jean la félicitait quand il lui décernait cet éloge solennel : « Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que le Verbe de Dieu est en vous, et que vous avez vaincu le mal[1]. »

[1] Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis, et Verbum Dei manet in vobis, et vicistis malignum. *I Joan.* II, 14.

CHAPITRE XIII

LA CHRÉTIENTÉ D'ÉPHÈSE SELON SAINT JEAN ET SAINT PAUL

I

Ce fut dans l'intervalle de ces événements, vers l'année 62, suivant les meilleurs calculs, qu'Éphèse reçut la lettre adressée par saint Paul aux chrétiens de cette ville. Cette lettre, avec deux autres écrites vers le même temps à son disciple Timothée, qui en était évêque, contiennent une partie de l'histoire religieuse de cette chrétienté. Les Épîtres, l'Apocalypse et l'Évangile de saint Jean en achèvent la peinture. Ils nous offrent ensemble l'image du grain de sénevé devenant un grand arbre, et puisant dans sa séve un rajeunissement immortel, tandis que l'empire romain, comme un édifice ruineux, s'affaisse graduellement sous le poids de sa grandeur [1].

[1] Ce mouvement parallèle de la croissance de l'Eglise et de la décadence de l'empire est très-bien démontré dans le livre de M. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*. C'est la pensée de l'ouvrage exposée dans l'introduction, t. I.

La lettre aux Éphésiens était écrite de Rome. Après avoir porté sa parole de feu dans presque toutes les provinces de l'Orient et de l'Occident, Paul s'était attaqué à la capitale de l'empire et de l'idolâtrie. Mais, s'il avait charmé Sénèque par sa doctrine [1], son austère morale avait déplu à Néron, et l'apôtre fut retenu captif, pendant deux ans, dans la ville de César. Au fond de sa prison, que l'on visite encore dans les substructions de l'église Sainte-Marie *in viâ latâ,* au pied du Capitole, on a gravé ces mots sur la colonne où l'on dit que saint Paul fut attaché : « *Sed verbum Dei non est alligatum.* Mais on n'enchaîne pas la parole de Dieu. » En effet, sa parole alla trouver les fils qu'elle avait enfantés jusqu'au delà des mers, et les Éphésiens se réjouirent de recevoir l'écho de cette voix de prison, qui était son adieu non moins que son souvenir.

Celui qui l'apportait était ce Tychicus que nous avons déjà nommé. Il devait en distribuer les copies aux Églises situées sur son passage, et il paraît, en effet, que cette lettre circulaire s'adressait aux provinces de tout le littoral. Même au siècle de saint Basile, on lui donnait quelquefois le nom d'Épître aux Laodiciens, parce qu'un exemplaire portait cette suscription [2]. Mais c'était Éphèse particulièrement

[1] V. l'ouvrage de M. Fleury sur Sénèque et saint Paul.

[2] Marcio *in Apostolicon*, apud Tertull. *contrà Marcionem* v, 11.

V. M. de Valroger, *Introduct. aux livres du Nouveau Testament,* t. II, p. 271.

que l'Apôtre avait en vue, comme la métropole de laquelle rayonnait sur l'Asie ionienne le flambeau de l'Évangile.

Elle commençait ainsi :

« Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de « Jésus-Christ, à tous les saints qui sont dans « Éphèse et à tous les fidèles en Jésus-Christ,

« Grâce et paix de la part de Dieu le Père et de « Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-« Christ, qui nous a bénis de ses bénédictions spi-« rituelles et célestes dans le Christ...

« J'ai appris votre foi dans le Seigneur Jésus, et « votre charité à l'égard de tous les saints;

« Et je ne cesse de rendre grâces pour vous, fai-« sant mémoire de vous dans mes prières [1]. »

Quels étaient ces progrès de la foi dans Éphèse? Quelle charité y déployait ses œuvres? Quels saints étaient l'objet de ce religieux amour? Paul avait-il appris dans sa captivité la faveur que Dieu venait de faire à son Église d'Éphèse en lui envoyant le disciple que Jésus aimait?

Je ne saurais le dire; et tel n'était pas, d'ailleurs, le principal objet de la lettre apostolique. C'était de la vocation des païens à la foi, de la rédemption universelle des hommes par le sang de Jésus-Christ, de l'universalité prochaine de sa conquête que traitait le grand apôtre; et la doctrine de Paul, sur ce

[1] Ephes. I, 1 et sq.

point comme sur les autres, se trouvait en parfait accord avec celle de saint Jean :

Saint Jean disait que « Dieu nous avait aimés le « premier, nous envoyant son Fils pour racheter le « monde [1] », et saint Paul écrivait de même « que « Dieu nous avait prévenus dès le commencement « du monde pour être dans le Christ, nous prédes- « tinant tous à la sainteté sans tache et à la cha- « rité [2] ».

Saint Jean appelait Jésus « l'Agneau de Dieu, qui qui ôte le péché du monde », et Paul le nommait la victime de « propitiation non-seulement pour nos « péchés, mais pour ceux de tout le monde [3] ».

Saint Jean disait que « tous ceux qui reçoivent « Jésus et qui croient en son nom, reçoivent la « puissance de devenir ses fils [4]. » C'est ce que Paul écrivait à Éphèse en ce jour : « La prédestination « divine nous a appelés à l'honneur d'être adoptés « pour fils par Jésus-Christ, dans un conseil de « bonté miséricordieuse. Il n'y a plus désormais « de Juifs ni de Gentils, tous sont citoyens de la « cité de Dieu, tous fils de sa maison ; les nations

[1] Ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris. *Joan.* IV, 10.

[2] Sicut elegit nos in ipso antè mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate. *Ephes.* I, 4.

[3] Quem (Jesum) proposuit Deus propitiationem per fidem propter remissionem delictorum. *Rom.* III, 25.

[4] Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri. *Joan.* I, 12.

« sont devenues les héritières de la foi; elles ne « font qu'un même corps, une vaste unité qui a sa « part dans les promesses de Jésus-Christ[1]. »

Telle était la révolution que Paul et Jean, de concert, apportaient à Éphèse comme à l'Église reine, sous le sceptre de laquelle les jeunes chrétientés venaient se ranger chaque jour. Ainsi toutes les anciennes prétentions de l'Asie à se fondre dans l'unité d'une même domination et d'une civilisation aussi grande que le monde se reproduisaient-elles de cette étrange sorte; et un faiseur de tentes, du fond d'une prison, reprenait, au nom d'un Juif supplicié, ce programme sous le poids duquel avait jadis succombé le pouvoir d'Alexandre[2].

Et ce n'était pas là une vaine parole. La lettre aux Éphésiens était en même temps une constitution qui établissait l'*Ordre* dans la société religieuse, selon le nom profond que l'Église a donné à la consécration divine de ses ministres. Saint Jean faisait de même. Ceux-là se sont trompés qui n'ont voulu voir, dans la hiérarchie ecclésiastique, qu'une usurpation ou une institution postérieure aux apôtres. C'est le privilége divin de l'histoire de l'Église, de n'avoir pas eu, comme les ouvrages de l'homme, une première période d'ébauche et de formation. Elle est jaillie toute faite de la pensée de Dieu, comme la création aux premiers jours du monde;

[1] Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum..., etc *Ephes.* I, 5.

[2] Plutarch. *in Alexandri Vitâ.*

et ainsi l'on peut voir se dresser, dès le commencement, dans son architecture immuable et sublime, l'édifice dont Jésus était la pierre angulaire, unissant les deux murs séparés si longtemps de l'ancien judaïsme et de la gentilité [1].

Au sommet de la hiérarchie nous avons vu déjà paraître les évêques. L'épiscopat recevait, de la constitution de saint Paul et de saint Jean, le code de ses droits et la règle de ses devoirs. Ce n'était pas seulement « un état temporaire, une lieutenance provisoire destinée à pourvoir aux nécessités urgentes des missions nouvelles [2] », c'était la fondation d'un pouvoir permanent que Dieu « avait posé pour régir son Église [3] ». Ce n'était pas seulement la mission de l'apôtre ou de l'évangéliste qui enseigne et qui passe, c'était l'établissement du père de famille au milieu de ses fils. Encore moins était-il « une simple préséance, une présidence d'honneur dans l'assemblée des saints [4] ». C'est pour « enseigner, gouverner, reprendre, im-

[1] Superædificati ipso summo angulari lapide in Christo Jesu. *Ephes.* II, 29.

Ipse est pax nostra qui fecit utraque unum, et medium parietem maceriæ solvens, ut duos condat in semetipso. *Ibid.,* II, 14.

[2] V. Neander, *Les Siècles apostoliques,* 2 vol. ; M. de Pressensé, *Hist. des trois premiers siècles du Christianisme,* t. I, p. 375 et passim.

[3] Vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. *Act.* XX, 28.

[4] M. de Pressensé, *Hist.,* etc., réfuté par M. de Broglie, *De la Critique protestante; Correspondant* du 25 sept. 1859.

poser les mains, surveiller, inspecter », que Timothée a été envoyé à Éphèse. L'épiscopat se pose non comme dignité seulement, mais comme autorité : c'est la magistrature paternelle des âmes, et, comme son nom l'indique, le regard même de Dieu et de sa Providence sur l'Église, dont l'évêque était désormais l'époux.

En même temps que ses droits, les lettres adressées à l'évêque d'Éphèse formulaient souverainement le texte de ses devoirs. « Il faut, écrivait Paul « au pontife de cette ville, que l'évêque soit sans « reproche, sobre, prudent, instruit, pudique, « hospitalier, savant, doux et modeste, ennemi des « dissensions, détaché des faux biens, gouvernant « sa maison dans une telle chasteté, qu'il soit, par « son exemple, la lumière de tout le peuple [1]. »

Science, pureté, charité : saint Jean résumait d'un mot cette excellence morale du nouveau pontificat. Dans la langue de Paul, qui est celle du droit, le pasteur c'est l'évêque, c'est-à-dire le surveillant, l'inspecteur de l'Église; dans celle de Jean, plus mystique, l'évêque de l'Église c'est l'*ange : Angelo Ephesi Ecclesiæ scribe*. C'est du côté des hommes que Paul le regardait, Jean le considérait surtout du côté de Dieu. Paul le plaçait sur la terre, Jean le voyait dans le ciel, où plus tard, en effet, il lui était montré devant le trône de l'Agneau dans le

[1] Oportet Episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum, sobrium, prudentem, ornatum, pudicum, hospitalem, doctorem, etc. *I Tim.* III, 2.

vêtement de la pureté, avec le diadème, et portant l'urne d'or pleine des prières des saints; « homme saint, innocent, homme pur et sans tache, plus élevé que les cieux, » comme le voulait l'Apôtre, bien semblable, en effet, à l'image que nous aimons à nous faire des anges, n'ayant de notre nature que la partie supérieure, la tête pour comprendre Dieu, le cœur pour l'aimer, avec deux ailes rapides pour mépriser la terre et planer au plus haut des cieux.

Au-dessous des évêques, et cependant tout près d'eux, Éphèse avait ses prêtres, formant le presbytère, ainsi que saint Paul appelle le collége de ses ministres. Comme l'évêque, mais après lui, ils imposaient les mains pour la consécration auguste du sacerdoce, et c'était une telle grâce, que Paul recommandait à Timothée d'en réveiller en lui constamment la force et le souvenir [1]. Comme l'évêque, ils présidaient l'assemblée chrétienne, et, pour cette dignité, l'Apôtre les estimait deux fois dignes d'honneur [2]. Comme l'évêque ils prêchaient, et leur autorité devait être entourée d'un prestige surhumain qui ne permettait de recevoir, sans des preuves solides, aucune accusation contre ces interprètes de la parole de Dieu [3].

[1] Noli negligere gratiam quæ in te est, quæ data est tibi per prophetiam cum impositione manuum presbyterii. *I Tim.* IV, 14.

[2] Qui benè præsunt presbyteri, duplici honore digni habentur. *I Tim.* V, 17.

[3] Adversùs presbyterum accusationem noli recipere, nisi sub duobus aut tribus testibus. *I Tim.* V, 19.

Leur nom même, dans sa double signification, éveillait l'idée de la douce gravité et du religieux honneur. C'était le sénat, *seniores*, les Pères conscrits de l'Église, et Jean ne se donnait pas à lui-même d'autre titre en tête de ses deux dernières Épîtres canoniques. C'étaient les « vieillards » aussi, *presbyteri*, ainsi que les appelait saint Paul, confondant ainsi dans une belle synonymie la majesté du sacerdoce avec celle des cheveux blancs [1].

Ces vieillards, ces prêtres, Jean les retrouvera plus tard dans la cité glorieuse [2]; et, venant de les montrer au sein de leurs Églises de la terre, dans leur condition mortelle, immédiatement il les fera voir dans les cieux, tenant les harpes d'or, et présentant l'encensoir devant l'autel de « Celui qui est l'Ancien des jours, Dieu vivant dans tous les siècles ».

Et cependant cette forme du sacerdoce chrétien n'avait point eu encore de précédent dans l'histoire. C'était une forme inspirée, vraiment tombée du ciel, et sans analogie dans toute l'antiquité. Il y avait bien alors un pontificat juif, mais dont la dignité se vendait à l'encan, dont les compétiteurs se faisaient égorger l'un l'autre à la porte du temple. Il y avait bien aussi le pontificat païen; mais le pontife maxime d'alors s'appelait Néron; il faisait tuer sa mère, em-

1 Ce nom leur venait sans doute de l'ancienne Synagogue, qui avait aussi ses *Zakanim* ou anciens. (Vitringa, *De Synagogâ vetere*, III, c. I, p. 616.)

2 Et in circuitu sedis viginti quatuor seniores. *Apoc.* IV, 4.

poisonnait son frère, s'habillait en comédien, et conduisait la course des chars dans le grand cirque. Plus près, en Ionie, dans un rang inférieur, les prêtres de Cybèle avec leurs chants sauvages et leurs danses orgiaques, les mages de la Perse avec leurs masques hideux, les desservants de Mithra, d'Éros, d'Aphrodite, s'enivrant du sacré breuvage de l'Homa pendant le sacrifice, faisaient rire les plus crédules, tandis que les plus sages se demandaient si un tel culte rendu à la Divinité n'était pas un blasphème plutôt qu'un sacrifice.

C'est du sein de ces horreurs que s'élevait un sacerdoce de qui le signe était une croix, mais tellement supérieur aux idées de la terre, qu'il en fallait chercher en Dieu seul le modèle, et qu'un disciple de saint Jean, Ignace le Martyr, pouvait écrire à une de ces Églises d'Asie : « Attachez-vous à l'évêque comme le Christ à son Père. Honorez Dieu premièrement comme le souverain Maître, mais, après lui, l'évêque comme le prince des prêtres et l'image de Dieu, du Père par l'autorité, du Christ par le sacerdoce. Que ma part soit avec ceux qui pensent ainsi. »

Venaient ensuite les diacres, qui tenaient une

[1] V. Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. IV, p. 155.

Ibid., t. II, liv. VI, ch. I, *Asie Mineure*.

[3] « Omnes episcopum sequamini ut Christus Patrem. Honora Deum ut omnium doctorem et Dominum, episcopum verò ut principem sacerdotum imaginem Dei referentem : Dei, inquam, propter principatum, Christi verò propter sacerdotium. » (S. Ignat. *ad Smyrn.*)

grande place dans l'Église d'Éphèse. « Mon âme est avec ceux qui sont soumis à l'évêque, aux prêtres et aux diacres, » disait Ignace au même lieu. Aujourd'hui que le diaconat n'est plus guère qu'un stage au seuil du sacerdoce, on se fait peu l'idée des attributions considérables de cet ordre dans l'Église primitive, dont Éphèse est le type. Les diacres institués dans l'Église d'Éphèse y devaient être la forme et l'exemple du troupeau. « Il faut, disait saint Paul à l'évêque de cette ville, que les diacres soient chastes, sobres, droits, détachés de la passion du gain, portant le mystère de la foi dans une conscience pure [1]. »

Ils portaient, en eux, le mystère de la vérité comme de la charité. C'était, comme le nom l'indique, un *service* auxiliaire de celui du sacerdoce, né à Jérusalem du besoin de seconder et de suppléer les apôtres dans l'administration des choses temporelles, souvent peu compatible avec le recueillement sacré de la prière. « Le diacre est à l'évêque ce que Jésus-Christ est à son Père, disaient les Constitutions apostoliques. Il est son œil, son bras, son oreille, son cœur et son âme [2]. » Il baptisait les païens, catéchisait les petits, instruisait les ignorants, éloignait les profanes des mystères

[1] Oportet diaconos similiter pudicos, non bilingues, non multo vino deditos, non turpe lucrum sectantes;

Habentes mysterium fidei in conscientiâ purâ. *I Tim.* III, 8.

[2] *Constitut. apost.* lib. II, cap. XLIV; apud Thomassin, *Disciplin. de l'Église,* t. I, ch. XXIX.

réservés aux seuls initiés, distribuait l'Eucharistie, la portait aux malades, faisait communiquer les Églises entre elles en se chargeant des messages des évêques éloignés et de leurs eulogies; même dans les mauvais jours il descendait dans les prisons pour porter aux martyrs mourants les Écritures e les consolations de Dieu [1].

Éphèse ne tarda pas à voir ce spectacle. Il n'y avait pas dix ans que saint Jean était mort, que saint Ignace, enchaîné pour le nom de Jésus, passant par cette Église en se rendant à Rome, avait la consolation de jouir de la tendre et pieuse charité des diacres de cette ville. Quatre d'entre eux ont mérité que l'histoire retînt leurs noms : ils s'appelaient Fronton, Burrhus, Euplos, Crocos; ils se prosternèrent devant le soldat de Jésus-Christ; ils baisèrent ses chaînes, lui firent les agapes, pourvurent à son voyage. Ignace les en louait dans sa lettre adressée aux fidèles de Smyrne; il leur rendait grâces d'avoir consolé sa pauvreté, et honoré par leur pieuse hospitalité l'Église de saint Jean [2].

1 Semper factum est ut diaconi ad carceres commeantes martyrum desideria consiliis suis et Scripturarum præceptis gubernarent. (S. Cyprian.)

2 S. Ignat. *ad Smyrn.*, p. 2; édit. Cotellier, Londres, 1644.

II

Les veuves apparaissent à la suite des diacres dans la constitution de l'Eglise d'Ephèse. C'était même dans le but de prendre soin des veuves que le diaconat avait eté institué dans l'Église du cénacle. Quand on se rappelle ce qu'était la femme dans ce temps-là, quelle facilité lui donnait le divorce, avec quelle légèreté elle volait sans cesse à de nouvelles noces, comptant ses époux par chaque consulat [1], selon le mot d'un ancien, on se rendra compte du grand et difficile service que l'Église allait rendre à la société renaissante en honorant le veuvage presque à l'égal de la virginité elle-même. C'était, d'ailleurs, le penchant de cette douce religion de s'adresser aux affligés, et il n'y avait pas de cœurs plus brisés que ceux-là. Ces femmes demeurées seules, vides de tout, comme disait leur nouveau et triste nom, sans amour ni soutien, la religion les recueillait sur le seuil du désespoir, et elle leur ouvrait l'âme à une alliance divine qui ne devait connaître ni la séparation ni la mort.

Saint Paul recommanda aux plus jeunes de se remarier, par condescendance, remarque saint Jérôme, et pour prévenir leurs chutes dans un temps

[1] Senec. *De Benef.* III, 16.

Voir sur tout ce sujet l'ouvrage de M. Laboulaye : *Recherches sur la condition des femmes*, liv. 1, sect. I et II.

où le veuvage ne signifiait que le droit au désordre public de la libre existence [1]. Aux autres, plus sûres de Dieu et de sa grâce en elles, il conseilla de se refaire une seconde intégrité en se retirant du monde [2]. La viduité devint un état de continence, et d'odorantes vertus fleurissent dans ce champ de l'Asie planté par saint Paul, cultivé par saint Jean. La Vie légendaire de Jean cite plusieurs saintes veuves parmi les premières disciples de l'apôtre en Ionie. Mais, sans sortir de l'histoire, n'était-ce pas une veuve, généreuse et charitable entre toutes les autres, que l'Electa à qui s'adresse la seconde Épître et les éloges de saint Jean? Isolées ou réunies dans le *matroneum,* ainsi que les latins appelaient le gynécée, les veuves de l'Église priaient, travaillaient, chantaient les psaumes, fréquentaient les autels, les bonnes œuvres, les saints livres, contentes de leur pauvreté, reconnaissantes des aumônes que leur faisaient les frères, et élevant leurs cœurs à Dieu dans l'action de grâces. « Voyez ces saintes veuves, disait un diacre martyr, lesquelles une fois privées de leur premier mari n'ont pas voulu d'autre amour. C'est le riche collier de l'Église, ce sont les perles dont elle se pare, c'est la dot qui plaît au Christ, son époux,

1 Volo ergò juniores nubere, filios procreare, matres familias esse, etc. *I Tim.* v, 14.

S. Hieronym. *ad Salvinam, de viduitate servandâ.* — S. Ambros. *de Viduis.* — S. Aug. *de Bono viduitatis,* apud Thomassin, t. III, ch. L, p. 170 et sq.

2 I Tim. v, 2-10.

et la couronne précieuse qui décore son front[1]. »

Lorsque les veuves étaient âgées de soixante ans, qu'après un premier veuvage elles ne s'étaient point engagées dans de secondes noces, qu'elles avaient, en élevant dignement leurs enfants, fait leurs preuves de sagesse et de maturité, l'Église faisait choix d'elles pour un service analogue à celui des diacres. Elles prenaient alors le nom de diaconesses ou de diaconisses. Les diaconesses apparaissent, avec ces conditions, pour la première fois dans l'Église d'Éphèse. « Que la veuve, disait Paul, n'y soit élue qu'à l'âge de soixante ans au moins, qu'elle n'ait eu qu'un mari; que ses œuvres rendent bon témoimoignage pour elle; qu'elle ait élevé des fils, exercé l'hospitalité, lavé les pieds des saints, secouru les souffrants dans leurs tribulations et pratiqué tout bien[2]. »

Alors la veuve *siégeait,* ainsi que nous lisons dans d'antiques inscriptions : *Vidua sedit.* Par la consécration, quelque chose de l'auréole sacerdotale marquait son front, tandis que son âme devait aussi en porter les vertus. Aussi saint Épiphane leur donne-t-il le nom de prêtresses : n'étaient-elles pas, en

[1] Prudent. *in Martyr. S. Laurentii,* apud Thomassin, *Des Congreg.,* ch. L.

[2] Vidua eligatur non minus sexaginta annorum, quæ fuerit unius viri uxor;

In operibus bonis testimonium habens, si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit, si omne opus bonum subsecuta est. *I Tim.* v, 9.

en effet, appliquées à ce que le sacerdoce a de plus cher : le ministère des pauvres et celui des autels?

D'Éphèse, où il vient de recevoir son organisation, bientôt l'ordre des diaconesses va gagner tout l'Orient. Paul a déjà salué, dans l'épître aux Romains, la sainte femme Phœbé, qui était diaconesse dans un faubourg de Corinthe [1]. Quelque temps après, ce sont deux diaconesses que Pline met à la torture, pour savoir la vérité sur le christianisme [2]. Lui-même leur donne ce nom que les païens connaissent et qu'on s'étonne de trouver dès lors sous une telle plume.

A Antioche, saint Ignace rencontrera les diaconesses gardiennes des saintes portes. Nous les retrouverons à Rome, dans cette Grapté dont parlent saint Clément et Hermas [3]. Ce sera un legs que l'Église du cénacle transmettra à celle des catacombes; et on ne tardera pas à voir ces saintes femmes, veuves des martyrs tombés dans la persécution, venir servir les autels élevés sur la tombe de leurs vaillants époux.

Éphèse voyait aussi fleurir le chœur des vierges, qu'avaient mises en honneur les recommandations de

1 Rom. xvi, 1.

2 Necessarium credidi ex duabus ancillis quæ *ministræ* dicebantur, quid esset veri per tormenta quærere. (Plin. lib. X, p. 96.)

3 Et Origène (*Periarch.* lib. IV, cap. ii) la considère comme une des veuves chargées d'instruire et de secourir les pauvres et les orphelins.

saint Paul et de saint Jean. Il est vrai que saint Paul n'avait pas prétendu faire un commandement de cet état angélique, qui ne peut être qu'une exception et une perfection : « Pour la virginité, « disait-il, je n'ai pas à alléguer de précepte du Sei- « gneur, mais c'est un conseil que je donne [1]. » Lui-même le suivait, il en offrait l'exemple, désirant que ses frères marchassent sur ses traces : « Je vous souhaite d'être libres comme je le suis « moi-même, » écrivait le grand apôtre. Cela avait suffi : tous les rangs, tous les sexes avaient compris ce vœu. Timothée était vierge. Puis, près de lui, quel parfum ne jetait pas dans l'Ionie cette jeune Thécla, la première martyre qui, ayant entendu un jour le grand Paul préconiser l'honneur de la virginité, avait, pour la garder, brisé les plus doux liens, quitté la maison de son père, bravé la dent des lions et la flamme des bûchers, ne voulant plus d'autre ami ni d'autre époux que Dieu!

Mais c'était surtout à Jean, le disciple de l'Agneau, qu'il était réservé d'être dans ce pays l'ardent propagateur et le modèle parfait de la virginité. Faut-il croire, après saint Modeste, Photius et Grégoire de Tours, que Marie Madeleine avait suivi l'apôtre à Éphèse, formant au service de Dieu les jeunes chrétiennes, dont elle enviait l'innocence [2]?

[1] I Cor. VII, 25.

[2] S. Modest., *in Bibliothecâ Photii*, cap. CCLXXV, p. 1525.
S. Gregor. Turon., cap. XXX, p. 64.
Menolog. græc., ad XXII julii, p. 222.

La tradition contraire a prévalu parmi nous. Mais nous verrons bientôt les filles de saint Philippe venir recevoir de saint Jean le voile virginal, qu'elles devaient honorer par des miracles éclatants et d'éminentes vertus. « La seconde Épître de Jean est adressée aux vierges, » a dit formellement Clément d'Alexandrie [1]. « Je salue le collége des vierges, » devait bientôt écrire saint Ignace aux Églises d'Asie, et la vieille société, perdue de sensualisme, se trouvait partout en présence du spectacle d'une pureté angélique dans une chair mortelle [2].

« Préférer la pureté au bonheur conjugal, disait plus tard Tertullien, n'être belles que pour Dieu, n'être jeunes que pour Dieu, vivre sans cesse avec lui, avec lui s'entretenir nuit et jour, lui apporter en dot le trésor de ses prières, ce n'est plus contracter un mariage terrestre, c'est entrer déjà dans la famille des anges [3].

Même le mariage terrestre n'était-il pas redevable de son intégrité à l'exemple éminent de la

Cette opinion est renversée dans l'ouvrage de M. l'abbé Faillon.

1 Secunda Joannis epistola quæ ad *virgines* scripta est. (Clement. Alex. *Adumbrat. in II Joan.*, t. II, p. 1011.)

2 Sur le vœu de continence et de chasteté appelé par eux εὐνουχία, V. Athenagor. *Legatio*, XXXIII; Clem. Alexandr. *Strom.* III, 12; *Tatian.* XXXIII; Theophyl. *ad Autolyc.* III, 15; Origen. *C. Cels.* VII, 48.

3 Sanctitatem maritis anteponunt, malunt Deo nubere, Deo speciosæ, Deo sunt puellæ, cum illo vivunt, cum illo sermocinantur, illum diebus et noctibus tractant, orationes suas velut dotes Deo assignant... Jam in terris, non nubendo, de familiâ angelicâ. (Tertull. *ad Uxor.* lib. I.)

virginité ? Ainsi qu'on l'a remarqué, « la sainteté conjugale ne pouvait naître chez un peuple, dans une société, dans une Église, qu'à la condition d'être appuyée, encouragée, pour ainsi dire commandée par une sainteté plus haute. En ce genre, une société ne peut le moins que parce qu'elle peut le plus. Pour faire la guerre au vice, il faut le comble de la vertu; pour purifier le mariage, il faut l'exemple de la continence parfaite : il faut la viergep our être la gardienne de l'épouse [1]. » Et voilà pourquoi la vierge, dans le catholicisme, se rencontre partout.

Tout cela était l'objet de l'étonnement des Grecs. « On a bien vu chez eux, disait saint Chrysostome, un petit nombre de philosophes parvenir à mépriser les richesses ou à maîtriser la colère. Mais jamais, et nulle part, la fleur de la chasteté n'a germé chez ces sages. C'est une prérogative dont ils nous cèdent l'honneur, la regardant comme une chose au-dessus de la nature et qui n'est pas de l'homme. Voilà ce ce qui nous vaut l'admiration du monde [2]. »

Mais nulle part et jamais l'étonnement de ce spectacle ne devait être plus grand que dans la ville d'Éphèse, et du temps de saint Jean. Coïncidence remarquable, et qui fait bien comprendre le miracle

[1] M. de Champagny, *les Antonins*, t. I, p. 192.

[2] Virginitatis autem flos nullo modo apud illos floruit, ingenuè fatentes rem suprà naturam esse, etc. (S. Joan. Chrysost. apud Thomassin, *Des Vierges*, t. III, ch. XLII, p. 129.)

de l'œuvre de Dieu! C'est dans le temps que saint Paul traçait de la veuve fidèle ce portrait idéal et c'est dans cette même ville, la ville de saint Jean, que se plaçait la scène d'un conte licencieux où la veuve païenne se montrait telle qu'elle était, comme pour un éloquent et affligeant contraste. Un libertin de Rome, qui s'appelait Pétrone, l'avait peinte à sa façon dans un ouvrage ignoble, et sa *matrone d'Éphèse* défrayait les propos de table des jeunes patriciens chancelants aux petits soupers du palais proconsulaire. Ce conte était tout à fait dans le goût de l'époque. La vertu y avait de plaisantes défaillances, la fidélité y faisait une figure risible, et même on y voyait la religion des tombeaux profanée en même temps que celle du souvenir, afin de donner au crime la saveur du sacrilége. Cela s'appelait de l'atticisme parmi les gens de cour; et parmi les moralistes, c'était le dernier mot de la vertu des femmes. Pétrone était consul, saint Paul était aux fers. Tacite consacre des pages à l'éloge de Pétrone; il ne parle des chrétiens, les frères de saint Paul, que pour les charger de la haine de tout le genre humain. Entre la prison où Paul écrivait ces saintes lois et la Maison-Dorée, où le favori de Néron dictait les turpitudes de sa Matrone d'Éphèse, il n'y avait pas la distance de deux milles romains; mais, entre la veuve des épîtres et la veuve du *Satyricon*, il y a toute la distance qui sépare un monde naissant dans un honneur plus qu'humain, et un monde se mourant dans la dégradation, la pourriture et la honte.

III

Cependant, tandis qu'on lisait dans Tacite et ailleurs que c'en était fait de l'empire, qu'on allait à la mort, on lisait dans saint Jean : « Je vous écris à vous tous que vous aurez *la vie* si vous croyez au Fils de Dieu. » La même voix répétait dans l'Asie expirante : « Celui qui a le Fils en lui possède *la vie.* Nous venons vous attester que Dieu nous a donné *la vie.* Or c'est dans son Fils que cette vie réside. »

Ceux donc qui voulaient vivre de cette vie morale venaient au Fils de Dieu.

Il y avait premièrement les âmes opprimées, et, quand la misère du temps, la tyrannie des empereurs, la licence brutale et effrénée des soldats, les exactions des préteurs, les dévastations de l'ennemi, l'anarchie des provinces conspiraient à tout perdre, les malheureux sans nombre inclinaient l'oreille à la douce voix qui prêchait la liberté, la fraternité des âmes et la justice éternelle.

Il y avait les grandes âmes, impatientes de la terre, souffrantes de leur pauvre bonheur plus encore que de leurs maux, altérées de l'infini souvent sans s'en rendre compte, et qui comprenaient saint Jean quand il parlait de cette eau qui seule peut apaiser les grandes soifs du cœur pour la vie éternelle.

Il y avait surtout en grand nombre les âmes simples, en qui l'honnêteté n'avait pas entièrement péri, et qui reconnaissaient le véritable Dieu dans l'incessant miracle de la vie des chrétiens et de leur charité. « Le monde, a dit Bossuet, le monde vit des saints et crut à la sainteté. »

« La justice éternelle, » autrefois annoncée par le prophète Daniel, inaugurait donc son règne sous ce nom de *sainteté*. L'Église d'Éphèse venait d'en recevoir le code dans les instructions de saint Paul et de saint Jean.

Or cette vie de sainteté c'était la vie de Dieu même, infuse par la grâce, reproduite dans les œuvres. « Mes petits enfants, disait saint Jean aux « Éphésiens, être en Dieu et de Dieu, c'est marcher « comme lui-même a montré le chemin. » — Soyez « imitateurs de Dieu, comme ses fils les plus chers, » écrivait saint Paul au même peuple. Reproduire en soi les traits de cette sainte image, avoir les sentiments que Jésus-Christ a eus, participer à son humilité, à son renoncement, revêtir ses entrailles de compassion, telle est la vocation du véritable disciple. Jésus, qui est le type de la perfection, en sera également l'aliment et la source, car la loi du Sauvenr donne tout ce qu'elle commande, selon la belle expression de saint Augustin.

Ainsi, tandis que partout, dans Rome et dans l'empire, les écrivains de ce siècle n'avaient point assez de mépris pour ces « petits Grecs », comme les surnommaient les railleurs, voici que dans le

centre même et dans une des capitales de cette molle Asie, la religion avait cette confiance en sa grâce et ce respect pour eux, de les appeler à une sorte d'apothéose morale en les faisant entrer dans les vertus de Dieu. C'était un peuple d'oisifs, le travail était remis en honneur parmi eux [1]. C'était un peuple de trompeurs : les néophytes d'Éphèse déposeront tout mensonge [2]. C'était un peuple de mimes, d'artistes et d'histrions; et voici que l'impureté n'aura pas même de nom parmi ces hommes sacrés, *sicut decet sanctos,* chez lesquels toute souillure est réputée une servitude et une idolâtrie [3].

L'ordre se fait dans le chaos domestique et social d'un monde bouleversé. Le mariage, si flétri dans la dissolution de la famille romaine, si abaissé chez les Juifs par les nouvelles doctrines si étrangement commodes d'Hillel et de son école, s'élève à la dignité d'un très-grand sacrement, symbole de l'alliance de Jésus-Christ et de son Église, c'est-à-dire du dévouement et de l'immolation à la vie, à la mort [4].

L'implacable sévérité du père de famille et son

[1] Qui furabatur jam non furetur. Magis autem laboret operando manibus suis. *Ephes.* IV, 28.

[2] Propter quod deponentes mendacium loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo. *Ibid.*, IV, 25.

[3] Fornicatio autem et omnis immunditia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos.

Aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas quæ ad rem non pertinet. *Ibid.,* V, 3.

[4] Sacramentum hoc magnum est : ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ. *Ibid.,* V, 22, 23.

droit de vie et de mort sur son fils et sa fille sont tempérés par le devoir de la tendresse chrétienne. Le rude romain vient de lire dans la lettre à Éphèse qu'il est tenu au respect de l'être frêle qui dépend absolument de lui. De son côté, l'enfant, pour la première fois, apprend qu'il doit voir Dieu dans ces parents décrépits dont faisait si bon marché la comédie d'alors [1]. Enfin la grave et douce figure de la mère chrétienne se lève auprès de celle du père; la famille est assise sur sa base divine. Interprétant cette parole du Seigneur en saint Matthieu : « Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux, » Clément d'Alexandrie se demande : « Est-ce que par ces trois l'Évangile ne désigne pas le mari, la femme et l'enfant [2]? » La société domestique n'a pas de plus belle image de sa consécration.

Quand au régime de l'esclavage, la religion ne voulait ni ne pouvait l'abolir prématurément, sous peine de bouleverser et d'ensanglanter le monde. Mais elle adoucissait la condition servile en la divinisant. Jésus-Christ n'avait-il pas pris la forme d'esclave? Elle commandait aux esclaves de voir Dieu dans ces maîtres qui les vouaient à l'opprobre, aux fouets, à la faim et aux jeux sanglants de leurs amphithéâtres [3]. Aux maîtres on rappelait qu'ils avaient

[1] Ephes. v, 1, 4.

[2] Ἤ οὐχὶ ἄνδρα καὶ γυναῖκα καὶ τέκνον τοὺς τρεῖς λέγει; (Clem. Alex. *Strom.* III, c. x.)

[3] Filii, obedite parentibus vestris in Domino. *Ephes.* vi, 1.

eux aussi un Maître dans le ciel, et que la menace seule était un attentat contre la dignité surnaturelle de ces serviteurs, qui étaient leurs égaux et leurs frères devant Dieu [1].

Puis après la justice c'était la charité :

« Aux riches de ce siècle, écrivait Paul à l'évêque de l'opulente Éphèse, aux riches de ce siècle ordonne de ne point s'exalter dans l'orgueil. Dis-leur de ne pas placer leur espérance dans des biens périssables, mais dans le Dieu vivant, qui seul peut nous donner les biens qui rendent heureux. Commande-leur d'être bienfaisants, de se montrer de véritables riches par leurs bonnes œuvres, de donner facilement, de partager avec leurs frères, *communicare*, et de se faire ainsi un trésor qui leur serve à acquérir la vie éternelle [2]. » Paul faisait allusion au trésor de la *collecte*, rappelant et suppléant la communauté primitive de l'Église de Jérusalem; c'était ce même devoir de l'assistance fraternelle qui faisait dire

Servi obedite dominis carnalibus cum timore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo : ὡς δοῦλοι τοῦ Χριστοῦ. *Ibid.*, VI, 5.

[1] Et vos, domini, eadem facite illis, remittentes minas, scientes quia et illorum et vester Dominus est in cœlis. *Ibid.*, VI, 9.

[2] Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum, sed in Deo vivo qui præstat nobis omnia abundè ad fruendum.

Benè agere, divites fieri in bonis operibus, facilè tribuere, communicare.

Thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum, ut apprehendant vitam æternam. (*Tim.*)

à Jean : « Celui-là qui possède la richesse de ce monde, et qui, voyant son frère dans l'indigence, ferme ses entrailles à la compassion, comment l'amour de Dieu peut-il être en son cœur? Mes petits enfants, ce n'est pas en paroles seulement qu'il faut aimer, mais en œuvre et en vérité.

L'agape, ou le repas commun, était une autre forme de la fraternité, laquelle avait passé du cénacle dans l'Église de saint Paul et de saint Jean. La commensalité avait été, de tout temps, un des symboles de l'amour. Mais le christianisme particulièrement pouvait-il oublier que c'était dans un souper que l'amour substantiel s'était donné au monde? L'agape primitive avait donc cette double signification de rappeler en même temps l'union de Dieu avec les hommes, et des hommes entre eux.

Éphèse vit se dresser cette table fraternelle. « Ne vous enivrez pas du vin, père de la luxure, disait Paul aux Éphésiens. Pour vous, remplissez-vous plutôt de l'Esprit-Saint, vous entretenant ensemble dans les psaumes, les hymnes, les cantiques spirituels, chantant harmonieusement pour Dieu du fond du cœur, puis rendant grâces ensemble, pour tous ces biens, à votre Dieu et Père, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

Tels étaient les symposiaques de la sagesse chrétienne. On se moquait de ces « hommes pâles », qui faisaient maigre chère. Comment, en effet, ces sobres et douces réunions eussent-elles été comprises de ceux qui, disait saint Paul, « se faisaient un Dieu de

leur ventre »? Regardez, si vous l'osez, le festin de Trimalcion. Lisez dans Juvénal les repas de Domitien; voyez étalés sur les tables romaines tous les produits du monde, qu'on semble n'avoir conquis que pour le dévorer; contemplez ces coupes d'or, ces flambeaux, ces esclaves, ces couronnes de roses, ces flots de vin de Crète; entendez ces concerts, respirez ces parfums, puis écoutez dehors le sourd rugissement de la plèbe exténuée qui demande à ses maîtres un peu de pain avec du sang : c'est l'éloquent contraste de la cité romaine et de la cité de Dieu.

Tout rentrait donc à sa place dans la jeune société, comme les éléments dans la création aux premiers jours du monde. C'était le réveil des consciences : *Surge, qui dormis!* Je ne sais quelle lumière jaillissait de Jésus-Christ dans la profondeur des âmes. Les ténèbres ne la comprenaient pas, comme s'en plaignait saint Jean. Mais on pouvait déjà voir que le jour se levait, que l'Orient s'illuminait, et qu'il allait tout remplir de ses rayons vainqueurs.

IV

Cependant le culte se formule en même temps que la morale dans l'Église d'Éphèse, et c'est bien gratuitement qu'on s'est imaginé une ère démocratique où, tout fidèle étant prêtre, chaque forme individuelle de l'adoration se produisait sans règle dans

une société sans chef. L'Épître aux Éphésiens, les Épîtres à Timothée contiennent déjà en germe la liturgie orientale, et nous permettent de pénétrer au sein de l'assemblée des fidèles d'Éphèse.

L'assemblée se nomme *station,* désignation symbolique qui rappelait la vigilance du soldat sous les armes, montant sa faction en face de l'ennemi [1]. Dans sa lettre à Trajan, Pline dénonce deux réunions que tenaient les chrétiens d'Asie. La première avait lieu le matin à l'aube du jour, parce que le Christ était ressuscité à cette heure matinale [2]. Mais le plus ordinairement on se réunit le soir, à la clarté des flambeaux; car on craint les profanes. Les esclaves prennent place à côté de leurs maîtres; parce que maîtres et esclaves sont de la même famille, et Paul a formellement demandé à Timothée d'effacer dans l'église toute distinction de rang. Ceux qui portent la robe blanche ce sont les néophytes, c'est-à-dire les nouveau-nés dans les eaux du baptême, et saint Pierre les compare aux « enfants altérés du lait pur et spirituel qui les fera grandir pour le salut ». Mais saint Paul a défendu aux Éphésiens de prendre un évêque parmi ces novices, encore peu affermis dans les voies de Jésus [3]. Près de l'évêque sont les diacres. Les diaconesses se tiennent à la tête du chœur des veuves et des vierges. Paul leur a interdit de « porter la parole dans l'assemblée

[1] Herm. *Pastor simil.* v, 1 ; — et S. Ambros. *Serm. XXV.*
[2] Plin. lib. X, ep. XCIV.
[3] I Tim. III, 6.

des frères [1] ». Les femmes sont d'un côté, les hommes se placent de l'autre: ceux-ci, la tête découverte, parce qu'ils portent sur leur front l'autorité de Dieu; celles-là la tête voilée, par décence et par respect. Loin de là ces Ioniennes que l'Apôtre représente avec leur chevelure bouclée, couvertes d'or et de pierreries, telles qu'on les rencontrait traînant leurs robes précieuses sur les places d'Éphèse [2]. C'est de piété, de gravité, de retenue et de modestie que se parent les chrétiennes. « Sur ce cou chargé de rubis, disait plus tard Tertullien dans sa rude énergie, où le bourreau trouvera-t-il une place pour le glaive quand il les appellera au martyre? »

Au milieu l'évêque préside. C'est Timothée : il est jeune; mais « personne ne songe à mépriser sa jeunesse, car il est devenu l'exemple des fidèles par sa charité, ses paroles et ses mœurs [3]. » Quelquefois c'est Jean lui-même qui porte dans l'assemblée l'autorité de ses souvenirs, de son inspiration et de sa sainteté. Tout ce qu'il écrivit plus tard dans l'Évangile, il l'avait d'abord dit dans ces réunions [4]. Tous ces miracles de Jésus, que dans son livre il a cru devoir passer sous silence, ainsi qu'il nous

[1] I Tim. II, 12.
[2] Ibid., II, 9.
[3] Ibid., IV, 12.
[4] C'est la pensée de saint Ambroise :

« Joannes prophetavit; id est, prædicavit evangelium suum quod posteà scripsit omnibus gentibus et linguis et regibus multis. » (S. Ambros. *in Apoc. Exposit.*, cap. x; appendix ad oper.)

l'avoue, il les avait racontés à ses « petits enfants », comme il les appelait, et ceux-là seulement connurent la bonne nouvelle dans son intégrité qui la recueillirent alors des lèvres de saint Jean.

Cependant la prière commence. On se tient debout, les deux mains étendues et un peu élevées vers le ciel, la face vers l'Orient, tel qu'on voit les *Orantes* dans les peintures les plus anciennes des catacombes [1]. C'est la prière pour tous; « car le Dieu-Sauveur a voulu que tous les hommes arrivassent au salut, » dit saint Paul. Les princes même, ces Néron et ces Domitien, ces proconsuls d'Asie qui dénoncent et qui tuent, n'en sont point exceptés. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Aimez vos ennemis, et priez Dieu pour ceux qui sont vos persécuteurs? Dans les recommandations de la prière publique, c'est par eux qu'on commence. « Avant tout, dit l'Apôtre, je veux que des prières, des demandes et des actions de grâces soient faites pour tous les hommes, particulièrement pour les rois et pour ceux qui sont dans la grandeur [2]; » non certes afin de capter une faveur impossible, mais pour que Dieu leur inspire de donner à l'Église la paix et la liberté, la liberté du bien, la paix de la prière. C'est le code rudimentaire des relations futures de l'Église et de l'État, et la base première des concordats de l'avenir.

Mais saint Paul a écrit dans sa lettre à Éphèse :

[1] I Tim. III, 8.
[2] Ibid., II, 1.

« Si quelqu'un a un psaume, qu'il le fasse entendre[1]. » Voici donc qu'un chrétien se lève pour dire son cantique. Fruit d'une inspiration essentiellement spontanée, il fait monter au ciel ces « soupirs inexprimables » dont l'Apôtre a parlé, et qui furent les premières et brûlantes effusions du lyrisme religieux. Parler, prier, chanter, ce sont les trois degrés du langage que l'homme a reçu de son Dieu pour qu'il en fît remonter l'hommage jusqu'à lui.

Mais le plus expressif des rites usités dans l'Église naissante était le baiser de paix. « Saluez-vous les uns les autres dans le saint baiser, » recommandait sans cesse saint Paul dans ses épîtres. C'est après qu'ils avaient récité le Symbole que les prêtres et les fidèles se transmettaient ce signe de la fraternité, tel que l'usage en subsiste aujourd'hui encore dans l'Église orientale. Enfin l'on communiait. Le pain étant rompu, chacun venait, suivant l'ordre de sa dignité, recevoir l'Eucharistie de la main de l'évêque, « se tenant debout devant le Seigneur, » selon que les Constitutions apostoliques le prescrivaient : *Erecti ad Dominum stemus!* Puis on buvait tour à tour à « la coupe sacrée », où l'on venait de consacrer le sang de Jésus-Christ. C'était la synaxe, comme l'appelaient les Grecs, c'était la communion, c'est-à-dire l'union parfaite de tous les frères avec Dieu et de tous les frères entre eux; car, dans cet

[1] Ephes. v, 19. Coloss. III, 16.

instant divin, ils n'avaient plus réellement qu'un seul cœur, une même âme, dans l'âme et dans le cœur du Père qui est aux cieux.

Les païens étaient soigneusement exclus de l'assemblée par l'ordre de saint Paul et par celui de saint Jean : « Loin d'ici les cyniques, *foris canes!* » s'était écrié le grand apôtre.

Un jour cependant, vers ce temps et dans ce même pays, un de ces cyniques se vantait d'avoir clandestinement pénétré ces mystères : « Je m'en allais dans la rue pour des emplettes pressantes, racontait je ne sais quel mauvais sujet de comédie [1], quand je vois une multitude qui chuchote entre elle et se parle à l'oreille. Craton me persuade d'entrer chez les chrétiens, de pénétrer dans ce jour plus sombre que la nuit. Il se vantait de tenir d'eux la clef de leurs mystères. Je marchai. Nous passâmes d'abord « les portes de fer avec le seuil de bronze ». Ayant monté ensuite de nombreux escaliers, nous arrivâmes enfin à une chambre haute, au plafond doré, tel qu'Homère a décrit le palais de Ménélas; et moi, comme Télémaque, je ne me lassais pas d'en contempler la beauté. Hélas! ce que je vis là ce n'était pas Hélène, mais de pauvres gens courbés, et inclinant à terre leur face maigre et pâle. Ils ne me paraissaient pas faire des vœux très-réjouissants;

[1] V. le *Philopatris*, apud Lucian. Edit. Bourdelot, Paris, 1615.

Ce dialogue est au nombre des œuvres de Lucien ; mais j'ai déjà dit que son antériorité est reconnue.

mais, rapprochant leurs têtes les unes auprès des autres, ils s'entretenaient sans bruit[1]... »

Que disaient-ils? Critias l'explique à son ami avec plus de verve comique que de fidélité, comme il arrive à ceux qui écoutent aux portes. Les prières des chrétiens, leurs jeûnes, leurs espérances, leur charité elle-même, y revêtent le plus ridicule des travestissements. Abusant de la similitude de *Christos,* le nom du Christ, avec le mot *chrestos* (homme de bien), qui en grec se prononçait de même : « Beaucoup de christs ou de chrétiens, mais peu d'hommes de bien, » disait le satirique. Un autre de ses agréments était de leur infliger le nom « d'hommes en l'air; » et il ne s'en cache pas : c'est à Aristophane, dans sa pièce des *Oiseaux*, qu'il emprunte cette piquante allusion aux mœurs de ces spiritualistes qui rêvent d'un autre monde, et qui ont des extases. Mais tout cela ennuie Triéphon, son camarade : « Allons, dit celui-ci, mon cher Critias, assez sur ces niaiseries : *Neque super nugas istas extenderis*. Laisse-là ces pauvres gens. Commence le « Notre Père », et finis-en au plus tôt par cet hymne bien connu[2]. »

C'est avec cette légèreté ironique que le monde traitait le culte de nos pères. Mais cette ironie était

[1] Video viros in faciem inclinatos et pallescentes. Illi autem videbantur quam pessima optare. Capita autem inter se juncta tenentes consusurrabant. (*Philopatris*, apud Lucian., p. 1124.)

[2] Tace, Critia, missos istos facito, precationem *à Patre* incipiens, et celebre illud carmen ad finem apponens. (*Philopatris*, ibid., p. 1128.)

lumineuse pour l'histoire, et la face du Christ est reconnaissable encore sous les ignobles crachats dont le cynique la couvre. Voilà l'Église, voilà le cénacle, cette chambre haute primitive, ce sanctuaire orné comme Jésus l'avait recommandé à saint Jean. Voilà enfin ce *Pater* déjà si familier parmi le peuple chrétien, que les païens eux-mêmes ne le peuvent plus ignorer, *celebre carmen* [1].

Ils en riaient. Comment de tels hommes ne se fussent-ils pas moqués d'une pareille prière? Ils entendaient le chrétien parler de son Père des cieux, et ce Fils d'un Père céleste ils le voyaient esclave, honni, mendiant, voué à tous les mépris comme à tous les supplices. Ils l'entendaient appeler l'avénement de son règne, et c'était sous le règne de Néron et de Domitien. Ils l'entendaient souhaiter que la volonté divine s'accomplisse sur la terre comme elle est accomplie par les anges dans le ciel, et c'était à l'époque où l'on n'obéissait qu'aux volontés du sang et à celles de la chair, comme s'en plaignait saint Jean. Mais eux, les persécutés, les rebuts de la terre, ainsi que disait saint Paul, ne se décourageaient pas. « Hommes singuliers, a remarqué un livre récent, hommes singuliers qui, du sein de leur abjection, s'apppelaient eux-mêmes les *enfants du royaume : Filii regni!* Chaque jour, chaque nuit, dans le secret de leurs retraites volontaires ou

[1] Bingham affirme l'usage liturgique de l'Oraison dominicale au premier siècle. (*Origin.*, V, 125.)

forcées, ils adressaient à Dieu avec confiance la prière *Adveniat regnum tuum*. Et cela voulait dire, — eux-mêmes pouvaient-ils le comprendre entièrement? — cela voulait dire : « O Jésus, à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, Roi immortel des siècles, faites entrer dans l'esprit et dans le cœur des puissants de ce monde l'idée du respect de la conscience et de ses droits, même chez le pauvre, chez la femme, chez l'enfant, et jusque chez l'esclave. Inspirez à ceux qui tiennent le glaive au nom des lois le respect de la vie humaine. Qu'un temps vienne où il n'y ait plus de combats de gladiateurs, où l'esclavage soit adouci, modifié, supprimé, rendu impossible. Que le mari n'ait plus le droit de vie et de mort sur sa femme, et le père sur son enfant. Que le culte public de la luxure cesse dans les amphithéâtres et dans les temples. Que sur toute la face de la terre on voie des prêtres chastes et charitables, des vierges pures, dévouées à Dieu et à leurs frères jusqu'à la mort. »

« Voilà ce que demandait le petit troupeau des chrétiens en allant au supplice, presque sous la dent des bêtes et sous la hache du bourreau. Ils le demandaient et ils l'ont obtenu; et depuis de longs siècles nous jouissons de leur victoire, et cette victoire n'a pas cessé. Hier encore elle appelait des millions de noirs à la liberté, et demain elle aura brisé les fers des derniers esclaves[1]. »

[1] M. l'abbé Lescœur, *Étude sur le millénarisme.*

CHAPITRE XIV

SAINT JEAN ET LE GNOSTICISME

I

Le mal eut ses représailles. Une vaste lutte s'engagea contre la vérité, et Éphèse ne tarda pas à voir s'accomplir la prédiction que saint Paul avait faite à ses prêtres dans son dernier adieu : « Je sais qu'après mon départ des hommes s'élèveront parmi vous, enseignant le mensonge, dans le dessein d'entraîner des disciples après eux [1] ».

C'est pourquoi, écrivant à son fils Timothée, il lui disait encore : « Garde bien le dépôt de la foi qui t'est confié, fuyant les profanes nouveautés de paroles et les antithèses d'une fausse science. C'est pour l'avoir suivie que plusieurs ont fait naufrage dans la foi [2]. »

Mais déjà, comme il le craignait, « les loups dévorants avaient pénétré dans le bercail, » et Paul

1 Act. xx, 30.
2 II Tim. i, 14. I Tim. vi, 20.

croyait devoir prévenir son disciple de ne pas se perdre dans les fables, les mythes et les interminables généalogies, « lesquelles sont plutôt propres à soulever des disputes qu'à édifier l'œuvre de Dieu [1]. »

On ne saurait s'y tromper : ces généalogies et ces théogonies ce sont celles des *Éons ;* ce sont les émanations successives des êtres du sein de l'infini. Cette sagesse trompeuse c'est celle de la *Gnose*, suivant le nom même que lui donne le texte grec [2]. Mais Paul n'avait fait qu'entrevoir le gnosticisme ; à Jean était réservée la tâche de le confondre.

Ce fut là assurément un des plus grands périls que le christianisme ait courus de sa vie. Le gnosticisme n'était pas une hérésie partielle, contestant tel ou tel point du dogme révélé. C'était, bien plus encore que le protestantisme dans l'époque moderne, une de ces négations radicales, collectives, étreignant tout le corps de la religion naissante, non pas pour la scinder seulement, mais pour la transformer, comme ils le prétendaient, la spiritualiser, l'élever à la hauteur d'une philosophie, et, l'ayant ainsi détruite en la dénaturant, se substituer à elle. C'était la coalition de toutes les idées comme de toutes les croyances contre l'ennemi commun ; et rien ne fait mieux comprendre que cet effort collec-

1 Μηδὲ προσέχειν μύθοις καὶ γενεαλογίαις ἀπεράντοις, κ.τ.λ. *I Tim.* I, 4.

2 Τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. *I Tim.* VI, 20.

tif le vaste ébranlement que le christianisme avait produit dans le monde.

Il y avait deux gnosticismes : l'un procédait des Juifs, et réformait le mosaïsme; l'autre venait des Gentils, transformant leur religion et leur philosophie [1].

Outre les judaïsants sortis de Jérusalem, dont nous avons parlé, l'Évangile rencontrait partout sur son passage, et surtout en Asie, la gnose judaïque, laquelle avait de longtemps précédé le christianisme. Elle formait, au sein même de la grande synagogue, deux écoles théologiques d'une influence puissante. L'une, l'école talmudiste, s'attachait scrupuleusement à la lettre de la loi, et dominait parmi

[1] Iren. *adv. Hœres.* Edit. Ren. Massuet; Paris, 1710. — Et M. l'abbé Freppel sur saint Irénée.

Tertull. *adv. Marcion.* lib. V. *De Præscription. hœres.* — *Contrà gnosticos Scorpiacum.*—Edit. Westin; Bâle, 1673.

Epiphan. *adv. Hœres.*, oper. t. I. Édit. Petau; Paris, 1622.

Clemens Alex.; Origen. *Fragm. gnostic.*, apud S. Irenæum; édit. Massuet, p. 349.

Les *Philosophoumena.* Edit. Miller.

Beausobre, *Hist. critique du manichéisme;* Amsterdam, 1734.

Lewald, *Commentatio de doctrinâ gnosticâ;* Heidelberg, 1818.

Neander, *Dévelop. génétiq. des syst. gnost.;* Berlin, 1818.

Matter, *Hist. critiq. du gnosticisme;* Paris, 1828.

J.-A. Mœhler, *Essai sur l'origin. des gnostiq.;* Tubingue, 1831.

Münter, *Essai sur les antiquités gnostiq.*

Dœllinger, *Origin. du Christian.,* ch. XX; Paris, 1842.

Brucker, *De philosophiâ Orient.,* t. II.

Ritter, *De la philosophie chrétienne,* liv. II.

la secte des pharisiens, surtout dans la Palestine. L'autre, l'école cabalistique, régnant parmi les Juifs de la dispersion, perçait l'écorce de la lettre pour en pénétrer le sens allégoriquement, faisant entrer la philosophie avec la rêverie dans la foi. Ainsi qu'on peut le penser, rien n'était plus subtil et plus arbitraire que ses interprétations.

Dans cette diversité, deux courants principaux entraînaient les esprits. L'un descendait de la Syrie, et se chargeait des erreurs d'un dualisme tranché. L'autre venait de la Grèce, de l'Italie et de l'Égypte. C'était le philonisme, qui, de la très-puissante synagogue d'Alexandrie, allait déborder sur les synagogues de tout l'empire [1].

Le gnosticisme hellénique dérivait d'autres sources. Du côté de la Grèce, le platonisme, le stoïcisme et le pythagorisme soufflaient sur l'Évangile afin de le corrompre. Du côté de la Perse et de l'Inde orientale, le parsisme, le magisme et le système Zende des émanations, introduisaient au sein de la religion chrétienne les généalogies indéfinies des Éons, issus des profondeurs de la lumière éternelle [2].

[1] Origen. *Epist. ad Greg.*, op. t. I, p. 30 et sq.

Buddæus, Kleuker, Mosheim, ont trouvé dans la Cabbale juive une des principales sources du gnosticisme.

Lewald le fait dériver du syst. Zende.

J.-J. Schmidt (Leipzig, 1820), et Baur (Tubingue, 1831), le font venir d'un bouddhisme primitif.

Neander et Matter lui attribuent toutes ces origines ensemble.

[2] Le manichéisme et le bouddhisme, postérieurs d'un siècle,

Comme le gnosticisme juif, celui-ci était déjà en possession du monde quand le christianisme se présenta afin de lui disputer l'empire. Au moment où l'unité se faisait dans l'État, la philosophie avait désiré avoir aussi sa victoire d'Actium, et elle avait rêvé de fusionner ensemble les idées des deux mondes rangés sous le même sceptre. Le gnosticisme païen était né de cet effort. « Cette hydre, dit l'auteur des *Philosophoumena*, cette hydre qui a vomi tant de blasphèmes contre le Christ, a été cachée pendant de longues années. » (*Philos.*, 123.) Ainsi le christianisme venait-il hardiment saisir la raison humaine à l'heure même où l'Orient et l'Occident réunis coalisaient leurs puissances prêtes à l'écraser, et au moment aussi où, par un nouvel abus de ses forces, elle allait s'égarer plus profondément et se dégrader sans mesure.

Le dualisme était commun à ces doctrines; nous le voyons professé par Simon, Valentin, Ménandre, Carpocrate. Du temps de Jean et de Paul, une branche en naquit, qui, sous le nom de *docétisme*, exerça une séduction puissante autant que funeste.

Le dualisme professait que d'un double principe,

dans leur forme définitive, préexistaient en germe dans la philosophie grecque et orientale, où les puisèrent Manès et Bouddha.

V. *Fragments de Lettres de Manès*, dans la *Biblioth. grecq.* de Fabricius, t. V.

Le Système manichéen, étudié et présenté dans ses sources, par F.-Ch. Baur; Tubing., 1831.

Essai sur le canon, la critique et l'exégèse des Manichéens, par Trechsel; Berne, 1832.

le bon et le mauvais, sortaient le bien et le mal mêlés dans l'univers. L'esprit était le bien, qui naissait de la lumière. La matière était le mal, qui naissait des ténèbres. Mais comment le Verbe divin, qui est essentiellement lumière et sainteté, aurait-il pu s'unir hypostatiquement à la matière plongée tout entière dans le mal? Dans un pareil système, l'incarnation réelle était donc impossible; la rédemption ne l'était pas moins. Si donc le Christ avait été vu sur la terre dans une chair humaine, s'il y avait souffert, il ne devait y avoir là qu'une pure *apparence :* le nom même de docétisme, et celui de *docètes,* porté par ceux de cette secte, n'avait pas d'autre sens [1].

De là ressortaient aussi d'énormes conséquences dogmatiques et morales, dont des sectes multiples se disputèrent le bénéfice et se firent une proie.

Quelques-uns en conclurent que les corps ne méritaient ni l'honneur ni le bienfait de la résurrection. Aussi la résurrection seule reconnue par eux était celle des âmes dans une grâce plus sainte et une lumière plus haute. C'était dans l'Ionie, à Éphèse, au cœur même de l'Église de saint Jean, que deux Grecs, Hyménée et Philetus, propagèrent cette erreur. Saint Paul la dénonçait ainsi à Timothée : « Souviens-toi que, selon mon Évangile, le Sei-« gneur Jésus-Christ est ressuscité des morts, lui, « le fils de David. Or sa parole est fidèle : si nous

[1] Docétisme vient du verbe δοκεῖν, paraître.

« mourons comme lui, nous ressusciterons avec
« lui. Évite donc les nouveautés profanes et les
« vanités de paroles. Elles ne servent que l'impiété.
« Ces discours gagnent, et se glissent dans l'âme
« comme un ulcère. Tels sont ceux de Philetus et
« d'Hyménée, qui sont déchus de la vérité, préten-
« dant que la vraie résurrection est déjà faite, et
« troublant la foi de plusieurs [1]. »

D'autres, entrant davantage dans la pratique de la vie, tiraient de la même doctrine cette conséquence commode que le corps, qui n'était investi d'aucun droit, ne devait être dès lors tenu à aucun devoir. Nulle solidarité n'existant entre lui et l'âme lumineuse, celle-ci ne pouvait être responsable de ses actes, si monstrueux qu'ils fussent. La secte des Nicolaïtes ou des Baalamites ne devait pas reculer devant l'abomination de ces conclusions morales. Des horreurs en sortirent, qui s'abritèrent à l'ombre de la science transcendante [2]. Voilà le triomphe de

[1] I Tim. II, 17.

[2] Le monde moral des gnostiques se divisait en trois sphères. Au degré inférieur se trouvaient les *hyliques*, ou les hommes, uniquement préoccupés de la matière. Au-dessus de ceux-ci venaient les *psychiques*, c'est-à-dire ceux qui déjà ont quelque souci de l'âme. Mais ce sont les médiocres ; et les fils de l'Église, qui obéissent à sa morale, sont relégués dans cette classe. Au-dessus de tous enfin, et dans une sphère transcendante, on mettait les *pneumatiques*, c'est-à-dire, bien entendu, les gnostiques, ceux de la secte, gens supérieurs à tout, même aux lois de la vertu, impeccables par essence, et parvenus déjà à un état si pur que les impuretés des sens, même les plus honteuses, ne les pouvaient atteindre ni même inquiéter.

cet échafaudage d'orgueil. Le sensualisme commençait à essayer ce beau masque de l'idéalisme, dont son habileté se pare encore de nos jours.

Du reste, mélange monstrueux de panthéisme, de docétisme, de scepticisme abstrait et de mysticisme creux, la gnose, avec son Dieu idéal, inaccessible, d'où rayonne le monde, est-elle bien différente de l'hégélianisme de l'Allemagne moderne? et la libre pensée serait-elle condamnée à reprendre éternellement les mêmes armes émoussées et repoussées cent fois par l'impénétrable bouclier de l'Évangile?

On vit donc de toutes parts surgir de faux docteurs qui, sous le nom de chrétiens et de christianisme, glissaient leurs propres idées, falsifiaient, disait saint Paul, par ce mélange corrupteur le vin de l'Évangile. Il est vrai que jusqu'alors, nullement accoutumé à se trouver en présence d'un système de doctrine une et exclusive, le monde des penseurs se figurait volontiers rendre service au Christ en lui ouvrant ses rangs. On croyait honorer le Messie galiléen en jetant sur ses épaules le manteau des philosophes de la Grèce policée. N'était-ce pas ce déguisement monstrueux que le Seigneur avait prophétisé, quand il avait dénoncé ces séducteurs revêtus de la toison des brebis, mais qui n'étaient, au fond, que des loups dévorants?

Ainsi, pendant deux siècles, la gnose fut constamment aux prises avec la foi, qu'elle semblait devoir étouffer au berceau. Comment ne l'a-t-elle

pas fait? Elle avait de son côté tout ce qui donne la victoire. Elle naissait en Asie, au point le plus sonore du monde civilisé, entre le judaïsme d'une part, et le parsisme de l'autre. L'hellénisme y pénétrait avec toutes ses séductions. Le beau génie de l'Orient le berçait de ses fables, l'entourait de ses symboles et de ses allégories. Une métaphysique abstraite et vaporeuse lui gagnait les philosophes. Si ces doctrines n'étaient qu'un éclectisme commode, sa morale était plus accommodante encore. Même les âmes altérées des choses immatérielles y trouvaient, à côté d'un sensualisme voilé, assez de rites encore et de superstitions pour que la religion absente y eût au moins son mirage. Ainsi, dès le commencement, le génie du mal mit en ligne cette triple puissance de toute secte qui veut prendre l'homme tout entier. L'orgueil était gagné par le rationalisme, la chair par le sensualisme, le cœur par le mysticisme. Tel est le triple aspect sous lequel l'hérésie se produisit à Éphèse, opposant aux sacrés enseignements de saint Jean les inventions de Cérinthe, les abominations des Nicolaïtes, et les opérations magiques et théurgiques d'Apollonius de Thyanes.

II

Cérinthe, Juif d'origine, était de la ville d'Antioche. C'était également la patrie de Saturnin et

celle de Bardesane, autres hérétiques du temps. Il est assez remarquable de voir la première chaire de l'hérésie se dresser à côté de la première chaire pontificale de Pierre, et de rencontrer le berceau des gnostiques dans le même lieu où les disciples de Jésus prirent le nom de chrétiens.

Toute la vie de Cérinthe fut une vie d'aventures. D'Antioche, cet esprit inquiet passa à Alexandrie, où des maîtres fameux rendaient célèbre alors l'école du Muséum et du Sérapéum. Là devait être la seconde patrie du gnosticisme. Bâtie sur les rives du Nil pour consommer l'alliance de la Grèce et de l'Orient, la cité d'Alexandre avait pris de chacune de ces civilisations les raffinements et les excès, aimant à mêler un sophisme élégant à des superstitions voluptueuses. Là se coudoyaient le mage de la Chaldée, l'hiérophante d'Osiris, le philosophe académicien et le prêtre du culte juif. Là étaient disposés, dans les coffres de cèdre de la bibliothèque de Ptolémée, les écrits d'Aristote et de Platon auprès de la Bible des Septante. Un toit commun couvrait les idées écloses sous les cieux les plus divers. Les Juifs eux-mêmes, si nombreux et si riches dans cette ville opulente, n'étaient pas loin de faire des concessions de doctrine dont Philon et Aristobule avaient donné l'exemple, arrangeant Moïse à la mode de Platon, et interprétant la Genèse dans l'esprit du Timée. Il est probable que plus d'un chrétien dut se laisser tenter par ce mélange profane, s'il faut en croire une lettre de l'empereur Adrien

qu'un historien païen nous a conservée. « Adrien Auguste à Servien, consul, salut. Cette Égypte que tu m'as tant vantée, j'ai appris à la connaître. Je l'ai trouvée légère, et s'agitant, comme si elle était suspendue à un fil, au moindre souffle de la renommée. Ceux qui adorent Sérapis se disent aussi chrétiens. Ceux qui se disent évêques du Christ font leurs dévotions à Sérapis. Il n'y a point de chef de synagogue juive ou samaritaine, point de prêtre chrétien qui ne soit à la fois mathématicien, aruspice et astrologue [1].

Ainsi en était-il déjà du temps de Cérinthe, un siècle auparavant, et le gnosticisme de ce Juif en reçut une forte empreinte de philosophie mystique [2].

De là le sophiste revint dans sa patrie d'Antioche vers le temps de la prédication de Paul et de Barnabé. Son arrivée fut le signal des troubles que nous racontent les Actes des apôtres. Zélateur de la loi, lui et les siens se déchaînèrent contre les prédi-

1 Ægyptum quam mihi laudabas totam didici, levem, pendulam, ad omnia famæ momenta volitantem. Illi qui Serapim colunt christiani sunt : et devoti sunt Serapi qui se christianorum episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes. (Lettre d'Adrien à Servien son beau-frère, dans la *Vie de Saturnin* de Flavius Vopiscus.)

Le même passage se trouve dans les *Fragments des petits historiens grecs*. (Bibl. grec., Didot, III, p. 624.)

2 Κήρινθος δέ τις αὐτὸς Αἰγυπτίων παιδείᾳ ἀσκηθείς. (*Philosophoumena*, p. 256.)

cateurs de la nouvelle religion, qui brisait les entraves antiques du mosaïsme. Saint Épiphane attribuait aux menées de Cérinthe toute l'opposition que le christianisme trouva, à ses débuts, chez les judaïsants.

C'est alors qu'on en appela au concile de Jérusalem. Unanimement condamné [1], Cérinthe rêva de se faire une religion à lui. Juif et platonicien, il voulut être chrétien de la même manière. Dérobant à l'Évangile quelques lambeaux de vérité, il essaya de les coudre avec ses fantaisies, et se mit à prêcher son syncrétisme bizarre de philosophie orientale, de mosaïsme dénaturé et de christianisme travesti. Ce qui était le plus étrange, c'est que Cérinthe arrivait, par le système gnostique, à tenir la loi mosaïque pour mauvaise, lui qui naguère avait tout troublé dans l'Église par un zèle excessif pour cette même loi. Cette contradiction ne s'explique qu'en admettant deux époques pour les deux systèmes d'erreurs de Cérinthe. Judaïsant avant le concile de Jérusalem, il devint gnostique après [2]. Se voyant repoussé solennellement de l'Église, c'est alors que, libre du joug de toute foi, il passa dans l'Asie, où nous le retrouvons à côté de saint Jean.

Entre lui et saint Jean, il ne s'agissait de rien moins que de la grande question qui, depuis ce temps, n'a cessé de diviser les hommes. Cérinthe

1 S. Hieronym. t. II, Epist. LXXX, p. 341.
2 V. M. Blanc, *Cours d'hist. ecclés.*, leçon VIII, p. 51.

nia le premier la divinité de Jésus. Le Christ n'était pas Dieu. Il y avait bien un Dieu infini, souverain; mais celui-là résidait dans sa propre grandeur solitaire et incommunicable, et son seul nom était l'*abîme* et le *silence*. Il n'en était point descendu, ni pour créer le monde, ni pour se révéler à l'homme. A cette œuvre subalterne de la création et de la révélation, il avait délégué je ne sais quelle puissance formatrice des êtres, législatrice des Hébreux. Encore celle-là même s'était-elle trouvée trop grande pour daigner se faire homme. C'était son fils qu'elle avait envoyé pour racheter le monde. Ce fils était le Christ.

Mais ce Christ, fils unique du principe créateur, n'était point la personne elle-même de Jésus. Ce n'en était que l'esprit; il habitait en lui, mais il n'était pas lui, et l'incarnation n'avait été qu'*apparente*. C'était le docétisme. Un instant le souffle divin était descendu dans l'homme, mais sans se confondre avec lui. Jusqu'au jour de son baptême, il n'y avait en Jésus primitivement qu'un homme comme tous les autres hommes, né de la femme Marie et de l'ouvrier Joseph. Et de même que le Christ, l'Esprit, le Verbe divin ne résidait point en lui avant d'être descendu sous la forme d'une colombe, de même il se sépare de son humanité quand commence la Passion. A cette heure douloureuse, Jésus n'est qu'un mortel, faible, souffrant, délaissé par son *Éon* divin, et se plaignant sur la croix de son délaissement, tandis que le Christ, rompant

toute alliance avec lui, s'en retourne vers son principe, impassible et immortel [1].

La secte fit des progrès. La *gangrène* dévorante, comme l'appelait saint Paul, ne tarda pas à gagner l'Asie Mineure entière. La Galatie en fut particulièrement atteinte. C'était la grande tristesse de l'Apôtre des nations, car la Gallo-Grèce était son champ de prédilection; et, dans l'Épître aux Galates, il se plaignait amèrement des altérations que l'esprit judaïque faisait subir à cette Église naguère si florissante. L'hérésie de Cérinthe était encore alors dans sa première phase, et l'on dirait qu'en ce nom s'était personnifiée toute la guerre du mosaïsme contre la loi d'amour [2].

Saint Jean, venu plus tard, eut affaire à Cérinthe dans la seconde période gnostique de ses erreurs. Si odieuse qu'elle fût à l'apôtre saint Paul, cette secte était encore plus directement contraire à l'esprit de saint Jean. L'esprit de Jean était l'esprit de charité; et l'amour n'était point avec ces orgueilleux. « Ils ne se mettent point en peine de pratiquer la charité, écrivait saint Ignace aux fidèles de Smyrne. Ils n'ont soin ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'affligé, ni de celui qui souffre, soit en prison, soit chez lui,

1 Πρὸς δὲ τῷ τέλει, ἀποστῆναι τὸν Χριστὸν ἀπὸ τοῦ Ιησοῦ. (*Philosophoumena*, p. 237.)

V. S. Iren. I, xxv.

Cérinthe unissait les idées millénaires les plus exagérées à ce dualisme absolu. Il revenait par un détour au matérialisme.

2 S. Epiphan. p. III, c. vi, p. 114.

ni de celui qui a faim et soif [1]. » Jean était le grand apôtre de l'Eucharistie : les gnostiques, au contraire, qui ne reconnaissaient pas la vérité de la chair du Seigneur Jésus-Christ dans son incarnation, ne voulaient pas conséquemment la reconnaître dans l'hostie [2]. « Ces gens, disait Ignace, s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie soit la chair de notre Sauveur. Ainsi, s'opposant au nom de Dieu, ils meurent dans leurs vaines discussions au lieu de ressusciter dans l'amour [3]. »

Rien n'était plus capable de blesser le cœur de Jean. Révolté de ces blasphèmes, il interdit aux chrétiens toute communication avec les séducteurs. C'est d'eux qu'il écrivait : « Si quelqu'un vient à vous ne professant pas la doctrine du Père et de son Fils, gardez-vous bien de le recevoir dans votre maison, et ne lui donnez pas le salut, car celui qui le salue se rend participant de ses œuvres mauvaises [4]. »

Saint Jean professait hautement cette religieuse horreur : la seule rencontre de Cérinthe lui était odieuse. Saint Irénée raconte, d'après saint Poly-

1 S. Ignat. *ad Smyrn.*; édit. Cotellier, p. 35.

2 Les *Philosophoumena*, lib. V, c. VIII, p. 152, nous apprennent qu'ils expliquaient, dans un sens allégorique, les paroles du Sauveur : « Si vous ne mangez ma chair et buvez mon sang, etc. »

3 S. Ignat. *ad Smyrn.*, ibid., VI, p. 35.

4 Si quis venit ad vos et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum, nec Ave ei dixeritis. *II Joan.* X.

carpe et les témoins primitifs, qu'un jour l'impie faillit se rencontrer aux thermes de la ville d'Éphèse avec le saint apôtre. Celui-ci y stationnait sous le portique des bains, quand, entrant dans une salle appelée *Apodytère,* où l'on avait coutume de déposer les vêtements, il remarqua un manteau qu'il lui sembla reconnaître. Comme on l'eut assuré que c'était bien, en effet, celui de l'hérésiarque : « Retirons-nous d'ici, dit-il à ses disciples, de peur que la colère de Dieu, tombant sur cette maison, ne nous écrase avec le méchant qu'elle abrite [1]. »

Mais ce n'était point assez de fuir l'impiété, il la fallait combattre. Les épîtres de saint Jean sont remplies d'évidentes allusions à celui qui, dans Jésus, séparait le Dieu de l'homme : « Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu, écrivait-il alors, et tout esprit qui divise Jésus-Christ n'est point de Dieu [2]. »

1 S. Iren. lib. III, c. III, p. 234.
Euseb. lib. III, c. XXVIII, p. 100.
Irenæus ait se à Polycarpo accepisse, Joannem apostolum, cùm aliquandò in balneum lavandi causâ introisset, et Cerinthum intùs esse didicisset, statim ex eo loco fugâ se proripuisse, cum ne tectum idem cum Cerintho subire sustineret; hortatumque esse comites suos ut idem facerent : Fugiamus, inquit, ne balneum corruat in quo Cerinthus est veritatis inimicus : « Φύγωμεν μὴ καὶ τὸ Βαλανεῖον συμπέσῃ, ἔνδον ὄντος Κηρίνθου τοῦ τῆς ἀληθείας ἐχθροῦ. »
S. Épiphane, qui raconte ce fait, met Ébion pour Cérinthe. Eusèbe et Théodoret ont suivi le récit de saint Irénée.

2 Omnis spiritus qui confitetur Jesum Christum in carne venisse. ex Deo est. Et omnis spiritus qui solvit Christum, ex Deo non est. *I Joan.* IV, 2, 3.

Mais la vraie réponse de saint Jean ce fut son Évangile. Il n'est pas temps encore de parler de ce livre, que nous analyserons plus loin en l'adorant. On y verra, d'ailleurs, que même le nom de Cérinthe n'y est pas prononcé : Jean ne discute pas, il affirme solennellement et souverainement. A sa grande manière, il raconte et expose qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était Dieu, que le Verbe a fait le monde, que le Verbe s'est fait chair, que le Verbe c'est Jésus. Et c'est ce Verbe-Dieu qu'il a vu, contemplé, aimé, touché de ses mains depuis le commencement, et duquel il est prêt à rendre témoignage. Toutes les distinctions et les rêveries de Cérinthe s'évanouissaient ainsi, comme l'ombre devant la lumière, dès la première page de l'Évangile.

C'était l'affirmation ; mais là n'était pas encore la réfutation profonde. La raison du mystère était, selon saint Jean, l'amour de Dieu pour l'homme. Il l'expliqua ainsi ; et, de même qu'il avait témoigné de la vérité, il se porta également comme le témoin et le garant de la charité divine.

C'était le cœur de la question et la preuve sublime. Car enfin que niait Cérinthe? Qu'est-ce qu'ont refusé de comprendre, depuis lui, tous les schismes, toutes les hérésies, toutes les séparations? Indubitablement ce n'est ni la puissance de Dieu, ni sa sagesse. Mais, chose singulière autant qu'incontestable! c'est uniquement sa bonté qui trouve des incrédules, et l'homme, aimé de Dieu, s'est obstiné

à ne pas vouloir croire à cet amour. Or Cérinthe en était là. S'il ne voulait point admettre que le Dieu infini fût le Dieu créateur, c'est que son égoïsme ne pouvait accepter que l'infiniment grand aimât assez les êtres pour les pétrir de ses mains en jetant sur eux un reflet de sa propre beauté. S'il lui répugnait d'admettre que le Christ, Fils de Dieu, fût en même temps Jésus, fils de la Vierge Marie, c'est que, dans ce cœur étroit, il ne pouvait entrer que Dieu pût aimer à ce point de se rendre semblable à la créature aimée. Enfin s'il se figurait que la divinité se retirait de Jésus à l'heure de la souffrance, et si la croix était un scandale pour ce Juif, une folie pour ce philosophe, c'est qu'il ne concevait pas que l'amour pût aller à cette extrémité de sacrifier sa vie dans le supplice et la mort. Ainsi le grand mystère sous lequel succombait l'orgueil de ce sophiste, c'était au fond le mystère de la charité de Dieu.

Jean le saisit d'un regard. Voilà pourquoi son Évangile, l'Évangile du Verbe, fut aussi l'Évangile de l'amour infini; et, regardant de haut toutes les arguties de ces hommes sans cœur, il alla d'un seul coup au cœur de la vérité, posant en axiome que Dieu était charité, et que le principe de toute foi était de croire en elle : « Et nous, nous sommes de ceux qui croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous : *Et nos credidimus charitati* [1] ! »

[1] I Joan. IV, 16.
C'est ce qu'exprime Bossuet dans un admirable langage :
« Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible

III

Une autre hérésie s'élevait dans le même temps, identique dans sa source, différente dans sa forme et dans son caractère. C'était l'émancipation de la vie et des sens après celle des doctrines.

Déjà, suivant Eusèbe, Cérinthe, las de se tenir sur les hauteurs sévères de la spéculation, était descendu à des conséquences pratiques d'une morale fort sensuelle. Il faisait entrevoir un règne terrestre du Christ où l'on s'enivrerait de délices pareilles à celles que les musulmans espèrent trouver dans le paradis de leur prophète [1]. Une nouvelle secte for-

(pour ce qu'il aime), Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc, pour toute raison, dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du Maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps, un Cérinthe, un hérésiarque ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la vérité et pour dire : « Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur »? Que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Écoutez et admirez : « Nous croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous. *Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis.* » C'est là toute la foi des chrétiens ; c'est la cause et l'abrégé de tout le Symbole. »

BOSSUET, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague;* t. XII, p. 563.

[1] Cerinthus, voluptatibus corporis obnoxius carnique addictus,

mula ce sensualisme grossier, et les Nicolaïtes se montrent dans Éphèse à côté des Cérinthiens.

C'est l'apôtre saint Jean lui-même qui nous révèle, dans son Apocalypse, le nom et les œuvres de cette secte infâme, qui prétendait trouver dans un mot de l'Évangile la justification de toutes ses horreurs. Quel était Nicolas, dont elle portait le nom? Était-ce, comme l'a prétendu saint Jérôme après plusieurs autres, le diacre de ce nom, élu avec Étienne après la Pentecôte; et faudrait-il voir là le premier exemple de ces chutes qui, des hauteurs célestes, précipitent aux derniers abîmes de la perversion les hommes consacrés [1]?

L'historien Eusèbe l'en disculpe pleinement. Mais, quel qu'en soit le fauteur, ce que saint Jean nous dit

in iis regnum Dei situm fore somniavit, etc. (Euseb. *Hist. Eccl.* lib. III, c. XXIX, p. 100.)

[1] Ceux qui attribuent cette hérésie infâme au diacre Nicolas, sont :

Saint Irénée, liv. III, c. XXVII, p. 128. — Tertullien (*De Prœscript.*, c. XLVII, p. 250.) — Saint Hippolyte, dans Photius, *Biblioth.*, c. CCXXII, p. 901. — Saint Hilaire, *in Matth.*, c. XXV, p. 178. — Saint Grégoire de Nysse, *in Eun.* liv. II, t. II, p. 70. — S. Jérôme (*Epist.* I, p. 4.) — Cassien (*Collat.* XVIII, c. XVI, p. 596.) — S. Grégoire (*in Evang. Homil. XXXVIII*, p. 150.)

Ceux qui l'en disculpent sont :

Saint Ignace (*Epist. ad Trallens.*, p. 78; *ad Philadelph.*, p. 202.) — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, p. 436. — Eusèbe, *N. E.*, lib. III, c. IX. — S. Augustin (*Homil. V*, p. 7.)

Clément d'Alexandrie dit positivement : « J'ai appris qu'il n'avait jamais eu la compagnie d'aucune autre femme que la sienne. Et pour son fils et ses filles, qui vécurent fort longtemps, ils ont toujours conservé leur chasteté et leur virginité tout entière. »

de leurs dissolutions ne confirme que trop bien ce que l'histoire nous en révèle. Le nicolaïsme était un sensualisme revêtu et très-légèrement voilé des symboles gnostiques. Une des maximes de la gnose était que les initiés de la science transcendante, échappant pleinement à la domination des puissances mauvaises, ne contractaient point de souillure par les actions charnelles. Cette religion immonde ne se comprendrait pas si l'on ne se rappelait qu'elle était une des formes du culte oriental des forces de la nature. Ce que les *Philosophoumena* nous racontent de certaines adorations infâmes pratiquées dans la secte des Nicolaïtes coïncide pleinement avec ce que nous savons des pratiques honteuses universellement consacrées dans ce temps. D'ailleurs il y avait tels Éons, tels esprits qui voulaient être servis par ces indignités, et de là des théories à la fois sensuelles et mystiques qui seraient inconcevables si l'exemple ne s'en était reproduit de nos jours [1].

Cette vertu de roman, ces prétentions étranges à la pureté de l'âme dans l'abjection des sens, à la virginité dans le déshonneur du crime, à l'innocence

[1] Εδίδασκεν ἀδιαφορίαν βίου τε καὶ βρώσεως. (*Philosophoumena*, p. 258.)

S. Iren. *contrà Hæres.* XXVII.

S. Epiphan. *Hæres.* XXV.

Un grand nombre de théologiens, en Allemagne surtout, prétendent que les Nicolaïtes sont identiques aux Balaamites. Balaam, dans son étymologie (*Balal* perdre, et *am* peuple) a le même sens que Nicolas (νικᾶν λαόν). V. Hengstenberg, *Balaam,* XXIII.

M. l'abbé le Hir (art. sur *les Trois témoins célestes, Étud. relig.*, sept. 1868) les identifie avec les Naasséniens, p. 388.

des anges dans une vie de démon, ne sont donc pas des inventions dont nos modernes moralistes puissent revendiquer l'honneur. Elles datent des gnostiques, et Jean les combattit dans les nicolaïtes. A l'ombre du temple de Diane, amante d'Endymion, sur les bords indolents du Caystre et du Méandre, dont les poëtes ont vanté les charmes enivrants; en face de cette île de Cos, la patrie de Vénus, dans ce pays des mythes voluptueux et des mystères orgiaques, cette secte étalait des maximes de libertinage et de promiscuité dont les détails révoltants ne sauraient se redire. N'est-il pas, du reste, assez instructif de voir, dès le premier jour, les faciles doctrines de la morale indépendante se formuler en même temps que la négation de la divinité de Jésus?

Entre les villes situées sur la côte de l'Asie, ce furent Éphèse et Pergame qui eurent le plus à souffrir de cette contagion [1]. L'apôtre lui-même l'atteste dans son Apocalypse. Il atteste de même quelle haine il portait à cette perversion de mœurs, beaucoup plus séductrice que celle des idées. C'étaient, comme il le disait, les profondeurs de Satan [2].

Quelles luttes il dut soutenir contre cet entraînement? Quels miracles de sainteté et de vie pénitente

[1] Dieu fait dire à l'ange de Pergame : « Scio ubi habitas, ubi sedes est satanæ... habes ibi tenentes doctrinam Balaam, habes et tu tenentes doctrinam Nicolaitarum. » *Apoc.* II, 12-15.

[2] Τὰ βαθέα τοῦ σατανᾶ. *Apoc.* II, 24.

L'auteur des *Philosophoumena* nous dit d'eux : « Plus tard ils s'appelèrent gnostiques, prétendant être les seuls qui connussent *les profondeurs.* » (Liv. V, c. VIII.)

purent faire refluer ce débordement fangeux qui menaçait de couvrir la semence de l'Évangile? L'histoire, qui ne nous le dit pas, nous apprend seulement que la colonie des fidèles fut énergique en présence de la séduction. Tel est le témoignage que lui en a rendu le Saint des saints lui-même au livre de l'Apocalypse : « Je sais vos œuvres, est-il dit à l'Église d'Éphèse. Je sais vos luttes, votre patience. Je sais que vous ne pouvez supporter les méchants; qu'ayant mis à l'épreuve ceux qui se font faussement passer pour des apôtres, vous avez trouvé qu'ils mentaient. Je vous rends cette justice que vous haïssez les œuvres des Nicolaïtes comme je les hais moi-même [1]. »

IV

Le mal prenait toutes les formes; et Jean se trouva bientôt aux prises avec un troisième ennemi de Jésus. La théurgie orientale évoqua contre lui toutes ses forces occultes. Cette nouvelle concurrence semblait la plus périlleuse, parce que, opposant les miracles aux miracles, elle s'accréditait du nom de Dieu lui-même, et trouvait un complice dans cette inextinguible soif du surnaturel qui dévore les âmes.

[1] Scio opera tua, et laborem et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos... quia odisti facta Nicolaitarum, quæ et ego odi. *Apoc.* II, 2-6.

Ce fut sur ce terrain que se plaça la magie pour disputer l'empire du monde à l'Évangile.

Éphèse fut à peu près le plus considérable de ses champs de bataille. C'était là que l'on voyait de ces théoleptiques sales, les yeux hagards, les longs cheveux en désordre, branlant la tête comme des convulsionnaires, jetant des mots entrecoupés qu'on tenait pour des oracles, et traînant leurs haillons le plus ordinairement sous les portiques des temples, d'où leur était venu le nom de fanatiques [1]. Dans la classe instruite de la même cité, les pratiques magiques, les incantations, les évocations, toutes les sciences occultes étaient devenues une passion. On se souvient que c'était là, à Éphèse, que saint Paul avait livré aux flammes pour cinquante mille deniers de livres de magie.

Elle n'y était pas morte. Les mages lui arrivaient de l'Asie et de la Perse avec leur sabéisme, leur culte des génies, et les enchantements de cette herbe *omomi* dont le breuvage donnait le délire divin. L'Égypte débarquait chaque année dans son port des troupes de devins, d'astrologues et d'hiérophantes. Les Chaldéens lui venaient vendre le secret de l'avenir dans la combinaison mystérieuse des chiffres et la conjonction des astres. C'était là qu'au rapport de Clément d'Alexandrie, des lettres cabalistiques, appelées *lettres éphésiennes*, étaient répu-

[1] De *fanum*, temple. V. sur ce sujet Dœllinger, *Christ. et Judaïsme*, t. III.

tées pour leur merveilleuse vertu curative ou divinatoire [1]. On les voyait écrites partout, sur le piédestal de la statue d'Artémis, autour de sa ceinture et sur son diadème. On les portait gravées, comme un talisman, sur des anneaux sacrés que l'on se faisait un devoir de ne quitter jamais. Enfin les philosophies helléniques elles-mêmes, du moins celles de Platon et de Pythagore, entretenaient ce mysticisme superstitieux par leurs théories sur la métempsycose, sur les démons et leur séjour dans les régions de l'atmosphère, d'où ils exerçaient leur influence secrète sur l'homme et sa destinée. Ni les arrêts d'Auguste ni la répression violente n'avaient pu refréner ce délire menaçant pour la raison publique, et les esprits de tout ordre s'y précipitaient avec une frénésie inquiète, lorsque le plus fameux magicien de ce temps débarqua à Éphèse.

Apollonius de Tyane venait donc opposer ses prestiges fallacieux aux miracles des apôtres, et ses vertus fastueuses à la sainteté chrétienne. Il n'y avait plus que ce point sur lequel l'antagonisme du ciel et de la terre ne s'était point rencontré et livré le combat.

Mais quel était cet homme? Quel fut le rôle qu'il joua ou celui qu'on lui prête [2]?

[1] Anaxitas apud Athen., XII, 70.
Clem. Alex. *Stromat.*

[2] V. sur Apollonius de Tyane :
Brucker, *Hist. critiq. philos.*, vol. II, p. 98.
Ritter, *Gesch. der Phil.*, vol. IV, p. 528.
Schœll, *Hist. de la littér. grecq.*, t. V, p. 58.

Il y avait deux siècles que l'imposante figure de Jésus-Christ rayonnait dans l'histoire; et elle y jetait un éclat devant lequel pâlissait la gloire des coryphées de la philosophie. On avait beau vouloir fermer les yeux à sa lumière, cette incomparable bonté de la nature humaine, infiniment grandie par la sublimité de la nature divine, le pur exemplaire d'un sage qui était à la fois le type éminent du juste, ce législateur du monde qui en était aussi le Sauveur par son sang, cette beauté idéale et cette puissance infinie, ce Dieu enfin qui était le plus doux et le plus humble des enfants des hommes, commandaient l'admiration sans décourager l'envie. C'était une supériorité qu'on ne pouvait méconnaître : on voulut la contrefaire, et la philosophie chercha un concurrent qu'elle pût opposer victorieusement à Jésus.

Un sage de Cappadoce avait existé, dans le temps des apôtres, sous les premiers Césars. Son premier biographe, appelé Mœragènes, mentionné par Origène, le tenait pour un enchanteur puissant et considéré; Dion Cassius citait une prédiction de lui; Caracalla lui voulait élever un sanctuaire; l'impératrice Julie, épouse de Sévère, avait désiré que l'on écrivît son histoire; Flavius Philostrate lui présenta un roman.

C'était une contrefaçon de la vie de Jésus-Christ. On ne l'y nommait pas, et c'était là sans doute une habileté de plus. Mais vingt traits trahissaient l'intention de l'auteur. La naissance du Christ avait été annoncée par un ange à Marie : le dieu égyptien Protée apparaissait de même à la mère de l'enchan-

teur pour lui révéler la gloire future de son fils. Des signes avaient honoré la crèche de Jésus, on en mit de semblables sur le berceau du grand homme. L'Enfant de Nazareth allait chaque année au temple, où il étonnait les docteurs : le jeune Apollonius, assidu dans les temples, s'y signale par une sagesse plus surprenante encore. Jésus lisait dans les cœurs, le magicien connaît le secret des pensées; il découvre le crime secret d'un Cilicien, comme Jésus pénétrait le mystère de la vie de la Samaritaine. Jésus est Dieu et homme : Eunapius réclame ce double titre pour le héros surhumain de Philostrate. Jésus a fait des miracles, Apollonius en fera, mais de plus grands que Jésus, car la fiction ne sait pas contrefaire sans surfaire, et c'est par là que son invention se trahit. Jésus avait rappelé miraculeusement à la vie la fille de Jaïre, il y a dans Philostrate une jeune vierge de Rome dont Apollonius rencontre le convoi funèbre, et qu'il rend à sa mère. Les possédés sont guéris, les démons sont forcés de se dénoncer à sa voix. L'histoire d'Empusa, fiancée de Menippus disciple d'Apollonius, délivrée par lui, est le pastiche d'un récit de l'Évangile de saint Luc. Enfin, comme l'Homme-Dieu, c'est par un de ses disciples, le cupide Euphrate, que le philosophe est vendu : comme lui, il se rend fermement devant ses juges, en pleine conscience du sort qui lui est réservé. Comme lui on l'abandonne; comme lui il souffre les indignités des tyrans. Enfin, pour que rien ne manque à ce travestissement, le philosophe, qu'on croit mort, reparaît

parmi les siens, il se montre à ses amis, et les somme de le toucher pour s'assurer qu'il n'est pas un spectre échappé du royaume des ombres [1].

A côté de ces ressemblances toutes superficielles et faciles à saisir, il y avait entre l'Évangile et le livre de Philostrate la profonde différence qui sépare les romans de l'homme et l'histoire de Dieu [2]. Les pauvres inventeurs n'avaient même pas su faire de leur sage idéal un honnête homme vulgaire. Ou trop haut ou trop bas, ce type manquait le but ou dépassait la mesure. C'est que la mesure d'un Dieu n'est pas dans la main de l'homme, pour qu'il en taille ainsi une image à sa guise; et rien n'est plus capable de mettre en évidence l'excellence de l'Évangile que cette imitation nécessairement malheureuse. Elle sert de contre-épreuve à sa divinité. L'invention s'est trahie : c'était le rêve de l'homme. L'Évangile est demeuré : c'est le livre de Dieu; ses ennemis mêmes ont dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, » et ils ont été forcés de l'adorer.

L'enseignement de ce rival de Jésus-Christ était marqué au même signe d'une contrefaçon maladroite de l'Évangile.

Si perdu que l'on fût dans le polythéisme, il n'était pas difficile au regard le moins clairvoyant

[1] V., sur ce sujet, Dœllinger, *Origines du Christian.*, p. 194, 196; et *Paganisme et Judaïsme*, t. III, p. 210.

[2] V. Ellies Dupin, *Hist. d'Apollonius de Tyane convaincue de fausseté.*

Parmi les anciens, V. Euseb. *advers. Hieroclem.*

de sonder cet abîme d'immoralité et d'erreur. Quelques-uns ne faisaient qu'en rire, comme Lucien de Samosate. D'autres s'en affectaient mélancoliquement, et ce chaos leur pesait sur l'esprit et sur le cœur. On trouve ce malaise chez tous les écrivains sérieux de cette époque. Il y en avait dans ce nombre qui se réfugiaient, de guerre lasse, dans le stoïcisme : mais sa morale était dure, outre que, tenant peu compte de la Divinité, elle excluait ainsi cet élément mystique qui, dans ce temps surtout, était l'aimant des âmes. Le pythagorisme s'accommodait beaucoup mieux à la double exigence de la conscience et du cœur. Sa doctrine tendait à ramener les hommes au culte primitif de la nature universelle, dont les forces multiples recevaient l'adoration sous tant de noms et de formes. Sa morale prêchait l'abstinence, le silence, le dépouillement, la guerre aux convoitises. C'était tout le code des chrétiens, moins la base et le sommet, l'humilité et la charité. Mais c'était la philosophie de la minorité. Elle-même se proclamait faite pour le petit nombre, pour le cénacle de la pensée, comme on dit aujourd'hui, à l'exclusion des simples.

N'était-il pas possible de la vulgariser, et, moyennant la diffusion du bon levain dans les masses, transformer tout le monde? Ce que les apôtres faisaient pour le compte de la révélation, ne pouvait-on le tenter pour la philosophie? Autant qu'on peut faire fond sur son historien, Apollonius fit ce rêve. Comme Plotin plus tard, il semble avoir voulu ras-

sembler en faisceau les antiques croyances pour ramener ainsi la conscience publique à une morale plus pure, et les cultes dégénérés à des formes plus simples. Ce pouvait être là une erreur généreuse, et je ne puis oublier que saint Jérôme, et plus tard Sidoine Apollinaire, lui en savent quelque gré ; mais c'était une erreur. Une telle œuvre n'était pas de l'homme. Abandonnée à elle-même, ne se rattachant à aucune inspiration divine, ne conduisant à aucune perspective de félicité, imposant des sacrifices sans compensation, exigeant des efforts que n'excitait nul espoir, cette morale manquait de levier et de sanction. Tout s'écroula par là. La tentative commencée par Apollonius, poursuivie plus tard par Plotin et Porphyre, se perdit dans l'emphase, dans la stérilité et dans le ridicule; et il n'est resté d'elle que le souvenir d'un songe impuissant de l'orgueil fait pour décourager ceux qui veulent réformer le monde sans Dieu, avec la prétention de faire mieux que lui.

Maintenant quelles sont du moins les grandes lignes de cette histoire? Quelle vérité se dégage de la masse de fables dont Philostrate a chargé la vie de son héros?

Après avoir passé ses premières années dans la petite ville de Tyane en Cappadoce, qui était son berceau, Apollonius avait été mis de bonne heure aux écoles de Tarse, dont j'ai raconté ailleurs la juste renommée dans la Grèce orientale. C'est là que le jeune homme avait été séduit par le caractère

mystique de l'école de Pythagore; et, se séparant de la foule bruyante des étudiants, s'était mis à observer cette vie solitaire, personnelle et étrange qui devait être son grand mérite et sa meilleure gloire.

Ayant donc gardé pendant plusieurs années le silence prescrit aux pythagoriciens, il avait partagé, dit-on, sa petite fortune entre son frère et les pauvres; puis, revêtu seulement d'une tunique de toile, on l'avait vu parcourir successivement la Perse, la Babylonie, les Indes, le mont Athos, Antioche, Cypre, la Grèce, s'entretenant avec les brahmes et les mages, les philosophes et les prêtres, sondant tous les mystères de la science et de la nature, lui arrachant des secrets qu'il donnait ensuite pour des merveilles divines, et de la sorte étonnant et fascinant les foules, éternellement avides de nouveautés, de prodiges et de révélations.

Une grande réputation de sage et de thaumaturge l'avait donc précédé quand il arriva à Éphèse. Il y reçut un accueil digne de sa renommée. « Il n'y eut, « dit Philostrate, artisan ni homme de si basse et « vile condition qui n'allast au devant de luy, toute « besogne quittée là, pour le voir en face. Si qu'il « estoit suivy d'une si grande multitude de peuple « qu'on n'eust sceu aborder à luy; partie esmer- « veillée de son sçavoir, partie de la majesté de son « visage; les autres de son austère forme de vivre, « les autres de son estrange accoustrement, et de « la plus part de toutes ces choses ensemble dont

« ils devisaient entre eux de diverses sortes[1]. »

Il y a entre cet éclat qui entoure l'imposteur et le silence qui couvre, au sein de la même ville, le nom et l'œuvre de Jean, un de ces contrastes qui sont l'éloquence de l'histoire.

En quelle année se fit cette entrée triomphale du pythagoricien? Toute chronologie fait entièrement défaut dans le livre de Philostrate. Mais les plus sérieux annalistes, Baronius à leur tête[2], placent au temps de saint Jean le séjour d'Apollonius à Éphèse.

D'ailleurs il dura peu, et la faveur du peuple se refroidit promptement. Faut-il attribuer cette déconsidération à la secrète influence de la colonie chrétienne? Jean y contribua-t-il en éclairant les dupes et en démasquant l'imposteur? Philostrate dit seulement que son héros rencontra de graves oppositions. Puis ses vertus n'étaient pas aussi bien prouvées que son panégyriste a voulu le faire croire. Quelques-uns, comme Euphraste, observaient que son austère pauvreté n'était que feinte, que c'était un rusé marchand caché sous le manteau du philosophe, et que l'homme divin n'était pas sans tenir quelque compte des choses de la terre.

Un faste pédantesque entachait ses vertus. « Quand j'étais jeune, disait-il, je cherchais la vérité; maintenant je la possède, et je dois l'enseigner. Un sage doit parler en législateur, et imposer au peuple la

1 Philostrate, *Vie d'Apollonius,* trad. de Blaise de Vigenère, liv. I, ch. IV, p. 104; Paris, 1611.

2 Baron. *Annal. eccl.,* an. 96, p. 742.

doctrine qu'il embrasse. » — « Je ne reçois d'ordre de personne, disait-il ailleurs, c'est moi qui m'envoie moi-même. » Et un jour qu'un péager de l'Euphrate, près de Babylone, lui demandait au passage ce qu'il portait avec lui : « J'ai avec moi, répondit le superbe philosophe, j'ai avec moi justice, constance, sagesse, tempérance, modestie, patience, magnanimité, continence et courage [1]... »

Tel était l'homme que le sophiste Hiéroclès ne craignait pas de comparer à Celui qui était « l'humble et le doux de cœur » ! Le peuple, qui s'était d'abord porté à ses leçons, sous les arbres du xyste, sa curiosité une fois satisfaite, avait bientôt fini par ne plus voir en lui qu'un charlatan de sagesse. Il quitta donc la ville. Même son historien laisse voir que la peste, qui commençait dès lors à désoler Éphèse, ne fut pas étrangère aux motifs de sa retraite, et il se réfugia dans la ville de Smyrne, qui lui demandait des lois.

Une telle fuite avait peine à se concilier avec le mépris de la mort que professait le philosophe. Aussi peu de temps après, une députation le ramena à Éphèse, où il fut mis en demeure de manifester sa science en indiquant la cause et en donnant le remède de la calamité qui désolait la ville.

On connut alors de quel esprit était cet homme. La réponse du devin fut une de ces cruautés qui révèlent l'inspiration de celui que l'Écriture nomme

1 Philostrate, *Apollon. de Tyane.*, liv. I, ch. IV.

le premier homicide. Il y avait à Éphèse un vieillard très-connu qui demandait l'aumône sur la place publique et à la porte des temples. Quand jadis un mendiant s'était adressé à saint Pierre et saint Jean à la porte du temple de Jérusalem, ceux-ci l'avaient secouru en lui tendant la main et en le guérissant. Mais qu'était un mendiant dans cette antiquité, dont la maxime était qu'assister de tels gens c'était faire un double tort à soi-même et au pauvre, dont on prolongeait la misère en prolongeant sa vie [1]? En conséquence, se rappelant qu'autrefois les grands devins, Calchas, Tirésias, Épiménide lui-même, dévouaient une victime dans les fléaux publics, Apollonius demanda la mort de ce vieillard; et, le signalant au peuple comme le génie de la peste, il commanda de le lapider à l'instant pour apaiser les dieux. « Ores comme ils en fussent tous esbahis, raconte ici son historien, estimant chose par trop cruelle de mettre la main à une chose si mallostrue et misérable; mesmement d'un pauvre estranger mendiant, lequel vivoit de leurs aumosnes, et qui imploroit à joinctes mains leur mercy et miséricorde, de ne le laisser ainsi inhumainement massacrer, avec plusieurs autres pitoyables complaintes dignes de commisération, » le philosophe lui-même commença l'exécution. Son exemple fut

[1] Illud quod dat perdit, et illi producit vitam ad miseriam. (Plaut. *Trinummus,* act. II, sc. II, v. 58-59.)

« Qu'est-ce qu'un pauvre? » demande dédaigneusement l'un des convives de Trimalcion, dans le *Satyricon* de Pétrone.

suivi; on se rua sur l'innocent; et quand l'infortuné, broyé sous une grêle de pierres, tournait les yeux vers Apollonius pour le supplier ou le maudire : « Voyez, disait celui-ci en excitant la foule, cette flamme de ses regards : c'est le regard d'un démon, c'est le feu de l'enfer. » Et il faisait entendre que ce meurtre allait être le salut de la ville [1].

Ce fut du moins la ruine d'Apollonius. Le docteur et la doctrine venaient de se juger eux-mêmes; et l'inhumanité cruelle du philosophe prépara à l'apôtre de la charité une belle victoire. Aux prodiges de l'orgueil et de la cruauté répondirent des miracles de bonté toute-puissante. Ce fut à cette époque, nous apprend Baronius, que Jean redoublant de zèle pour ses chers Éphésiens, fit chez eux les guérisons que nous avons déjà dites et les résurrections que nous dirons ailleurs.

Puis aux pratiques homicides le saint apôtre opposa une doctrine d'amour. Croirait-on, si l'histoire n'en fournissait la preuve, que certains gnostiques, horriblement conséquents avec leurs œuvres, avaient une sorte de culte pour le serpent et Caïn le meurtrier de son frère [2]? Voilà pourquoi saint Pierre et saint Jude les ont comparés à ce méchant. Jean y fait allusion, mais s'élevant plus haut : « Mes petits enfants, ne cessait-il de répéter, celui-là qui prétend

[1] Philostrate, *Vie d'Apollonius*. Ibid.

[2] Les *Philosophoumena* sur la secte des Ophites, édit. Miller, p. 119; et la dissertation de M. l'abbé le Hir, *Études relig.*, sept. 1868.

être dans la lumière et qui hait son frère est encore dans la nuit. Mais celui qui aime son frère demeure au sein de la lumière, et il n'y a pas lieu de se méprendre sur lui. Celui qui n'aime pas marche dans les ténèbres; il ne sait où il va, car les ombres épaisses ont aveuglé ses yeux... Quiconque n'est pas juste et n'aime pas son frère, celui-là n'est pas de Dieu. C'est ainsi que Caïn, étant de l'esprit mauvais, a mis son frère à mort. Et pourquoi l'a-t-il tué? parce que ses œuvres à lui étaient mauvaises, et que celles de son frère étaient justes... Celui qui hait son frère est homicide. Et vous savez que tout homicide n'a point la vie éternelle en lui-même[1]. »

[1] Qui odit fratrem suum in tenebris est usque adhuc.

Qui diligit fratrem suum, in lumine manet, et scandalum in eo non est...

Omnis qui non est justus non est ex Deo, et qui non diligit fratrem suum.

Non sicut Caïn qui ex maligno erat et occidit fratrem suum.

Omnis qui odit fratrem suum homicida est. *I Joan.* II, 9-11; III, 10-15.

CHAPITRE XV

L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

I

La vaste coalition du mal et de l'erreur, que nous venons de dépeindre, appelait un témoignage éclatant de la vérité chrétienne et de la sainteté de Dieu. Ce fut alors que Jean écrivit son Évangile.

Ce qu'on appelait primitivement de ce nom d'Évangile ce n'était pas un livre, c'était une parole. Jésus-Christ n'avait rien écrit. Ses apôtres firent d'abord comme lui : ils n'écrivirent point, ils prêchèrent. Inspirée directement par Dieu, prouvée par les miracles, dérivée de souvenirs de sources fraîches et pures, la parole devait suffire à la fondation du royaume de Dieu. C'était ce souffle duquel l'Écriture avait dit qu'il renouvellerait la face de la terre. C'était un souffle de feu; mais ce n'était qu'un souffle.

Cependant on n'avait pas tardé longtemps à mettre cette parole par écrit. Les uns avaient d'abord exposé

la doctrine selon le besoin des temps : ce fut l'objet des Épîtres. Les autres avaient rédigé la vie même de Jésus : c'est ce que nous connaissons et ce que nous adorons plus particulièrement sous le nom d'Évangile.

Si l'on cherche la raison et le caractère propre de chacun des trois récits appelés synoptiques, on remarque d'abord qu'ils étaient accommodés aux trois grandes familles de peuples qui se partageaient la domination des âmes ou l'empire des choses.

L'Évangile de saint Matthieu avait été écrit pour les Juifs, chez les Juifs, par un Juif, et selon toutes les habitudes de la nation juive. Il fut même rédigé dans la langue de ce peuple, si, comme on l'a pensé, le texte connu sous le nom d'Évangile des Hébreux n'était que celui de saint Matthieu dans sa première forme [1].

L'Évangile de saint Marc avait été écrit à Rome, pour les Romains, sous les yeux de saint Pierre, durant son séjour certain dans cette grande cité, mère et souveraine des autres [2].

L'Évangile de saint Luc était entièrement grec dans son but, son origine et sa destination. Né dans la ville d'Antioche grecque de langue et de mœurs, compagnon de saint Paul et son historien dans ses courses en Asie, Luc le lettré semblait l'évangéliste

[1] Papias, apud Euseb. *Hist. eccl.* III, XXXIX.
[2] V. Euseb. *Hist. Eccles.* III, XXIX; VI, XIV.
Papias, Ibid.; — Clemens Alex., ap. Euseb. III, XXIV.

prédestiné de la population hellénique, dont Paul, son maître, était l'apôtre.

Ainsi le Fils de Dieu avait-il éclairé, comme par trois rayons de sa divine face, les trois grandes familles de l'ancienne civilisation, de même qu'il avait consacré leurs trois langues en les faisant servir à l'inscription de la croix [1].

Saint Jean n'ignorait pas ces histoires authentiques de la vie de son maître. Clément d'Alexandrie, Eusèbe et saint Jérôme disent qu'il les avait lues; et lui-même l'insinue dans sa première épître, où il déclare ne rien enseigner aux fidèles que ceux-ci précédemment n'aient pu apprendre ailleurs [2]. Même quelques-uns estiment qu'il lui faut attribuer la traduction grecque de l'Évangile de saint Matthieu telle que nous la possédons, et qui a remplacé l'original perdu [3]. Ils disent qu'il l'avait faite pour ses Asiatiques.

Quoi qu'il en soit, depuis les trois récits synoptiques, le point de vue de l'exposition comme de la démonstration chrétienne avait changé. Il n'était plus nécessaire de produire les prophéties pour con-

1 C'est la pensée que saint Irénée semble insinuer quand il dit : « Neque autem plura numero quàm hæc quatuor sunt Evangelia, quoniam enim quatuor regiones mundi sunt, etc. (S. Iren. *adv. Hœr.* III, II, n. 8.)

2 Non scripsi vobis quasi ignorantibus veritatem, etc. *I Joan.* II, 21.

3 Les suscriptions nomment tantôt saint Jean, tantôt saint Jacques de Jérusalem, comme la synopse de saint Athanase. (S. Athan. *Oper.*, t. II, p. 155.)

vaincre les Juifs que la Synagogue était morte. La volonté de Dieu se lisait en traits brûlants sur les cendres fumantes de leur sanctuaire détruit. Le mosaïsme, quoique puissant encore, n'était plus seul en cause : le gnosticisme était le champ clos obligé où il fallait faire descendre la doctrine et l'histoire. Ce qu'il importait surtout de faire ressortir dans la personne de Jésus, ce n'était plus le Messie d'un Israël dès lors vaincu et dispersé; c'était le Dieu qu'allait adorer l'univers; non pas je ne sais quel Dieu du second ou du troisième ordre, intermédiaire entre le monde et son auteur, mais l'auteur même du monde. Et il suffisait pour cela de remettre en lumière la partie la plus profonde de l'enseignement du Christ, s'il existait encore quelqu'un de ses disciples qui l'eût fidèlement recueillie et qui pût la transmettre.

Jean, fils de Zébédée, naguère disciple, ami, confident de ce Dieu, devenu aujourd'hui l'apôtre de l'Ionie et le patriarche d'Éphèse, placé par sa mission au foyer de l'erreur, comme il avait reposé sur le cœur même de la Divinité, était le mieux préparé à combattre le mensonge, comme il était le mieux instruit de la vérité.

Rien n'avait péri en lui de l'histoire de son Maître. Elle avait pénétré dans son âme fidèle à une telle profondeur, qu'elle n'en pouvait plus sortir. Si plus un souvenir est grand, si, surtout, plus il est cher, plus il se grave et vit dans le cœur qui l'a reçu, quelle ne devait pas être la mémoire de Jésus-Christ

dans l'âme de saint Jean! Cette sainte mémoire alors éclipsait toutes les autres. Continuellement présente à l'Église naissante, elle présidait à tout l'entretien des fidèles, s'incarnait dans leur vie morale et religieuse, faisant reparaître devant eux l'exemplaire divin dont le cœur et l'esprit conservaient tous les traits.

Puis Jésus-Christ lui-même avait promis aux apôtres que l'Esprit-Saint viendrait leur remettre en souvenir tout ce qu'il avait dit comme tout ce qu'il avait fait, pareil au feu qui fait revivre une écriture invisible sans lui : « Le Saint-Esprit, le Paraclet, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera chacune de mes paroles [1]. » Saint Jean, qui a rapporté cette promesse prophétique, devait la voir s'accomplir principalement en lui.

« Considérant, rapporte Clément d'Alexandrie, que les autres évangélistes s'étaient attachés à faire ressortir le côté humain de l'Homme-Dieu, Jean, à la prière des amis qui l'entouraient, poussé par l'Esprit divin, composa à son tour l'Évangile de l'Esprit. » Clément, ajoute Eusèbe, tenait ce témoignage « d'évêques plus anciens que lui [2] ».

Ainsi l'apôtre était sollicité d'écrire. Son livre

1 Paracletus autem Spiritus sanctus docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis. *Joan.* XIV, 26.

2 Joannes omnium postremus, cùm videret in aliorum Evangeliis ea quæ ad corpus Christi pertinent tradita esse, ipse divino afflatus Spiritu, spiritale Evangelium familiarium suorum rogatu conscripsit. Πνεύματι θεοφορηθέντα πνευματικὸν ποιῆσαι Εὐαγγέλιον. (Clemens Alex., apud Euseb. *Hist. eccl.* VI, XIV.)

devait naître du besoin pressant de l'Église chrétienne et de la prière des frères. Clément l'avait indiqué, saint Jérôme l'explique : « L'apôtre Jean, disait-il, celui qui fut aimé de Jésus plus que les autres, écrivit son Évangile, sur la demande des évêques d'Asie, contre Cérinthe et d'autres hérétiques, spécialement contre l'erreur des ébionites, qui commençaient à se répandre, et qui prétendaient que le Christ n'avait pas existé avant Marie[1]. »

Mais quels étaient ces amis dont parle saint Clément? Quels étaient ces évêques mentionnés par saint Jérôme, à la prière desquels l'apôtre bien-aimé composa son Évangile?

Il y a un peu plus de cent ans, le savant Muratori découvrit dans la bibliothèque Ambrosienne, à Milan, un fragment de manuscrit qui jette sur cette histoire de la composition de l'Évangile de saint Jean la plus vive lumière. Le curieux fragment est-il de Caius, prêtre de l'Église de Rome? Faut-il, avec Bunsen, l'attribuer à Hégésippe? Doit-on, comme Hug, n'y voir qu'une traduction du grec; ou le texte latin qui a été trouvé est-il l'original, comme le veut Wieseler? Dans ces diverses opinions, deux choses sont admises à l'unanimité. Premièrement, le fragment nous est venu certainement de l'Église

[1] Joannes apostolus, quem Jesus amavit plurimum, novissimus omnium scripsit Evangelium, rogatus ab Asiæ Episcopis, adversus Cerinthum aliosque hæreticos, et maximè tunc Ebionitarum dogma consurgens, qui asserunt Christum antè Mariam non fuisse. (S. Hieronym. *de Viris illustr.*, c. IX.)

de Rome. En second lieu, sa date ne saurait être reculée au delà du IIe siècle; et tout lui garantit cette authenticité et cette autorité [1].

Le souvenir de Jésus-Christ était encore alors un souvenir contemporain. Or voici comment, dans ce précieux passage, se trouve confirmé et développé ce que saint Jérôme et Clément nous ont déjà appris du livre et de l'auteur.

« Le quatrième Évangile est de Jean le disciple. Ceux qui avaient été disciples avec lui, et les évêques d'Asie de sa juridiction, le pressant de le faire, Jean leur dit : « Jeûnez pendant trois jours avec moi, et « nous nous communiquerons ensuite l'un à l'autre « ce qui aura été révélé à chacun de nous. » Pendant la nuit il fut révélé à André, l'un des apôtres, que Jean devait à lui seul tout écrire en son nom, mais sous l'approbation de tous les autres frères [2]. »

[1] Le canon dit de Muratori porte sa date. En effet, l'auteur nous apprend que le *Pastor Hermas* a été écrit très-récemment (*nuperrimè conscriptus*). Or ce livre est adressé au pape Clément I, à la fin du Ier siècle.

[2] Voici la copie exacte de la partie de ce fragment relative à saint Jean, avec les restitutions de Wieseler :

« Quarti (um) evangeliorum Joannis ex decipulis (discipulis). Cohortantibus condecipulis et episcopis suis dixit : Conjejunate mihi odiè (hodiè) triduo, et quid cuique fuerit revelatum, alterutrum nobis enarremus. Eadem nocte revelatum est Andreæ ex apostolis, ut recognoscentibus cuntis (cunctis), Joannis (Joannes) suo nomine cuncta describeret.

«.... Quid ergò mirum si Joannes tàm constanter singulo etiam in epistolis suis proferat dicens in semeipsu (semetipso) : Quæ vidimus oculis nostris et auribus audivimus, et manus nostræ palpaverunt, hæc scripsimus. Sic enim non solum visurem (viso-

Ce fut ainsi que fut rédigé l'Évangile, et nous en rencontrons dans l'Évangile lui-même la garantie et les preuves les plus démonstratives.

Les disciples, ou du moins quelques-uns des disciples, entre autres saint André, l'apôtre de l'Achaïe, étaient donc vivants encore lorsque Jean écrivit. D'autre part, à cette époque Jérusalem n'était plus; partout l'évangéliste ne désigne qu'au temps passé l'existence de ces lieux qui n'étaient plus alors qu'un triste amas de cendres.

C'est donc après la ruine de la cité malheureuse, et avant le trépas d'André et des disciples, c'est-à-dire environ entre l'année 70 et l'année 80 de l'incarnation, qu'il faut placer la rédaction de l'Évangile. Telle est, en effet, la date assignée au saint livre par les suscriptions des plus anciens manuscrits. Ils la fixent environ à la quarantième année après l'ascension; et dès ce temps-là, d'ailleurs, les doctrines gnostiques, docétiques, ébionites, signalées dans saint Paul, étaient assez répandues pour rendre nécessaire une réfutation comme celle que leur opposa l'Évangile de saint Jean. L'on ne peut donc admettre l'opinion gratuite qui fait écrire l'apôtre à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les extrêmes confins de sa longue existence [1].

Cela se passait à Éphèse, comme l'assure expressé-

rem), sed et auditorem, sed et scriptorem omnium mirabilium Dominus (Domini) per ordinem profitetur. »

[1] V. *Introduction aux livres du Nouveau Testament*, par le Dr Reithmayr, trad. de M. de Valroger, t. I, p. 98.

ment celui des disciples de Jean qui devait le mieux le savoir, puisqu'il vivait presque dans le même temps et dans le même lieu. « Jean, le disciple du Seigneur, écrivait Irénée, Jean qui avait reposé sur la poitrine de Jésus, écrivit son Évangile dans la ville d'Éphèse en Asie [1]. » Les plus anciens manuscrits de la version syriaque, appelée *Pechito*, et de la version cophte désignent la même ville.

Ce qui ressort, en effet, du saint livre lui-même, c'est que si les faits racontés se passent en Palestine, ce n'est pas dans cette contrée qu'il a été écrit. C'est chez des étrangers et à des étrangers qu'il faut rendre compte des noms les plus élémentaires de la langue et du pays, comme celui de Messie, comme celui de Rabbi. Il n'y a que des étrangers à qui il faille apprendre l'antique inimitié des Samaritains et des Juifs, l'usage des ensevelissements et celui des ablutions. Si saint Jean explique ces choses, c'est parce qu'il compose son livre loin de la terre juive, en Asie, à Éphèse. L'autre opinion, qui place la rédaction de l'ouvrage à Patmos, pendant l'exil, n'a ni la même ancienneté, ni la même solidité. Encore la synopse de l'Écriture, dans les œuvres de saint Athanase, veut-elle que, même dans ce cas, l'Évangile ait été publié à Éphèse [2].

1 Ιωάννης ὁ μαθητὴς τοῦ Κυρίου, ὁ καὶ ἐπὶ τὸ στῆθος αὐτοῦ ἀναπεσών, καὶ αὐτὸς ἐξέδωκε τὸ Εὐαγγέλιον, ἐν Εφέσω τῆς Ἀσίας διατρίβων. (S. Iren. *adv. Hæres.* lib. III, c. I.)

2 Τὸ δὲ κατὰ Ἰωάννην Εὐαγγέλιον ὑπ' αὐτοῦ Ιωάννου ὄντος ἐξορίστου ἐν Πάτμῳ τῇ νήσῳ, καὶ ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ ἐξεδόθη ἐν Ἐφέσω διὰ Γαίου τοῦ ξενοδόχου. (*Synops. S. Script.*, S. Athanas. t. II, p. 202.)

Donc tout désigne cette ville. On dit même que le manuscrit original de l'apôtre y fut conservé longtemps, et Pierre le martyr, évêque d'Alexandrie, en invoquait encore l'autorité décisive dans le commencement du IVe siècle. « L'autographe, dit-il, l'autographe lui-même de Jean l'évangéliste a été jusqu'ici, par la grâce de Dieu, conservé dans la très-sainte Église d'Éphèse, et il y est vénéré encore par les fidèles [1]. »

Enfin le caractère collectif que Clément, saint Jérôme et le fragment de Muratori attribuent à la rédaction de l'ouvrage se retrouve fidèlement dès les premières lignes de l'Évangile de saint Jean. Il est dit dans ce canon que l'apôtre entreprit cette histoire divine à l'instigation des évêques ses frères, de concert avec eux, pour résumer le témoignage des derniers survivants d'entre les disciples de Jésus; et voici, tout d'abord, que l'historien sacré, ne se désignant qu'au pluriel, fait bien voir par là qu'il parle au nom de tous : *Nous avons vu sa gloire*, dit-il dès le prologue; il s'exprimera de même à chaque fois qu'il voudra confirmer son témoignage. Puis, quand il adressera le livre divin aux nations dans sa première épître, cette épître ne présentera

De même Dorothée (*Bibl. max. Patrum.*, t. III, 421) et Suidas.

1 Αὐτό τε τὸ ἰδιόχειρον τοῦ εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου, ὅπερ μεχρὶ νῦν πεφύλακται χάριτι τοῦ Θεοῦ ἐν τῇ Ἐφεσίων ἁγιωτατῇ Ἐκκλησίᾳ, καὶ ὑπὸ τῶν πιστῶν ἐκεῖσε προσκυνεῖται. (Pierre martyr, évêque d'Alex., d'après le *Chronicon Alexandr.*, p. 11; édit. Dindorf, Bonn, 1832.)

ce solennel récit de la vie de Jésus que comme le recueil collectif des communes dépositions des témoins de sa vie : « Ce que *nous* avons vu, ce que *nous* avons entendu du Verbe de la vie, ce que *nous* avons touché, *nous* vous l'annonçons afin que vous ayez société avec *nous*. »

Particularité bien digne de remarque! l'apôtre que l'histoire nous montre auprès de saint Jean comme le collaborateur ou du moins l'instigateur de cette rédaction du quatrième Évangile, c'est André, son ami [1]. Et lorsque, prenant la plume, Jean rappelle d'abord comment il fut appelé le premier à être le témoin de la vie qu'il raconte, il ajoute qu'il ne fut pas le seul élu de cette journée, il nomme son compagnon; et celui que l'historien sacré fait apparaître alors en même temps que lui à la suite de Jésus, c'est André [2], c'est l'apôtre que le fragment de Caius associe à saint Jean dans l'œuvre de l'Évangile; le même qui, réservé à voir les derniers jours de la mission apostolique comme il en vit les premiers, vient avec Jean maintenant dresser l'acte authentique des œuvres que, comme lui, il a vues s'accomplir dès le commencement.

Les disciples et les évêques contemporains de Jean, saint André à leur tête, ne devaient pas seulement inspirer son Évangile, ils le devaient approuver, dit le passage cité, *recognoscentibus cunctis*.

[1] Eadem nocte revelatum est Andreæ ex apostolis, etc. (Ap. Muratori. Vide suprà.)

[2] Joan. I, 36. V. ci-dessus, ch. I.

Le texte de cette approbation est encore sous nos yeux ; il se retrouve formulé dans le dernier verset du livre de saint Jean. Ainsi qu'il est manifeste et reconnu par tous les meilleurs interprètes, ce verset final n'est plus de l'écrivain inspiré. Jean a quitté la plume, qu'il a cédée aux disciples; ceux-ci ont lu l'Évangile qu'il vient de composer; l'ayant examiné, vérifié, contrôlé, reconnu authentique, tous ensemblent l'approuvent, le contre-signent, et lui donnent leur sanction en ces termes :

« Le disciple Jean est celui qui a rendu témoi-« gnage et qui a écrit ceci, et nous savons que son « témoignage est véritable [1]. »

Devant la précision d'un texte si formel, si pleinement conforme à la tradition, si bien éclairé par elle, toute discussion sur l'authenticité du livre de saint Jean ne devait-elle pas finir? Ne semble-t-il pas que Dieu voulait que son histoire la plus divine portât, comme inscrit sur son front, le nom de son auteur; et qu'aucune garantie ne manquât à ce livre, appelé à devenir un signe de contradiction entre l'erreur sans excuses et l'inexpugnable vérité?

Un récit légendaire ajoute que, lorsque Jean, commençant son Évangile, proclama la génération éternelle du Christ par ces paroles sublimes : « Au commencement était le Verbe, » un coup de tonnerre retentit, et un éclair brilla soudain dans le

[1] Hic est discipulus ille qui testimonium perhibet de his, et scripsit hæc ; et scimus quia verum est testimonium ejus. *Joan.* XXI, 24.

ciel pur. Ce trait est une allusion au nom que le Seigneur avait donné à Jean, quand il l'avait lui-même appelé « le fils du tonnerre »; et ensemble c'est l'emblème de la puissance et de l'éclat de cette parole descendue de la profondeur des cieux.

Une autre tradition, très-proche de l'histoire, est le souvenir du jeûne par lequel l'évangéliste appela l'inspiration céleste à son secours [1]. Un tel livre ne se fait pas avec les pensées de l'homme. Il y faut la pensée et la dictée de Dieu. Il y faut la prière avec le sacrifice, et ce fut parmi d'inénarrables gémissements que l'Esprit-Saint fit retentir la plus grande parole que la terre ait jamais entendue.

II

Jean se mettait à l'œuvre pour un dessein différent de celui de ses devanciers. Il voulait premièrement compléter leur témoignage, puis mettre dans les faits un ordre plus suivi, enfin en faire sortir dans une plus belle lumière la divinité du Seigneur. De cette triple pensée devait sortir un livre identique dans le fond à celui de ses prédécesseurs, mais distinct dans sa forme et dans sa conception. Là se

[1] Et Ecclesiastica narrat historia : Quum à fratribus cogeretur ut scriberet, ità facturum se respondisse, si indicto jejunio in commune omnes Deum precarentur. Quo expleto, revelatione saturatus, in illud proemium cœlo veniens erupit : *In principio,* etc. (S. Hieronym. *Comm. in Matth.* Prolog.)
Item canon Muratori, ut suprà.

trouve la raison du caractère spécial de l'Évangile de saint Jean.

Ayant lu les histoires composées avant la sienne, comme l'observe saint Jérôme, l'apôtre y observa de notables lacunes [1]. Bien qu'inspirés comme lui, et puisant leurs renseignements à des sources certaines, les trois premiers écrivains n'avaient pas été, comme lui, les témoins de toute la vie qu'ils avaient racontée. Matthieu n'avait été appelé que le septième à l'honneur de l'apostolat, Marc n'était pas des douze; Luc était étranger au collége apostolique. Aussi bien leur récit demandait-il à être complété sur trois points.

C'étaient d'abord les commencements de la vie publique de Jésus, les premières entrevues du Maître et des apôtres; les relations qui rattachaient l'école de Jean-Baptiste à celle du Messie, et que Jean l'évangéliste devait si bien connaître.

C'étaient, en second lieu, les différents séjours de Jésus à Jérusalem, et toute cette vie de Judée, pleine des plus grands miracles et des plus hauts discours, dont le portique du temple, la maison de Béthanie et le cénacle avaient été le théâtre immortel.

Enfin c'était aussi la vie ressuscitée, dont les manifestations si décisives pour la foi, rapidement indiquées dans saint Matthieu et saint Marc, étaient

[1] Cum legisset Matthæi, Marci et Lucæ volumina, probaverit quidem textum historiæ, et vera eos dixisse firmaverit, sed unius tantùm anni historiam texuisse, etc. (S. Hieronym. *de Scriptor. eccles.*)

loin d'être complètes dans l'Évangile de saint Luc.

Jean s'appliqua d'abord à combler ces lacunes, tellement que ces trois points, trop négligés ailleurs, devinrent le sujet dominant et le partage de son livre. Il serait exagéré de dire, avec Eusèbe, que ce complément nécessaire ait été le dessein unique de l'auteur. Cette hypothèse rabaisserait le quatrième Évangile, et ne pourrait se concilier avec l'inimitable unité qui le distingue. Mais l'apôtre en a tenu un compte considérable, ainsi que son ouvrage le révèle clairement. Ce que les autres ont dit, Jean le passe sous silence; ce qu'ils développent, il l'abrége; ce qu'on sait, il le suppose; ce qu'on a lu, il le rappelle; ce qui manque, il y supplée, et c'est en ceci que Jean se sépare et se distingue premièrement des synoptiques. C'est intentionnellement qu'il ne leur ressemble pas; mais il ne leur est pas opposé pour cela; et, s'il évite d'ordinaire de reprendre leur trace, il la rencontre assez fréquemment néanmoins pour qu'on voie qu'ils ont tous suivi la même route, celle où Jésus se montre, et fait resplendir l'éclat de sa face divine.

En second lieu, Jean voyait que les précédents Évangiles manquaient évidemment d'ordre et de chronologie. Beaucoup plus occupés d'enseigner une doctrine que d'écrire une histoire dans son développement régulier et successif, dominés par les habitudes de l'enseignement oral, les synoptiques avaient, dans l'arrangement des faits, recherché bien plutôt

l'instruction des lecteurs et le fruit du discours que la suite exacte des temps.

Jean se préoccupa d'y mettre cette lumière. Elle était particulièrement nécessaire en son récit, dont son dessein le forçait d'interrompre la trame pour ne point s'exposer à répéter les autres. Mais, si elle seule pouvait rattacher en saint Jean ces narrations souvent très-distantes entre elles, elle devait en même temps être un guide dans le récit des trois autres Évangiles. Saint Luc déclare que lui-même avait déjà pensé à mettre l'ordre dans l'histoire de la vie de Jésus. Ce fut Jean qui le fit. Quatre Pâques, quelques autres fêtes de l'année religieuse, clairement indiquées chacune en son lieu, jalonnent la route de l'historien, et assignent leur date aux événements principaux de la vie du divin Maître. Tous les synchronismes qu'on a faits de l'Évangile sont partis de ces points éclairés par saint Jean.

Ainsi la vie divine retrouvait-elle sa place positive dans le temps; ainsi l'idéal par essence se mouvait au sein de la réalité la mieux déterminée. L'Évangile réputé le plus spiritualiste devenait également celui dont le caractère exact et historique était le mieux accusé; et Jean avait creusé le lit où l'Évangile, trop vague jusqu'alors, allait couler désormais entre des rives certaines.

L'apôtre lui-même indiquait un troisième dessein qui était le principal objet de son ouvrage : « Ces choses sont écrites, disait l'évangéliste, afin

« que vous croyiez que le Christ est le Fils de Dieu, « et que, croyant, vous ayez la vie en son nom[1]. » Ce n'était donc pas de compléter seulement, ce n'était pas non plus uniquement de mettre en ordre, qu'il s'agissait dans cette œuvre, mais de prouver la divinité de Jésus.

Était-ce là toutefois une croyance et une doctrine personnelles à saint Jean? Les trois évangélistes ne l'avaient-ils point formulée avant lui? La divinité du Christ n'éclatait-elle point également dans toutes les épîtres de saint Paul[2]?

Dans cette même Asie où saint Jean écrivait que « au commencement était le Verbe, et que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu, et que le Verbe s'était fait chair, » saint Paul n'écrivait-il pas que, « étant formellement Dieu, le Christ n'avait pas cru usurper la divinité en se disant égal à Dieu; mais, prenant la forme d'esclave, il s'était anéanti, se faisant semblable à l'homme et se montrant aux hommes sous une forme humaine[3]? » Aux mêmes lieux où saint Jean professait que ce « Verbe était venu parmi nous plein de grâce et de vérité », saint Paul n'avait-il pas prêché que « la bénignité et l'hu-

[1] Hæc autem scripta sunt ut credatis quia Jesus est Christus Filius Dei, et ut credentes vitam habeatis in nomine ejus. *Joan.* xx, 31.

[2] V., contre cette erreur de M. Vacherot (*Hist. critique de l'école d'Alexandrie*), le P. Gratry, *Une Étude sur la sophistique*, IV, p. 23.

[3] Coloss. II, 9.

manité de notre Dieu Sauveur nous était apparue »? Là où saint Jean proclamait que le Verbe, étant Dieu, avait pris le corps de l'homme, saint Paul ne disait-il pas que « en Jésus-Christ habitait corporellement la plénitude de la Divinité » ?

Ainsi, quoi qu'on ait dit, Jean n'est pas le premier qui ait écrit que le Verbe était Dieu, et, en parlant ainsi, il n'énonce nullement une pensée nouvelle par rapport à saint Paul. Des synoptiques à saint Paul, de saint Paul à saint Jean, la doctrine n'a varié, ni progressé, ni changé. Celui qui a écrit cette définition : « Le Christ, qui est le Dieu béni dans tous les siècles, » ce n'est point saint Jean, c'est saint Paul [1]. Et Jean, en adressant son Évangile aux nations, prenait lui-même le soin de prévenir ses bien-aimés qu'il n'était pas novateur, et que son enseignement était « la même parole qu'ils avaient entendue dès le commencement ».

Seulement, ce que les autres historiens de l'Évangile n'avaient fait qu'énoncer, saint Jean le développa. Ils avaient affirmé la divinité du Christ, saint Jean la démontra. Ils l'avaient fait ressortir en racontant sa vie, saint Jean la discuta en rapportant ses discours. Les autres en avaient fait le sujet de son histoire, saint Jean s'en fit une thèse formellement énoncée, constamment suivie; et tout dès lors convergea vers ce centre de ses pensées. Entre les

[1] Christus, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. *Rom.* IX, 5.

miracles de Jésus, quelques-uns allaient mieux à la preuve de cette thèse : ce furent ceux qu'il préféra, comme il l'explique lui-même : *Scripta ut credatis*. Entre les discours de Jésus, il mit en lumière ceux qui revendiquaient le plus clairement sa divinité méconnue. Telles sont les discussions avec les pharisiens, si développées en saint Jean. Le caractère historique du livre n'y perdait rien; mais le caractère dogmatique et apologétique s'y faisait mieux sentir; et Jean atteignait ainsi la fin première de son œuvre, qui était d'opposer une réfutation indirecte, mais formelle, aux incrédulités de son temps et de l'avenir.

III

Du triple dessein que s'était proposé l'évangéliste devait naître une première originalité du livre de saint Jean. Les circonstances du temps, du milieu, et surtout le génie de l'auteur, en commandèrent en outre l'esprit et le langage. Ainsi l'œuvre fut marquée d'un caractère unique dont rien ne peut dire l'excellence, mais dont tout peut expliquer la belle et surhumaine singularité.

Ce fut d'abord la position de saint Jean en présence des écoles gnostiques qui modifia la langue et la rédaction du quatrième Évangile [1]. Forcé de s'a-

[1] La gnose était assez avancée à Éphèse à la fin du premier

dresser à des philosophies plutôt qu'au sens populaire, Jean ne répudia pas les hautes spéculations, que les sages de l'Asie voulaient trouver dans la science. Or la religion commençait à devenir une science. Les enseignements divins épars dans l'Évangile demandaient à se formuler en un corps de système, et Jean l'évangéliste devait être en même temps celui que l'antiquité appelle unanimement « Jean le théologien ». De là la profondeur dogmatique de son livre. Ce n'est plus l'Évangile de l'accomplissement de l'antique prophétie; ce n'est plus seulement le récit des événements d'une existence divine : c'est l'Évangile de l'idée, mais de l'idée vivante dans une histoire fidèle.

Il faut le dire toutefois : énoncées par le Seigneur, les sublimes pensées qu'on admire en saint Jean n'avaient point été et ne pouvaient pas être étrangères au récit des auteurs synoptiques; et par cette ressemblance Jean est de leur école, parce qu'ils sont, comme lui, de l'école de Jésus. L'accommodation que les interprètes constatent n'était que dans la forme. Elle ne préjudiciait point à la fidélité historique du livre. Saint Jean n'a pas prêté ses paroles à son Maître, comme quelques-uns voudraient le faire croire aujourd'hui. Ainsi l'expression philosophique

siècle, pour que notre Évangile répondît parfaitement à la situation des esprits. Les *Philosophoumena* nous ont fait assister à l'élaboration de l'hérésie, et les systèmes bizarres que ce livre nous fait connaître nous reportent positivement au temps de saint Jean.

de *Verbe*, celle qui rappelait le plus l'école contemporaine, n'est pas mise une seule fois sur les lèvres de Jésus. Quant aux autres locutions, comme les mots de vie, de grâce, de vérité, de ténèbres, de lumière, elles sont de la langue de Luc, de Matthieu et de Marc, surtout de celle de Paul, comme de celle de Jean. Si celui-ci les rappelle plus fréquemment peut-être, c'est qu'elles entraient parfaitement dans l'habitude de ces hommes pour qui ténèbres et chair étaient l'expression du principe du mal, comme lumière et esprit étaient les synonymes du principe du bien.

Ces réserves une fois faites et dans cette juste mesure, nous ne nions pas que l'Évangéliste n'ait préféré certaines expressions de la langue de son temps et de son milieu. Cela est-il plus surprenant que de voir Paul, à Athènes, citer la poésie classique? Dans cette même Éphèse, ne voyons-nous pas cet apôtre quitter la synagogue, où il n'est plus écouté, pour prêcher dans l'école d'un savant de cette ville[1]? Ce n'est donc point ici une pure supposition. L'Évangile, chez ces Grecs, avait senti tout d'abord le besoin de s'adresser aux hommes cultivés. Mais en prenant les mots de la science d'alors, Jean les transfigurait. Il les rendait au sens que leur avait donné le Verbe de vérité, que personne n'avait entendu de plus près que lui; et, tout

[1] Discedens à Judæis, Paulus segregavit discipulos quotidiè disputans *in scholâ* tyranni cujusdam. *Act.* XIX, 9.

en se conformant au langage des hommes, il ne faisait que rappeler les discours de Dieu.

Ces discours de Dieu, rapportés en saint Jean, avaient été presque tous prononcés en Judée et à Jérusalem. Ce fut une nouvelle cause de l'élévation qui distingue son Évangile. On ne parle pas aux docteurs et aux premiers d'un peuple comme aux pêcheurs d'un lac. En Galilée, en présence d'un auditoire rustique, sur une barque, sur une grève, sur l'herbe d'une colline, devant les petits et les pauvres, les paraboles familières, les simples entretiens convenaient à la bonté condescendante de Jésus aussi bien qu'à sa sagesse. En Judée, sous les portiques du temple de Jérusalem, aux initiés de la loi, aux prosélytes accourus de toutes les synagogues, aux étrangers venus de toutes les villes polies, sur un même fond de doctrine il fallait d'autres paroles. Là Jésus de Nazareth avait été le prophète promis à Israël, et ses bienfaits suffisaient à prouver sa mission. Ici c'est un docteur, un Maître, comme on l'appelle constamment en saint Jean, *rabbi, magister,* et sa divinité se révèle par ses discours. Or ces discours de Jésus, rapportés en saint Jean, étaient tels, que, de l'aveu de ses ennemis eux-mêmes, « jamais homme n'avait parlé comme cet homme. »

Cette excellence de l'enseignement de Jésus aux docteurs a passé dans celui qui s'en est fait l'écho, et elle forme, en regard de la familiarité des autres

Évangiles, un contraste qui explique la supériorité de l'Évangile de saint Jean.

Le caractère de l'apôtre, ce qu'il nous apprend de sa vie, ce que nous avons vu de son contact intime avec l'âme de son Maître, entrèrent également pour une grande part d'influence et d'inspiration dans l'éminente singularité de son livre.

Origène écrivait : « L'Évangile de saint Jean est comme la fleur des Évangiles. Celui-là seul pouvait pénétrer à cette profondeur, dont la tête reposa sur la poitrine de Jésus, et auquel Jésus donna Marie pour mère. Cet ami si intime de Jésus et de Marie, ce disciple traité par le Maître comme un autre lui-même, était seul capable des pensées et des sentiments résumés dans ce livre. »

« Il buvait en secret à cette source divine [1], » a dit saint Augustin en parlant de la Cène. Et, s'il est vrai de dire que le style c'est l'homme, quel homme était mieux fait pour peindre en Jésus-Christ le Verbe tout puissant et le doux Agneau de Dieu que le génie à la fois ardent et méditatif de l'enfant du tonnerre et du disciple bien-aimé? Voilà pourquoi grandeur et bonté de Jésus, sublimité et tendresse, tous les traits du Sauveur se reflètent dans son Évangile comme dans l'eau la plus pure. C'est, des récits évangéliques, le plus étonnant comme le plus émouvant et le plus simple. Nous l'avons vu reproduire

[1] Ex illo pectore in secreto bibebat. (S. August. *Tract. XXXVIII in Joan.*)

tous les faits qu'il raconte, ressuscitant réellement Jésus-Christ devant nous, miracle de candeur comme de sublimité, emportant son essor vers l'éternelle lumière, mais toujours soulevé par le souffle de l'amour.

Puis saint Jean était vierge. Que la critique sans âme tienne ou ne tienne pas compte de cet élément moral dans les choses humaines, tous devront convenir que c'est une considérable puissance intellectuelle dans les choses divines. C'est en ce sujet surtout que la pénétration du regard de l'esprit dépend de sa pureté : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Platon lui-même n'avait-il pas demandé au disciple de la sagesse cette calme intégrité qui permet à l'esprit son élan perpétuel et libre vers la lumière? Le regard de l'âme, comme celui du corps, a plus ou moins de portée. « Il y a, dit excellemment Origène, diverses formes du Verbe, sous lesquelles il se révèle à ses disciples, se conformant au degré de lumière de chacun, selon le degré de leur progrès dans la sainteté. S'il s'est manifesté sur la montagne de la Transfiguration sous une forme beaucoup plus sublime que celle sous laquelle il apparaissait à ceux qui étaient restés au bas de la montagne et ne pouvaient atteindre le sommet, la cause en était que ceux qui étaient restés au bas n'avaient pas des yeux capables de contempler la gloire et la divinité du Verbe transfiguré [1]. » Saint Jean avait

[1] Origen. *contrà Cels.* IV, 16; édit. Delarue, t. I, p. 511.

été porté par sa sainteté sur ces hauteurs bénies.

Aussi lorsque les Pères exaltent le génie de Jean, c'est premièrement à sa virginité qu'ils en rapportent l'honneur. « L'Évangéliste était vierge, écrivait saint Ambroise, et je ne m'étonne point que, mieux que tous les autres, il ait pu exprimer les mystères divins, lui devant lequel était ainsi toujours ouvert le sanctuaire des célestes secrets. »

Le style de l'Évangile reçut ces inspirations, ressentit ces influences. Ce fut le style spontané où la pensée est tout. L'expression en jaillissait immédiatement, sans recherche d'elle-même, mue par la vérité, et se versait dans le discours, comme de l'or en fusion, sous le feu de l'Esprit-Saint. De là ces vifs élans qui sont comme les coups d'aile de ce génie captif; et aussi quelquefois cette étrangeté de parole, qui ensemble composent la physionomie du style de saint Jean. C'est que l'Esprit de Dieu, en descendant du ciel, ne trouve dans la parole humaine qu'un vase trop étroit pour le pouvoir enfermer. Il le déborde donc. Les formes ordinaires du langage sont brisées; la pensée entre en lutte avec l'expression, qui ne la peut contenir, et, outre le premier sens, des sens nouveaux et profonds prolongent indéfiniment la lumière des mots.

Saint Denys d'Alexandrie, dans son admiration, ne doute point que le contact des écoles d'Éphèse et la fréquentation habituelle des Grecs n'ait poli ce pêcheur. « Rien en lui, a-t-il dit, d'impropre, d'inconvenant, rien qui se traîne à terre. On dirait qu'il a reçu non-

seulement le don de tout voir, mais celui de le bien dire [1]. » Toutefois les hébraïsmes, les formes syriaques, les locutions chaldaïques trahissent chez ce Grec l'habitude d'une autre langue et d'un autre pays. Le Galiléen se retrouve ici dans l'Éphésien, et les deux patries de Jean se feraient assez distinguer seulement à son style. La connaissance parfaite qu'il a des circonstances particulières du judaïsme montre qu'il lui appartient, au titre de sa naissance; mais la manière très-libre dont ses compatriotes sont appréciés par lui témoigne qu'il a rompu avec la Synagogue. Le style sententieux, coupé et rhythmique de sa phrase procède manifestement de l'élément hébraïque, tandis que la perfection relative de sa langue fait promptement reconnaître le nouveau peuple chez lequel il achève sa vie. Quant aux répétitions qui lui sont habituelles, Michaëlis y voit un signe de la grande vieillesse attribuée à l'écrivain [2].

C'est ainsi que partout le livre révèle l'auteur, l'auteur rend compte du livre. Un critique a pu dire : « Si, à défaut de renseignements historiques, on devait découvrir, d'après de simples vraisem-

[1] Evangelium et epistola non modò emendatè quod ad Græcum sermonem attinet, verùm etiam cum summâ elegantiâ, tùm in verbis, tum in argumentationibus et in totâ orationis compositione præscripta sunt. Utroque enim præditus erat Evangelistes, sermone nimirum ac scientiâ, cùm hæc duo ipsi Dominus concessisset, scientiam simul et eloquentiam : Ἀμφοτέροις αὐτῷ χαρισαμένου τοῦ Κυρίου, τόντε τῆς γνώσεως, τόντε τῆς φράσεως. (Dionys. Alex., apud Euseb. *Hist. Eccles.* lib. VII, c. XXV.)

[2] Michaëlis, *Introd. au N. T.*, t. III, p. 394-396.

blances, quel est l'auteur véritable du quatrième Évangile, les savants s'arrêteraient aussitôt à saint Jean, tant le caractère de cet apôtre et les circonstances de sa vie se décèlent clairement dans son ouvrage[1]. »

C'est l'ouvrage le plus beau que la terre ait possédé et possèdera jamais, même entre ceux qui sont nés de l'inspiration de Dieu. « Par un phénomène unique, a-t-on justement observé, les répétitions continuelles, les formes vulgaires, la couleur étrangère, l'inexpérience de l'art d'écrire, et même l'incorrection, qui caractérisent ce style en font ressortir davantage la sublimité[2]. » Il n'y en a pas d'autre raison que cette règle suprême du style et de l'éloquence : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. » Or quelle beauté sans égale ne devait pas reluire en un livre où la parole est l'image de la pensée et de l'âme de Dieu?

[1] Reithmayr, *Introd. au N. T.*, t. II, p. 92.

M. de Pressensé dit de même : « Jamais il n'y eut entre un livre et un écrivain une concordance plus frappante qu'entre le quatrième Évangile et la personne de Jean, telle que l'histoire du premier siècle nous la fait connaître. (*Jésus-Christ, sa vie*, p. 223.)

Et M. Renan : «... La lecture de l'ouvrage surtout est de nature à faire impression. L'auteur y parle toujours comme témoin oculaire; il veut se faire passer pour l'apôtre saint Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre. » (*Vie de Jésus*, introd., p. XXV-XXVII.)

[2] M. Berger de Xivrey, *Étude sur le texte et le style du Nouveau Testament*, p. 3.

« La main d'un ange l'a écrit, » comme disait Herder; et, avant lui, saint Augustin disait semblablement : « Jean commençait à être ange : *Cœperat esse angelus*[1] *!* »

C'est Augustin encore qui comparait l'Évangile à une grande montagne, élevée et sereine, d'où la Divinité se laissait contempler : « Et quelle montagne que celle-là, s'écriait le grand docteur, quelle élévation que celle de ce génie! Voyez Jean qui dépasse toutes les cimes terrestres, tous les espaces éthérés, toute la région des astres, puis les chœurs célestes eux-mêmes et les légions des anges. Que lui parlez-vous du ciel et de la terre? Ce ne sont que des créatures. Que parlez-vous de ce que le ciel et la terre enferment? Créatures encore. Même que font ici les êtres spirituels? Ces êtres sont l'œuvre de Dieu, ce n'est pas Dieu lui-même. Mais si vous voulez atteindre à la Divinité, montez sur les hauteurs qu'habite l'évangéliste, entrez dans sa lumière[2]. »

« Ah! s'écriait Chrysostome, parlant au peuple d'Antioche, vous désirez pénétrer le secret des pa-

[1] S. August. *in Joan. T. III, p.* 2; *Tract. CXXIV,* p. 288.

[2] Qualis iste mons erat, quàm excelsus! Transcenderat omnia cacumina terrarum, transcenderat omnes campos aeris, transcenderat omnes altitudines siderum, transcenderat omnes choros et legiones angelorum. Quæris de cœlo et terrâ? Facta sunt. Quæris de his quæ sunt de cœlo et terrâ? Facta sunt. Quæris de spiritualibus creaturis? Et ipsa facta sunt. Ergò, fratres mei, si vultis intelligere, levate oculos vestros in montem istum, id est, erigite vos ad evangelistam, erigite vos ad ejus sensum. (S. August. *in Joan.* cap. I, p. 291.)

lais, connaître les actes de l'empereur : venez apprendre ce que dit et ce que fait votre Dieu. C'est son meilleur ami qui vous le fera connaître ; car il porte en lui-même la parole de Dieu. Que si un ange descendait pour nous communiquer le langage des cieux, avec quel empressement on vous verrait accourir ! Or c'est vraiment du ciel que vient celui qui vous parle. En lui réside l'Esprit devant lequel l'avenir est comme le présent, et qui sait les œuvres de Dieu aussi bien que notre âme possède nos secrets. Ne vantez plus les pensées de Platon et de Pythagore. Ils cherchent : Jean a vu. Dès son début il s'empare de tout notre être, il le soulève au-dessus de la terre, de la mer et du ciel, l'emporte plus haut que les anges, par delà toute créature... Alors quelle perspective s'ouvre devant nos yeux ! L'horizon recule sans bornes, les limites s'effacent, c'est l'infini qui apparaît, et Jean, l'ami de Dieu, ne se repose qu'en Dieu[1] ! »

Ce commencement de l'Évangile ravissait d'admiration les philosophes eux-mêmes. Saint Augustin rapporte, dans sa *Cité de Dieu*, qu'un platonicien voulait qu'on le gravât en lettres d'or sur le frontispice des temples[2].

Ayant commencé son livre par ce prologue sublime tout rempli de l'infini, saint Jean le termina

[1] S. Joan. Chrysost. *in Joan. Evang. Homil. I;* oper. t. VIII, p. 25-26.

[2] S. August. *de Civitate Dei* lib. IX, p. 29.

par l'aveu de son impuissance à tout dire, et à atteindre ce fond inépuisable de grandeur, de vertus et de bienfaits. « Il y a beaucoup de choses encore que fit Jésus; et, si l'on voulait raconter chacune d'elles, j'estime que le monde ne pourrait contenir les livres qu'on en pourrait écrire[1]. »

Jean se confessait aux prises avec ce sentiment de l'ineffable qui est la révélation fatale de nos limites, sentiment douloureux souvent même en présence des grandes choses humaines, mais qui est le désespoir du génie de l'homme en présence des grandes choses de Dieu.

C'est en ce lieu de l'Évangile que les évêques d'Asie et les derniers disciples survivants de Jésus-Christ apposèrent leur sanction collective à l'ouvrage dont ils affirmaient ensemble la sincérité et l'auteur. « Son témoignage est véritable. » C'est le dernier mot du livre; n'est-ce pas également le dernier mot de quiconque en achève la lecture. « De toutes les œuvres historiques n'est-ce pas la plus vraie, la plus simple, la plus immédiatement vue et transmise? On dirait que la lumière de la face du Christ s'est empreinte comme d'elle-même, avec tous ses mouvements et toutes ses expressions, sur l'âme immaculée qui nous l'a conservée. Comme ces images gravées par les choses mêmes, sous le soleil, lesquelles, à mesure qu'on les regarde plus minutieu-

[1] Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros. *Joan.* XXI, 25.

sement, paraissent toujours plus vraies, de même l'admirable Évangile, à chaque regard plus attentif de l'âme, montre toujours le Christ plus vrai, plus sublime et plus beau [1].

C'est donc véritablement le disciple qui l'a écrit. Il n'y avait que cette âme capable d'en recevoir une empreinte si pure. Nous savons maintenant que son témoignage est véritable; et ce n'est pas sans un frissonnement d'adoration qu'arrivant, de proche en proche, du cœur de saint Jean jusqu'au cœur de Jésus, on croit mettre la main sur ce cœur adorable dont on suit l'éternel battement dans l'Évangile.

[1] Le P. Gratry, *les Sophistes et la Critique*, conclusion, p. 392.

CHAPITRE XVI

LA DOCTRINE DU VERBE FAIT CHAIR, SELON SAINT JEAN

I

Cependant le livre divin n'était pas seulement un récit. C'était une réfutation et une révélation. Toutes les sectes dissidentes y recevaient d'abord le formel démenti à toutes leurs corruptions de la foi et de la loi. Puis, ces nuages de l'erreur une fois écartés, on voyait dès le prologue reluire dans l'Évangile, comme le soleil dans le ciel, la doctrine divine du Verbe de Dieu fait homme, véritablement Dieu, véritablement homme, sur laquelle l'évangéliste a fixé son regard d'aigle, et sur laquelle il faut que nous attachions le nôtre.

La réfutation atteignait premièrement le mosaïsme.

Il fallait en finir avec les *Joannites* restés en Palestine ou répandus en Asie, qui refusaient encore de croire en Jésus-Christ pour reconnaître le Messie dans Jean, son précurseur. Ces sectaires étaient

nombreux. Saint Paul les avait rencontrés à Éphèse. Apollos, un des leurs, les avait mis en crédit auprès des synagogues. Qui pourrait douter de leur importance et de leur opiniâtreté, quand on les voit conserver dans une partie de l'Asie, où on les retrouve encore, le culte et le baptême de Jean-Baptiste leur maître [1]?

Une partie de l'Évangile fut dirigée contre eux. Le commencement surtout paraît être rédigé spécialement dans ce but.

Comme ils ne reconnaissaient que le témoignage du prophète, ce fut ce témoignage que leur opposa le livre de l'évangéliste. Ils le tenaient pour le Messie, et, dans ce livre, le précurseur déclarait solennellement qu'il n'était pas le Christ. Ils ne voulaient que son baptême, et, dans ce livre, le baptiseur en appelait au baptême d'un autre plus grand que lui. Ils récusaient la divinité de Jésus, et, dans ce livre, Jean-Baptiste saluait en Jésus-Christ le Fils et le Saint de Dieu. Celui qui se faisait le rapporteur de ses paroles les avait entendues; il avait commencé par

[1] On trouve encore actuellement en Turquie une secte d'hérétiques nommés Zobéens, qui paraissent être les descendants des disciples de Jean-Baptiste. Ils forment actuellement une population de 1,300 à 1,400 âmes disséminées dans plusieurs bourgs. Ils ne connaissent d'autre baptême que le baptême de Jean, et le renouvellent chaque année. Ce prophète est pour eux le seul Christ véritable, et des fêtes solennisent les grands faits de sa vie. Norberg, savant suédois, est le premier qui ait fait connaître cette secte singulière, et donné une traduction d'une partie de leurs livres écrits en syriaque. (V. Norberg, *Codex Nazaræus ac syriacè transcriptus, latinèque redditus;* Lon., 1815.)

être un de ses disciples. Quoi de plus authentique?

On peut bien, à l'encontre de Grotius et de Norberg, ne pas faire de ce témoignage du fils de Zacharie la pensée dominante du quatrième Évangile : mais toujours est-il qu'il y occupe une grande place. Ainsi l'historien sacré restituait leurs rôles à ces deux grands personnages et à leurs deux écoles subordonnées, non rivales. Et si, de la parole du Seigneur, il ressortait que le prophète était « le plus grand d'entre les enfants des hommes », le témoignage de Jean-Baptiste formulait nettement que Jésus-Christ n'était pas le fils de l'homme seulement, mais le Fils de Dieu.

La gnose des païens ou des demi-païens, la gnose des nations, philosophique et hellénique, préoccupa non moins visiblement saint Jean. C'est en vue d'elle surtout que le théologien formula la doctrine du Verbe.

Mais qu'était-ce que le Verbe, et que signifiait ce mot dans la langue savante des Grecs et des Juifs?

Platon, dans le *Timée* et dans l'*Épinomide,* avait parlé du Verbe. Mais le Verbe, chez lui, n'est pas la divinité substantielle et personnelle : c'est le type et la raison supérieure des choses dans la pensée divine, un idéal de perfection, un être intelligible comme celui dont l'athéisme moderne ferait volontiers le seul Dieu qu'il faut croire. Mais cet idéal, chez lui, n'est nulle part une personne, et cette différence creuse un abîme entre le Timée et l'Évangile de Jean.

« Il n'y a donc, écrit le moins suspect des critiques de nos jours, il n'y a aucune raison historique de croire que Jean ait connu Platon, ou même les livres postérieurs de la philosophie platonicienne. Il est, d'ailleurs, tout à fait inutile de le supposer; car la doctrine du Verbe proprement dite est étrangère à la philosophie grecque, et propre à l'Orient[1]. »

La tradition judaïque et l'interprétation biblique des synagogues comprenait mieux le Verbe. Jean, qui emploie ce nom et qui ne l'explique point, lui suppose donc un sens entendu de ses lecteurs, et il n'est pas, que je sache, téméraire de penser que, sur ce point comme sur d'autres, des idées avaient cours, vagues et confuses encore, que l'Évangile précisa, et que sa révélation mit en pleine lumière.

On sait le magnifique éloge que les *Proverbes* ont faits de la Sagesse et de sa génération éternelle dans le sein de Dieu : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant ses œuvres j'étais. J'ai été ordonnée dès l'éternité. Avant que la terre fût j'étais engendrée[2]. La source de la sagesse, dit Jésus fils de Sirach, est le Verbe de Dieu au plus haut des cieux, et ses voies sont les commandements éternels[3]. »

Ailleurs elle est représentée comme « l'image de

[1] M. Vacherot, *Hist. critiq. de la Philosophie d'Alexandrie*, t. I, p. 100.
[2] Prov. VIII, 22.
[3] Eccli. I, 5.

Dieu, la splendeur de sa lumière, le reflet de sa bonté ». Ainsi Verbe et Sagesse s'identifient dans ce livre. L'un et l'autre y ressemblent bien plus à une personne qu'à une allégorie de l'intelligence de Dieu, et ces pensées se rapprochent de celles de saint Jean.

Cependant la divine personnalité du Verbe se dégage plus nettement encore dans les *Targums*, écrits par Onkelos, que les Juifs regardent presque comme inspiré de Dieu. Dans sa paraphrase chaldaïque, Jehovah et le Verbe s'associent et se confondent[1]. C'est le Verbe substantiel qui a créé le monde, c'est le Verbe dont la voix a retenti dans le paradis pour appeler Adam; c'est lui qui a dicté la loi du Sinaï[2]. Telles étaient les doctrines chères au mosaïsme dans le temps de saint Jean.

Philon les adopta, mais pour les défigurer par le mélange adultère du néo-platonisme avec le rabbinisme. Le Juif alexandrin entend bien par le Verbe la parole de Dieu, et il lui fait honneur de l'œuvre de la création. Mais entre le Verbe de Philon et celui de l'Évangile quelle infinie distance! L'un suppose la matière existante avec Dieu, éternelle comme Dieu, qui en tire le monde; l'autre a créé la matière, et il était avant que la matière fût. L'un n'est que *l'instrument* de l'œuvre créatrice; l'autre en est l'auteur même, le principe et la cause. Chez

[1] Verbum Jehovah adjuvat illos, et schechina regis inter eos. (*Targumim* sur le 21e ℣. du XIIIe chap. des Nombres.)

[2] V. *Targums* in Jon. XVI, 1, et le *Zohar*, liv. LXXIV, IV.

Philon, le Verbe est réduit à n'être que l'*ombre de Dieu,* ainsi que lui-même le nomme [1]; chez saint Jean, le Verbe est Dieu. Philon ne voit dans le Verbe qu'une généralisation de la pensée divine, ne s'élevant pas au-dessus d'une froide abstraction. Jean adore dans le Verbe le Fils unique de Dieu existant réellement et personnellement dans le sein de son Père. Philon insiste partout sur l'impossibilité où est la nature divine de s'unir directement à la créature humaine, tandis que l'incarnation est le premier et dernier mot du quatrième Évangile. L'antithèse est absolue; peut-on la méconnaître? et ceux-là ont-ils ouvert les livres de Philon qui en ont osé faire l'inspirateur de saint Jean [2]?

Quant au Verbe des gnostiques, c'était une puissance du second ou du troisième ordre, supérieure aux hommes, mais inférieure à Dieu. Substance créée de Dieu, et émanée dans le temps du sein de l'infini, elle prenait rang parmi les *génies* qui formaient la chaîne des Éons. C'était un des premiers rayonnements du plérôme, et, entre le Verbe de la gnose et celui de l'apôtre, il y a toute la distance qui sépare le panthéisme de la Trinité chrétienne.

En donnant au Fils de Dieu ce nom divin du Verbe, Jean voulait-il réfuter les systèmes de son

1 Σκιὰ Θεοῦ δὲ ὁ Λόγος αὐτοῦ ἐστιν. (Philon. *Leg. Allegor.,* II.)

2 V., sur l'impossibilité d'assimiler le Verbe de Philon à celui de saint Jean, M. Dœrner, *Hist. de la doctrine et de la personne de J.-C.;* introd., p. 27-58.

temps? On n'en peut guère douter après l'assertion formelle de Jérôme et d'Irénée [1].

Cependant ni les livres de la gnose hérétique, ni les pâles clartés de l'antique tradition, ni les paraphrases de la théologie rabbinique ne lui apprirent la doctrine mystérieuse du Verbe telle qu'il nous l'a enseignée. « Un jour, raconte-t-il, je vis le ciel ouvert, et dans le ciel un cheval blanc. Celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat avec justice. Ses yeux lançaient la flamme. Il avait plusieurs diadèmes sur la tête, et portait écrit un nom que nul ne connaît que lui. Son nom est le VERBE de Dieu [2] ! » Après le récit de cette extase, faut-il chercher à saint Jean d'autre Maître que l'Esprit saint, d'autre école que celle que le Seigneur ouvrit pour lui dans le ciel même?

Grâce à cette inspiration, l'évangéliste se dégage des doctrines erronées ou nuageuses de l'école. Il renverse les unes, il éclaire les autres.

Au Verbe des gnostiques, créé et né dans le temps, l'évangéliste oppose l'éternité du Verbe : « Au commencement était le Verbe. »

Au Verbe de Platon et de l'Académie, conception supérieure mais purement idéale de l'entendement humain, l'évangéliste oppose la réalité du Verbe et sa divinité : « Et le Verbe était Dieu. »

Au Verbe de Philon, simple instrument de Dieu

[1] S. Hieronym. *Catal. Script. in Joan.*
S. Iren. *adv. Hær.* 1, XXVI.
[2] Apoc. XIX, 13.

dans l'œuvre créatrice, l'évangéliste oppose la création par le Verbe, principe de ce qui est : « Tout a été fait par lui. »

Au système dualiste, formulant deux principes des choses en concurrence, l'évangéliste opposa le Verbe, principe unique et unique créateur de tout l'être contingent : « Tout a été fait par lui, et rien de ce qui est n'a été fait sans lui. »

Enfin au docétisme, rejetant la vérité de la chair du Christ, l'évangéliste opposa l'étonnante formule : « Et le Verbe s'est fait chair. »

II

Mais, non content de ruiner une science mensongère, l'évangéliste exposait une sublime doctrine. La doctrine du prologue, développée dans tout le livre, c'est la connaissance du Verbe, selon qu'on considère le Verbe dans le sein de Dieu, le Verbe dans l'œuvre du monde, le Verbe dans les âmes. Saint Justin a le premier, et dès le second siècle, distingué ces trois rayons du soleil éternel.

Il y a premièrement la Parole intérieure, contenue dans le sein de Dieu, éternellement unie à la substance divine [1]. Cette Parole intérieure n'est autre que sa pensée, le produit de son esprit, produit coexistant de l'être qui est tout acte, intuition par-

[1] C'est ce que saint Justin nomme le Λόγος ἐνδιάθετος. (*Apol. I.*)

faite que Dieu a de lui-même, image de sa nature et splendeur de sa gloire. « Considérez, dit Bossuet, considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil. Dès que la lumière est, elle éclate. Or Dieu est une lumière qui subsiste éternellement, et son éclat, qui est son Fils, est éternel comme lui. « O Père, disait le Christ, rendez-moi cette gloire que j'avais dans votre sein avant que le monde fût! »

Bossuet cherche d'autres images de la génération éternelle du Verbe. La métaphysique chrétienne, de saint Augustin à saint Anselme, de saint Thomas à Malebranche, a creusé cet abîme sans en trouver le fond. En effet, ce nom de Verbe ou de parole divine est l'image la plus déliée, la plus spiritualisée de la nature du Fils qui soit dans le langage; mais comment la parole, la pensée, l'intelligence, qui ne sont chez nous que des actes ou des facultés de l'âme, sont des personnes en Dieu?

C'est la part du mystère. Insondable mystère! Jean, qui l'a éclairé par une analogie, n'a point prétendu en donner une démonstration. « Personne n'a vu Dieu, dit-il, excepté le Fils unique, qui est dans le sein du Père [1]. » Pour le comprendre, il faudrait donc être le Verbe de Dieu même; et, hors de là, tout esprit doit dire comme Bossuet : « Ah! je me perds, je n'en puis plus; je ne puis plus dire qu'Amen, il est ainsi. Mon cœur dit : Il est ainsi, Amen.

[1] Joan. I, 2.

Quel silence! quelle admiration! quel étonnement! quelle nouvelle lumière! Mais quelle ignorance! Je ne vois rien, et je vois tout. Je vois ce Dieu qui était au commencement, qui subsistait dans le sein de Dieu; et je ne le vois pas. Amen, il est ainsi : voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour à la vérité que la foi me montre. Amen, amen, amen. Encore une fois amen, à jamais amen[1] ! »

Mais le Verbe, manifestation essentielle de Dieu au sein de l'éternité, se manifeste aussi par ses œuvres dans le temps. Alors on le considère comme Parole révélée, comme Verbe extérieur, « exprimé au dehors, » selon le sens du mot employé par saint Justin [2].

La première de ses œuvres est celle de la création : saint Jean nous a appris que « tout a été fait et créé par le Verbe ». Déjà l'Ancien Testament l'avait donné à entendre : « La parole du Seigneur a affermi les cieux. » C'est cette pensée que saint Paul développe en ces termes : « En lui, en Jésus-Christ ont été créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux, et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles; toutes choses furent créées

[1] Bossuet, *Élévat. sur les mystères*, XII[e] serm., VII[e] élév.

[2] Il l'appelle en effet Λόγος προφόριχος, Verbe porté au dehors. (*Apol. I*, § 15.) La distinction du Λόγος ἐνδιάθετος et du Λόγος προφόριχος est aussi clairement exprimée dans le *Dialogue avec Tryphon*, § 62, p. 210.

par lui et pour lui. Il était avant tout, toutes choses subsistent par lui [1]. »

Mais quel fut le rôle du Verbe dans la création? Faut-il, avec Adalb. Maïer et Brenner, dire que Dieu la *décrète*, que le Verbe l'*exécute*, que l'Esprit la *coordonne?* Dira-t-on, avec Bossuet, que la *puissance* du Père la tire du néant, que la *sagesse* du Fils la dispose dans l'ordre, que l'*amour* de l'Esprit l'échauffe et le vivifie? Ne doit-on pas plutôt considérer le Verbe comme le type primitif, et l'idéal vivant sur lequel le grand architecte a bâti l'univers?

Selon la doctrine des Pères, son empreinte est partout. « Quel est, se demandait saint François de Sales, d'après saint Prosper, quel est ce témoignage et cette montre que le Verbe nous a donnée de soy, sinon la beauté inénarrable du monde qu'il a exposée à nos yeux? Le ciel, la terre, la mer, sont les beaux caractères d'un livre où est écrite la Parole de Dieu. Le ciel est un Décalogue où Dieu s'est révélé, dit Clément d'Alexandrie [2]. Et le monde, répétant la Bonté, la Sagesse, la Beauté de son auteur, s'en va chantant partout les merveilles du Verbe en cette musique harmonieuse que le sage Pythagore croyait ouïr dans les cieux [3]. »

Toutefois, ce n'était là qu'un reflet de la gloire du Verbe, que l'ombre de sa face. Il nous fallait

1 Coloss. I, 16-17.

2 Ἄυτη φυσικὴ Δεκάλογος οὐρανοῦ. (Clem. Alex. *Stromat.*, VI.)

3 S. François de Sales, *De l'Amour de Dieu,* liv. II, ch. IV, sect. III.

une manifestation plus directe de la vie de Dieu, une expression plus précise que cette image grossière. Ne faisant que l'entrevoir, comme en un miroir, dans ce que saint Paul appelle les éléments du monde, l'humanité sentait s'enflammer ses désirs de le voir et de l'entendre. Elle criait donc vers lui, dit saint Jean Chrysostome; elle lui disait : « Mon Dieu, je brûle pour toi d'un amour insensé. Ce m'est un supplice de ne pouvoir te parler. Je ne puis voir ton essence, parce qu'elle ne peut tomber sous ma vue. Mais à la vue de tes œuvres mon cœur bondit d'amour. Je ne t'ai pas vu encore, ô Verbe; mais j'ai vu le ciel, et je me suis réjoui, et j'ai dit : Les cieux racontent la gloire de Dieu. J'ai vu la terre, et j'ai dit : Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme. J'ai vu le jour et la nuit, et je me suis écrié : A toi est le jour, à toi la nuit. C'est toi qui as fait l'aurore et le soleil. Et, de même que celui qui aime, bien qu'il ne voie pas l'objet de son amour, s'il aperçoit ses vêtements, croit le voir et se réjouit, ainsi je parcours avec joie les choses créées, rempli d'une sorte d'ivresse, et je t'adresse sans fin ces paroles : « Comme le cerf soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme te désire, ô Seigneur[1]. »

Dans la doctrine de saint Jean, le Verbe fait un pas de plus. Il n'est pas créateur uniquement de l'univers matériel et extérieur. C'est avec le monde

[1] S. Chrysost. *in Psalm.* XXIV, 3, 7.

moral, avec le monde des âmes, qu'il se met en rapport comme lumière et vie. « Il était dans le monde, en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; c'était la vraie lumière qui éclaire tout homme qui arrive en ce monde. »

Justin l'Apologiste compare le Verbe, ainsi répandu dans l'humanité, à un germe fécond de vérité et de vertu que fera épanouir le soleil de l'Évangile, et tel est le sens du nom que lui donne ce grand homme, disciple de saint Jean, dans le siècle qui suit[1].

Dieu parle : c'est le second degré de sa manifestation au sein de l'univers. L'univers matériel n'avait que son empreinte; les âmes reçoivent sa parole. Parole intime, elle retentit dans la conscience humaine, où elle dicte les préceptes de la loi naturelle; elle réside dans les profondeurs de la raison humaine, et la sagesse de la nature n'est que l'écho de sa voix.

A cette intime et mystérieuse expression du Verbe, Dieu en a joint une autre par une révélation extérieure et sensible. Sa parole a retenti des cimes de l'Oreb à celles du Sinaï, elle a tonné dans les menaces des prophètes, elle a chanté, prié, pleuré sur les harpes saintes, et les nations en ont retenu les échos dans leurs religions et leurs philosophies.

C'est ainsi que le Verbe « était déjà dans le monde ».

1 Σπερματικὸς Λόγος. (S. Justin. *Apolog. II*, § 13.)

Il était la *lumière.* « Il y a, dit Fénelon, un soleil des esprits qui les éclaire beaucoup mieux que le soleil visible n'éclaire les corps : ce soleil des esprits nous donne tout ensemble et sa lumière et l'amour de sa lumière pour la chercher. Ce soleil de vérité ne laisse aucune ombre, et il luit en même temps dans les deux hémisphères. Il brille autant sur nous la nuit que le jour : ce n'est point au dehors qu'il répand ses rayons; il habite dans chacun de nous... Ce soleil ne se couche jamais : c'est un jour sans ténèbres. Il éclaire les sauvages mêmes dans les antres les plus profonds et les plus obscurs. Il ouvre les yeux fermés, il guérit les yeux malades, et se fait aimer de ceux mêmes qui craignaient de le voir [1]. »

« Cette lumière illumine tout homme venant en ce monde. » Ainsi, dit saint Chrysostome, ce ne sont pas seulement les Juifs qui en reçoivent l'éclat, les Gentils également sont pénétrés par elle. Les anges mêmes, ajoutait-il, tout éclatants qu'ils sont, ne brillent que de l'éclat qu'ils lui ont emprunté [2].

Directe et pure au sein de l'ancien judaïsme, brisée et divergente dans la gentilité, c'était donc l'universelle lumière où toute sagesse allumait son flambeau. Ainsi saint Justin l'expliquait-il déjà aux sages

[1] Fénelon, *De l'Existence de Dieu,* première partie, ch. IV. V. la belle prière de Malebranche, XIII[e] *Médit. chrétienne,* I. Et la seconde *Méditation,* n° 15 : « Quoi! mon Jésus, c'est donc vous même qui me parlez dans le plus secret de ma raison? » etc.

[2] S. Chrysost. *in Joan. Evang. Homil. IV.*

de son temps, et, si le christianisme est la religion du Verbe, le christianisme dès lors est aussi vieux que le monde. Il a fleuri, en germe, partout où l'on a vu se produire l'amour sincère du vrai et du bien, et ce soleil des âmes a eu une longue aurore avant le beau midi qui reluit sur nos têtes. « La source de la sagesse, dit la sainte Écriture, est le Verbe de Dieu habitant dans les cieux, et ses démarches sont les commandements éternels [1]. » Il inspirait les sages avant qu'il eût fait les saints [2]. La vraie philosophie ne lui est pas moins redevable que la vraie religion. Tous les Pères des premiers siècles commentent ainsi la large et généreuse parole du bien-aimé disciple, et Lactance ne craint pas d'ajouter quelque part : « S'il existait quelqu'un qui, prenant la vérité éparse chez les sages, diffuse chez les sectes, la recueillît et la réunît en un corps, celui-là serait avec nous [3].

Puis « le Verbe était *la vie* ». Mais ce n'est plus ici la vie grossière des plantes, comme l'explique Bossuet, croître, pousser des fleurs, des boutons et

[1] Fons sapientiæ Verbum Dei in excelsis, et ingressus illius mandata æterna. *Eccli.* I.

[2] Καὶ οἱ μετὰ λόγου βιώσαντες χριστιανοί εἰσι, κἂν ἄθεοι ἐνομίσθησαν, κ.τ.λ. Ceux qui ont vécu d'une manière conforme à la raison sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées. Tels furent, chez les Grecs, Socrate, Héraclite et ceux qui leur ressemblent, etc. (S. Justin. *Apol. I*, § 46, p. 110.)

[3] Quod si extitisset aliquis qui veritatem sparsam per singulos per sectasque diffusam colligeret in unum ac redigeret in corpus, is profecto non dissentiret à nobis. (Lactant. *Instit. div.*, VII, 7.)

des fruits. Ce n'est pas davantage la vie animale et muette, voir, goûter, sentir, aller deçà delà, comme on est poussé. On appelle vie, entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, l'aimer, le vouloir, le contempler dans l'espérance, puis enfin le posséder dans la jouissance pleine : c'est la véritable vie, et le Verbe en est la source[1].

Le Christ ne cessait de le répéter en saint Jean : « Je suis la vie. Je suis descendu du ciel pour que vous ayez la vie. Je veux que les hommes aient la vie, et qu'elle déborde en eux. Celui qui demeure en moi a la vie éternelle; » vie de sainteté en ce monde, de béatitude en l'autre. L'antiquité sans doute en possédait le germe; mais la plupart des hommes vivaient-ils de cette vie? En connaissait-on d'autre que celle de la sensation, de l'appétit, de l'instinct, celle que chantait Horace et que prônait Épicure? Or cet abrutissement méritait-il le nom de vie, et cette vile pâture d'orgueil et de plaisir n'était-elle pas plutôt l'aliment de la mort?

« La lumière, qui est la vie, a lui dans les ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. Le Verbe était dans le monde, et le monde ne l'a point connu. » Voilà, dans son résumé, toute l'histoire de Dieu et toute l'histoire de l'homme durant quatre mille ans. Dieu nous avait donné premièrement son image dans l'œuvre de ses mains. Il nous avait, en outre, donné sa divine parole dans sa révélation

[1] Bossuet, *Élévat. sur les mystères*, 12e semaine, IXe élév.

naturelle ou écrite. Mais, ces grands dons du Verbe n'ayant pu nous maintenir dans le vrai et le bien. Dieu fera-t-il davantage? N'y a-t-il pas de l'amour une manifestation supérieure à la parole, et, ayant l'image de Dieu, l'humanité ne pourra-t-elle avoir sa présence?

III

L'esprit humain disait que non. J'ai déjà fait remarquer que, dans ces derniers temps, le judaïsme avait une tendance prononcée à éloigner Dieu de l'homme. Le Talmud nous fait voir le docteur Gamaliel exagérant l'incompréhensibilité de l'Être souverain. On en avait conclu que ce grand être ne pouvait en aucune manière se révéler ni se communiquer à l'homme. La traduction des Septante, les paraphrases d'Onkelos avaient déjà infirmé, à ce nouveau point de vue, les manifestations de la Divinité racontées dans la Bible [1]. Même chez le peuple fidèle, l'abîme entre l'homme et Dieu se creusait dans l'opinion plus profond que jamais.

Une tendance pareille existait chez les Grecs. Le

[1] Ainsi, quand Jacob s'écrie qu'il a vu l'*Éternel* face à face (*Gen.* XXII, 30), Onkelos lui fait dire : J'ai vu l'*Ange de l'Éternel* face à face. Quand le texte porte : Ils virent le Dieu d'Israël (*Exod.* XXIV, 10), on lit dans la Paraphrase : Ils virent *la gloire de Dieu*. Quand le serpent dit à Ève : Vous serez *comme des dieux*, le commentateur traduit : Vous serez heureux *comme des princes*, etc.

spiritualisme des meilleures philosophies, en cherchant à épurer en elles l'idée de Dieu, n'avait pu y réussir qu'en le reléguant dans d'inaccessibles hauteurs. « Dieu ne s'unit pas à l'homme [1], » tel est le dernier mot de la sagesse de Platon. « La nature divine, disait ce philosophe, ne pouvant entrer en communication avec l'homme, c'est par l'intermédiaire des génies entremetteurs entre le ciel et la terre que la Divinité s'entretient avec nous [2]. L'Alexandrin Philon est plus exclusif encore : « Jamais, écrivait-il, le mortel et l'immortel n'habiteront ensemble [3]. » Les génies ou démons, les anges, les éons, que le platonisme, le philonisme et le gnosticisme plaçaient entre le monde et Dieu, n'étaient pour eux des médiateurs nécessaires que parce que toute voie directe était fermée pour nous conduire à Lui.

La raison fuyait Dieu; mais le cœur l'appelait. Le monde païen se débattait dans cette antinomie.

Le Dieu de la raison réside dans la splendeur de l'immuable félicité, loin des maux des mortels, et les orages de notre existence éphémère ne sauraient agiter la surface toujours limpide de sa béatitude; notre cœur implorait une douce Providence capable de s'attendrir au cri de nos douleurs. Le Dieu de la raison est le Dieu juste et parfait dont notre terre

1 Θεὸς δὲ ἀνθρωπῷ οὐ μίγνυται. (*Banquet*, XXIII.)

2 Ibid.

3 Θέμις γὰρ οὐκ ἔστι θνητὸν ἀθανάτῳ συνοικῆσαι. (Philon. *Leg. Alleg*, I, 3.)

souillée ne pouvait attirer le regard sans allumer sa colère; il fallait au cœur un Dieu dont la miséricorde oubliât nos péchés pour ne voir que nos maux. Par delà tous les cieux habite le Dieu de la raison; le cœur appelait un Dieu habitant parmi nous. Tout le polythéisme n'est qu'une tentative aveugle pour rapprocher l'homme et Dieu. Toute la philosophie les isole l'un de l'autre : qui donc conciliera ces désirs contradictoires? Quelle révélation nouvelle nous montrera à la fois un Dieu inaccessible, et un Dieu abordable; un Dieu élevé au-dessus de tous les mondes, et un Dieu mêlé au monde; un Dieu qu'on n'ose nommer, et un Dieu qu'on puisse aimer; un Dieu qui fait justice, et un Dieu qui pardonne; un Dieu différent de l'homme, et un Dieu pareil à l'homme [1]?

Interprétant le Cantique de Salomon, Origène nous représente l'âme humaine, fiancée mystique du Verbe, appelant en ces termes l'Époux divin qui est l'objet de ses désirs :

« J'ai été comblée de biens, j'ai reçu en abondance les gages et les dons de mon divin mariage. Pendant mes fiançailles avec le Fils du Roi des cieux, avec le premier roi de toute créature, les anges m'ont donné la loi comme un présent de mon époux. Les prophètes, remplis du Saint-Esprit, ont, de plus, enflammé mon amour et réveillé mon désir de

[1] V. le développement éloquent de ce contraste dans M. A. de Broglie, *L'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*, t. I, p. 80 et suiv.

le voir [1]; ils m'ont peint sa noble beauté et sa miséricorde. Aussi ne puis-je supporter l'attente d'un tel amour [2]. Mais voici qu'il approche : voici ses serviteurs qui montent et qui descendent l'échelle lumineuse. Je me tourne donc vers toi, Père de mon Époux, et je te supplie d'avoir pitié de moi, et de me l'envoyer, afin qu'il ne me parle plus seulement par ses serviteurs, mais qu'il vienne lui-même, et que je l'entende lui-même parlant et enseignant. »

« L'âme, ajoute Origène, même parmi les païens, a soif de s'unir au Verbe. Elle a reçu, elle aussi, les arrhes du divin mariage. De même que la loi et la prophétie ont été des gages de l'avenir pour Israël, de même la loi de la conscience, l'intelligence et la liberté ont été pour l'âme humaine, même en dehors du judaïsme, les présents des fiançailles. Nulle doctrine philosophique n'a pu remplir ses vœux. Elle demande la lumière et la visite du Verbe. Ni hommes ni anges ne lui suffisent, il lui faut l'embrassement du Verbe même de Dieu [3]. »

L'Évangile de saint Jean répondit à ces vœux. Ayant montré la vie du Verbe dans le sein de Dieu, son action dans le monde, son action dans les âmes, Jean termina cette page, que nulle autre n'égale, par la sublime parole : « Et le Verbe s'est fait chair,

[1] Ad desiderium ejus succenderunt. (Origen. *in Cantic. cant.* lib. I; edit. Delarue.)

[2] Ad amorem ejus intolerabiliter inflammarer. (Ibid.)

[3] Ipsius oscula Verbi Dei. (Ibid.)

« et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa « gloire, la gloire du Fils unique du Père, et il s'est « montré plein de grâce et de vérité. »

Voilà l'Incarnation, voilà ce qu'Origène appelait le divin mariage et l'alliance éternelle de l'humanité et du Verbe. Nous n'avions plus seulement l'image de Dieu réfléchie dans son œuvre visible, sa parole dans la conscience et la révélation, nous possédions sa présence; et sa présence non point apparente seulement, comme le voulait le docétisme, non point idéale non plus, comme le rêvait le platonisme. Ce n'était plus un être purement intelligible, comme le Verbe des philosophes, ou vivant solitairement et dédaigneusement dans les sphères glorieuses où le reléguaient le rabbinisme et les Alexandrins.

Il est *comme nous* d'abord : c'est le Verbe *fait chair*. Saint Jean ne recule pas devant le réalisme de cette expression, pour couper court de suite aux délicatesses de l'école qui soutient que le Dieu bienheureux ne saurait s'allier à la matière [1].

Trois siècles plus tard, réuni dans le même lieu où Jean avait écrit cette grande parole, le concile d'Éphèse la commentait par cette image : « Le verbe, la parole dont se sert notre langage, n'est chose ni sensible, ni visible, ni tangible. Mais, quand l'écri-

1 Ου γὰρ ἦν θέμις ὕλης ψαύειν τὸν μακάριον. (Philon. *de Sacrific*, XIII.)

ture la traduit par les traits et les lettres, on le saisit alors, on le voit, on le touche. Ainsi le Verbe de Dieu, invisible par nature, s'est rendu visible aux hommes, et l'être incorporel a revêtu un corps que nous avons touché [1]. »

C'était donc un Dieu fait homme, et son humanité n'est pas moins manifeste dans l'Évangile de saint Jean que sa divinité. Celui qui fait asseoir sa Mère à ses côtés aux noces de Cana, et qui du haut de la croix la lègue à son disciple, c'est notre frère, c'est l'homme; celui qui a un Père invisible dont il dit : « Le Père et moi nous ne sommes qu'un, » c'est le Verbe, c'est Dieu. Celui que la fatigue a contraint de s'asseoir au bord du puits de Jacob, et qui demande à boire, c'est l'homme; mais celui qui, pénétrant la conscience de la femme coupable, lui dit les secrets de sa vie et la soif de son cœur, c'est le Verbe, c'est Dieu. Celui qui s'émeut de pitié et de

[1] Sermo quem proferimus sermo est incorporeus, non aspectui subjectus, non tactu tractabilis. Sed cùm sermo induerit litteras et elementa, visibilis fit, aspectu comprehenditur, tactu tractatur. Sic et Verbum Dei, quod naturaliter invisibile est, visibile fit, et quod naturâ incorporeum est, invenitur esse tratabile. (*Act. Conc. Ephesini* pars 3, *in Homil. de Nativit.* ab Theodoto Ancyrano.)

Voyez, sur la doctrine du Verbe dans saint Jean :

Le P. Patrizzi, *Lib. III, Diss. VIII.*

Le P. Petau, *Dogm. Theol., de Trinitate.*

Dœrner, *Hist. de la Doctrine de Jésus-Christ*, introd.

Mgr Ginouilhiac. *Hist. du dogme cathol.*, t. III, liv. XV.

Mgr Meignan, *les Évangiles.*

L'abbé Deramey, *Défense du quatrieme Évangile*, ch. VII, 2e partie.

miséricorde devant la femme adultère, c'est l'homme; celui qui la venge du mépris et la relève du crime, c'est le Seigneur, c'est Dieu. Celui qui se trouble et pleure devant le sépulcre de Lazare, c'est le tendre ami, c'est l'homme; celui qui bénit le Père, et commande à la mort de lâcher sa proie, c'est Dieu. Celui que la trahison attriste mortellement au cénacle, c'est l'homme; celui qui se livre lui-même en déclarant que son supplice va devenir sa gloire, c'est le Tout-Puissant, c'est Dieu. Celui qui sur la croix se plaint d'être délaissé du ciel comme de la terre, c'est le mortel, c'est l'homme; celui qui, embrassant d'un intrépide regard le passé comme l'avenir, déclare que « tout est consommé », c'est vraiment le Fils de Dieu. Celui qui meurt, et paye ce terrible tribut de notre condition, c'est l'homme; celui qui, l'ayant prédit, se ressuscite, c'est Dieu. Celui qui, vainqueur de la mort, mange avec ses disciples et se fait toucher par eux, leur disant qu'il est fait de chair et d'os, c'est l'homme; celui qui donne à Pierre la puissance surhumaine de paître ses brebis, et devant qui Thomas tombe à genoux, c'est Dieu.

Véritablement Dieu contre le gnosticisme, véritablement homme contre le gnosticisme, il semble que, chez saint Jean, le Christ est tellement Dieu, que l'évangéliste éprouve bien plutôt le besoin de montrer qu'il est homme. Ce dont il rend le plus insistant témoignage, c'est qu'au pied de sa croix, il a vu l'eau et le sang de l'humanité sainte découler

de son côté. Ce qu'il déclare aux chrétiens, dans sa première épître, c'est qu'il a vu, regardé, touché, palpé de ses mains le Verbe de la vie; et c'est lorsque Thomas a mis, en effet, ses mains dans les plaies glorieuses de l'humanité sainte qu'il rend témoignage aussi à sa divinité : « Vous êtes bien mon Maître et mon Dieu ! »

Puis le Verbe n'est pas seulement esprit et chair *comme nous*, il est encore *avec nous*, il habite parmi nous, et ce n'est plus vainement que l'humanité aspire au bonheur de posséder dans ses rangs ce grand Dieu qu'appelait une religion trop souvent égarée dans la superstition et dans l'idolâtrie.

Mais Jean dit plus que cela. Ce n'est pas avec nous, c'est *en nous* que le Verbe habite : *Et habitavit in nobis*. C'est « en nous que le Verbe demeure », comme Jean écrivait encore à ses disciples d'Éphèse. Il y demeure par la grâce et par la vérité, *plenum gratiæ et veritatis*. Jusqu'à cette heure le monde n'avait de la vérité qu'une étincelle fugitive, en voici le foyer. Jusqu'à cette heure les hommes ne se désaltéraient qu'au ruisseau de la grâce, en voici la plénitude : *De plenitudine ejus omnes accepimus*.

Enfin l'Eucharistie achève et remplit le sens de la parole suprême; car c'est là que vraiment et littéralement le Verbe fait chair réside *en nous*, selon le terme de saint Jean. C'est là que sa présence est une réalité. C'est là que l'incarnation du Verbe se perpétue, se dilate, se fait immense et immortelle comme Dieu, mais en même temps se fait indivi-

duelle pour l'homme, se renouvelant, si j'ose dire, pour être et pour agir dans chacune des âmes.

C'est par là que se conclut l'exposition sublime de l'*Évangile éternel,* selon le nom qu'Origène applique au livre de saint Jean. Nul autre ne le mérite mieux. Nous avons vu comment le prologue nous transporta au sein de l'éternité par sa première parole; et voici que, par la dernière, il nous fait voir l'Agneau de Dieu vivant et habitant parmi nous et en nous dans les siècles des siècles.

CHAPITRE XVII

LA PERSONNE DIVINE DE JÉSUS-CHRIST EN SAINT JEAN

I

Il ne suffisait pas d'annoncer que Jésus-Christ était le Verbe de Dieu ; il fallait que l'Évangile fût la preuve vivante et comme la mise en œuvre de cette divinité. C'était, pour saint Jean, une tâche impossible si Jésus n'était qu'un homme; on ne crée pas un Dieu, et « l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ». Mais c'était, au contraire, la plus simple des tâches si Jésus était Dieu; car, pour en reproduire une image divine, il ne fallait que l'avoir vu, se souvenir et raconter.

Or l'Évangile a-t-il rempli cette promesse? Jésus-Christ y est-il Dieu? Se montre-t-il comme Dieu dans toute sa personne, sa parole, sa vie? A-t-il soutenu ce rôle simplement, constamment et naturellement? Et ne peut-on trouver, dans sa physionomie reproduite par l'Évangile, je ne dis pas la preuve, mais le spectacle même de la Divinité?

Il faut s'arrêter à voir comment il en est ainsi. Il faut contempler en Jésus l'intelligence, le courage, l'amour. Il faut considérer comment, chacune de ces facultés étant absolument parfaite et infinie, saint Jean a dû conclure que c'était l'infinitude et la perfection de Dieu.

D'abord, l'intelligence de Jésus, en saint Jean, montre une souveraineté qui défie toute limite et toute comparaison avec l'esprit de l'homme.

Nous, hommes, nous ne possédons que l'intelligence contingente, et Jean entendait le Maître se nommer l'intelligence *substantielle* et par essence : « *Je suis* la vérité [1]. *Je suis* la lumière du monde [2]. Moi, *je suis* le principe! [3] »

Tandis que l'exercice de l'intelligence, chez nous, procède en grande partie de l'éducation humaine, Jésus proclame, en saint Jean, que son intelligence était venue du ciel, et qu'il la tenait de Dieu : « Je « dis les choses célestes; car c'est du ciel que je « descends. Je ne parle pas de moi-même, mais « selon ce que j'entends... Ma doctrine n'est pas « mienne, c'est celle de mon Père, par qui je suis « envoyé. Le Père aime le Fils, il lui montre tout ce « qu'il fait. Je ne dis au monde que ce que j'ai ap- « pris de Dieu. Je ne fais rien de moi-même; mais,

1 Ego sum veritas. *Joan*. XIV, 6.
2 Ego sum lux mundi. *Ibid.*, VIII, 12.
3 Principium qui et loquor vobis. *Ibid.*, VIII, 25.

« comme mon Père m'a enseigné, ainsi je parle [1]. »

Enfin, tandis qu'en nous toute science, même venue de Dieu, est une science réflexe, elle est directe en Jésus. Nous en avons le rayon, Jésus en possède le foyer; nous buvons au ruisseau, Jésus est à la source : « Mes jugements sont vrais, parce « que je ne suis pas seul. Il y a moi et celui par « qui je suis envoyé. Je suis dans mon Père, et mon « Père est en moi [2] ! » C'est la science immanente, perpétuelle, intuitive : « Celui qui m'envoie demeure « en moi. Celui qui me voit voit celui qni m'a « envoyé. Moi et mon Père nous ne sommes « qu'un [3] ! »

En effet, entendez Jésus-Christ : comme il parle! Son éloquence est sublime parce que le fond en est naturellement divin. C'est le Verbe de Dieu épanché au dehors. Aussi ne trouverez-vous pas dans la parole de Jésus la vive excitation qui inspirait aux prophètes leurs brûlantes ardeurs et leurs images hardies, quand

[1] Joan. III, 12, 13, 31.

[2] Ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater... Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. *Joan.* XII, 49.

Doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. *Joan.* VII, 16.

Pater enim diligit Filium, et omnia demonstrat ei quæ ipse facit. *Joan.* V, 20.

A meipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor. *Ibid.*, VIII, 28.

Ego quod vidi apud Patrem meum loquor. *Ibid.*, VIII, 38.

[3] Et si judico ego, judicium meum verum est, quia solus non sum, sed ego et qui misit me Pater... Non creditis quia ego in Patre, et Pater in me est? *Joan.* VIII, 16.

Pater in me est, et ego in Patre. *Ibid.*, X, 38.

l'Esprit divin, les prenant sur ses ailes, les transportait au sein des visions surhumaines. Rien en Jésus qui sente l'exaltation momentanée d'une heure d'exception : l'Esprit de Dieu ne le transporte pas, mais il habite en lui; il n'en est pas possédé, il se possède lui-même. L'éclair ne l'éblouit pas; car il est la lumière. Il ne lui faut point d'effort pour atteindre les cimes, parce que c'est le lieu de son âme, et qu'il vit au sein même du mystère qu'il révèle.

Voilà pourquoi cette parole est toujours aussi simple qu'elle est naturelle et haute. Les fils de roi, dit Bossuet, nés au sein des grandeurs, parlent sans nulle emphase des sceptres et des couronnes. Jésus ne discute pas, ne raisonne pas, ne pérore pas. Il ne prouve même pas; car, pour se démontrer, la lumière a-t-elle autre chose à faire qu'à se montrer? « Cela est ou n'est pas; » voilà tout le discours, tel que le voulait Jésus. « En vérité, en vérité, » voilà toute l'argumentation de l'Évangile de saint Jean, et la parole est semée comme le grain dans les campagnes, avec profusion, car Dieu en a le trésor; avec sérénité, car il en est le maître; avec simplicité, car il peut s'abaisser sans rien perdre de sa grandeur; avec confiance enfin, car il sait l'heure et le jour de la moisson. Lui-même avait un jour défini l'éloquence, l'écoulement du cœur : *Ex abundantiâ cordis os loquitur*. N'était-ce pas ici le profond écoulement de l'âme même de Dieu?

Puis notre intelligence, à nous, est limitée; Jean

montre en Jésus-Christ l'intelligence *infinie*. Il a la science profonde, elle pénètre les âmes : « Il sait ce « qui est dans l'homme sans que nul homme le « lui dise [1]. » Et la Samaritaine ne peut s'étonner assez de ce que son divin regard ait sondé toute sa vie. Il a la science immense; elle perce le passé : « Celui qui vient à moi, je lui révèlerai les choses « qui sont cachées depuis la constitution du « monde [2]. » Elle devance l'avenir : « Voici la crise du monde, voici que le prince de ce siècle sera jeté dehors [3]. » Puis il disait encore : « Levez les yeux, voyez ces vastes champs où commence à blanchir la moisson! » Il entendait sonner l'heure de la résurrection générale des peuples. Il voyait se soulever les morts de toute sorte pour venir à la lumière. Il voyait se dresser dans le lointain le nouveau culte en esprit et en vérité. Prophète pour lui-même, il se voyait mourir et tomber dans le sépulcre comme le grain tombe en terre, mais pour devenir un épi. Il disait que son sang serait son baptême, que sa passion serait sa gloire, que son gibet serait le levier qui soulèverait le monde; que tout serait consommé enfin dans l'unité, qu'il n'y aurait plus alors qu'un troupeau et qu'un pasteur. Tout ce que nous avons vu de plus miraculeux depuis dix-huit cents ans, tout ce que l'humanité empruntera de lumières fé-

[1] Opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine. Ipse enim sciebat quid esset in homine. *Joan.* II, 25.

[2] Matth. XIII, 35.

[3] Joan. XII, 31, suprà cit.

condes à l'Évangile jusqu'à la fin des âges, Jésus le prédisait, et son disciple pouvait lui rendre ce témoignage : « O maître, vous savez tout, et il n'est plus besoin que l'on vous interroge : vous êtes venu de Dieu[1]. »

C'est une autre faiblesse de l'intelligence de l'homme d'hésiter et de fléchir ; c'est une troisième puissance de l'intelligence de Jésus de ne point connaître le doute, et de demeurer *certaine* et maîtresse d'elle-même. Cette double protestation de Jésus : « En vérité, en vérité je vous le dis, » formule particulière à l'Évangile de saint Jean, était l'affirmation de la vérité nette qui se possède dans le calme, et qui dit ce qu'elle voit.

Cette certitude sereine ne quitte jamais le Maître. On conteste ses paroles, il en appelle aux œuvres. On veut surprendre son secret : « Jusques à quand, « lui dit-on, nous tiendrez-vous en suspens? et que « ne dites-vous ouvertement si vous êtes le Fils de « Dieu[2]? » Mais le mot intime ne diffère pas de la parole publique : le Dieu ne peut se désister de sa divinité. On la discute, il la soutient ; on la nie, il la confirme. On ose lui objecter qu'il ne sait pas les lettres, il répond qu'il est lui-même la Sagesse de Dieu. On ne veut voir en lui que le fils de Joseph,

[1] Nunc scimus quia scis omnia, et non est opus ut quis te interroget. In hoc credimus quia à Deo existi. *Joan.* XVI, 30.

[2] Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palàm. *Joan.* X, 24.

dont on connaît le père et la mère à Nazareth; il assure doucement que Dieu même est son Père, et qu'il est venu de Dieu. Que son discours surprenne, il ne s'en émeut point; que son langage scandalise, il ne le réforme pas; que sa parole semble dure, il n'en rabattra rien. Qu'on le quitte pour sa doctrine, il plaint les dissidents, mais il les laisse partir : la défection des siens ne change pas ce qui est, et, à chaque étonnement sur ses assertions, le Verbe de vie répond par une affirmation plus positive encore.

Si, comme on l'a définie, l'éloquence est une vertu, l'éloquence, en Jésus, c'est la vertu divine. Fénelon a dit d'elle qu'au lieu que la parole de l'homme signifie ce qu'il fait, la parole de Dieu fait elle-même ce qu'elle dit. C'est la parole créatrice par qui tout a été fait, la parole de vie par qui seule tout subsiste. Elle participe à tous les attributs divins : la puissance, la bonté, la fécondité, la simplicité, l'immortalité enfin, et l'on verra passer le ciel et la terre avant qu'une seule syllabe périsse d'entre celles qui sont tombées des lèvres de Jésus.

II

Le courage de Jésus, son indomptable force et sa grandeur d'âme étaient une autre vertu non

moins divine que l'autre. Quand l'a-t-on vu reculer dans la défense de sa foi et de la vérité? Lorsque les Juifs rient de lui, et que leur dédain renvoie à sa province de Galilée ce prophète de campagne, Jean le voit qui monte au temple, et qui, sur la terrasse des portiques pleins de peuple, annonce qu'il est le Christ[1]. On le traite de blasphémateur; Jean l'entend qui répond : « Je glorifie mon Père, et mon « Père n'a pas de gloire plus haute que celle-là. » On le traite de contempteur de la loi du sabbat; il répond qu'il fait ce qu'il voit faire à son Père, le créateur infatigable, dont il est l'envoyé. On lui suggère une sentence contre une femme coupable; il écrit sur le sable la sentence mystérieuse des dénonciateurs.

Au moins lui demanderait-on d'atténuer ses reproches, d'avoir avec l'orgueil des compromis de doctrine, et avec les puissants des ménagements de personnes. Il ménage les humbles, il pardonne aux pécheurs; mais il démasque les hypocrites, il confond les superbes, parce qu'il est la vérité, et qu'ils sont le mensonge. Saint Jean le remarquait : « C'étaient des yeux aveugles, disait-il, c'étaient « des cœurs endurcis. C'étaient des lâches à qui « les pharisiens faisaient peur, et qui préféraient la « gloire de Dieu à celle de l'homme[2]. »

[1] Clamabat Jesus de templo docens, etc. *Joan.* VII, 28.

[2] Dilexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei. *Joan.* XII, 40-43.

Mais lui n'est soucieux que de la gloire de Dieu, et il va la soutenir contre la violence comme il l'a défendue contre la contradiction.

On en veut à sa vie, il ne l'ignore pas : « Vous « voulez me faire mourir, dit-il, parce que mon « discours ne prend point en vous. » Mais est-ce que l'on pourra jamais tuer la vérité [1]?

On envoie des valets pour mettre la main sur lui : il plaint ces pauvres gens, il leur dit qu'il sait bien quel dessein les amène; mais, loin de se dédire, il annonce que « bientôt il montera en un lieu où ils « ne pourront le prendre [2]. » Ceux-ci tombent sous le charme, et il se fait des disciples de ses persécuteurs.

On complote sa mort : Jésus marche au-devant. « Maître, lui disent avec Jean les disciples effrayés, hier encore les Juifs voulaient vous lapider, et voici que vous pensez à retourner chez eux [3]? » Il répond, en saint Jean, qu'il est la lumière du monde, et qu'il l'éclairera jusqu'à ce que vienne la nuit.

Cette nuit ne l'effraie point; car la vérité en aura une plus belle aurore : « C'est lorsque vous aurez

Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ad invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis? *Ibid.*, XII, 44.

1 Quæritis me interficere quia sermo meus non capit in vobis. *Joan.* VIII, 37.

2 Quæritis me, et non invenietis; et ubi sum ego, vos non potestis venire. *Joan.* VII, 34.

Quo ego vado, vos non potestis venire. *Ibid.*, VIII, 21.

3 Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterùm vadis illuc? *Joan.* XI, 8.

« élevé le Fils de l'homme au-dessus de la terre que « vous saurez qui je suis [1]. »

C'est pour la vérité que saint Jean l'a vu vivre, c'est pour la vérité qu'il le verra mourir : « Je suis « venu dans le monde, disait au procurateur le « sublime accusé, je suis né afin de rendre témoi- « gnage à la vérité [2]. »

Enfin, quand il n'eut plus qu'un souffle sur la croix, il voulut encore, d'un dernier et intrépide regard, s'assurer que toute vérité avait été accomplie. Puis, « Tout est consommé, » dit-il en expirant.

Voilà ce que Jean devait voir, voilà ce qu'il devait redire : une telle force de caractère, une telle magnanimité était-elle chose humaine? et si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, la vie et la mort de Jésus ne sont-elles pas manifestement d'un Dieu?

Mais l'amour en Jésus, la bonté de Jésus ont dans l'Évangile de Jean des profondeurs telles, que l'infini divin s'y montre de toutes parts.

C'était l'amour immense, et tandis que chez nous, borné dans son objet, il embrasse peu de monde, l'amour de Jésus-Christ déborde sur « tout le monde ». « O mon Père, disait-il, je ne vous prie point uni-

[1] Quum exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia *ego sum. Joan.* IX, 28.

[2] Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati. *Joan.* XVIII, 37.

« quement pour ceux-ci, mais pour ceux encore « qui, dociles à leur parole, croiront en moi; afin « que tous soient ainsi dans l'unité, comme vous, « mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin « qu'eux tous ne soient qu'un en nous [1]. »

Puis, comme si pour ce grand cœur ce n'était point assez d'un seul monde à aimer, d'un seul monde à unir, il se retoure vers les brebis qui ne sont pas de cette bergerie, vers d'autres sphères, vers d'autres cieux, comme quelques-uns l'entendent, et il appelle le jour où il n'y aura plus qu'un bercail et un pasteur.

C'était l'amour absolu, se donnant tout entier, sans acception de personne. Au lieu que, chez nous, le cœur ne veut qu'un noble objet de sa prédilection, la prédilection de Jésus est pour les petits, les pauvres, les déchus, les misérables, laissant le troupeau au désert pour la brebis blessée, qu'il charge sur ses épaules et rapporte au bercail. Il a passé sur terre loin des princes et des grands. Il a rappelé à lui les ignorants et les pécheurs. Il a aimé les petits jusqu'à s'agenouiller pour leur laver les pieds. Il y avait en Samarie une femme dont l'âme souffrait sous le poids du péché : Jésus-Christ s'est lassé à l'aller chercher chez elle, au milieu de son peuple.

[1] Non pro eis autem rogo tantùm, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me.

Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.

Ut sint unum sicut et nos unum sumus. *Joan.* XVIII, 20.

Il y avait en Judée une femme pécheresse devenue le jouet des gens ; Jésus, l'ayant pardonnée, l'a conduite à sa croix, où elle a tant pleuré, que les cieux eux-mêmes admirèrent sa douleur. Enfin il a confié son Église très-sainte à un pêcheur vulgaire ; et, lui voulant conférer cette puissance suprême, il ne lui a pas demandé ce qu'il avait, ce qu'il savait, mais il s'est assuré que cet homme savait aimer, et qu'il saurait mourir.

Puis, c'est l'amour généreux et désintéressé. Quand songe-t-il à lui ? Il multiplie le pain pour la foule affamée ; mais lui-même vit d'aumônes et jeûne dans le désert. Il change l'eau en vin aux noces de Cana ; mais il demande à boire à une femme étrangère. Au lieu que tout dévouement exige le retour, ne se donnant qu'à ce prix, l'amour de Jésus-Christ ne fait pas de condition, et celui qui le vend peut devenir son ami comme celui qui le tue. Enfin, au lieu que l'homme aime petitement, étroitement, et que les meilleurs dons de soi ne sont que des dons à demi, c'est sa vie que Jésus donne. C'est sa vie qu'il nous livre avec surabondance [1] : il n'y a pas en saint Jean d'expression plus familière à Jésus que celle-là.

C'était l'amour perpétuel, intarissable, immortel. Jean le nommait ainsi : « Ayant aimé les siens, qui « étaient dans le monde, Jésus-Christ les aima jus-

[1] Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant. *Joan.* x, 10.

« qu'à la fin, » disait-il; et cette fin se perdait dans l'éternité même, au sein de laquelle Jésus nous voulait auprès de lui.

III

Or l'amour est le trait le plus caractéristique de la Divinité : *Deus charitas est.* L'antiquité le savait. Quand elle gravait le nom de Dieu sur le frontispice des temples, c'était le nom de la bonté qu'elle faisait passer avant celui de la grandeur : *Optimo maximo.* Les barbares eux-mêmes ne pensaient pas d'autre sorte, et si, comme le disait un Scythe à Alexandre, être Dieu c'est être bon, qui s'est montré plus Dieu que le très-bon Jésus?

« Vous représentez-vous, a dit un écrivain, la plus parfaite harmonie vitale qui fut jamais au service de la plus grande âme, du plus généreux cœur et du plus vigoureux courage? Vous représentez-vous cette vie héroïque et sacrée, toujours émue d'inspiration, toujours prête à la mort, toujours recueillie dans la paix, affermie dans la certitude, dans la sérénité royale, dans cette joie pleine que donne l'union à Dieu, et à tout l'univers et à tous les esprits en Dieu?... Vous représentez-vous toutes ces forces splendides rassemblées, ordonnées; cet abrégé de l'univers, cette vie universelle constamment gouvernée en Jésus par l'amour et par la bonté? Vous représentez-vous Jésus en face des pauvres hommes abattus de douleur, des pauvres

corps souffrants, des pauvres cœurs navrés, et des pauvres esprits esclaves, possédés, enchaînés [1]? »

C'est dans cette perfection et beauté souveraine que Jean l'avait vu chaque jour levant les yeux au ciel, invoquant Dieu d'une irrésistible prière, posant ses mains sacrées sur la tête du malade qui l'appelle avec foi, versant de profondes larmes sur le sépulcre d'un ami, et de toute son âme et de ses mains faisant ruisseler la vie, faisant ruisseler la grâce dans les corps et les âmes de ces êtres bien-aimés. Il l'avait vu d'un mouvement tranquille de sa main dominant la nature, éclairant sa parole de la vérité de son geste, du mouvement de ses lèvres, de l'accent de sa voix, de la lumière de sa face. Il l'avait lu dans ce regard dont parle l'Évangile, dont un seul suffisait à conquérir un apôtre, à transformer un homme, à ravir des âmes pour toujours. C'était une autre éloquence, une autre révélation de la divinité, la manifestation plus pleine de sa gloire. « Nous l'avons vue, » disait saint Jean, et, la voyant, ce n'était pas celle d'un homme qu'on voyait, on était « en société avec le Père et le Fils ». On était avec Dieu aussi réellement qu'on y sera dans le ciel.

Tel est le portrait que Jean a tracé de son Maître. Je ne cite rien qu'il n'ait dit; il n'a rien écrit qu'il n'ait vu. C'est l'irrémédiable infirmité humaine, que toute grandeur touchée de près y perd de son pres-

[1] Voy. le P. Gratry, *les Sophistes et la Critique*, p. 362, et tous ces chapitres auxquels je suis très-redevable.

tige. Trois ans au moins passés dans la familiarité de l'âme de Jésus n'avaient fait qu'accroître l'éclat de sa divine beauté aux yeux de son disciple : « Qui de vous me convaincra de péché? » disait le Juste [1].

Il y a dix-huit cents ans que l'Évangile ne cesse de porter le même défi au monde. Le monde l'a-t-il démenti? Les siècles ont-ils trouvé une seule obscurité dans cette intelligence, une seule défaillance dans ce ferme caractère, une ombre dans cet amour? Aucune image a-t-elle éclipsé celle-là? Aucune a-t-elle même prétendu l'égaler? L'Évangile du Verbe fait chair a-t-il tenu sa promesse? Or l'aurait-il pu, si le modèle n'avait point posé devant lui? Est-ce ainsi qu'on invente? Ne serait-ce pas la plus grande des merveilles que celle-là?

Hâtons-nous de conclure que Jean a peint ce qu'il a vu, mais il a vu le Verbe de vie, comme il l'a dit, et lui qui venait de vivre en société intime avec un homme, « le plus grand entre les fils des hommes, » était forcé d'avouer que son maître nouveau était un plus grand maître, et qu'il était passé à l'école d'un Dieu.

« L'avouerai-je en finissant, dit, dans une page émue, un délicat esprit, quand à la suite des meilleurs d'entre les philosophes, j'ai traversé toute cette mêlée de doctrines, au sortir de ce bruit et de cette poussière, je me sens triste et découragé... Las

[1] Quis ex vobis arguet me de peccato? *Joan.* VIII, 46.

et abattu, comme un homme accablé par un rêve pénible, j'ouvre l'Évangile : il me semble que je sors de l'empire des ombres pour entrer dans le royaume de la vérité. Ce langage familier qui a charmé mon enfance m'étonne par sa profondeur. J'y vois, j'y sens une science qui dépasse de bien loin toutes les conceptions humaines. Après dix-huit siècles, la sagesse du siècle nous ramène aux doutes d'un monde expirant : après dix siècles le Christ nous parle de Dieu, de notre âme, du salut, de la liberté, du devoir, de la justice, de la vérité, comme s'il venait d'entendre notre voix émue, comme s'il répondait au cri de notre âme troublée... Prenez l'Évangile et lisez au hasard un discours du Christ; osez mettre à côté de Spinosa et d'Hegel la douce et sereine figure de Jésus! Où est l'idéal du Beau, du Vrai, du Bien? Où est la doctrine qui puisse charmer les plus grands esprits et consoler les plus petits? Où trouve-t-on la règle des mœurs pour l'homme, la règle du devoir et de la justice pour le citoyen? Où est la vie, où est l'espoir? Encore une fois, oubliez votre Église ou votre secte et regardez froidement.

« Les systèmes de Spinosa n'ont pas survécu à leur maître. Le système de Hegel est mort et ruiné, comme toutes les œuvres humaines. Une seule philosophie est debout. Dix-huit siècles l'ont si peu usée que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre : c'est la doctrine de celui qui seul a pu dire aux hommes :

« Si vous vous tenez à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. (*Joan.* VIII, 32.) »[1].

[1] M. Ed. Laboulaye, *Étud. morales et politiques,* p. 56.

CHAPITRE XVIII

PREMIÈRE ÉPITRE DE SAINT JEAN. — PRÉFACE DE SON ÉVANGILE. — LA LOI DE CHARITÉ.

I

L'Évangile étant écrit, il fallait le faire connaître aux Églises chrétiennes.

Saint Jean disait plus tard dans son Apocalypse : « Je vis un ange qui volait dans le milieu du ciel. « Il portait en ses mains l'Évangile éternel, pour « évangéliser les habitants de la terre, de toute « race, de toute tribu, de toute langue et de tout « peuple. Il criait à haute voix : Craignez Dieu, « rendez-lui honneur, parce que voici l'heure de « son jugement. Adorez Celui par qui ont été faits « le ciel, la terre, la mer et les sources des eaux [1]. »

[1] Et vidi alterum angelorum volantem per medium cœli, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem, et tribum, et linguam, et populum.

Dicens magnâ voce : Timete Dominum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus : et adorate eum qui fecit cœlum et terram, mare et fontes aquarum. *Apoc.* XIV, 6, 7.

L'Évangile de Jean ne devait pas tarder à avoir cette divulgation universelle dans le monde.

L'apôtre y pourvut d'abord en l'adressant lui-même aux fidèles d'Asie. Il écrivit une lettre annonçant aux chrétiens le livre qu'il venait de faire, et les principaux points de doctrine et de morale qui en faisaient l'objet. C'est le sujet de la première des trois épîtres de saint Jean.

Adressée collectivement aux chrétientés de l'Asie, l'Épître ne portait point de suscription ni de salutation spéciale à aucune d'elles. Celui qui l'écrivait ne se nommait même pas; c'était chose superflue, puisqu'elle n'était que la préface de son livre, et que saint Jean s'était nommé dans l'Évangile.

Quant au titre d'Épître aux Parthes, qu'on lui attribuait du temps de saint Augustin, il paraît bien probable qu'il n'avait d'autre raison qu'une abréviation mal comprise d'un mot grec. C'est l'épître non « aux Parthes », mais « aux vierges », qu'il faut lire; et ce titre du vieux texte, bien caractéristique dans la langue de saint Jean, s'appliquait à l'ensemble des Églises restées pures de la contagion de l'erreur et de l'iniquité [1].

Les premiers mots de l'épître : « Ce qui fut dès le

[1] Clément d'Alexandrie (*Adumbr. in II Joan.*, t. II, p. 1011) a écrit : « Secunda Joannis Epistola ad virgines (Παρθένους) scripta est. » On aura probablement intitulé de même la première Épître. Il existe plusieurs manuscrits dans lesquels la seconde Épître porte en suscription ou en signature : Πρὸς Πάρθους. (Voy. Hug., *Einleit.*, II, p. 253, et M. de Valroger, t. II, p. 401.)

commencement, le Verbe de la vie, nous vous l'annonçons, » se reportaient à ceux-ci : « Au commencement était le Verbe, » et le début de la lettre rappelait, dans ses termes mêmes, le prologue de l'Évangile. Il en garantissait aussi la véracité et l'authenticité, alléguant l'autorité d'un témoignage oculaire. Saint Jean écrivait donc :

« Ce qui fut dès le commencement, la Parole de « vie que nous avons entendue, que nous avons « vue de nos yeux, que nous avons considérée et « qu'ont touchée nos mains, nous vous l'annon- « çons.

« Car c'est la vie elle-même qui s'est rendue « visible. Nous l'avons vue, nous en rendons té- « moignage; et nous vous annonçons cette vie éter- « nelle qui était dans le Père, et qui est apparue « parmi nous.

« Nous vous annonçons donc ce que nous avons « vu et entendu, afin que vous entriez en société « avec nous; et que notre société soit avec le Père « et Jésus-Christ son Fils[1]. »

Un peu plus loin, le même caractère de témoin n'était pas accusé moins fortement en ces mots :

[1] Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.

Et vita manifestata est, et vidimus et testamur, annuntiamus vobis vitam æternam quæ erat apud Patrem et apparuit nobis.

Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, et societas sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. *I Joan.* I, 1, 2.

« La nouvelle que nous vous apportons, nous la « tenons de Jésus-Christ[1]. »

C'était la bonne nouvelle; et, l'expliquant en ce sens, il ajoute que cette annonce devra combler les vœux de ses fils bien-aimés : « Nous vous avons « écrit ceci, afin que votre joie soit remplie[2]. » Saint Jean n'avait-il pas obéi à leurs désirs? Ne l'avaient-ils point prié d'écrire l'Évangile?

Enfin, comme l'Évangile présentait le témoignage collectif et unanime des disciples contemporains du saint évangéliste, l'emploi alternatif du nombre singulier et du nombre pluriel, désignant les témoins, rappelait de même, dans l'épître, et le concert des frères et l'œuvre individuelle de l'auteur sacré.

D'ailleurs même style, même langue, même fond de pensées, même choix d'expressions dans le livre et dans la lettre. Celle-ci se montre en tout comme le péristyle harmonieux du temple de l'Évangile. Le portique et le temple sont de la même architecture, parce qu'ils sont de la même main et de la même date.

Il restait à nous apprendre dans quelles circonstances et contre quelles négations ce livre était écrit : « Je vous ai écrit ceci contre ceux qui vous

[1] Et hæc est annuntiatio quam audivimus ab eo et annuntiamus vobis. *I Joan.* I, 5.

[2] Et hæc scribimus vobis, ut gaudeatis et gaudium vestrum sit plenum. *I Joan.* I, 4.

« séduisent[1], » disait d'abord l'apôtre, indiquant le caractère militant et apologétique du quatrième Évangile.

Puis à ces séducteurs il donnait leur nom générique d'antechrists, ou d'ennemis de Jésus le Christ, Fils de Dieu. « Vous avez entendu dire que l'ante- « christ doit venir. Or voici que plusieurs ante- « christs ont paru. Celui-là est l'antechrist, qui nie « le Père et le Fils; car quiconque nie le Fils ne « reconnaît pas le Père, et qui confesse le Fils a le « Père avec lui[2]. »

Or qui donc niait le Fils et sa divinité, sinon les cérinthiens et leurs sectes impies? Qui donc niait Jésus-Christ dans la vérité de sa chair, sinon les partisans du docétisme dualiste? Qui *divisait* Jésus-Christ, comme s'exprime saint Jean, sinon ceux qui, faisant deux parts dans l'Homme-Dieu, prenaient sa divinité sans son humanité, comme faisaient les docètes; prenaient son humanité sans sa divinité, comme faisaient les gnostiques? Quels étaient les faux prophètes et les esprits auxquels il ne fallait pas croire, sinon les charlatans de vertus et de miracles, tels qu'Apollonius ou Simon le Magicien? Saint Jean les dénonce clairement, il n'y manque que les noms :

[1] Hæc scripsi vobis de his qui seducunt vos. *II Joan.* I, 26.

[2] Audistis quia antichristus venit, et nunc antichristi multi facti sunt.

Hic est antichristus qui negat Patrem et Filium.

Omnis qui negat Filium, nec Patrem habet. Qui confitetur Filium, et Patrem habet. *I Joan.* II, 18, 22, 23.

« Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit;
« mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont
« de Dieu, parce que plusieurs faux prophètes sont
« venus dans le monde.

« Voici à quelle marque on reconnaît l'Esprit de
« Dieu. Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est
« venu dans la chair est de Dieu.

« Tout esprit qui divise Jésus n'est pas de Dieu.
« Celui-là est l'antechrist, dont on vous a dit qu'il
« doit venir. Or voici que déjà il est venu dans le
« monde.

« Vous, vous êtes de Dieu, mes petits enfants;
« et vous avez vaincu le monde, parce que celui
« qui est en vous est plus grand que quiconque
« demeure dans le monde[1]. »

II

Jean adressa sa lettre particulièrement au peuple des chrétiens, qu'il distingue soigneusement de la foule infidèle, et dont il établit les saintes prérogatives dans le royaume de Dieu.

« C'est à vous que j'écris, parce que vous con-
« naissez Celui qui est depuis le commencement, »
disait l'apôtre à ceux qu'il appelle les Pères. « Je
« vous écris, enfants, parce que vous connaissez le
« Père. Je vous écris, jeunes gens, parce que la
« parole de Dieu demeure en vous. Vous savez
« tout, disait saint Jean un peu plus loin, et vous

[1] I Joan. IV, 1-4.

« n'avez même plus besoin qu'on vous instruise[1]. »

Ce n'est point à dire pour cela qu'il faille considérer l'Évangile de Jean comme le texte d'un enseignement exclusivement réservé aux esprits délicats, et que Jésus ait eu deux doctrines différentes, l'une pour la multitude, l'autre pour les âmes d'élite, formant le patriciat de l'idée ou de la foi. Mais « l'Évangile spirituel », afin d'être entendu, demandait des âmes élevées, et voilà pourquoi il s'adresse à des âmes chrétiennes. Il faut être « né de Dieu », comme lui-même l'explique, pour entrer dans le mystère divin de l'Évangile.

L'expression dont saint Jean se servait pour signifier cette initiation, cette renaissance divine, c'était l'*onction, chrisma :* « Pour vous, vous avez reçu l'onction du Saint des saints, et vous connaissez toutes choses... Que l'onction que vous avez reçue demeure en vous[2]. » Une onction extérieure consacrait, en effet, le chrétien dans le baptême. Mais ce n'était là que l'emblème d'une onction spirituelle bien autrement profonde, et qui devenait la marque du nouveau peuple. Les parfums odorants que les Asiatiques faisaient couler sur eux, l'huile que les

[1] Scribo vobis, Patres, quoniam cognovistis eum qui ab initio est.

Scribo vobis, infantes, quoniam cognovistis Patrem. Scribo vobis, juvenes, quoniam... Verbum Dei manet in vobis.

Non necesse habetis ut aliquis doceat vos, sed unctio docet vos de omnibus. *I Joan.* II, 13, 14, 27.

[2] Et vos unctionem quam accepistis à Deo maneat in vobis.

Unctio ejus docet vos de omnibus, etc. *Ibid.*, II, 27.

athlètes répandaient sur leurs membres, celle qui prêtait aux hommes sa clarté pendant la nuit, le sacre des prophètes, des prêtres et des rois : beauté, force, douceur, consécration, lumière, il y avait toutes ces choses dans cette riche image.

Mais surtout elle rappelait, dans sa racine même, le nom sacré du Christ. C'était, dans son sens historique et étymologique, le christianisme lui-même qui recevait ce dépôt de l'Évangile de saint Jean, avec le double précepte de le garder dans son cœur et de le répandre dans le monde.

Quelles dispositions exigeait l'Évangile? C'était l'objet d'une autre admirable instruction de l'épître de saint Jean.

« Malheur, a dit Bossuet, à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer, et qui se trahit elle-même! » Ce malheur précisément était celui de la gnose. La gnose était la science, comme son nom l'indique, la science transcendante, ainsi qu'elle le prétendait; mais la science était tout pour elle, le reste n'était rien. Connaître était le bien, ignorer était le mal; et, s'il y avait alors des fanatiques qui poussaient l'abomination jusqu'à s'appeler ophites, ou disciples du serpent, c'est que dans le serpent ils vénéraient celui qui avait le premier fait cueillir à l'homme le fruit de l'arbre de la science.

Jean renversa d'un mot cette orgueilleuse sagesse. Son épître déclara que la lumière n'était pas uniquement dans l'esprit, mais que le foyer en était princi-

palement dans le cœur. « Celui qui n'aime pas n'est pas dans la lumière; et pour connaître Dieu, il faut d'abord qu'on l'aime[1]. »

Cet amour, ce désir, cette bonne volonté, étaient, selon saint Jean, la disposition première de quiconque voulait arriver à la vérité pure, de sorte que la foi était une affaire d'âme non moins que de raison. Ainsi se trouvait condamnée cette *lumière sèche* de laquelle Bacon proclame qu'elle *est vaine*. Ainsi se trouvait formulée la méthode complète pour parvenir au vrai, comprenant ensemble ce qu'on appela plus tard la logique et la mystique, la raison et le cœur, l'une dirigeant l'essor, l'autre emportant son vol dans l'infinie vérité et charité de Dieu.

III

L'épître exposait ensuite les vertus que l'Évangile devait produire dans le monde; car l'Évangile n'était pas une foi seulement, c'était une loi.

C'était une loi *religieuse* rattachant l'homme à Dieu par le lien de l'amour et celui de la grâce. Saint Jean avait déjà indiqué ce bienfait de l'Incarnation dans le prologue de l'Évangile, quand il avait écrit : « Tous ceux qui ont reçu le Verbe, le Verbe leur a donné la puissance de devenir les fils de Dieu. » Mais l'épître développait les conditions et le prix de cette filiation.

[1] Qui non diligit non novit Deum. *I Joan.* III, 8.

Pour être fils de Dieu, il fallait l'aimer d'abord : « Aimons Dieu, disait saint Jean, qui nous a tant aimés[1]. » Puis, pour l'aimer vraiment et efficacement, il fallait lui ressembler; car comment l'aimerait-on si on ne l'imitait point? « Il faut donc être saint, de même que Dieu est saint[2]. » Voilà ce que Jean appelle « vivre de Dieu, être né de Dieu, faire demeurer Dieu en soi, avoir l'esprit de Dieu, être animé par lui ». — « Voyez, s'écriait-il, voyez quelle n'est pas la charité de Dieu, de nous nommer et de nous faire ses fils[3] ! »

Ainsi une race divine naissait dans le baptême, qui devait porter en elle tous les traits de son Père; et si la divine présence et la grâce de Jésus-Christ est capable de produire déjà dès ici-bas cette transformation et cette ressemblance, que ne devra-t-elle pas faire quand nous aurons au ciel sa pleine possession et sa vision manifeste! « O mes bien-aimés, disait Jean, nous sommes maintenant les fils de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que, quand Jésus-Christ apparaîtra, nous serons semblables à lui, car nous le verrons comme il est[4]. »

[1] Nos ergò diligamus Deum quoniam Deus prior dilexit nos. *I Joan.* IV, 19. — Ibid., IV, 10, 11, 16.

[2] Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificans se, sicut ille sanctus est. *Ibid.,* III, 3.

[3] Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. *Ibid.,* III, 1.

[4] Charissimi, nunc filii Dei sumus : et nondum apparuit quid

Secondement l'Évangile était la loi *morale*, la loi de sainteté; et saint Jean l'expliquait aussi dans son épître : « Mes petits enfants, disait-il, je vous écris ceci afin que vous ne péchiez pas... Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas... Nous distinguons à ce signe que nous connaissons Dieu, si nous gardons ses commandements. Celui qui dit le connaître et ne garde pas sa loi, celui-là est un menteur, et la vérité n'est pas en lui [1]. » « Celui qui fait le péché est du diable, lequel pèche dès le commencement. Celui qui est né de Dieu ne fait pas le péché, parce qu'il est le fils de Dieu. » Toutefois Jean savait bien que la grâce n'était pas l'impeccabilité, et sa lettre expliquait que l'Évangile de la justice était aussi celui de la miséricorde : « Je vous écris ceci pour que vous ne péchiez pas. Mais, si vous tombiez encore, nous avons auprès du Père un avocat qui est le Juste, Jésus-Christ, et qui s'est fait victime pour expier nos péchés [2]. »

Enfin le divin Évangile n'était pas uniquement la sainte loi morale qui atteignait les consciences,

erimus. Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus : quoniam videbimus eum sicuti est. *I Joan.* III, 2.

[1] Filioli, hæc scribo vobis ut non peccetis... Et in hoc scimus quoniam cognovimus Deum si mandata ejus observemus.

Qui dicit se nosse eum et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est. *Ibid.*, II, 1-4.

[2] Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum,

Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris. *Ibid.*, II, 1-2.

la sainte loi religieuse qui regardait le ciel, c'était la loi *sociale* qui devait gouverner la terre, et l'amour de l'homme pour l'homme ne se séparait pas de son amour pour Dieu. Ou plutôt c'était là un seul et même amour, et Jean n'exalta pas seulement le devoir envers nos frères, il le divinisa. Il nous apprit comment, lorsque nous aimerons les hommes qui vivent près de nous, ce sera le Dieu invisible que nous aimerons en eux; l'homme est substitué à la personne de Dieu dans cet amour unique qui embrasse la créature avec le Créateur :

« Celui qui dit : J'aime Dieu, et qui déteste son frère, celui-là est un menteur, » disait le grand apôtre.

« La loi que nous avons reçue de Dieu lui-même, c'est que quiconque aime Dieu, aime de même son frère.

« Quoi! celui qui n'aime pas son frère qu'il voit près de lui, comment pourra-t-il aimer le Dieu qu'il ne voit pas [1]? »

Mais Jean montrait que Dieu était accessible dans l'homme; que l'homme réciproquement, si chétif qu'il pût être, était aimable en Dieu. L'invisible avait ainsi son culte dans le visible; la beauté éternelle pouvait être servie dans la laideur de nos

[1] Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quomodò potest diligere?

Et hoc mandatum habemus à Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum. *I Joan*. IV, 20, 21.

maux; l'opulence divine agréait d'être secourue dans l'indigence humaine; la grandeur suprême couvrait de sa majesté toutes nos infirmités. Une seule loi régissait tout l'être spirituel, depuis Dieu jusqu'à nous, comme une même attraction gouverne tous les corps, de l'étoile à l'atome : c'était la loi de charité, dont Dieu était le centre : *Deus charitas est*; et, si le signe de Dieu est le signe de l'unité, il n'y avait pas de loi plus manifestement divine que celle-là.

« O mes petits enfants, écrivait l'apôtre d'Éphèse, n'aimons donc pas seulement en paroles et en discours, mais aimons en vérité et en œuvres. Nous avons reconnu l'amour de Dieu à ce signe, qu'il a donné sa vie pour nous : nous devons pareillement donner notre vie pour nos frères [1]. » Voilà la mesure de la charité : c'est de n'en point avoir.

A l'exemple de Dieu, voici donc que les hommes vont s'aimer à la vie, à la mort.

Voici pour eux l'Évangile : « La nouvelle que vous avez apprise dès le commencement, c'est qu'il faut vous aimer les uns les autres. »

Voici pour eux la lumière : « Celui qui prétend être éclairé, et qui a de la haine contre son frère, est

[1] Filioli mei, non diligamus verbo neque linguâ, sed opere et veritate.

In hoc cognovimus charitatem Dei quoniam ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere. *I Joan.* III, 16-18.

encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière. »

Voici pour eux la justice : « Celui-là n'est pas « juste qui n'est pas né de Dieu, et qui n'aime pas « son frère. »

Voici pour eux la vie : « Nous savons que nous sommes transférés de la mort dans la vie, si vraiment nous aimons nos frères. »

Puis achevant l'éloge de l'intrépide vertu : « Il ne « peut y avoir de crainte dans l'amour; l'amour « vrai ne craint rien, et craindre, ce n'est pas être « parfait dans la charité[1]. »

Telle est la loi morale, telle est la loi de sainteté, telle est la loi d'amour. C'est la loi du progrès, c'est la loi de l'avenir. Il y a bientôt deux mille ans que l'épître de Jean en a rédigé la formule; et c'est à peine si l'homme et le monde en ont tiré les premières conséquences. Cependant ce sont ces essais, tout incomplets qu'ils sont, qui nous ont fait ce que nous sommes.

Maintenant achevez le reste. Demandez à cette loi tout ce qu'elle peut donner. Mettez-la dans les cœurs, mettez-la dans les mœurs, mettez-la dans les codes et les législations; ne la mutilez pas surtout en la dénaturant; ne séparez pas l'une de l'autre la charité pour Dieu et la charité pour l'homme; ne prêchez pas une stérile fraternité humaine en méconnaissant trop la paternité divine,

[1] I Joan. II, 10, 29; IV, 18.

qui est le tronc de l'arbre de vie. N'isolez pas à plaisir la loi de religion de la loi de société. Mais laissez l'union se faire entre toutes les âmes, laissez l'harmonie céleste se faire entre toutes sphères; préparez l'avénement de cette race sainte, de cette dynastie d'élus dont Jésus-Christ est le père; puis, tout étant soumis à cette gravitation spirituelle sur la terre, voyez la terre se mettre en mouvement vers les cieux; voyez la paix, la joie, la société des esprits, la famille des âmes tournée à se sauver au lieu de se détruire, et tâchez de deviner ce que serait dans le monde uni et transformé la dernière conséquence du principe d'amour dont saint Jean est l'apôtre, et dont Dieu est le terme... *Nondum apparuit.* Saint Jean lui-même déclare que nous ne le savons pas.

CHAPITRE XIX

SAINT JEAN A LA PORTE LATINE.

I

Cependant les jours de Jean atteignaient la vieillesse, et il n'échappait pas à la plus grande tristesse de ceux que Dieu condamne à vivre, celle de voir tous les siens disparaître autour de soi, et de rester seul de son siècle pour en porter le témoignage et le souvenir.

Saint Paul, captif à Rome, avait arrêté là sa course, commencée, il y avait trente ans, sur le chemin de Damas : *Cursum consummavi;* Pierre l'avait embrassé sur le chemin du supplice, et lui-même avait eu, le même jour, l'honneur de monter sur la croix de son Maître, au faîte d'une colline d'où il avait béni la ville et l'univers. C'était également entre les bras d'une croix qu'André s'était endormi dans la mort, comme il convenait au frère du prince des apôtres. Après Jacques le Majeur, après Jacques le Juste, Siméon avait offert à Jérusa-

lem le pur sacrifice de son sang. Thomas avait fini sa carrière dans les Indes, après avoir porté plus loin que tous les autres cette foi en Jésus que, plus que les autres, il avait été lent à croire. Plus près de Jean, en Phrygie, à Hiérapolis, au sein même de cette Asie gouvernée par notre apôtre, Philippe avait subi un glorieux martyre. Ainsi les frères étaient-ils tombés tour à tour, et le Seigneur du ciel avait presque entièrement reformé dans son sein cette famille du cénacle, de laquelle il disait : « O Père, je vous rends grâces, parce que, de tous « ceux que vous m'avez donnés, je n'ai perdu per- « sonne. »

Un seul demeurait encore. Le voyant prolonger ainsi son existence, les disciples pouvaient croire qu'il ne devait pas mourir, et le bruit en courait parmi eux, comme il dit [1]. L'apôtre n'avait vécu si longtemps que pour voir un suprême désastre plus inconsolable que les autres. Jérusalem n'était plus. Après des désolations qui étonnent l'histoire, Vespasien et Titus avaient dressé leurs tentes sur la colline même où le disciple avait vu un jour son Maître pleurer sur la ville coupable qui tuait les prophètes. La cité était en ruines, le temple était en cendres; et ceux qui avaient pu s'enfuir avant ces jours de meurtre et d'incendie, dispersés par le monde, avaient dû dire à Jean que c'en était fait des

[1] Exiit ergò sermo iste inter fratres quia discipulus ille non moritur. *Joan.* XXI, 23.

lieux où il avait vécu près de Dieu et de sa Mère.

Son cœur en ressentit une blessure profonde. Encore que nous soyons de la patrie du ciel, l'amour de la patrie terrestre est un sentiment trop haut pour qu'il ne soit pas digne de l'âme des saints. Jean se souvint donc des larmes que son Maître avait répandues sur les maux autrefois prophétisés par lui, et maintenant trop certains [1]. Il put les pleurer aussi; et plus il avançait dans la souffrance et dans la vie, plus il comprenait le sens douloureux de la parole que le Seigneur Jésus avait dite sur lui : « Ne puis-je vouloir que ce disciple demeure jusqu'à ce que je vienne? »

Un moment il put croire que son jour était venu. Domitien était sur le trône. C'était un homme craintif non moins que féroce, que ce prince appelé par Tertullien « l'autre moitié de Néron », *portio Neronis*. Sa politique cruelle, comme Suétone la désigne, *callida sævitia*, s'alarma des progrès de cette secte envahissante, qui menaçait de devenir maîtresse des choses. Sous Claude, elle n'était encore qu'un embarras de police, dont l'empereur se délivrait en la bannissant de Rome. Sous Néron, c'était déjà un péril pour l'État. Ce n'étaient plus seulement les esclaves, les misérables et les ignorants qui, selon

[1] Saint Jean n'a pas rapporté dans son Évangile la prédiction du Seigneur sur la ruine de Jérusalem. S. Chrysostome en donne une raison délicate : « Ayant écrit après la ruine de la ville sainte, si Jean avait rappelé la prophétie de son Maître, on eût pu l'accuser de l'avoir faite après coup, d'après les événements. »

l'expression de Tacite et de Suétone, se faisaient les instigateurs de cette nouveauté. C'étaient les patriciens, les philosophes, les sénateurs; c'était, entre ces derniers, Pudens avec sa famille C'étaient peut-être Thraseas, Petus, Bareas Soranus, âmes vertueuses sur lesquelles pèse ce noble soupçon. C'était Proculus, un homme de la maison de l'empereur, converti par saint Paul C'était sans doute aussi Pomponia Græcina, épouse de Plautius, « cette femme vénérable qui fut jugée, et acquittée par un tribunal de famille, sur une accusation de religion étrangère[1]. » C'était Servilia, fille de Bareas, inculpée de magie, comme l'étaient les chrétiens. N'était-ce pas aussi l'impératrice Poppée, tuée par Néron, son mari, et dont Baronius fait une disciple de saint Paul?

Mais sous le règne de Domitien la foi déborde à Rome. Ce n'est plus sur les degrés du trône que la religion s'assied : elle est près de monter dessus. « Ce fait est curieux et incontestable, raconte un historien. La maison Flavia, qui avait terminé les guerres civiles, et donné douze ans de paix au monde avant de lui donner Domitien, n'avait reçu ces bénédictions temporelles que parce qu'elle contenait des

[1] M. de Champagny, *les Antonins*, t. I, p. 146.

Sur Pomponia Græcina et son mari Aulus Plautius, conquérant de la Bretagne sous Claude, voyez le passage de Tacite (*Annal. XIII,* XXXII). Le changement de vie de Pomponia Græcina date de l'an 43, c'est-à-dire de l'arrivée de saint Pierre à Rome; son jugement par ses proches, de l'an 53; sa mort, de l'an 83. (D'après Tacite, *ibid.,* et Dion, LX, p. 677.)

justes dans son sein. Dès le temps de Néron, il y avait eu une Flavia Plautilla, fille de Flavius Sabinus, nièce de Vespasien, cousine germaine de Domitien, laquelle jadis, assistant en pleurs au supplice de saint Paul, lui avait prêté son voile pour bander ses yeux. L'apôtre lui avait promis de le lui rendre bientôt; et, en effet, les anges le rapportèrent sanglant à Plautilla, en lui annonçant qu'elle ne tarderait pas à suivre Paul. Elle mourut l'année suivante [1]. »

Plautilla, en mourant, laissait le christianisme dans sa maison. Son frère, Titus Flavius Clemens, était chrétien; et quand il épousa sa cousine Flavia Domitilla, il la trouva ou il la rendit chrétienne [2]. Plautilla laissait de plus une fille appelée, elle aussi, Flavia Domitilla, trop jeune pour avoir pu recevoir de sa mère les enseignements de la foi. Mais deux serviteurs fidèles, Nérée et Achillée, veillaient sur cette jeune âme. Quelques années après la mort de sa mère, Flavia était prête à se marier; elle allait épouser Aurélien, fils du consulaire Aurelius Flavius. Elle souriait aux préparatifs de sa toilette nup-

[1] 20 mai 68. V. Actes des saints Domitille, Nérée et Achillée, apud Bolland. et Martyrol. Rom. 12 maii; et l'excellente dissertation de l'abbé Greppo : *Les Chrétiens de la famille de Domitien,* dans ses *Mémoires* relatifs à l'*Hist. ecclésiastique;* Paris, 1848.

[2] Le christianisme de Clément et de Flavia, sa femme, ne saurait être douteux, d'après ce que Dion Cassius (LXVII, XVIII), et Brutius Præsens (apud Euseb. III, XVIII), écrivains païens, disent de leurs souffrances sous Domitien. — V. de plus Eusèbe lui-même et saint Jérôme.

tiale, aux joies d'un hymen désiré : « Flavie, lui disent les deux serviteurs, sais-tu quelles peines te sont réservées au sein de ces noces païennes? Sais-tu la joie et la gloire de la sainte virginité? Connais-tu l'époux céleste qui te réclame? » Ils lui enseignent l'honneur de la pureté chrétienne. Flavie est saisie d'admiration pour une loi si belle; elle reçoit le baptême, elle reçoit du pontife Clément la consécration des vierges de Dieu; elle se tient prête pour le martyre [1].

Voilà donc quatre chrétiens dans la famille impériale : Plautilla, sa fille, son frère et sa belle-sœur, tous proches parents de Domitien. Ces chrétiens avaient été pendant quelque temps dans les bonnes grâces de l'empereur. Bien que l'humilité chrétienne de Clemens passât aux yeux des païens pour de l'*inertie,* Domitien venait de le faire consul, consul *ordinaire* et consul avec l'empereur, ce qui était un honneur triple. Enfin Domitien avait presque adopté ses deux jeunes fils, qu'il désignait pour ses héritiers, et auxquels il avait donné les noms de Vespasien et de Domitien [2].

Que Domitien expire, que ces deux fils du chrétien, ces élèves de Quintilien, ces disciples de l'Évangile, arrivent à l'empire, dont ils sont héritiers; et, soixante ans à peine après la mort honteuse de ce

[1] V. les mêmes *Actes*. Par suite d'une confusion de noms, ils font du pape saint Clément un oncle de Flavia Domitilla.

[2] V. Quintil. III, VII; IV præfat., X, 1; sur les noms de ces jeunes princes, voyez les médailles.

nommé *Chrestus,* comme Suétone l'appelle, du vivant de son dernier apôtre et de son ami, son culte allait parvenir sans secousse, par le droit de l'hérédité légitime, à l'empire du monde; et peut-être saint Jean allait-il être appelé à venir solennellement prêcher et célébrer, en présence des Césars, sur le tombeau de saint Pierre.

L'enfer dut frémir d'un pareil danger. Domitien le découvrit; le sang coula. Le consul Flavius Clemens, son proche parent, eut la tête tranchée, comme étant convaincu, rapporte Dion Cassius, « d'une sorte d'impiété particulière aux Juifs[1]. » Flavia Domitilla, nièce de l'empereur, fut proscrite au loin : les deux jeunes princes disparurent. Tout ce qui était Juif ou qui semblait l'être, au rapport de Suétone, devint l'objet d'une persécution acharnée. On sait que par ce nom, chez les auteurs d'alors, ce sont surtout les chrétiens qu'il faut entendre[2].

Une pensée purement fiscale de l'empereur fut l'origine première de la persécution. Vespasien, son

[1] Il y a un siècle environ, on trouvait à Rome une boîte de plomb contenant des fragments d'os, des cendres imprégnées de sang, un vase de verre brisé, et sur le marbre qui recouvrait cette boîte ces mots : *Flavius Clemens, martyr.*

Voy. Mamachi, t. I, p. 354; Zacharias, *Hist. littér.,* p. 235. L'inscription n'est certainement pas contemporaine; mais elle doit remonter à une haute antiquité.

[2] Sur cette confusion des juifs et des chrétiens, V. Sueton. *in Claud.* XXV. — Sulpic. Sever. *Hist.* II, XCIX. — Arrian. ex Epictet. II, X. — Spartian. *in Caracall.* I. — Cels., apud Origen. III, 6-7. — Tertull. *Apolog.* XXI.

père, ayant vaincu les Juifs, les avait contraints à transférer au temple de Jupiter Capitolin le tribut de deux drachmes, jadis perçu pour leur temple. Avare autant que cruel, Domitien étendit cet impôt aux chrétiens. N'étaient-ce pas des Juifs, à ses yeux, que ces hommes n'adorant pas les dieux, ayant un culte à part, célébrant un sabbat, et s'agenouillant devant un Dieu galiléen? On les ruina d'abord par des exactions, et Suétone, qui ne sait pas encore leur nouveau nom, indique cependant qu'il ne s'agissait plus ici uniquement du peuple d'Israël. « Outre ceux de cette religion, dit-il, il y en avait d'autres qui, sans en faire profession, menaient une vie semblable, et qui niaient cependant être des fils de cette race. »

La capitation imposée par Vespasien devait assurer aux Juifs la liberté de leur culte. Les chrétiens la payèrent, mais n'en furent pas plus libres. L'empereur était inquiet[1]. Déjà, d'après le récit contemporain d'Hégésippe, rapporté par Eusèbe, il avait fait amener et comparaître devant lui deux pauvres chrétiens de Judée, petits-fils de l'apôtre saint Jude, et derniers rejetons de la famille de Jésus et de la Vierge Marie. Celui qui avait souhaité que Rome n'eût qu'une seule tête pour l'abattre d'un coup, avait cette politique de ruiner les partis en s'attaquant aux chefs. Mais lorsque, ayant demandé à ces Israélites quelles étaient leurs ressources, ceux-ci

[1] Εφοβεῖτο γὰρ τὴν παρουσίαν τοῦ Χριστοῦ. (Euseb. III, xx.)

lui eurent répondu qu'ils n'avaient à eux deux que neuf mille deniers d'argent, et trente-neuf plèthres de terre [1] dont ils payaient l'impôt; que ce revenu n'étant pas suffisant pour les nourrir, ils travaillaient pour vivre; et que ces fils de David lui montrèrent leurs mains durcies par le travail; lorsque, interrogés sur le règne du Christ, leur divin parent, ils répondirent que son royaume n'était pas de ce monde, et que Jésus ne l'inaugurerait qu'au jour où il reviendrait sur terre pour juger les vivants et les morts, Domitien ne fit qu'en rire [2]. Quelle apparence que ce fût à cette dynastie de colons misérables que dussent s'appliquer les promesses des livres Sibyllins? La secte avait d'autres chefs; et apprenant qu'en effet le dernier et le plus cher disciple de Jésus vivait encore à Éphèse, Domitien donna l'ordre qu'on lui amenât saint Jean.

II

Je n'avais tenu d'abord absolument nul compte de la correspondance que Prochore a supposée entre l'empereur Domitien et le proconsul d'Asie, au sujet de saint Jean. De récentes découvertes ont prouvé que du moins ces lettres avaient joui d'un véritable

[1] Neuf mille deniers, environ neuf mille francs; trente-neuf plèthres, 3 hectares, 71 centiares.

[2] Euseb. *Hist. Eccl.* III, xx.

Routh, *Reliquiæ sacræ*, I, CCXIII.

crédit durant le moyen âge. Il n'y a que quatre ans, des travaux exécutés dans la belle et antique salle capitulaire de l'abbaye de Westminster mirent au jour, à côté de fresques dégradées, une inscription latine qui émut l'opinion, et qui ouvrit au monde savant de l'Angleterre un vaste champ de recherches et de conjectures. Ce document, dont l'origine semble avoir échappé à l'investigation des antiquaires anglais, n'est autre qu'un passage du manuscrit de Patmos, tel, d'ailleurs, qu'il se trouve actuellement transporté dans la bibliothèque du Musée britannique. Voici donc ce que le proconsul écrit à Domitien touchant le grand apôtre :

« Au très-pieux César Domitien, toujours Auguste, le proconsul d'Éphèse, salut.

« Nous faisons savoir à Votre Gloire qu'un homme appelé Jean, de la race des Juifs, est venu en Asie, et y prêche le crucifié Jésus, affirmant que celui-ci est Dieu, et Fils de Dieu. Par lui le culte de nos dieux invincibles est délaissé, et les temples vénérables bâtis par nos prédécesseurs sont menacés d'une ruine prochaine. Cet homme vient à bout, par ses prédications et sa magie prestigieuse, de convertir le peuple d'Éphèse au culte d'un homme mort qui a été mis en croix. Quant à nous, pleins de zèle pour nos dieux immortels, nous avons traduit à notre tribunal cet impie, l'engageant, par caresses et menaces, à abjurer son Christ, et offrir d'agréables libations aux dieux tout-puissants de l'empire. N'ayant pu réussir à le persuader, nous

avons adressé ces lettres à Votre Puissance, afin qu'il vous plaise de nous faire connaître ce qui sera agréable à Votre Majesté [1]. »

Ce qui suit n'est que le récit du supplice de saint Jean à la porte Latine, et de son bannissement dans l'île de Patmos, tel encore qu'il se trouve dans le même manuscrit. Faut-il attribuer à cette lettre proconsulaire quelque authenticité? Son existence du moins, sinon sa forme actuelle, a-t-elle quelque garantie dans l'histoire de ce temps; ou bien n'est-ce qu'un pastiche de la lettre bien connue que, vers ce même temps, Pline le Jeune adressait à l'empereur Trajan sur les progrès alarmants de la religion du Christ parmi les peuples de Bithynie? Quoi qu'il en soit de ce texte, ce qui est attesté par tous les his-

[1] Piissimo Cesari et semper Augusto Domiciano, proconsul Ephesiorum, salutem. Notificamus gloriæ vestræ, quoniam quidam vir, nomine Ioannes, e gente Hebræorum, in Asiam veniens et predicans Jesum crucifixum, affirmavit eum verum Deum et Dei Filium esse; culturam [autem in victissimorum Deorum nostrorum evacuat, et templa veneranda ab antecessoribus vestris constructa funditus evertere festinat. Contrarius itaque hic existens, ut magnus et sacrilegus, vestro imperiali decreto, suis magicis artibus et [predicationibus] omnem pene populum urbis Ephesine ad culturam hominis crucifixi et mortui convertit. Nos autem [zelum habentes erga culturam immortalium Deorum] eum tribunalibus nostris presentatum comitatibus, blanditiis et [terroribus juxta imperiale edictum admonuimus, ut suum Christum] abnegaret, atque Diis omnipotentibus grata libamina offerret. Cui cum nulla ratione ista persuadere potuissemus, hos apices vestre potestati dirigimus, ut quicquid majestati vestræ placuerit de eo fieri notificetis.

V. la lettre du Rév. Chr Wordsworth au rédacteur du *Times*, 15 mai 1865.

toriens, c'est que Jean fut amené à Rome chargé de fers, par cette route glorieuse où un de ses enfants, Ignace le Martyr, ne devait pas tarder à reprendre sa trace.

L'entrée de saint Jean à Rome, en l'an 95, sur les extrêmes confins du siècle apostolique dont il était le dernier et auguste débris, est certainement un des faits les plus considérables de l'histoire de ce temps. C'était la consécration de cette grandeur suprême de l'Église romaine cimentée déjà, vingt-huit ans auparavant, par le sang glorieux de saint Pierre et de saint Paul, les frères bien-aimés dont Jean avait partagé premièrement l'apostolat, et dont il espérait partager le tombeau.

A cette époque surtout il trouvait Rome pleine de Juifs [1]. Implantée dans la ville depuis bientôt deux siècles, la colonie juive avait débordé dans toutes les régions urbaines, où elle se divisait en plusieurs tribus dont nous savons les noms.

C'étaient les *Campenses*, peut-être fixés au Champ de Mars, les *Augustenses, Agrippenses, Suburenses, Volumnenses, Elœenses, Calcarienses*, et les *Hebrœi* proprement dits. On les retrouve dès lors ce qu'ils ont été depuis : les uns plus riches, vivant non loin de la porte Capène, dans la vallée fameuse où Numa écoutait les leçons d'Égérie, et où les Muses avaient un beau temple de marbre avec un bois sacré; les

[1] Joseph. *Antiq. Jud.* XVII, XII.
V. l'abbé Cruice, *Étude sur les Philosophoumena*, p. 338.

autres, pauvres, mendiants, n'ayant pour toute richesse qu'une corbeille et le foin où ils reposaient la nuit, dans les espaces délaissés de la Transtibérine. Ce sont leurs catacombes, retrouvées de nos jours, qui nous rendent compte de leur orageuse existence comme de leurs différences de doctrine et d'usages. Ceux de la Transtibérine, Grecs de langue et de goûts, avaient vers le philonisme une tendance funeste, tandis que le pharisaïsme orgueilleux dominait parmi la colonie de la porte Capène. Mais alors l'oppression les rendait tous égaux devant les amères railleries de Martial ou de Stace, comme sous le joug de Domitien ; et Jean rencontrait partout l'image de l'asservissement de sa patrie chérie. Au centre de la ville, ses yeux étaient offensés par la vue de l'arc de triomphe de Titus, sous lequel on dit que les descendants des Juifs refusent encore de passer aujourd'hui. Tout auprès il pouvait voir s'achever enfin ce Colisée des Flaviens, où ses frères vaincus travaillaient enchaînés, et où ses frères dans l'Évangile devaient bientôt descendre pour témoigner et mourir.

C'étaient cependant ceux-là qui le devaient consoler de l'irrémédiable ruine de la patrie juive, en lui montrant la jeune et grande patrie chrétienne plus prospère que jamais. Dans quel empressement durent lui présenter le saint baiser du Christ ces fils de la Rome nouvelle, transformée par eux et désormais immortelle!

A leur tête était leur évêque, Clément, que l'on disait issu de race sénatoriale. Il avait suivi Paul;

Pierre lui avait ensuite laissé le soin de son troupeau ; Jean lui-même l'avait vu peut-être jadis à Sardes : c'était donc un frère qu'il retrouvait en lui. Mais Clément était revenu à Rome, sa ville natale, et nul n'était plus propre que ce sage à combattre les sectes de philosophie qu'il avait connues à fond. Si les *Recognitions*, qui lui sont attribuées, sont véritablement de lui, c'était le noble souci de l'immortalité qui l'avait engagé dans le christianisme : « J'étais ballotté de doctrine en doctrine, disait mélancoliquement le jeune Romain, plus malheureux que jamais, comme emporté dans un tourbillon d'idées contraires, et je soupirais du plus profond de mon âme [1]. » Je ne sais si les aveux que l'inquiétude de l'autre vie a souvent arrachées aux âmes de notre temps approchent des pages émues où l'auteur de ce livre raconte les mêmes tourments, l'impuissance des écoles à résoudre le problème, et enfin son bonheur et sa paix reconquise, quand un jour vient un Juif,. appelé Barnabé, qui annonce Jésus-Christ et le chemin du ciel. Du moins est-il certain, comme le dit saint Irénée, que, disciple des saints apôtres, « il entendait sans cesse retentir à ses oreilles les paroles de ses maîtres, comme il avait toujours leurs exemples sous les yeux [2]. »

Autour de lui, comme d'un centre, rayonnaient

[1] *Recognitiones*, c. I; édit. Cotellier.

[2] S. Irénée dans Eusèbe (*Hist. Eccl.* V, VI.)

Clément d'Alexandrie lui donne le nom d'apôtre : Ὁ ἀπόστολος Κλήμης. (*Stromat.* IV, XVII.)

les plus grandes âmes de ce lieu comme de ce temps. Selon l'opinion d'Origène et d'Eusèbe, c'était d'abord Hermas, qui, dans ces mêmes années, venait de rédiger ces *Visions du Pasteur,* dont une copie avait été adressée à Clément par ordre du Seigneur Jésus. « Nul écrit de cette époque, a dit un écrivain, ne nous représente mieux le caractère aimant, naïf, poétique même, d'une chrétienté encore adolescente que le péril, en la forçant de se replier sur elle-même, rendait plus intérieure et plus pure. Ce n'était pas encore le temps des grands génies et des grands docteurs, c'était le temps des imaginations pures et des âmes candides [1]. »

Toute l'Église de Rome se retrouve dans les livres d'Hermas et de Clément. L'esprit de pureté, de concorde et de pardon; la charité, la grâce, l'onction de Jésus-Christ, la force des martyrs, la continence des vierges, y coulent à pleins bords. On sent que l'on est près de la source divine, et que Jean n'est pas loin.

Quelle littérature auprès de celle de Stace, de Juvénal et de Pétrone! C'est le même siècle pourtant. Tandis que Stace célébrait le lion de Domitien

[1] M. de Champagny, *les Antonins,* t. I, liv. I, p. 135.

Le livre du *Pasteur* est attribué à Hermas, contemporain de saint Paul (*Rom.* XVI, 14) et du pape saint Clément, par Origène (*X in Rom.* XVI, 14, etc.), par Eusèbe (*Hist.* III, III), par saint Jérôme (*de Viris illustrib.* X.)

D'un autre côté Tertullien (*Contr. Marcion.* III, 9) et le fragment publié par Muratori, l'attribuent à un autre Hermas, frère du pape Pie Ier.

ou la chevelure d'Earinus, Hermas, près de là, sur le chemin de la Campanie, recevait dans sa maison la visite du pasteur qui lui dictait les hymnes austères de la sainteté et de la charité [1]. Tandis que Juvénal riait agréablement du turbot de l'empereur, le pontife Clément traçait, dans sa lettre à l'Église de Corinthe, un idéal de beauté et de grandeur morale qui laissait derrière lui les rêves de tous les poëtes et de tous les historiens. C'était la même année où Jean entrait à Rome, que cette admirable épître allait porter la paix aux Corinthiens divisés. Ceux qui y sont nommés, Claudius, Ephebus, Valérien, Vito, Fortunatus, purent voir le martyre de l'apôtre. Là se trouvait aussi cette sainte femme Grapté, qui se chargeait d'enseigner les divines Écritures aux veuves et aux enfants [2]. Quant aux illustres femmes Dania et Dircé, elles avaient les premières enduré les tourments de la persécution et précédé saint Jean. C'est saint Clément lui-même, dans sa lettre aux Corinthiens, qui raconte ces souffrances. Hermas lui en avait donné l'avertissement; l'ange lui avait dit : « Voici qu'une grande tribulation approche. Heureux ceux qui persévèreront et qui ne renieront pas leur propre vie! Le

[1] « Comme je priais à la maison, couché sur mon lit, entra un homme d'une figure vénérable, vêtu comme un berger, ayant un manteau de blanche peau de brebis, portant une besace sur le dos, et tenant une verge à la main. Il me salue... « Ne me connais-tu pas? dit-il. Je suis le pasteur à qui tu as été confié. »

[2] V., sur Grapté, Origen. *Periarch.* lib. IV, cap. II.

Seigneur a juré par son Fils. Quiconque reniera son Fils, sera destitué à jamais de la vie éternelle [1]. »

Ainsi l'armée des saints se tenait sous les armes, mutilée, mais invincible, quand apparut son chef, le dernier vétéran de la troupe apostolique, qui venait l'animer à de nouveaux combats. C'étaient les combats du droit contre l'oppression, et de la liberté contre l'iniquité. « Ces chrétiens, remarque une histoire récente, vieillards, enfants, jeunes femmes et jeunes filles, qu'on allait amener sous la dent des lions, étaient les seules créatures humaines qui résistassent, dans l'empire, à une tyrannie devant laquelle tout ployait. Ils ne conspiraient point, ils laissaient frapper ces maîtres du monde, qui en étaient aussi la honte, par la main de leurs soldats et de leurs affranchis, ou du moins s'ils conspiraient, ce n'était pas en tuant, mais en mourant, *non occidendo, sed moriendo,* selon la belle expression de saint Hilaire de Poitiers. Obéissant aux lois tant que leur conscience pouvait y obéir, ils attendaient le jour où on leur demandait de brûler un grain d'encens devant l'image de l'empereur : alors, sans haine, sans violence, que l'empereur fût bon ou mauvais, ils refusaient, et la dignité humaine était sauvée [2]. »

[1] Herm. *Visio* III, 2.
[2] M. Ampère, *l'Empire romain à Rome.*

III

Ce dut être, en effet, à la divinité de l'empereur qu'on commanda à Jean de sacrifier. C'était dans ce temps-là que Domitien venait de songer à se déifier lui-même; il avait fait placer sa statue dans les sanctuaires les plus vénérés, et des hécatombes entières étaient immolées sur ses autels[1]. « Et tout écrit public, aussi bien que tout discours autorisé de son nom, devait porter en tête : C'est ainsi que l'ordonne notre Seigneur et Dieu[2]. » Devant ce parallèle sacrilége d'un Domitien avec son divin Maître, on pense quelle dut être la réponse de Jean. L'apôtre fut condamné ; et il se prépara, dans l'allégresse du cœur, à une mort que personne n'avait souhaitée plus que lui.

Le jugement et le supplice se passèrent, comme on sait, à la porte Latine. C'était une des portes principales de la ville, à l'extrémité orientale de Rome, sur la voie Appienne, et un peu au-dessous du monument des Scipions, que l'on visite encore. Elle menait à Albanum, où Domitien possédait sa villa impériale, et dont il avait fait sa demeure favorite, demandant à son beau site, à son lac endormi dans une coupe de verdure, ce repos de l'âme qui

1 Plin. *Panegyr.*, c. LII.
2 Dominus et Deus noster hoc fieri jubet. (Sueton. *Domitian.*, c. XIII.)

n'est pas accordé au méchant. Autour de la porte Latine, construite en blocs de tuf, flanquée de tours carrées, s'étendait l'espace libre appelé *Pomœrium*, qui entourait la ville d'une ceinture d'ombrages assez semblable à celle de nos boulevards plantés dans les villes modernes. De là la vue se prolongeait sur la voie Appienne, bordée de tombeaux, sur la ligne d'aqueducs de l'Aqua-Appia, sur les jardins de Térence, le cours sinueux de l'Almon, et se reposait au loin sur les collines Albaines, étalant au soleil leurs suaves contours et la pourpre, l'azur, la neige de leurs sommets. Du côté de la ville, quelques temples contigus formaient une sorte de petite place circulaire. C'étaient, d'un côté, les temples d'Apollon, de l'Espérance, de l'Honneur et de la Vertu ; et au-dessus, de l'autre côté, celui de Diane, plus grand et plus beau que les autres. N'y avait-il pas là une intention religieuse; et n'est-il pas possible qu'on ait cherché exprès la maison de la déesse pour lui sacrifier une victime de choix, et immoler son grand contempteur sous ses yeux?

On se représente donc bien cette exécution. On voit arriver là cette hideuse populace, curieuse de voir mourir un de ces Juifs qu'elle hait. S'il n'est pas présumable que le sénat s'y rendit, comme le veulent quelques-uns; il est probable que plus d'un sénateur, du moins, voulut entendre lui-même le témoignage d'un homme qui se vantait d'avoir vécu dans l'amitié d'un Dieu. Les plus anciens auteurs disent que l'empereur y fut. Le supplice d'un homme

était pour Domitien un spectacle duquel il se privait rarement, raconte Suétone. Puis, lui qui prenait plaisir aux jongleries savantes d'Apollonius de Tyane, n'espérait-il pas aussi obtenir de ce prêtre, venu de l'Orient, quelque prodige qui divertît ses ennuis de tyran? Il vint donc là, sans doute dans cet appareil théâtral qu'il aimait à déployer dans ces circonstances, portant le brodequin et la chlamyde de pourpre, à la mode des Grecs, assis près de son nain, entouré des flamines, assisté du collége de ses prêtres flaviens, tous vêtus comme lui. Autour de lui les patriciens, ceux qui, près de là, avaient respectueusement délibéré sur le plat qui pourrait contenir le turbot impérial, applaudissaient sans doute; tandis que Stace et Martial méditaient à l'écart quelle nouvelle flatterie ils pourraient tirer de là pour le très-clément empereur.

On rapporte que le prince commença par faire couper les longs cheveux que Jean portait à la nazaréenne. Je le crois facilement : Domitien était chauve. Une chrétienne était là, dit-on, qui les recueillit, et on les vénère encore dans la petite chapelle de Saint-Jean *in Oleo*, dont ils sont le trésor. La loi romaine ordonnait que les condamnés à mort fussent premièrement frappés de verges par les licteurs. Ce n'était qu'à la suite de cette flagellation qu'on leur faisait subir la peine capitale. Celle que le choix de l'empereur réservait à saint Jean consistait à être plongé dans une cuve d'huile bouillante [1],

[1] Ista est felix Ecclesia ubi apostolus Joannes, posteaquam in

ou seulement d'eau bouillante, comme l'a expliqué saint Grégoire de Nysse. Ce n'était pas là un genre de supplice inconnu, et l'histoire des martyrs nous montre plus d'un chrétien plongé dans les étuves. Au milieu de tous les thermes, même dans les bains privés, se trouvait un grand bassin de forme circulaire, appelé *Caldarium*, environné de quelques gradins, dans lequel était placé un réservoir d'eau incessamment chauffé par des flammes souterraines qui embrasaient ses flancs. « La température de ce bain est telle, disait Sénèque dans une de ses lettres, que l'on pourrait condamner à être baigné vif quelque grand criminel. » Ce jour-là, le grand criminel était saint Jean! N'était-ce pas ce baptême, ce bain prophétisé auquel le divin Maître avait fait allusion, quand il avait prédit à Jean qu'une part lui serait donnée dans ses douleurs [1]? « Aussi y entra-t-il, comme s'exprime Bossuet, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. »

Il n'y trouva point la mort. Selon le beau tableau qu'en a fait le grand évêque, « l'étuve ardente et

oleum igneum demersus, nihil passus est, in insulam relegatur. (Tertull. *Præscript.*, xxxv, p. 215. Paris, in-fol., 1675.)

Et S. Hieronym. *in Jovinian.* lib. I; *in Matth.* c. xx.

Fragmenta S. Polycarpi, apud Victorem Capuanum; Wouters, p. 1046.

[1] Calicem sanè ebiberunt et baptismate baptizati sunt filii Zebedæi, quoniam Herodes Jacobum gladio interemit, Romanorum autem imperator Joannem... in Patmos insulam relegavit. (Origen. *in Joan.*, t. II, p. 6.)

fumante se changea tout à coup en une douce rosée. » Tous les ordres du préteur, toute la rage des bourreaux fut impuissante à rallumer la fournaise; et, comme l'aigle, saint Jean sortit du sein des flammes rajeuni et renouvelé : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Cela se passa environ dans l'an 92 de Notre-Seigneur, la onzième année du règne de Domitien, l'empereur étant consul pour la seizième fois, vers l'année soixantième de l'âge du saint apôtre, et le sixième jour de mai, auquel l'Église célèbre la fête de ce supplice et de cette délivrance.

Ce fut cette délivrance qui devint le plus rude martyre de saint Jean. Écoutons encore Bossuet : « Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour mourir que Jean, qui avait humé ce saint désir aux plaies mêmes de son Maître! Il est donc embrasé de la soif du martyre. Mais, ô soif inutile! Jésus prolonge sa vie pour aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite. » C'est le poids de la croix, mais c'est le poids de la gloire : *gloriæ pondus*, selon le beau mot de saint Paul. Ah! si pour gagner le ciel il ne fallait qu'un jour, une heure décisive et un effort unique, fût-ce un effort sublime, tous les saints répondraient que ce serait acheter le bonheur à peu de frais. Mais, au lieu de mourir

dans un jour de triomphe, se condamner à languir dans une patience obscure; porter sans murmurer le poids des jours vulgaires et de la chaleur poudreuse; boire le calice non d'un trait, mais lentement, goutte à goutte, dans sa longue amertume; et, quand on se sent consumé de l'ardeur de combattre, demeurer fidèle au poste, l'arme au bras, loin de l'éclat des brillantes affaires et de l'enivrement des batailles publiques; veiller enfin, c'est-à-dire non pas vivre seulement, mais se survivre, et remonter soixante ans sur la croix que le Seigneur a dressée pour chacun de ses fils, non pas sur la montagne, mais dans l'obscurité de sa propre demeure : c'est là ce sacrifice perpétuel qu'il préfère. Et, s'il y a un martyre qui puisse être supérieur à celui d'une belle mort, qui doute que ce ne soit le martyre d'une telle vie?

Jean fut condamné à vivre. Il ne resta pas à Rome. Domitien n'aimait pas à voir les sages de si près, et ceux qu'il épargnait étaient relégués par lui aux frontières de l'empire. C'est ainsi qu'Épictète et Dion-Chrysostome avaient été contraints de fuir chez les barbares. Jean ne revit pas Éphèse. Mais on le mena en exil dans une des Sporades, en face même de l''Église qu'il venait de fonder, comme pour aggraver son supplice par le regret sans cesse renouvelé de cette patrie de son cœur, voisine, mais absente.

Il nous faut suivre saint Jean dans l'île de Patmos.

CHAPITRE XX

SAINT JEAN A PATMOS

I

Il serait difficile de trouver dans l'Archipel un rocher plus désolé que l'île dans laquelle était relégué saint Jean.

Quand, du port de Milet, on se rendait aux rives du Péloponèse, on ne tardait pas à voir sortir, du sein des eaux de la mer Icarienne, un soulèvement de montagnes auxquelles un certain revêtement de verdure donnait une apparence de fertilité. C'était l'île de Patmos, appelée aussi Patnos dans les inscriptions grecques trouvées en ce pays. Avant que le séjour de saint Jean l'eût rendue immortelle, elle était tellement ignorée, que Thucydide, Strabon, Pline l'Ancien, citent à peine son nom.

Il y avait là cependant une civilisation ancienne dont les traces se retrouvent de nos jours. Les Cariens, les Doriens et les Ioniens s'en étaient disputé l'empire tour à tour. Au centre, et dans l'endroit le plus resserré de l'île, au fond d'une anse profonde

défendue par les montagnes, des tronçons de colonne du plus beau marbre blanc, plantés sur le rivage, servent à amarrer les caïques des pêcheurs et les goëlettes des marchands venus de l'Anatolie : c'est là qu'était le port, appelé Phora ou Pthora, aujourd'hui *la Scala,* où débarqua saint Jean. Près du port, sur les premières pentes de la montagne, gisent des débris antiques, des fragments de poterie, des briques primitives semées dans les pâturages, de grands blocs helléniques, et des marbres engagés dans les murs d'une enceinte où les pâtres renferment leurs bestiaux pour la nuit.

C'est tout ce qui est resté de l'ancienne ville de Patmos, où une population de douze à treize mille hommes faisait le commerce de l'Orient, de la Grèce et des îles. L'Acropole était au-dessus. Sur la crête, que les Grecs appellent encore maintenant « la Montagne du château », entre deux isthmes étroits, au-dessus d'un étang qui dégorge dans la mer par un petit canal, de belles ruines cyclopéennes, les premières assises d'un ancien édifice qui fut peut-être un temple, des tours écroulées et d'innombrables fragments, ensevelis maintenant sous des touffes épaisses de lentisques sauvages et de caroubiers nains, indiquent suffisamment la place de la forteresse, au centre de laquelle un rocher taillé en forme de base semi-circulaire devait porter jadis un phare ou une statue. A ces monuments détruits joignez encore un temple de Diane Scythique, dont la fondation était attribuée à Oreste; dans ce temple,

une statue consacrée à Hécate par la fille du médedecin Glaucias, prêtresse d'Artémis, et vous aurez une idée de ce que rencontra à Patmos le banni de Domitien.

Toutefois, alors du moins, les montagnes étaient couronnées de forêts, et on retrouve le lit des ruisseaux qui descendaient rafraîchir les vallées : un seul et pauvre torrent, appelé Nero-Mili, traîne à peine en été un mince filet d'eau sur un lit presque à sec. Quelques maigres oliviers, une trentaine de mûriers, presque autant de figuiers, de rares citronniers, des pins, des caroubiers, quelques chênes velanèdes et une vingtaine de cyprès, remplacent les forêts antiques. Moins de cent cinquante familles sont établies dans le port; et l'île, que les Italiens désignaient par le nom de Palmo ou de Palmosa, n'a plus qu'un seul palmier, qui se dresse dans une vallée appelée *le Jardin du saint,* de même que, dans son histoire, elle n'a plus qu'un nom qui domine les autres [1].

[1] Je suis redevable de cette description et de beaucoup des détails relatifs à Patmos à la relation de M. V. Guérin : *Description de l'île de Patmos;* Paris, 1856.

Voy. aussi dans la *Revue des Cours littéraires,* 2 mars 1867, nº 14, p. 217, une leçon de M. Petit de Julleville : *Une Visite à Patmos.*

II

Le souvenir de saint Jean est encore très-vivant dans l'île de Patmos. On y montre tous les lieux où l'on dit que l'apôtre signala son passage par quelque bienfait. On fait voir un endroit où il donnait le baptême. Ce lieu est appelé aujourd'hui Rouvali. Deux chapelles byzantines y ont été bâties, l'une en l'honneur de saint Jean, l'autre sous le vocable de saint Polycarpe, son disciple, et près de ces chapelles sont les restes d'un bassin que les insulaires appellent encore le baptistère.

Toutes les démarches de l'apôtre ont ainsi leur théâtre et leur tradition dans le lieu de son exil. L'homme divin s'arrête à l'occident de l'île, près du bourg d'Agrikia, dont on retrouve les vestiges aussi bien que le nom dans le port de Gricou.

Il stationne quelque temps dans le bourg de Myrrhinousa, où il lutte patiemment contre un magicien nommé Notianus. Quelques ruines antiques ont été découvertes dans un endroit appelé actuellement Myrsini : c'est presque le même nom.

Jean descend à l'hippodrome, où il convainc, convertit et baptise le Juif Philon, ainsi que son épouse. L'existence d'un hippodrome dans l'ancienne Patmos vient de nous être révélée par une longue inscription, constatant qu'on y faisait cette

course des flambeaux qui était un des jeux préférés de la Grèce [1].

A Proclos, Jean résout les doutes du Juif Caros, qui reçoit le baptême. A Tychi ou Tuchê il guérit un paralytique; car les miracles abondent dans la tradition locale. Jean n'est pas débarqué, qu'il a déjà sauvé et rendu à son père un enfant qui vient d'être englouti par les flots. A peine entré dans l'île, il délivre du démon le fils aîné de Myron, grand personnage du pays, et ce fils est baptisé entre sa mère et sa sœur, converties comme lui. Le gouverneur lui-même ne résiste pas longtemps à l'empire de la vérité et de la charité. Les âmes sont éclairées, les signes se multiplient, l'Évangile est porté dans les vallées et les montagnes, toute chair est appelée à voir le salut de Dieu. L'île renaît en peu de temps. Le rocher voit fleurir les plus odorantes vertus, et Patmos compte encore, parmi ses titres de gloire, celui d'avoir reçu son christianisme de la main de saint Jean [2].

Une partie de ces merveilles, chères au souvenir des pauvres chrétiens de ce lieu, se retrouve dans le récit légendaire de Prochore, qui paraît avoir écrit sur ce fond des traditions locales de Patmos, mais en les dénaturant sous prétexte de les embellir.

Un miracle, entre ceux-là, a pris plus de consis-

[1] Cette inscription a été publiée par M. Ross, dans son *Recueil d'inscriptions grecques.*

[2] Sur la conversion de l'île par saint Jean, voy. Metaphrast. *in Joan.,* apud Œcumen.

tance dans la croyance des peuples. Il se trouve dans presque tous les anciens récits; le moyen âge l'a accueilli dans ses monuments de tout genre, et l'iconographie en a rendu le souvenir inséparable de celui de l'apôtre saint Jean.

Voici comment le raconte Bède le Vénérable, d'après l'antiquité[1].

« Un magistrat de l'île, appelé Aristodème, voyant les miracles de Jean, s'en montrait fort courroucé, et, désirant en finir, il dit au saint apôtre : « Voulez-vous que je croie aussi en votre Dieu ? Acceptez cette épreuve : voici un poison violent, prenez-le; s'il arrive que vous n'en mourez pas, je serai de vos disciples. Mais, afin que vous sachiez d'abord à quel breuvage vous allez avoir affaire, je le ferai avaler à deux condamnés à mort : ils en mourront de suite, et vous boirez après eux ! » Le méchant croyait bien se défaire de Jean par ce cruel artifice. Mais celui-ci accepta; les deux condamnés burent le breuvage, et expirèrent. Alors le saint évêque prit la coupe à son tour, s'arma du signe de la croix, et épuisa lentement tout ce qu'elle contenait. Il la remit en souriant à celui qui venait de la lui présenter, après quoi il se hâta de ressusciter les deux infortunées victimes de la coupe mortelle. Ce que voyant Aristodème, il crut en Jésus-Christ. »

C'est en mémoire de ce fait qu'on représente

[1] Bedæ opera, t. VII, col. 356.

l'Apôtre tenant en main une coupe d'où s'échappe un serpent.

Le Seigneur avait dit : « Entre autres signes qui marqueront les pas de mes disciples, ils toucheront aux serpents, et ils boiront du poison qui ne leur fera point de mal. »

III

Cependant quelle était la condition de saint Jean dans l'île de Patmos?

Un évêque fort ancien, martyrisé sous le règne de Dioclétien, saint Victorin, évêque de Pettau en Styrie; puis saint Primatius, évêque en Afrique dans le VI[e] siècle, affirment que le saint apôtre subissait à Patmos le supplice des mines [1].

Ils ne disent rien de plus; mais la tradition locale confirme ce souvenir. C'est dans un endroit de l'île où l'on retrouve encore les excavations d'un sol ferrugineux, autrefois exploité par le travail de l'homme, que l'on place le théâtre de presque tous les mi-

[1] *Biblioth. Patrum*, t. I, p. 579. *Comment. S. Victorini in Apoc.*

Primat. *Comment. in Apoc.; Bibl. Patrum*, t. I, p. 1357.

Sulpice Sévère dit (lib. II, p. 149) :

Quando hoc vidit Joannes, erat in insulâ Pathmos, in metallum damnatus à Domitiano Cœsare.

Dans la Chronique de Freculfe (t. II, lib. II, cap. IX, apud *Biblioth. Patr.*, t. XIV, p. 1153) :

« Hic dùm Evangelium Christi in Asiâ prædicaret, à Domitiano Cæsare in Pathmos insulâ metallo relegatur. »

racles de l'apôtre saint Jean. C'est de là que, dit-on, le grand exilé chassa le magicien Cynops, qui avait fasciné les insulaires de Patmos par ses enchantements.

Maintenant une petite chapelle est dédiée à saint Jean aux lieux mêmes où peut-être le vieillard s'enfonçait dans les mines, qu'il remplit de la lumière de la foi. Du faîte de la montagne on voit distinctement le continent de l'Asie, où l'apôtre avait laissé tant de regrets et d'amis qui l'y rappelaient de leurs vœux.

En effet, nous possédons une lettre adressée par un évêque d'Asie à l'apôtre saint Jean pendant son bannissement. Cette lettre est de saint Denys, alors évêque d'Athènes, suivant la tradition. Nous ne pouvons ignorer combien cette tradition a été attaquée dans les deux siècles précédents. Mais nous savons aussi quelle patiente érudition et quelle forte discussion l'ont confirmée de nos jours. Or Denys était l'ami de Timothée, comme lui disciple de saint Paul. C'était à lui que Denys avait dédié son livre mystique des *Noms divins*. Plus âgé que Timothée, l'Aréopagite l'appelait « son enfant, son bien-aimé Timothée »; et, cette amitié sans doute l'amenant à Éphèse, il y avait rencontré et entendu saint Jean dans ces entretiens célestes dont, mieux que tout autre, Denys semble avoir eu le secret. Aussi quand il apprit que Jean avait porté devant l'empereur Domitien le témoignage de Jésus, et qu'il était maintenant exilé à Patmos, il s'empressa de lui

adresser une épître dans laquelle a passé le souffle de Platon avec celui de saint Paul. Il lui écrivit donc :

« Je vous salue, ô âme sainte, vous êtes mon bien-aimé : c'est le nom que je vous donne pardessus tous les autres.

« Je vous salue encore, ô bien-aimé, vous qui fûtes si cher à Celui qui est la beauté véritable, la séduisante beauté qui seule mérite l'amour.

« Que les méchants chassent de leurs villes les disciples de Jésus, que les impies éloignent d'eux la société des saints, faut-il s'en étonner quand le Christ l'a prédit?

« Mais quant aux justes, déjà dès ce monde ils préludent aux joies de la vie future. Ils mènent parmi les hommes une vie angélique; rien ne trouble leur esprit; ce sont les vrais enfants de Dieu, remplis de sa bonté, enrichis par lui de tous les biens.

« Loin de moi la pensée de soupçonner seulement que vous ayez de la douleur. Les tourments de votre corps, vous les sentez seulement, mais vous n'en souffrez point.

« Je blâmerai, comme il convient, ceux qui vous persécutent, insensés qui espèrent de la sorte éteindre le soleil de l'Évangile! Mais en même temps je prie Dieu que, cessant de vous nuire, ils se convertissent au bien, et vous rappellent auprès d'eux pour entrer à leur tour dans la sainte lumière.

« D'ailleurs, quoi qu'il arrive, rien ne nous ravira les clartés resplendissantes de Jean, l'apôtre du

Christ. Nous les possédons aujourd'hui dans la véritable doctrine que nous tenons de vous; nous vous la rappelons sans cesse; et, j'en ai l'assurance, nous ne tarderons pas à être réunis à vous.

« Vous et moi nous l'avons appris de Dieu lui-même; c'est pourquoi je mérite confiance quand je dis sûrement : Vous serez délivré de la prison de Patmos, vous retournerez en Asie, et là vous donnerez l'exemple d'imiter le Dieu bon, à la race de vos fils qui marcheront sur vos traces [1]. »

Mais, avant de le rendre aux souhaits de sa famille, Dieu devait à son apôtre une consolation. C'est quand on vient de tout sacrifier à Dieu, que Dieu s'apprête à nous combler de tous ses dons. Dès le jour de son élection Jean avait entendu son Maître faire cette promesse rapportée au premier chapitre de son livre : « En vérité, en vérité je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant auprès du Fils de l'Homme [2]. » Cette annonce allait avoir son accomplissement. Nous avons vu le jour de la souffrance de Jean; voici que nous touchons aux grands lendemains de Dieu, et le mystère de l'Apocalypse va se dérouler devant nous.

[1] Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, traduites du grec par Mgr Darboy, p. 516; Paris, 1845.

Voyez, sur l'authenticité de ces Œuvres, la savante introduction de Mgr l'archevêque de Paris.

[2] Joan. I, 51.

CHAPITRE XXI

L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN

I

Ce fut dans l'exil que Jean eut la célèbre vision de l'Apocalypse.

« Jean, votre frère, écrit-il en tête de ce beau livre, moi qui ai part à la tribulation, et au règne et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île de Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus.

« Un jour de dimanche je fus ravi en esprit, et j'entendis une voix éclatante comme une trompette[1]. »

C'était la voix solennelle des révélations divines, et nous touchons ici à la plus étonnante merveille de cette histoire.

[1] Ego Joannes frater vester, et particeps in tribulatione, et in regno et patientiâ in Christo Jesu, fui in insulâ quæ appellatur Patmos propter Verbum Dei et testimonium Jesu.

Fui in spiritu in Dominicâ die, et audivi post me vocem magnam tanquam tubæ. *Apoc.* I, 9, 10.

A une très-petite distance du port de la Scala et de l'ancienne ville de Patmos, on gravit, par une chaussée rapide et malaisée, la montagne de Saint-Jean; ayant passé l'École hellénique, construite il y a deux siècles sur le rocher lui-même, et où des maîtres renommés attiraient alors les nombreux étudiants de la Grèce continentale et des îles, on arrive à une grotte que les insulaires appellent *la Grotte de l'Apocalypse*. C'est une grande cellule formée par les excavations naturelles de la montagne, couverte par la voûte crevassée du rocher, et dans laquelle on remarque la trace d'un ruisseau qui sortait de la pierre, comme on représente la demeure des premiers anachorètes. Saint Christodule, fondateur du couvent de Patmos, en a fait une chapelle dont le templon, ou portique, est orné de vieilles peintures représentant des scènes de l'Apocalypse.

C'est là, en effet, que, selon le récit manuscrit de Nicétas, archevêque de Thessalonique, saint Jean vit les mystères du royaume des cieux. Il s'y prépara, dit-il, par le jeûne, le silence et la prière. Après dix jours de recueillement une voix descendit du ciel, l'extase sainte commença, Jésus-Christ apparut aux yeux de son ami, et Jean fut transporté dans la puissance de Dieu.

L'Apocalypse de saint Jean est bien de la même main et du même auteur que l'Évangile. Sans doute elle en diffère, et doit en différer en quelques points, comme la prophétie diffère du récit, comme la vision diffère de l'action historique. Mais c'est partout la

doctrine et le langage de Jean. Le fond dogmatique est la théologie de Jésus-Christ Dieu fait homme. Il est homme d'abord : c'est le lion de *Juda*, c'est le rejeton de *David*. Il est Dieu, il s'appelle l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Le Verbe de Dieu est le nom qu'il se donne lui-même. Comme dans l'Évangile, il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché, et l'Église est l'épouse qu'il lave de son sang. Comme dans l'Évangile, la grâce est représentée sous l'image de la source d'où jaillit l'eau de la vie. Les hébraïsmes, mêlés avec les formes grecques, y accusent également le pêcheur galiléen et le prêtre de l'Ionie. Enfin la preuve externe de son authenticité laisse moins de doute encore; et l'Apocalypse a pris rang au nombre des livres canoniques de l'Église [1].

Bossuet a sur ce livre des pages admirables, mais à peine égales à l'éloquence du sujet.

[1] Les écrivains des premiers siècles citent l'Apocalypse ou y font allusion. Polycarpe s'y réfère dans le chap. VI de sa lettre aux Philippiens. Papias y cherche un appui à ses idées millenaires ; et Andréas, écrivain du Ve siècle citait une explication de lui sur l'Apocalypse, XII, 7 (Andreæ *Præfat. ad Comment. in Apocalyps.*) Saint Justin, martyr, qui écrivait vers l'an 139, la cite positivement comme de Jean (*Dial. cum Tryphon.*). D'après Eusèbe (*Hist. eccl.* III, XXVI), Méliton aurait écrit un commentaire sur l'Apocalypse. Les allusions à ce livre sont évidentes dans la lettre de l'Église de Lyon aux Églises de l'Asie Mineure (Euseb. *Hist. eccl.* V, I.) Le témoignage d'Irénée (*contrà Hœres.* IV, XX), de Clément d'Alexandrie (*Stromat.* VI, 66), de Tertullien (*advers. Marcion.* III, 54), et d'Origène (Voir Euseb. *Hist. eccl.* VI, XXV), est sans aucune espèce d'équivoque sur l'authenticité de l'Apocalypse.

« Ceux, écrit-il, qui ont le goût de la piété trouvent un attrait particulier dans cette révélation de saint Jean. Le seul nom de Jésus-Christ, dont elle est intitulée, inspire d'abord une sainte joie... C'est donc ici Jésus-Christ qu'il faut regarder comme le véritable prophète; et, si l'on est préparé à quelque chose de grand lorsqu'en ouvrant les anciennes prophéties on y voit d'abord dans le titre : *les Visions d'Isaïe, fils d'Amos; les paroles de Jérémie, fils d'Helcias,* et ainsi des autres, combien doit-on être plus touché lorsqu'on lit à la tête de ce livre : *la Révélation de Jésus-Christ, Fils de Dieu?*

« Tout répond à un si beau titre. Malgré les profondeurs de ce divin livre, on y ressent, en le lisant, une impression si douce, et tout ensemble si magnifique de la majesté de Dieu; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang; de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre...

« Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées dans ce livre. Tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles... Tous les hommes inspirés de Dieu semblent y avoir apporté ce qu'ils ont de plus riche et de plus grand, pour y composer

le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer de la gloire de Jésus-Christ; et l'on dirait que, pour écrire ce livre admirable, Jean a reçu l'esprit de tous les prophètes.

« Ajoutons à tant de merveilles celle qui surpasse toutes les autres : je veux dire le bonheur d'entendre parler et de voir agir Jésus-Christ ressuscité. L'Apocalypse est l'Évangile de Jésus-Christ ressuscité commençant à exercer la toute-puissance que son Père lui a donnée dans le ciel et sur la terre[1]. »

Mais ce fut avant tous et par-dessus tout l'apôtre qui fut comblé de cette joie d'entendre et de revoir son Maître glorieux. Il y avait plus de quarante ans qu'il ne vivait que de lui, mais il vivait loin de lui. Le Seigneur avait dit : « Je veux que celui-ci demeure en moi jusqu'à ce que je vienne! » Jean demeurait toujours, Jean attendait toujours : l'ami ne venait point. « Quel supplice! s'écrie encore Bossuet en un autre endroit. O divin Sauveur, votre amour est trop sévère pour lui! » N'est-ce point cruel que celui qui vous aime davantage attende plus que les autres le bonheur de vous voir tel que vous êtes, face à face?

Jésus le consola. Paul avait déjà eu la joie de voir son Maître glorieusement régnant dans le troisième ciel. Ce ciel s'ouvrit pour Jean : il y reconnut Jésus! *Dominus est!* c'est le Christ! Mais maintenant

[1] Bossuet sur l'Apocalypse, Préface.

quelle gloire! Quels concerts! quelle joie! Il le contemple; ce n'est plus le supplicié, c'est le prince : il porte la couronne. C'est le grand prêtre : il est vêtu de la robe flottante et de la ceinture d'or. C'est le Verbe : sa parole est perçante comme un glaive, et forte contre l'airain. C'est l'Éternel enfin; car les cheveux de sa tête sont blancs comme la neige, en même temps que son visage resplendit de l'éclat du soleil à son midi; beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, alpha et oméga, principe et fin dernière : la mort seule sera capable de nous donner l'idée de ce que fut pour saint Jean cette manifestation de ce qui seul fut aimé, de ce qui seul est aimable; et, s'il est vrai qu'il faut de l'admiration et de l'adoration dans l'amour, quelle flamme n'alluma point dans ce cœur toujours jeune l'apparition souhaitée de Celui qu'il avait vu mourir sur une croix, et qu'il retrouvait souverain dans son royaume des cieux : *Ego Joannes socius in tribulatione, in regno Christi!* Par ces dernières paroles, saint Jean semble indiquer que l'ancienne prière de sa mère avait été exaucée, et qu'il avait obtenu cette place glorieuse à la droite du Roi des cieux, que Salomé avait autrefois demandée pour lui, dans l'Évangile.

Mais il n'y a que Jean qui puisse dire ces choses :

« Je me tournai et je vis, entre sept chandeliers d'or, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme. Il traînait une longue robe, et il était ceint sous les mamelles d'une ceinture d'or.

« Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme la

laine éclatante et la neige, et ses yeux paraissaient comme la flamme ardente.

« Ses pieds étaient fermes et lumineux comme l'airain qui sort de la fournaise, et sa voix ressemblait au bruit des grandes eaux.

« Il avait sept étoiles en sa main droite; de sa bouche sortait un glaive (image de sa parole), et son visage était beau comme l'éclat du midi.

« Dès que je le vis, je tombai à ses pieds comme frappé de mort. Mais il mit sa main droite sur moi en disant : Ne crains rien, je suis le premier et le dernier.

« Je suis celui qui vis. J'ai été mort; mais je suis vivant dans les siècles des siècles.

« Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, Celui qui est, qui était, et qui doit venir, le Tout-Puissant.

« Écris donc les choses que tu as vues, celles qui sont, et celles qui doivent arriver ensuite[1]. »

Jusqu'ici, remarque Bossuet, saint Jean a seulement comme ouvert le théâtre, et préparé les esprits à ce qu'on doit voir.

[1] Conversus sum et vidi... in medio septem candelabrorum aureorum, similem Filio hominis, vestitum podere et præcinctum ad mamillas zonâ aureâ. Caput autem ejus et capilli erant candidi tanquam lana alba, et tanquam nix, et oculi ejus tanquam flamma ignis.

... Et cùm vidissem eum, cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus. Et posuit dexteram suam super me dicens : Noli timere, ego sum primus et novissimus.

Et vivus, et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæculorum; et habeo claves mortis et inferni... *Apoc.* I, 12, 19 et 8.

Ce serait singulièrement rétrécir l'Apocalypse que d'y voir uniquement les consolations que Dieu ménage à son apôtre. Le Révélateur est venu pour de plus grands desseins; et c'est par sa portée morale, prophétique et mystique que ce livre est un livre sublime. Trois parties le composent: d'abord les *avertissements*, puis les *prédictions*, enfin les perspectives et les *promesses* célestes : ce sont comme les trois actes de ce drame universel où Dieu a le premier rôle, où toutes les destinées de ce monde et de l'autre s'agitent sous sa main, et dont l'action, s'ouvrant dans une île obscure, se poursuit à travers la création entière, et se dénoue dans le ciel.

II

Toutefois les premières scènes n'embrassent pas cette étendue : il ne s'agit encore que de l'Église de la terre. De tous les maux de l'exil, le plus grave, pour saint Jean, c'était son éloignement de ces jeunes colonies qu'il venait de fonder en la foi de Jésus. « Je reviendrai, leur répète-t-il au nom de Jésus-Christ, voici que je reviens, tenez bon jusqu'à ce que je vienne! *Veniam tibi citò, tenete donec veniam!* » En attendant, chacune de ces Églises, ses filles, passe devant ses yeux; et, dans leurs défaillances, leurs combats, leurs vertus, Jésus-Christ fait

voir à Jean les vertus, les combats, les tristesses futures de l'Église universelle.

L'image que Jean nous offre des chrétientés d'Asie est celle d'une société aux prises avec le péril, dans une vaste révolution de mœurs et de doctrines. L'Église entrait dès lors dans cette existence perpétuellement mourante et cependant immortelle qui est le trait le plus divin de son histoire. A Smyrne, les Juifs l'inquiètent; à Pergame, les écoles s'insurgent contre sa foi; à Thyatire, une femme qui se dit prophétesse, une nouvelle Jézabel, prêche de parole et d'exemple la morale toujours neuve de la libre existence; à Philadelphie enfin, la synagogue de Satan s'élève au-dessus de l'Église de Jésus.

Cependant, d'un autre côté, la religion voit chanceler ses plus fermes appuis. Aux premiers enthousiasmes de toute œuvre qui commence, on voit déjà succéder cette seconde période d'abattement ou de tiédeur qui menacerait de tout perdre, si l'Église ne possédait en elle le principe d'un rajeunissement éternel. Les anges des Églises, comme Jean nomme les évêques, fléchissent dans leur courage. L'ange d'Éphèse lui-même a senti se refroidir sa charité première. L'ange de Thyatire n'a pas su résister avec assez de force aux oppositions d'une femme suscitée pour la ruine de son peuple; l'ange de Sardes n'a plus de la vie que le nom. Celui de Laodicée s'est attiédi à l'heure ardente des combats. Il est temps que Dieu lui-même descende dans l'arène, et défende son épouse par le glaive de sa parole, ainsi

qu'il le déclare. C'est le sujet de toute cette première partie que Bossuet appelle celle des Avertissements.

Mais la parole de Dieu est un glaive qui guérit les blessures qu'il fait; à travers le feu consumant de la sainte colère, on sent couler cette douce onction de Jésus-Christ, dont le cœur semble passer tout entier par les lèvres de l'apôtre de l'amour :

« Tu es pauvre, dit-il à l'évêque de Laodicée, tu es pauvre, misérable, aveugle, dénudé, mais j'ai de l'or éprouvé par une flamme pure : je t'en vendrai, si tu veux, et tu deviendras riche. J'ai des vêtements blancs, tu pourras t'en revêtir et en couvrir ta honte. J'ai un baume pour la vue : tu en oindras tes yeux, et tu verras la lumière. Car ceux que je reprends et que je châtie de la sorte, ce sont ceux-là que j'aime. Reprends courage. Repens-toi. Je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un veut entendre ma voix et m'ouvrir, j'entrerai dans sa maison, je souperai avec lui, il soupera avec moi; et, quand il sera vainqueur dans le combat de la vie, je le ferai asseoir sur mon trône, près de moi, comme moi-même je fus vainqueur, et je montai ensuite sur le trône de mon Père[1]. »

[1] Nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.

Suadeo tibi emere à me aurum ignitum probatum ut locuples fias, et vestimentis albis induaris, et collyrio inunge oculos tuos ut videas.

Ego, quos amo, arguo et castigo, etc. *Apoc.* III, 17-21.

Cependant ce n'étaient certes pas des hommes de peu de foi que les hommes désignés ici par le prophète. Nous en connaissons quelques-uns, et l'histoire, ici encore, prête à la révélation une grande lumière.

Cet ange de l'Église d'Éphèse un instant abattu, c'était ce brave Timothée, dont bientôt la charité ira jusqu'au martyre.

Cet ange de l'Église de Smyrne, on le retrouve aussi dans l'illustre Polycarpe, dont nous lirons plus loin le long apostolat; et ces Juifs que Jean montre acharnés à sa perte, nous les reverrons attisant le bûcher où montera un jour le saint vieillard.

Saint Jean nomme Antipas, « témoin fidèle de Jésus, dans cette ville de Pergame, capitale de Satan, » ainsi qu'il la désigne; et nous savons qu'en effet, la foule des étudiants avait trouvé heureux d'infliger à ce chrétien, Juif de nom et de race, un supplice classique en l'enfermant, comme fit le tyran Phalaris, dans un taureau d'airain duquel on embrasait les flancs.

Enfin cet ange terrestre de l'Église de Philadelphie, qui, « tout faible qu'il était, avait gardé la parole de Dieu devant les tyrans, et était devenu une colonne du temple, » n'est-il pas reconnaissable par toutes ces vertus, dans la lettre qu'Ignace ne tardera pas à écrire aux Philadelphiens : « En voyant votre évêque, j'ai compris que, s'il avait été promu au ministère de la communion chrétienne, ce n'était ni par lui-même, ni par l'action des

hommes, ni par la vaine gloire, mais par la dilection de Jésus-Christ et de Dieu le Père, dans les conseils d'une bonté qui me fait trembler pour moi. Il marche dans les commandements du Seigneur, et la justice règle les mouvements de son âme comme les cordes d'une harpe. Le prêtre Zacharie ne fut pas autrefois plus irréprochable que lui. »

Il y avait donc là d'héroïques courages et de saintes vertus; mais les temps étaient mauvais. Or ce que Jean voulait apprendre aux hommes de l'avenir dans ces avertissements, c'est que, dans tous les combats qu'on soutient pour l'Église, il ne faut point s'abattre; que nous ne sommes pas seuls, que Dieu nous encourage, et qu'au-dessus de ce bruit de bataille et de tempête, il faut prêter l'oreille à la voix qui nous crie : « Ne crains rien, reste fidèle, tiens bon jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »

III

Après avoir reçu la révélation des âmes, dont il était le père, et entendu les avertissements du Seigneur aux anges des Églises, Jean vit l'horizon céleste s'élargir devant lui. Les lois divines de la providence générale dans le gouvernement des peuples se déroulèrent à ses yeux, et le prophète entra dans la politique de Dieu.

Or il n'y a rien de plus grand que les principes qu'elle pose, et il n'y a rien de plus clair que l'application exacte qu'elle en fait aux deux révolutions qu'elle annonce dans le monde.

La première vérité qui fut montrée à saint Jean, c'est l'action divine souveraine dans l'histoire. Que le débat s'agite avec les stoïciens et avec les cérinthiens, comme du temps de saint Jean; qu'il se pose, comme aujourd'hui, entre le spiritualisme et le matérialisme, l'éternelle question c'est de savoir si l'avenir suprême, définitif, appartient aux forts et aux habiles; si, pour être grand, il peut suffire d'être heureux; si le dernier mot des choses est dans leur succès; si enfin le droit et le devoir ne sont que de belles fictions, ou si ces deux grands mots sont aussi de grandes choses dont la sanction finale repose aux mains de Dieu. A ces problèmes le prophète reçut une solution. A la politique humaine, infirme ou insidieuse, l'Apocalypse oppose la politique divine, puissante mais patiente, certaine de son but, regardant l'homme qui s'agite tandis que Dieu le mène, secouant par instants les trônes des rois, qui se cachent d'effroi, et tenant suspendue la coupe de ses fléaux sur la tête des empires enivrés de domination, de gloire et de volupté.

C'est la première réponse : il y en a une autre qui complète celle ci. C'est que Dieu fait ici-bas toutes choses pour l'Église; qu'il n'y a qu'un intérêt pour lui : celui des âmes; qu'il n'y a qu'un combat : celui du bien contre le mal, symbolisé par celui de cette

femme, belle comme la lumière, foulant la lune aux pieds et couronnée d'étoiles, qui est la religion, contre le dragon, dont la rage ne cesse de circonvenir les enfants que met aux jours cette mère immortelle. Que les esprits curieux de haute philosophie étudient l'Apocalypse à ce point de vue : il n'y en a pas de plus sûre et de plus belle que celle-là.

La vision de saint Jean lui montra cette sagesse appliquée aux grands événements de l'avenir de l'Église et du monde.

Quels sont ces événements? Quand furent-ils accomplis, ou quand le seront-ils? Assurément ici l'ombre se mêle à la lumière; l'Apocalypse est encore, en un grand nombre d'endroits, le livre fermé de sept sceaux; les allégories de cette langue orientale recèlent bien des mystères qui font et qui feront la dispute des docteurs et des mystiques. « L'avenir, remarque Bossuet, se trouve presque toujours bien autrement que nous ne pensons, et les choses même que Dieu en a révélé arrivent par des manières que nous n'aurions jamais prévues. Qu'on ne me demande donc rien de cet avenir. Pour ce qui est du sens immédiat, que je regarde comme accompli, on ne peut douter qu'il ne soit utile de le rechercher[1]. »

Ainsi l'obscurité de certaines prophéties ne saurait autoriser à les négliger toutes. Quelques-unes sont claires, et c'est ainsi qu'on voit au-dessus de ces

[1] Bossuet, *Préf. sur l'Apocalypse*, xv.

ombres briller deux faits immenses, dont Jean fut le prophète, et dont nous sommes témoins.

Le premier événement est la réprobation et la chute finale de l'empire romain. C'était pourtant l'époque où l'astre de Rome semblait jeter son plus brillant éclat. Aucun regard mortel n'eût pu apercevoir Alaric et les barbares. Jean les voit. Quelle étrange apparition des siècles, et combien le prophète laisse loin derrière lui les deux grands historiens dont l'un venait de s'éteindre, et dont l'autre s'élevait dans une renommée sans égale! Tite-Live, racontant le passé de sa patrie, n'avait vu que sa gloire; Tacite, après lui, peintre du siècle présent, en dévoilait les vices. L'historien de l'avenir c'était cet exilé, jetant, de son rocher solitaire de Patmos, d'irréfragables arrêts sur la Rome de Domitien, et racontant la ruine de la ville éternelle. « Cette nouvelle Babylone, cette cité qui dresse comme sept têtes superbes ses sept collines illustres, cette mère toute remplie d'impuretés et de luxure, revêtue de la pourpre comme il convient aux reines, portant écrit sur son front son nom mystérieux; riche de l'or du monde, couverte de pierreries, tenant la coupe de l'orgie, ivre du sang des martyrs et des saints de Jésus; la grande ville enfin qui possède l'empire sur les rois de la terre[1], » il n'y a pas à s'y méprendre : c'est bien le portrait de Rome, et c'est la lamentable histoire de sa ruine que dictait

[1] Apoc. XVII, 3 et sq.; XVIII. 2 et sq.

l'ange de Patmos quand, trois siècles d'avance, il criait avec force :

« *Cecidit, cecidit Babylon magna*. Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone. Sortez de son enceinte, ô vous qui êtes mon peuple, pour ne pas tremper dans ses crimes et ne pas souffrir de ses maux. Dans un même jour viendront sur elle la mort, le deuil, la famine; le feu l'embrasera, et les rois qui ont vécu avec elle dans les délices pleureront en voyant la fumée de l'incendie. Les pilotes, les trafiquants et les navigateurs qui fréquentaient la mer se sont arrêtés au loin, et, regardant le lieu de l'embrasement immense, ils se sont dit : Quelle ville fut jamais semblable à cette grande ville [1] ? »

[1] Apoc. XVIII, 1 et sq.

De telles prophéties survenant parmi les triomphes de Rome, et tombant au sein des fêtes de la Grèce enivrée, soulevaient des colères et des éclats de rire dont l'écho se retrouve dans la satire du temps : *Le Patriote,* ou *le Catéchumène*, que nous avons déjà citée.

« Comment va le monde? demandait un chrétien.

« — Tout est bien, tout sera bien, répondait le païen. »

« Les chrétiens branlent la tête et froncent le sourcil : « Non, disent-ils, la patrie est menacée de grands maux! » Et, débitant aussitôt mille choses charmantes, ils parlent de révolutions, de grands troubles, de bouleversements près de fondre sur la ville, et d'armées impuissantes, et d'ennemis vainqueurs. »

A ce tableau, le patriote, c'est le nom que le païen se donne, déclare qu'il ne se contient plus, il bouillonne de colère : « O les plus misérables des hommes, s'écriait-il, assez d'impertinences! C'est trop longtemps braver ces hommes au cœur de lion, qui portent le casque et la lance, et ne respirent en leur âme que la flamme des combats. Ne craignez-vous pas que les malheurs dont vous nous menacez ne se retournent contre vous qui osez faire ainsi mépris de la patrie? »

Les Visigoths se chargèrent d'accomplir à la lettre la prophétie de saint Jean[1]. Selon qu'il l'avait prédit, il y eut des élus qui, par horreur des péchés et par crainte des malheurs de cette Rome infidèle, sortirent de son enceinte et se jetèrent sur les navires, d'où ils purent voir la flamme qui dévorait les maisons de la ville maudite. Les uns s'enfuirent en Afrique, et y trouvèrent Augustin, qui préparait le livre de la *Cité de Dieu*. C'était l'histoire de l'accomplisssement de l'Apocalypse, et le développement éloquent de la politique de Dieu[2]. Les autres se réfugièrent auprès de saint Jérôme, qui, caché et pleu-

« Hommes en l'air, disait-il, dans quelles régions nuageuses avez-vous vu ces choses? Si telle est la lumière de vos prophéties, votre grossière ignorance vous a trompés deux fois. Inventions de bonnes femmes, contes de nourrices que tout cela! Est-ce que vous pouvez connaître les choses à venir? Non, ces choses ne sont point, et ne seront jamais. Vous êtes le jouet de vos songes, vous ne vous plaisez que dans le mal, vous souffrez de nos bonheurs, vous les avez en horreur; et le beau profit que vous faites en nous souhaitant de tels maux! Finissez-en, de grâce, avec ces folles rêveries, avec ces divinations, et ces desseins pervers, ou sinon tremblez qu'un dieu ne vous fasse payer cher le crime de vos imprécations contre votre patrie, et les paroles par lesquelles vous la déshonorez. »

A la fin, comme contraste, le pamphlet fait survenir un brave homme essouflé, annonçant pompeusement que les Perses étaient vaincus, que Suse venait d'être soumise, que l'Arabie entière serait traînée en triomphe. C'était la réfutation des prophéties sinistres, et il ne restait plus qu'à rendre grâces aux dieux, en laissant dire les fous.

[1] V., sur la prise de Rome par Alaric, Zozim. *Hist.* lib. V, p. 105; Basileæ. — S. Hieronym. *ad Princ. Epitaph. Marc. Epistol.* XVI, *nunc* XCVI.

[2] S. August. *de Civitate Dei* lib. XX, integr.

rant dans sa grotte de Bethléhem, lisait alors les lugubres *Visions d'Ézéchiel*. Les entendant raconter les désastres de la patrie, il se rappela les paroles de l'apôtre inspiré, et, laissant là son prophète, il s'écria comme l'ange de l'Apocalypse : « *Factum est*, c'est fait! Babylone est tombée; Rome est prise, pillée, ravagée par la flamme, et devenue le sépulcre de ses propres enfants. La lumière de l'univers est éteinte, la tête de l'empire est coupée, c'est le monde tout entier qui périt dans une ville[1]. »

Mais, ainsi qu'on l'a dit, Dieu n'efface que pour écrire; et un second événement non moins grand, plus heureux, fut montré à saint Jean.

« Ce n'est pas la chute de Rome, a observé Bossuet, ni de l'empire idolâtre et persécuteur, que Jésus-Christ veut découvrir principalement au prophète; c'est, dans la chute de cet empire, celle de l''idolâtrie, et, avec la ruine de l'empire de Satan, le parfait établissement du règne de Jésus-Christ et de son Église.

« Jésus-Christ avait dit : « Maintenant le monde va être jugé; maintenant le prince de ce monde va être chassé dehors; et, lorsque j'aurai été élevé de terre, je tirerai tout à moi[2]. » L'accomplissement de cette parole de Notre-Seigneur, si soigneusement remarquée par saint Jean, a fait le vrai sujet de son Apo-

1 S Hieronym. *Proemium in lib. I et III. Ezech.*
2 Joan. XII, 31-32.

calypse. On y voit les combats du diable et de ses anges contre l'Église naissante. Leurs efforts sont inutiles, leurs prestiges découverts, le dragon est enchaîné, le prince du monde est vaincu ; le démon avec la bête, avec le faux prophète, sont jetés dans un étang de soufre et de feu pour y être tourmentés aux siècles des siècles [1].

« De l'autre côté, dans le même temps, on voit Jésus-Christ vainqueur, et tous les royaumes du monde composant le sien. Ainsi il attire à lui tout le monde; et ses martyrs s'asseoient afin de juger le monde [2]. »

Le concile de Nicée donna une grande image de ce triomphe du Christ. « Pour la première fois depuis les jours de Moïse, émancipateur de l'homme au milieu des nations esclaves de l'ignorance et de la force, se renouvela la manifestation divine du Sinaï. Comme autour du camp des Hébreux, les idoles étaient debout autour du concile de Nicée, lorsque les interprètes de la nouvelle loi proclamèrent la suprême vérité du monde : l'unité de Dieu et la divinité de Jésus. Arius fut condamné. Les fables des prêtres qui avaient caché le principe vivant, les mystères dans lesquels les philosophes l'avaient enveloppé, s'évanouirent. Le voile du sanctuaire fut déchiré avec la croix du Christ; l'homme vit Dieu face à face. Alors fut composé ce Symbole

[1] Apoc. XIX, 20; XX, 9, 10.
[2] Bossuet, *l'Apocalypse*, ch. III, p. 130.

que les chrétiens répètent, après quinze siècles, sur toute la suface du globe [1]. » Là siégèrent en ce jour « ceux qui avaient souffert pour le témoignage de Jésus, et le jugement leur fut donné [2] ». Les Pères du concile purent chanter ensemble le cantique de Moïse : « Vos ouvrages sont grands et admirables, ô Seigneur Dieu tout-puissant! O Roi des siècles, vos voies sont justes et véritables! Qui ne vous craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom? Car vous seul êtes miséricordieux, et toutes les nations viendront, et se prosterneront en votre présence, parce que vos jugements se sont manifestés [3]. »

IV

Mais le triomphe suprême de l'Église n'est pas dans ce monde. Dans une dernière partie du livre sont dévoilées les gloires de l'éternité après celles du temps ; le ciel s'ouvre devant saint Jean pour la troisième fois. Ce n'est plus de l'Église d'Asie, ni de l'empire romain, qu'il s'agit désormais. Le dernier acte du drame se dénoue dans le sein de Dieu :

1 Chateaubriand, *Étud. historiq.*, 2e Disc.

2 Et vidi sedes, et sederunt super eas, et judicium datum est illis... qui non adoraverunt bestiam propter testimonium Jesu et propter verbum Dei. *Apoc.* xx, 4.

3 Vidi... eos qui vicerunt bestiam... habentes citharas Dei :

Et cantantes canticum Moysi servi Dei et canticum Agni, dicentes : Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens ; justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex sæculorum.

« Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

« Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui vient de Dieu, ornée comme l'épouse qui s'est parée pour son époux.

« Et j'entendis une voix forte sortir du trône, et disant : Voici la tente de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu.

« Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et il n'y aura plus ni mort, ni cris, ni douleur, parce que les premières choses sont passées.

« Alors celui qui était assis sur le trône dit : Voici que je vais faire toutes choses nouvelles...

« Et il me dit encore : C'est fait! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin. Je désaltèrerai à la source d'eau vive tout être qui a soif.

« Celui qui sera vainqueur héritera de ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils [1]. »

La palingénésie universelle du monde remplit l'autre chapitre. La Jérusalem nouvelle s'élève du désert, brillante de clarté. Le fleuve de la vie y coule, pur comme le cristal; et, au lieu qu'ici-bas nous marchons dans la mort, l'arbre de vie ombrage

Quis non timebit te, Domine, et magnificabit nomen tuum? Quia solus pius es, quoniam omnes gentes venient, et adorabunt in conspectu tuo, quoniam judicia tua manifesta sunt. *Apoc.* xv, 2, 3, 4.

[1] Apoc. xxi, 1 et sq.

les nouvelles nations, qu'il nourrit de ses fruits sans cesse renaissants. Il n'y a plus de nuit, il n'y a plus de ténèbres; le soleil lui-même n'a que faire dans ce lieu de l'immortelle splendeur, que Dieu remplit de lumière, et dont il est le centre [1]. C'est la beauté radieuse, c'est la pureté sans tache; rien de souillé ne saurait entrer dans ce séjour, où le mal n'a pas de place. Le temps lui-même n'est plus, et le règne des élus ne connaît pas de fin. « L'Esprit et l'Épouse se crient l'un à l'autre : Venez! » Car, dit sainte Thérèse, ce qui précède sur la terre n'était que fiançailles. Ici est le mariage de l'âme avec Dieu.

L'espérance a eu raison : tous les rêves se réalisent, tous les vœux sont comblés; et, se portant lui-même pour garant de ces promesses, Jean le prophète ajoute : « Moi, Jean, ai vu ces choses, je les ai entendues; après quoi je me mis aux pieds de l'ange qui venait de me les montrer, et je l'adorai! »

Adorer! n'est-ce pas ce qu'on est tenté de faire quand on a lu ces pages? « Heureux celui qui garde la prophétie de ce livre, » répète l'apôtre à deux

[1] « L'âme ne sort plus de ce centre, disait sainte Thérèse, et rien ne trouble plus sa paix. Ici est le mariage de l'âme avec Dieu ; ce qui précède n'était que fiançailles. Les visites de Dieu passaient vite : ici cette faveur dure toujours. Toujours la vie bouillonne et coule, et se répand sur les demeures de l'âme. Cette demeure centrale est le lieu du divin soleil, où habite le grand Dieu..., Dieu étant ce divin soleil qui est et qui demeure toujours au centre de l'âme, fécondée par sa douce et vivifiante chaleur. » (Sainte Thérèse, *Château de l'âme,* VIIe demeure, ch. I.)

fois. Heureux celui qui croit qu'ici-bas Dieu nous mène. Heureux celui qui espère que là-haut Dieu lui-même sera notre récompense.

Voilà le ciel nouveau, effaçant tout ce qu'on en avait dit jusqu'alors. Il y avait quatre mille ans que nous rêvions du ciel. Tous les regards montaient là; mais, ne le pouvant entrevoir, les hommes s'en étaient fait des idées incomplètes, très-souvent erronées : l'œil n'avait point vu, l'oreille n'avait point ouï, le cœur n'avait pas senti ce que Dieu préparait aux âmes qu'il avait chéries. Homère y avait mis les jeux et les combats; Platon y avait mis la sagesse et la beauté; Pythagore y plaçait les sphères harmonieuses; Cicéron y retrouvait la gloire et la patrie dans un songe fameux; Virgile venait d'y mettre la lumière et la vertu : mais, si beau que cela fût, cela ressemblait à la terre; ce n'était pas le ciel, parce que ce n'était pas la présence et la vision de Dieu.

« Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; il demeurera avec eux! » Le premier qui vit cela vit la béatitude, la seule digne de Dieu et la seule digne de l'homme; car l'infini commença à lui apparaître. « Qu'ai-je voulu, Seigneur, et qu'ai-je cherché au ciel et sur la terre, sinon vous? » demandait le Psalmiste. Et nous-mêmes, que cherchons-nous dans ce qui brille et fuit, sinon le divin Bien, qui se dérobe ici-bas à nos embrassements? « Mais je serai rassasié, Seigneur, quand votre gloire me sera apparue, » disait encore le prophète. C'est cette plénitude que révèle l'Apocalypse, où l'homme et

Dieu se rencontrent dans une société indissoluble et parfaite.

Immense société, multitude innombrable faite de toute tribu, de toute race, de toute langue! L'Élysée des païens est le séjour exclusif des héros et des rois; et quels autres, en effet, voyez-vous errer dans les prairies élyséennes, dans les champs d'asphodèle? Le vrai ciel, le ciel de Jean, s'ouvre à de plus nombreux comme à de plus grands vainqueurs; car les couronnes d'étoiles sont le prix de la sainteté. Jusqu'ici les passions, les besoins, et dès lors les souffrances de la terre, suivaient les âmes païennes dans leur ciel attristé : rien n'attriste les cœurs qui s'abreuvent de la vie aux sources intarissables de l'Agneau et de Dieu. Enfin, dans l'Élysée, tout le bonheur expirait dans un oubli fatal. Le Léthé ne coule pas dans le paradis de saint Jean; là ne monte ni la mort ni la séparation, et les affections en Dieu dureront autant que lui.

Telle sera la beauté, telle sera l'unité, telle sera l'immensité, telle sera l'éternité de la demeure vivante que l'Écriture appelle la *Jérusalem céleste*. Elle est illuminée de « la lumière de l'Agneau », comme saint Jean dit encore, c'est l'Agneau immolé dès le commencement du monde. » Hier c'était l'agneau, victime figurative, que les Juifs se partageaient dans le festin de Pâque. Aujourd'hui, ici-bas, c'est l'Agneau que Jean rencontre sur le bord du Jourdain, et qu'il mange à la Cène : *Ecce Agnus Dei!* Demain, ce sera l'Agneau glorifié, triomphant

sur l'autel éternel où le chante toute langue : il n'y a pas de plus large synthèse que celle-là [1].

Saint Jean avait écrit dans son Apocalypse : « Je dénonce à tous ceux qui entendent les paroles de cette prophétie que, si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des plaies marquées en ce livre. Et, si quelqu'un retranche quelque parole du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera du livre de la vie [2]. »

En dépit de ces anathèmes, l'Apocalypse de Jean subit plusieurs sortes de contrefaçons et de travestissements. Il y eut l'Apocalypse prétendue de saint Pierre, qui pendant un certain temps obtint quelque

1 Ceux-là ont pu en avoir quelque image qui ont vu, à Saint-Bavon de Gand, la scène de l'Agneau mystique, dans l'admirable peinture que Van Eyck en a faite. L'Agneau est sur l'autel, la flamme sainte dans le regard, dans l'attitude d'une victime, mais de la victime divine. Il ne souffre plus, il règne. Les anges l'adorent à genoux, les vieillards l'encensent, les vierges lui chantent leur hymne : l'allégresse est sur les fronts, l'*Alleluia* retentit sur les harpes sacrées. La Jérusalem céleste montre ses tours de diamants et ses murailles de saphir. La croix y apparaît, maîtresse comme un sceptre, l'autel y semble un trône. Le sang qui coule de l'Agneau est un sang glorieux : une fontaine jaillit en sept jets étincelants. Il est écrit au bas que c'est la source de la vie. La vie c'est l'Agneau lui-même comme il est dit aussi : *Jesus vita.* Elle déborde de toutes parts. Une moisson de fleurs jaillit sous cette rosée. Le paradis en est rempli d'éclat et de jeunesse. Jean, près de l'autel, contemple l'Agneau transfiguré; et au premier plan deux groupes, le regard ébloui en présence du mystère, représentent notre monde, le monde de l'espérance, tandis qu'au-dessus de tout, le Saint-Esprit rayonne dans un ciel sans fin.

2 Apoc. XXII, 18, 19.

crédit. Il y eut le Ravissement de saint Paul au troisième ciel, qui fut composé et célébré par les gnostiques. Cérinthe lui-même avait fait une Apocalypse en concurrence avec celle du saint apôtre. Enfin on vit paraître l'Apocalypse apocryphe de saint Thomas et de saint Étienne, rejetées l'une et l'autre par le pape saint Gélase. C'était surtout le génie vaporeux de l'Orient qui aimait à se nourrir de ces rêveries mystiques; et l'on ne sait pas assez quel péril l'illuminisme de cette première époque fit courir à la foi. Les menaces de saint Jean avaient pour but de défendre la raison égarée contre ses propres excès, en leur opposant comme rempart la sacrée barrière de l'Évangile.

Saint Jean ne demeura pas longtemps dans l'île de Patmos après cette révélation. Des nouvelles venues de Rome apprirent que Domitien venait d'expier ses crimes, le 15 septembre de l'année 96. On apprit en même temps l'avénement de Nerva, dont un des premiers actes fut de rappeler les bannis que l'on avait condamnés pour cause d'*impiété*. C'est ainsi que Dion Cassius désigne le christianisme, qu'il ne connaissait pas.

Saint Jean quitta Patmos[1]. On a représenté la foule des insulaires, attristés de ce départ, se jetant aux pieds de l'apôtre, et lui disant avec larmes : « Bon maître, nous sommes encore trop faibles dans

[1] Euseb. *Hist. Eccl.* lib. III, cap. xv, xvii.

la foi, restez avec nous, ne nous abandonnez pas, ou du moins laissez-nous quelqu'un de vos écrits qui nous affermisse dans la parole de Dieu [1]. Jean leur laissa son livre de l'Apocalypse. Puis il leur dit adieu, et prit la mer pour s'en retourner à Éphèse. Il n'en avait été éloigné que deux ans.

[1] Prochor. cap. XLV; *Biblioth. Patr.,* t. II.

CHAPITRE XXII

RETOUR A ÉPHÈSE. — PRÉDICATION DE JEAN. — ÉPÎTRE A ELECTA.

I

Ce fut donc dans l'année 97 que l'apôtre pût revoir son Église d'Éphèse, où tout appelait le bonheur et le bienfait de son retour.

En effet, un grand deuil venait de désoler cette belle chrétienté. Selon le *Martyrologe* et le *Menologium*, ce fut dans cette même année que périt glorieusement son évêque Timothée, le disciple de saint Paul et le compagnon de saint Jean. Jean, qui avait laissé « ce bon soldat du Christ » au plus fort de la mêlée, engagée contre l'hérésie et contre l'idolâtrie, n'ignorait point ses périls. De son île solitaire il voyait et dénonçait, en son Apocalypse, les abominations, qui étaient pour le troupeau la pire des contagions, celle de la volupté. Mais, en louant « les grandes œuvres, le travail et la patience de l'ange

de l'Église d'Éphèse », Jean parlait déjà « des maux qu'il avait supportés pour le nom de Jésus-Christ », et faisait pressentir que le mal aurait contre lui des représailles mortelles.

Il ne se trompait point. Au lendemain des tremblements de terre qui l'avaient secouée jusque dans ses fondements, on voyait la folle Éphèse mener, sur ses tombeaux ou ses décombres, les pompes orgiaques de sa déesse ou de ses dieux. La plus célèbre de ces fêtes était l'assemblée annuelle, appelée *Catagogie,* sorte de bacchanale qui rappelait les plus monstrueux excès de Byblos ou de Corinthe. On y voyait une foule, ivre de vin et de débauche, armée de massues, portant les images de ses dieux, barbouillée ou masquée, parcourir les quartiers principaux de la ville, chantant des vers obscènes, s'attaquant impudemment aux hommes et aux femmes, sans ménager les violences quelquefois meurtrières que légitimait le culte de la divinité.

Ce fut dans une de ces fêtes que Timothée périt. Il était de bon goût de mêler à ces cris délirants de l'ivresse de grossières injures au Christ et aux chrétiens. L'évêque ne les put souffrir; indigné de ces horreurs, il ne se contint plus, nous rapportent ses Actes. Il se jeta hardiment devant le cortége impie, protestant contre ces blasphèmes au nom de Jésus-Christ. C'était courir à la mort. Sa présence mit en fureur la féroce assemblée. On l'accabla de pierres, puis les massues l'achevèrent. Il n'en fallait pas tant pour en finir avec un homme faible de corps, et qui

depuis longtemps ne faisait que traîner une languissante vie[1].

« Mon fils, lui avait jadis écrit saint Paul dans sa lettre d'adieu, mon fils, sois toujours fort dans la grâce du Christ. Travaille comme un bon soldat de Jésus-Christ. Moi aussi, je travaille jusqu'à souffrir les fers, ainsi qu'un malfaiteur; mais on n'enchaîne pas la parole de Dieu. Voici la promesse fidèle : « Si nous mourons ensemble, ensemble nous vivrons... J'ai combattu le bon combat, j'ai parcouru la carrière, j'ai défendu la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne que me décernera la justice de mon Juge[2]. »

Timothée s'en alla partager cette couronne. Il respirait encore quand ses disciples le portèrent sur la montagne voisine, où l'évêque expira au milieu de leurs prières. Ceci se passait donc au commencement de l'année 97, qui était la deuxième du règne de Nerva, le 24 janvier, auquel jour la fête du saint est célébrée dans l'Église latine. Une grotte du mont Libate, sur lequel il était mort, reçut le corps du martyr. Saint Jean devait venir bientôt y reposer auprès de lui.

Il ne fallait rien moins que l'arrivée de l'apôtre pour guérir ces maux et consoler ces tristesses.

[1] Polycrat. *Vita S. Tim.*; edit. P. Pithou.
Baron. *Annal. Eccl.*, t. I, p. 395.
Le Quien, *Oriens Christianus*, p. 669 et 672.
Bolland. *Acta Sanctor.*, XXIV *Januarii.*
[2] II Tim. IV, 5-8.

Toute l'Asie chrétienne s'émut de son retour, et ce fut alors que, suivant une pure conjecture du grave Baronius, Denys l'Aréopagite, alors évêque d'Athènes, vint chercher à Éphèse la présence de Jean et l'édification de son entretien.

L'Aréopagite semblait en avoir pris lui-même l'engagement quand il écrivait à Patmos : « Nous nous trouverons bientôt réunis avec vous. » Si l'histoire et les œuvres de Denys sont dignes de croyance, Jean et lui se retrouvèrent près des reliques de Timothée, que tous les deux avaient aimé en Jésus-Christ.

C'était à lui que Denys avait écrit naguère : « Ceux qui ont mené une vie sainte arrivent, pleins d'espérance et dans une joie divine, au terme de la mort comme à la fin de leurs pieux combats. Ils savent qu'ils rentrent ainsi dans la société des âmes, et qu'unis à Jésus comme des membres parfaits, ils retrouvent la douceur d'un repos immortel. Rien ne trouble le trépas du juste quand, voyant finir sa lutte, il sent la joie qui abonde, et prend l'heureux chemin de la régénération. Ses proches, ses frères d'âme, l'estiment bienheureux d'avoir atteint le but en vainqueur. Ils bénissent, dans l'action de grâces, l'auteur de son triomphe, désireux d'obtenir eux-mêmes un semblable partage. Ils présentent ses restes à l'hiérarque pour qu'il lui pose la couronne... Quant au radieux éclat des récompenses célestes, qui pourra raconter cette immortalité exempte de tristesse et pleine de lumière? Non, « l'œil n'a point

vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment[1]. »

Baronius présume que ce fut à la suite de cette visite à saint Jean, et probablement aussi à l'instigation de l'apôtre, que Denys prit le chemin de Rome, afin de se présenter au pontife saint Clément, et de prendre ses ordres. Le savant annaliste n'a pas su résister à l'hypothèse séduisante d'une conférence entre Jean et l'Aréopagite, de laquelle serait sorti peut-être le futur apostolat de la Gaule et la mission du premier évêque de Paris[2].

II

Jean lui-même ne tarda pas à recommencer ses courses d'apôtre dans l'Asie, heureuse de saluer en lui le confesseur de la foi qu'il venait annoncer. L'antiquité nous a conservé le souvenir des missions de saint Jean au sein des chrétientés fondées[3], insti-

[1] S. Denys l'Aréopagite, *De la Hiérarchie ecclésiast.*, ch. VII, §§ 1, 3, 8, 5, p. 321 et suiv.

[2] Joannem mox convenisse Dionysium æquum est opinari. Ad hæc tempora Dionysium egisse in Oriente facilè omnes consentiunt; post hæc verò fortassè, consilio Joannis, Romam ad Clementem pontificem se contulisse. (Baron. *Ann. Eccl.*, t. I, p. 742.)

[3] Sancti Patres tradunt quòd, post reversionem suam de exsilio, in Epheso et circà adjacentia loca prædicaverit, ibique mortuus sit et corpore quiescat. (S. Ambros. *in Apocalyps. Expos.* cap. X; Appendix ad opera.)

tuées et gouvernées par lui. Lui-même, dans ses épîtres, se représente visitant ses Églises l'une après l'autre, combattant les erreurs, corrigeant les erreurs, consolant les tristesses, et portant en tout lieu cette mansuétude qui est le caractère éminent de sa vie et de son sacerdoce.

Tel est aussi le caractère des légendes nombreuses relatives à cette époque de la vie de saint Jean.

Selon les unes, le grand apôtre est à peine débarqué dans le port éphésien, qu'un convoi funèbre se présente à sa vue. C'est celui de Drusiana, une chrétienne de la ville, morte durant l'exil de l'homme de Dieu, sans avoir eu la consolation de le revoir. Jean arrête le cortége, ressuscite la morte, qui bénit, avec le peuple, le nom du Seigneur Jésus. Cette résurrection, diversement racontée, fait le fond d'un récit qui se retrouve dans un grand nombre de chroniques orientales.

Suivant d'autres, comme Abdias, le prétendu premier évêque de Babylone, Jean devient pour son peuple l'objet d'un culte véritable, que lui méritent ses bienfaits. « Les uns, raconte-t-il, voulaient toucher ses mains, les autres désiraient les porter à leurs yeux ou les tenir sur leur poitrine, selon qu'ils en avaient besoin. Beaucoup étaient réconfortés par sa parole, ou guéris par le seul attouchement de sa robe [1]. »

[1] Apud Ephesum in tantâ gratiâ hominum apostolus exstitit, ut alius manus ejus gauderet contingere, alius applicare eas oculis suis, et pectori admovere, si ità usus exposceret. Plerique,

Dans le récit d'Abdias, les miracles abondent ainsi que les discours. Les discours sont faciles, élégants, pleins de grâce; mais ce n'est pas la grâce inspirée et surnaturelle de la parole de saint Jean. Les miracles manquent aussi de la simplicité des œuvres de l'Évangile. Jean discute avec les philosophes, prêche la pauvreté, guérit de nombreux infirmes et ressuscite les morts. L'histoire d'Aristodème et de la coupe empoisonnée, celle de Drusiana rendue à l'existence, se retrouvent chez cet auteur, enrichies de nouvelles et romanesques circonstances.

Anastase le Sinaïte fait rencontrer saint Jean avec l'apôtre Philippe à Hiérapolis, où celui-ci a prêché l'Évangile de Jésus. Mais les Phrygiens infidèles, après avoir fait déjà périr deux de ses filles, s'apprêtent à tuer le père, lorsque Jean survient pour recevoir l'adieu de son ami mourant, et consoler sa troisième fille, qu'il emmène à Éphèse[1].

Sous cette variété de récits, il n'est pas difficile de reconnaître un même fond de traditions premières. Mais aucune critique ne saurait aujourd'hui les dégager sûrement des excroissances parasites dont l'imagination trop libre des Orientaux a chargé ce sujet.

D'ailleurs saint Jean lui-même abhorrait tout ce qui, dans l'histoire des saints, introduisait le men-

etiam tactu vestis exhilarati, quia tetigerant amictum ejus sanabantur. (Abdias, apud L. de la Barre, *Hist. vet. Pat.*, p. 23.)

[1] Anastas. Sinait. *de Tribus Quadrages.*, apud Cotellier, *Patres œvi apostolici*, t. III, p. 429.

songe. Il en donna la preuve en condamnant un livre qui commençait à mêler à la vie des apôtres des fables controuvées. C'était le récit apocryphe des voyages de saint Paul et de la vie de sainte Thècle [1]. Cette histoire avait été embellie à plaisir par un prêtre du temps, dont le but, avoué par lui, était de rehausser la gloire de saint Paul. Qu'un certain fond historique ait fourni le thème à cette narration, comme l'a prétendu le docte Baronius, on le peut croire sagement; mais, dans le tissu des faits que nous avons encore l'imposture est visible. On y joue au miracle; le caractère de Paul s'y montre amoindri, les fictions de roman profanent les austères réalités de l'Évangile; la légende entame l'histoire. Une fois cette brèche ouverte, tout allait être en proie à cette invasion, et la postérité eût été condamnée à douter justement des sources d'où lui venait l'histoire de ses origines. Saint Jean s'y opposa. Tertullien et saint Jérôme nous apprennent que l'apôtre fit comparaître le prêtre dont la plume venait de se jouer avec cette grande mémoire. Celui-ci s'avoua coupable, s'excusant sur son désir d'ajouter de la sorte à la gloire de Paul. « Mais est-ce que Dieu a besoin que nous mentions pour lui, et que nous mettions la ruse au service de sa cause? » Tertullien et

1 Apud Bolland., XXIII Sept., t. VI.
Baron., *ad an.* XLVII.
M. Saint-Marc Girardin a publié une analyse littéraire de ce récit.

saint Jérôme nous apprennent que le prêtre fut condamné et déposé [1].

III

C'est à cette même époque de la vie de saint Jean que se rapportent ses deux dernières épîtres canoniques. Dès le second siècle, l'Église les avait reconnues comme étant du saint apôtre. En Orient, Clément, Denys d'Alexandrie et Origène; en Occident, le Catalogue trouvé par Muratori, saint Irénée de Lyon, attestent leur origine et garantissent leur auteur. Aussi bien ces épîtres ont, avec l'Évangile composé par saint Jean, des traits de ressemblance qui, eux seuls, suffiraient à les faire reconnaître pour filles d'un même père.

La première de ces épîtres s'adresse à Electa. Je ne puis me ranger à l'opinion de ceux qui, par ce mot d'Electa, veulent entendre une Église, une société d'élus. Pourquoi recourrait-on à ce sens allégorique, quand le sens littéral n'a rien que de plau-

[1] Quod si qui Pauli perperam scripta legunt exemplum Theclæ proferunt, sciant in Asiâ presbyterum, qui eam scripturam construxit, quasi titulo Pauli de suo cumulans, convictum atque confessum id se amore Pauli fecisse, loco decessisse. (Tertull. *de Baptismo* lib. II, c. XVII.)

Saint Jérôme ajoute : « Presbyterum convictum apud Joannem quod esset auctor libri et confessum se hoc amore Pauli fecisse, loco excidisse. » (Hieronym. *de Script. eccles.* cap. VII, *in Lucam.*)

sible? Pourquoi Jean n'aurait-il pas adressé cette lettre à une chrétienne charitable, comme tout le fait comprendre? Quelle étrangeté y a-t-il dans ce nom d'Electa, que nous trouvons porté, d'ailleurs, par plusieurs personnages de ce temps? Puis n'est-il pas plus sage et plus simple de s'en tenir à l'ancienne tradition qu'ont transmise les Pères?

L'un des plus considérables par son antiquité et son autorité, Clément d'Alexandrie, nous apprend que la lettre s'adressait à une chrétienne de la Babylonie [1]. Electa nous y est montrée comme la mère d'une famille qu'elle élève dans l'exercice de la foi et de la charité. Sans doute cette grande chrétienne possédait des filles puisque Clément désigne cette épître sous le titre déjà cité d'Épître aux Vierges. Mais, si défendue que fût la maison d'Electa contre la contagion du dehors, le mal pouvait y pénétrer. C'est pour la prémunir contre ces pressants périls que l'apôtre lui écrit; et, dans l'épître adressée à une seule famille, toute famille peut trouver la lumière de ses devoirs et l'encouragement aux plus fortes vertus.

L'épître est courte. Elle rappelle, par son expression comme par sa doctrine, la première épître de Jean. L'apôtre y prend lui-même le titre de vieillard, d'ancien ou de prêtre, selon la synonymie de ces mots dans le grec. D'ailleurs les redites fré-

[1] Scripta est vero ad quamdam Babyloniam. (Clem. Alex. *Adumbr. ad II Joan.*, Op. t. II, p. 1011.)

quentes de cette petite lettre y font assez sentir cet âge suprême de la pensée, qui, après les longues méditations de la vie, réduit tout à l'unité d'une idée souveraine qui résume les autres, et qu'on répète toujours. La charité est pour Jean ce dernier mot de tout.

Il s'exprimait ainsi :

« L'Ancien à Electa et à ses enfants, que j'aime « dans la vérité. Avec moi l'aiment tous ceux « qui ont connu la vérité... Que la grâce, la misé- « ricorde, la paix de Dieu le Père et de Jésus- « Christ son Fils soient avec vous dans la vérité et « la charité.

« Je me suis réjoui, parce que j'ai su que vos « enfants marchaient dans la vérité, comme nous « en avons reçu le commandement du Père.

« Et maintenant, Electa, je vous en supplie non « point par le commandement nouveau, mais par « ce qui fut prescrit dès le commencement : Ai- « mons-nous les uns les autres.

« Or posséder en soi la charité de Dieu, c'est « marcher selon les commandements de Dieu. « Voilà le commandement dans lequel il faut mar- « cher, selon que vous l'avez entendu dès le com- « mencement.

« De nombreux séducteurs ont paru dans le « monde, qui ne confessent pas que Jésus-Christ « est venu dans la chair. Celui qui parle ainsi est « séducteur et antechrist.

« Pour vous, veillez, afin de ne rien perdre de « vos œuvres, mais afin d'en recevoir une pleine « récompense. Celui qui recule et qui ne demeure « pas dans la doctrine du Christ, ne possède pas « Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-« là possède le Père et le Fils.

« Si quelqu'un vient à vous qui ne vous apporte « pas cet enseignement, gardez-vous de le recevoir « en votre maison et de lui donner le salut. Car lui « donner le salut, c'est se rendre participant de ses « œuvres mauvaises.

« J'ai d'autres choses à vous écrire. Mais je « n'ai pas voulu les mettre sur le papier; car j'ai « l'espérance d'être bientôt chez vous, et de vous « entretenir de vive voix pour que votre joie soit « complète.

« Les fils de votre sœur Electa vous donnent le « salut avec moi [1].

Vérité, charité : il n'y a plus que ces deux choses dont le vieillard appelle le règne sur la terre, comme

[1] Senior Electæ dominæ et natis ejus, quos ego diligo in veritate, et non ego solus, sed et omnes qui cognoverunt veritatem...

Sit vobiscum gratia, misericordia, pax à Deo Patre, et à Christo Jesu Filio Patris, in veritate et in charitate.

Gavisus sum valdè, quoniam inveni de filiis tuis ambulantes in veritate, sicut mandatum accepimus à Patre.

Et nunc rogo te, domina, non tanquam mandatum novum scribens tibi, sed quod habuimus ab initio, ut diligamus alterutrum, etc. *II Joan.*, 1-5.

déjà il touche de près leur règne dans le ciel. « O vérité, ô charité ! s'écrie de même l'Église au déclin de chaque semaine, voici le jour où, après toutes les peines d'ici-bas, nous allons enfin entrer dans le bonheur de votre repos ! »

CHAPITRE XXIII

L'ÉPÎTRE A CAIUS. — L'HOSPITALITÉ. — LE JEUNE HOMME CONVERTI.

I

Nous avons déjà vu figurer dans cette histoire le nom de Caius. Trois personnages sont nommés ainsi dans les monuments sacrés de la première prédication des apôtres. L'un est de la Macédoine [1]; l'autre est de la ville de Derbé [2]. Mais il paraît que celui dont nous allons parler est Caius le Corinthien, dont saint Paul fait mention deux fois dans ses épîtres [3].

Ne serait-ce pas aussi le même que Caius le Thérapeute, à qui sont adressées quatre lettres de saint Denys? Si, d'un côté, saint Jean écrit à son ami : « Celui qui fait le bien est de Dieu; celui qui fait le mal n'a jamais pu voir Dieu, » saint Denys envoie

1 Act. XIX, 29.
2 Act. XX, 4.
3 Nous l'avions d'abord placé près de saint Jean à Éphèse, d'après la synopse de saint Athanase. L'opinion qui le place à Corinthe a pour elle de meilleures autorités et de grandes vraisemblances.

de même à son Caius une lettre qui roule tout entière sur la contemplation et la vision de Dieu. En effet, contempler était chez les Thérapeutes le principal objet, et le sommet suprême de la perfection.

Du reste, quoi qu'il en soit de cette identité, Caius se distinguait par une charité qui le faisait bénir parmi les nouvelles Églises de l'Asie Mineure. Son hospitalité réjouissait le cœur de tous les frères. Ce n'était pas chose nouvelle que l'hospitalité, sur cette terre où l'avaient reçue et célébrée Hérodote et Homère. Mais le christianisme, en l'y rétablissant, l'avait élevée à une dignité surhumaine, en faisant voir dans l'hôte l'image de Dieu même. « Soyez hospitaliers les uns envers les autres sans vous plaindre de cette charge [1], » avait commencé par dire le prince des apôtres. « Que la fraternité vous unisse dans l'amour; gardez-vous d'oublier le devoir de l'hospitalité, » disait Paul aux Hébreux [2]. « Supportez votre part de l'indigence des saints, cultivez l'hospitalité [3], » disait-il aux Romains. Enfin Jacques le Juste, adressant en Asie son épître catholique, recommandait ce devoir dans des termes touchants où respire l'âme ardente de l'ami de saint Jean : « Mes frères, gardez-vous de faire acception de personne. Si, dans votre maison, un homme se présente ayant l'anneau d'or au doigt et portant une

1 I Petr. IV, 9.
2 Hebr. XIII, 2.
3 Rom. XII, 13.

belle robe, tandis que le pauvre entre vêtu misérablement, gardez-vous de donner vos attentions à celui qui est richement vêtu en lui disant : Venez vous asseoir ici; au lieu que vous dites au pauvre : Asseyez-vous au-dessous de l'escabeau de mes pieds. O mes frères bien-aimés, est-ce que ce ne sont pas les pauvres de ce monde que Dieu a choisis pour les faire riches dans la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ses amis [1]? »

La charité de Caius s'exerçait de préférence envers les missionnaires qui allaient répandre au loin la vérité chrétienne. « La plupart, dit Eusèbe, des disciples apostoliques dans lesquels était allumé l'amour de la sagesse, ayant une fois distribué aux pauvres tout leur bien, s'en allaient dans les pays éloignés prêcher l'Évangile de Jésus. Ils y fondaient des Églises, y plaçaient des pasteurs, opéraient des miracles, et les foules, écoutant leurs paroles, se donnaient au culte du vrai Dieu [2]. »

Ayant reçu gratuitement, ces pauvres de Jésus-Christ voulaient donner gratuitement. Aussi la charité avait-elle ménagé pour les prédicateurs, de distance en distance, des stations hospitalières où ils trouvaient asile, assistance, sauf-conduit, ne voulant imposer aucune charge aux païens, dont l'Église ne désirait posséder que les âmes.

1 Jacob. II, 2.
2 Euseb. *Hist. eccl.*, dans Dœllinger, *Orig. du christianisme*, t. I, p. 111.

II

Saint Jean avait appris que telle était la maison de Caius le Corinthien. La troisième de ses épîtres fut écrite dans le but de l'en féliciter. Il y prenait le nom de vieillard ou de prêtre, comme dans la précédente; et, s'adressant à Caius, le saint apôtre disait :

« L'Ancien à son très-cher Caius, qu'il aime dans la vérité.

« Mon bien-aimé, je prie Dieu que vos affaires, votre santé, tout en vous soit aussi prospère que votre âme.

« Je me suis grandement réjoui lorsque les frères sont venus, et que, par leur témoignage, j'ai su que vous étiez dans la vérité ; car c'est dans la vérité que vous marchez.

« Je n'ai point de plus grande joie que d'apprendre que mes fils marchent dans la vérité.

« Mon bien-aimé, c'est une bonne œuvre que vous faites envers les frères, et particulièrement envers les étrangers, lesquels ont rendu témoignage de votre charité devant l'Église.

« Et vous ferez bien de les faire conduire et assister en leurs voyages d'une manière digne de Dieu.

« Car c'est pour son nom qu'ils se sont retirés d'auprès des gentils, ne voulant rien recevoir d'eux.

« Ainsi devons-nous les accueillir, afin d'avoir notre part dans l'œuvre de la vérité [1]. »

Mais l'homme ennemi s'efforçait de semer la zizanie dans ces chrétientés naissantes. La fin de l'épître de Jean dénonçait avec regret un foyer de discorde dans l'Église où Caius exerçait ses vertus. Un certain Diotrèphe y avait jeté le trouble par son ambition. Ce « fils de Jupiter », comme signifie son nom, rebelle à l'autorité du vénérable apôtre, n'épargnait dans ses discours ni une si grande âme, ni une si belle vie. Il se refusait aux devoirs de l'hospitalité, agissant même contre ceux qui recevaient les frères, et osant les exclure de l'assemblée sainte. Premier et triste exemple de ce pharisaïsme égoïste et dur, préoccupé d'ambition, rapportant tout à soi, ne voulant pas savoir que se consacrer à Dieu c'est se dévouer aux hommes.

Or quels étaient ce schisme et cette division, et n'en peut-on trouver la trace dans l'histoire?

C'est à Corinthe que Bède et les commentateurs

[1] Senior Gaio charissimo, quem ego diligo in veritate.

Charissime, de omnibus orationem facio prospere te ingredi, et valere, sicut prospere agit anima tua.

Gavisus sum valdè venientibus fratribus et testimonium perhibentibus veritati tuæ, sicut tu in veritate ambulas...

Charissime, fideliter agis quidquid operaris in fratres, et hoc in peregrinos.

Qui testimonium reddiderunt charitati tuæ in conspectu ecclesiæ. Quos benefaciens, deduces dignè Deo.

Pro nomine enim ejus profecti sunt, nihil accipientes à gentibus.

Nos ergò debemus suscipere hujusmodi, ut cooperatores simus veritatis. *III Joan.*, 1-8.

les plus autorisés, d'après les épîtres de saint Paul, placent la résidence de Caius et le foyer de la division dénoncée en saint Jean. Or c'est à la même ville, et vers cette même date de l'an 97, que le saint pontife Clément écrivait son épître destinée à faire cesser un schisme dans cette Église. Même plainte sur ces troubles; même blâme de l'ambition dans la compétition de la suprématie; même tableau des violences exercées sur les frères. « La révolte a soufflé, dit le pontife romain, et de là sont sortis les jalousies, les discordes, le tumulte, les luttes, l'asservissement. Les petits se sont insurgés contre les grands; ceux d'en bas se sont élevés contre les hommes placés haut; les ignorants, contre les sages; les jeunes gens, contre les anciens. La dignité de l'épiscopat a été disputée. Les apôtres l'avaient prédit; mais sachons respecter ceux qu'eux-mêmes ont choisis. Pourquoi déchirons-nous les membres du Seigneur[1]? »

Je ne sais si, de cet accord de temps, de lieu et de circonstances on ne pourrait déduire que ces lettres ont le même objet et traitent des mêmes choses. Voici, d'ailleurs, dans quels termes s'exprime ici saint Jean :

« J'aurais écrit à l'Église, mais Diotrèphe, qui aime à tenir le premier rang, ne veut pas nous recevoir.

« C'est pourquoi, lorsque je reviendrai parmi

[1] *Epist. S. Clement.*, apud Cotellier, *Patres apostol.*, t. I.

vous, je lui ferai connaître quel est le mal qu'il commet en semant contre nous des paroles malignes.

« Mais, non content de cela, il ne reçoit pas les frères; il empêche même ceux qui les voudraient recevoir, et les chasse de l'Église.

« Mon bien-aimé, n'imitez point ce qui est mauvais, mais ce qui est bon. Celui qui fait bien est de Dieu; mais celui qui fait mal ne connaît point Dieu [1]. »

L'apôtre finissait par louer Demetrius, un autre chrétien fidèle et hospitalier. Puis, terminant cette épître comme l'autre, il disait :

« J'ai beaucoup de choses à écrire que je n'ai pas voulu mettre sur le papier. J'espère vous voir dans peu de temps, et converser avec vous.

« Paix à vous. Vos amis vous saluent. Saluez aussi chacun des amis par leur nom [2]. »

1 Scripsissem forsitan Ecclesiæ. Sed is qui amat primatum gerere in eis, Diotrephes, non recipit nos.

Propter hoc, si venero, commonebo ejus opera, quæ facit, verbis malignis garriens in nos, et quasi non ei ista sufficiant, neque ipse suscipit fratres, et eos qui suscipiunt prohibet, et de ecclesiâ ejicit.

Charissime, noli imitari malum, sed quod bonum est. Qui benefacit, ex Deo est; qui malefacit, non vidit Deum. *III Joan.*, 9-11.

2 Multa habui tibi scribere; sed nolui per atramentum et calamum scribere tibi.

Spero autem protinus te videre, et os ad os loqui. Pax tibi. Salutant te amici. Saluta amicos nominatim.

III

Cette visite des Églises, annoncée par l'apôtre dans l'une et l'autre de ces lettres, était parfois marquée par d'émouvants épisodes, bien faits pour nous révéler l'état des âmes, les mœurs diverses de cette époque, et l'influence presque irrésistible de saint Jean.

Le plus célèbre est celui dont Clément d'Alexandrie nous a fait le récit, conservé par Eusèbe. L'antiquité chrétienne nous a légué peu de pages d'une éloquence plus simple et d'une plus pathétique beauté [1].

« Après la mort du tyran, Jean, étant revenu de l'île de Patmos dans la ville d'Éphèse, fut sollicité de se rendre dans les contrées voisines. Il y allait pour y instituer des Églises, y établir des évêques, et admettre aux fonctions du service de Dieu les hommes que désignait le signe du Saint-Esprit.

« Or il était un jour en une ville du voisinage dont même quelques-uns ont rapporté le nom. Là, ayant consolé les frères par ses discours, l'apôtre remarqua dans la foule un jeune homme. Il était beau, de belle taille, son visage était noble, et il avait une âme plus belle que son corps [2].

1 Clem. Alex., apud Euseb. *Hist. Eccl.* lib. III, cap. XXIII, p. 92.

2 Νεανίσκον ἱκανὸν τῷ σώματι, καὶ τὴν ὄψιν ἀστεῖον, καὶ θερμὸν τὴν ψυχὴν ἴδων...

« Jean prit le jeune homme près de lui, et, le présentant à l'évêque : « Voici que je vous le confie, dit-il, devant l'Église et devant Jésus-Christ. Jésus-Christ me sera le témoin du dépôt sacré que je vous remets; car c'est le trésor de mon cœur.

« L'évêque s'engagea à prendre soin de lui. Mais le vieillard lui répéta encore sa prière. Puis, ayant fait cela, il rentra à Éphèse.

« L'évêque reçut le jeune homme dans sa propre maison. Il l'éleva, l'aima, le garda comme sur son sein. Puis à la fin il lui conféra la lumière céleste du baptême.

« Mais, quand il l'eut marqué du sceau divin du Seigneur, l'évêque commença à se détacher de sa vigilance première. Le jeune homme se trouva ainsi trop tôt émancipé, et il ne tarda pas à se voir entouré de jeunes garçons de son âge, oisifs, effrontés, et de méchantes mœurs [1].

« Ils l'entraînèrent d'abord parmi les grands festins, le traitant somptueusement. Puis ils ne tardèrent pas à l'emmener avec eux, la nuit, quand ils allaient dérober le bien d'autrui. Puis ils le précipitèrent tout à fait, le faisant participant de leurs crimes.

« Pareil à un cheval généreux que sa fougue pousse jusque dans l'abîme, le jeune égaré alla jus-

1 Illum verò, præmaturâ potitum libertate, æquales quidam sibi adjungunt, desides ac dissoluti et flagitiis omnibus assuefacti... At ille sensim assuescebat pravitati...

qu'au bout des excès. Il ne se souvint plus du salut qui vient de Dieu, ne connut plus de mesure, et voulut l'emporter sur tous ses compagnons; car il estimait que tout était perdu pour lui.

« Voilà pourquoi, rassemblant cette société de méchants, il s'en fit une troupe, et il devint leur chef, le plus violent, le plus cruel, le plus indomptable de tous.

« Un certain temps s'écoula, et Jean fut de nouveau appelé dans la même ville.

« Ayant terminé tout ce qu'il avait à faire, il s'adressa ensuite à l'évêque, et lui dit : « O évêque, maintenant rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi nous vous avons confié, en présence de l'Église dont vous êtes le pasteur. »

« L'évêque s'étonna d'abord, pensant qu'il s'agissait de quelque dépôt d'argent. Mais Jean lui ayant dit : « Ce que je vous réclame, c'est l'âme de notre jeune frère, » le prêtre baissa les yeux, pleura, et répondit : « Il est mort[1]. »

— « Comment, et de quelle mort? — Mort à Dieu; car maintenant ce n'est plus qu'un méchant, un perdu, enfin, pour tout dire, un voleur. Il a quitté l'Église, et il tient la montagne, dont il s'est emparé avec une troupe armée de gens semblables à lui. »

[1] Juvenem, inquit, et animam fratris reposco. Tunc senex, demisso vultu suspirans atque illacrymans : Is, ait, mortuus est... Στενάξας κάτωθεν ὁ Πρεσβύτης καί τι καὶ ἐπιδακρύσας· Ἐκεῖνος, ἔφη, τέθνηκε...

« Jean, l'ayant entendu, déchira ses vêtements, se frappa le front de douleur; et, poussant de grands sanglots : « A quel gardien, dit-il, j'avais confié mon frère!... Mais qu'on m'amène un cheval, qu'on me donne un guide! » Puis, quittant l'assemblée, il partit à l'instant.

« Il arriva au lieu qu'on lui avait désigné. Les gardes avancées s'emparèrent de lui. Mais il les laissa faire; et, sans leur demander grâce, il leur dit fermement : « Menez-moi à votre chef, c'est pour lui que je viens. »

« Le chef était en armes, attendant sa capture. Mais, ayant vu de loin et ayant reconnu Jean, qui venait à lui, il fut saisi de honte, et s'enfuit en toute hâte.

« Jean presse son cheval, le poursuit, oubliant son grand âge, et criant d'une voix forte : « Pourquoi me fuis-tu, mon fils? Pourquoi fuis-tu ton père, un homme désarmé, un vieillard? Aie pitié de moi, mon enfant, ne crains pas. Il y a encore pour toi une espérance de vie. Je me ferai ta caution auprès de Jésus-Christ. S'il le faut, je donnerai volontiers ma vie pour toi, ainsi que le Seigneur a donné sa vie pour nous. Je donnerai mon âme pour acheter la tienne. Arrête, mon fils, crois-moi; c'est le Christ qui m'envoie[1]. »

« Ce qu'ayant entendu, le jeune homme s'arrêta;

[1] Τί με φεύγεις, τέκνον, τὸν σαυτοῦ πατέρα, τὸν γυμνὸν, τὸν γέροντα. Ελέησόν με, τέκνον, μὴ φοϐοῦ, έχεις ἔτι ζωῆς ἐλπίδα... ὑπὲρ σοῦ ψυχὴν ἀντιδώσω τὴν ἐμήν. Στῆθι, πίστευσον, Χριστός με ἀπέστειλεν.

il tenait ses yeux à terre. Puis il jeta ses armes, et il se mit à trembler et à pleurer amèrement.

« Jean l'aborda ; mais lui, embrassant ses genoux, ne savait que le prier par ses gémissements. Il était baigné de ses larmes comme d'un second baptême : mais il tenait encore sa main droite cachée sous sa robe[1].

« L'apôtre, de nouveau, l'encourage, le rassure, lui jure qu'il obtiendra sa grâce du Sauveur ; à son tour il le supplie, se met à ses genoux. Puis, s'emparant de cette main désormais purifiée, il la baise tendrement[2].

« Le jeune homme fut ramené dans l'assemblée des saints. Jean priait avec lui. Il jeûnait avec lui, faisant ensemble pénitence. Il guérissait son âme par sa parole, ainsi que par un charme souverain ; et il ne le quitta plus qu'il ne l'eût ressuscité et rendu à l'Église. »

De pareils traits n'avaient pas leur analogue dans l'antiquité profane. On avait bien pu voir, dans cette même Ionie, des vieillards à cheveux blancs pleurer leurs jeunes fils tombés dans les combats. On avait vu plus tard un autre vieillard aller, lui aussi, de ville en ville, chanter la vertu des hommes et la puissance des dieux. Cette puissance était une puissance brutale, cette vertu était une vertu grossière. On n'était pas entré dans l'empire des âmes.

1 ... Μόνην ἀποκρύπτων τὴν δεξιάν.

2 Γονυπετῶν, αὐτὴν τὴν δεξιὰν καταφιλῶν.

On ne soupçonnait pas ces hérauts inspirés ne chantant que la paix, n'annonçant que le pardon. La fade mythologie ne pouvait rien comprendre à ces sublimités de la théologie qu'un pêcheur lui révélait pour la première fois. Seulement le nouveau monde vers lequel on marchait se faisait pressentir par ces souffles nouveaux de la sainte parole, par ces parfums de vertu qu'envoyait le rivage encore voilé de l'avenir. La jeunesse s'y lançait la première à des luttes autrement héroïques que les batailles antiques. Les anciens y relevaient leurs enfants qui tombaient, les ramenant au combat. Un nouveau champ s'ouvrait sur les hauteurs morales où la foi de l'Évangile venait de placer le monde, et Jean restait encore pour montrer le chemin de cette grande conquête.

CHAPITRE XXIV

L'ÉCOLE DE SAINT JEAN. — SA MORT.

I

Saint Jean n'avait pas vécu si longtemps en Asie sans grouper autour de lui un certain nombre de disciples qui y reçurent ses leçons, s'inspirèrent de son esprit, et le transmirent ensuite aux lointaines contrées de l'Orient et de l'Occident.

C'est ce qu'on a nommé l'école de saint Jean. Elle fut nombreuse sans doute ; et, entre ceux qui la fréquentèrent alors, beaucoup sont inconnus. D'autres ont sauvé leur mémoire de l'oubli par l'éclat de leurs vertus ou celui de leurs œuvres ; et l'histoire de ces disciples jette une dernière clarté sur celle de leur maître.

Ignace et Polycarpe occupent à cette école une place première.

Ignace, Ignatius, que plusieurs auteurs appellent aussi Egnatius, nous est déjà connu [1]. Quelques

[1] V., sur saint Ignace :
Bolland. *Acta Sanct.*, I Febr.

historiens ont vu en lui ce jeune enfant que le Seigneur avait placé au milieu des apôtres en leur disant : « Si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux [1]. » Lui-même écrivait plus tard aux chrétiens de Smyrne : « Quant à moi, j'ai connu Jésus-Christ dans sa chair, après sa résurrection [2]. » Nous avons vu les lettres apocryphes qu'on lui prête, et qu'on lui fait adresser à Jean et à Marie. Maintenant nous le retrouvons évêque d'Antioche, successeur d'Evodius sur ce premier siége de saint Pierre, consacré, assure-t-on, par cet apôtre lui-même, puis s'attachant aux traces de son maître saint Jean, et recevant de ce grand homme la direction de sa vie et de son enseignement [3].

Antioche était en Asie la rivale d'Éphèse. Bâtie au bord de l'Oronte, dans une plaine fertile, l'ancienne résidence des rois de Syrie était un des grands centres où l'Orient et l'Occident échangeaient leur culture brillante et raffinée. La beauté de ses

Cotellier, *Patres œvi apostolici,* t. I.

Halloix, *Ecclesiœ orient. scriptorum Vitœ,* in-fol., p. 289; Douai, 1533.

1 Tradunt Græci quòd parvulus erat quem Dominus advocatum statuit in medio dicens : Nisi efficiamini sicut parvulus iste. (Anastas. *Bibliothec., in Scholiis ad actionem primam octavæ synodi.* — Nicephor. lib. II, cap. XXXV. — Metaphrast., ad XX Decemb. Item apud Surium, etc.)

2 Ignat. *ad Smyrnenses.*

3 Οὗτος ὁ θεῖος Ἰγνάτιος, ἅμα Πολυκαρπῷ... μαθήτης Ἰωάννου τοῦ εὐαγγελίστου γένεται. (Metaphrast., ad XX Dec.)

S. Chrysost. *Op.,* t. I, orat. XLII, p. 499.

édifices, sa population nombreuse, son commerce étendu, son développement artistique, en faisaient, d'après Josèphe, la troisième ville de l'empire. Mais c'était aussi la ville des mœurs dissolues et des plaisirs infâmes, que couvraient de leurs ombrages les bosquets de Daphné, que consacraient les fêtes d'Astarté et les mystères d'Adonis.

Dieu, qui se plaît aux miracles, avait choisi Antioche pour en faire une des grandes métropoles de la foi. Les fidèles s'y étaient multipliés plus qu'en aucune ville de l'Asie, et ils y avaient pris pour la première fois le grand nom de chrétiens. Ignace, devenu leur évêque, y avait donné au culte l'éclat que réclamait le génie de ces Grecs, autant du moins que le comportait la pauvreté de ces commencements. On raconte dans sa Vie qu'ayant été transporté par une vision au sein des mélodies des anges, Ignace avait rapporté à son Église d'Antioche la musique céleste [1]. Ainsi les hymnes purs commencèrent à retentir sur les bords déshonorés par les chansons délirantes des prêtresses syriennes.

S'il ne nous est pas permis d'assister aux fréquents entretiens d'Ignace avec saint Jean, du moins les leçons de l'apôtre ont laissé dans les lettres authentiques du martyr des traces reconnnaissables. Ce sont des traces de flamme. La vérité, la charité, y ont le même langage dans les écrits de l'un et dans les épîtres de l'autre; Ignace, comme saint

[1] Socrat. *Hist.* lib. VI, cap. VIII, p. 313.

Jean, prêche la doctrine du Verbe; il insiste comme lui, et dans les mêmes termes, sur la vérité de la chair du Fils de Dieu fait homme. Comme saint Jean, il appelle le corps de Jésus un pain, et son sang, un breuvage : « C'est le pain de Dieu que je désire, ce pain qui est la chair de Jésus-Christ, fils de David; et je ne veux pas d'autre breuvage que son sang, source d'immortel amour [1]. » La lumière, la charité, la vie, la charité, tous les mots de saint Jean reviennent sous sa plume. Aussi prétend-il être le frère des Éphésiens, parce qu'il a reçu, comme eux, la doctrine de Jean. « Je souhaite d'être toujours mis au rang des chrétiens d'Éphèse, lesquels, par la vertu toute-puissante de Jésus-Christ, ne se sont point écartés de la doctrine des apôtres [2]. »

Mais ce n'est pas seulement la doctrine de Jean, c'est sa charité qui déborde dans ses lettres écrites aux Églises d'Asie. Ces Églises sont celles-là même où Jean a répandu l'onction de Jésus-Christ, Éphèse, Smyrne, Magnésie, Tralles, Philadelphie, Rome même, vers laquelle Ignace allait prendre, comme Jean, le chemin du martyre. Il est chargé de chaînes; dix soldats, qu'il appelle dix léopards, le torturent nuit et jour; ils le traînent de Syrie à Rome à travers mille outrages; mais l'espoir de sa passion le console de tout. « C'est maintenant que je commence à devenir un vrai disciple, dit-il; mon

[1] Ignat. *ad Roman.* IV.
[2] Ignat. *ad Ephes.* XI.

esprit se prosterne déjà devant la croix. » Il veut être moulu entre les dents des bêtes, afin de devenir le pur pain de Jésus-Christ. Il défend aux Romains d'intercéder pour lui, lui-même flattera les bêtes qui lui donneront un tombeau. Il n'y a plus en son cœur une seule étincelle qui brûle pour quoi que ce soit de matériel, dit-il; et il compare la mort à un coucher de soleil qui précède le lever radieux d'un jour divin.

Ce beau jour se leva. Ignace est le premier de ces hommes de désirs à qui Jean écrivait : « Vous êtes de Dieu, mes petits enfants, et c'est pour cela que vous avez vaincu le monde; car celui que vous portez est plus grand que le monde. » C'est ce qu'Ignace répondit à l'empereur Trajan, son juge : « Je porte le Christ en moi ; je m'appelle Christophore ; » tel est le nom qu'il se donne en tête de ses lettres. Trajan l'envoya aux bêtes, et Ignace vit enfin le moment dont il disait : « Le fer et la croix, les os brisés, la violence des bêtes féroces, les membres coupés et le corps entier broyé, que toutes ces peines tombent sur moi, pourvu que j'obtienne Jésus-Christ[1]. »

II

Ignace rencontra sur la route glorieuse qui le menait au martyre un autre disciple de Jean, Poly-

[1] Ἵνα Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐπιτύχω. (*Ad Rom.* IV.)

carpe, de Smyrne. C'était lui dont il disait : « Tu es affermi en Dieu comme sur le rocher. Veille comme l'athlète de Dieu. Le prix du combat est l'incorruptibilité et l'immortalité. Demeure ferme dans la vérité comme une enclume que l'on frappe. C'est d'un grand athlète d'être frappé et de vaincre [1]. » Polycarpe, de son côté, disait aux Philippiens : « Vous avez reçu Ignace, ce modèle de la charité, chargé de chaînes augustes, qui sont les diamants des vrais élus de Dieu [2].

Polycarpe avait paru, lui aussi, prédestiné à de grandes choses par les merveilles de sa première enfance [3]. On disait qu'une sainte femme du nom de Callisto, avertie par un songe, l'avait trouvé et recueilli sur une des routes qui menaient à la ville de Smyrne, près de la porte Éphésiaque. C'était un de ces enfants venus du fond de l'Orient, amenés par les marchands qui en faisaient le trafic pour l'usage des Romains. Callisto l'avait acheté, affranchi, élevé dans la crainte de Dieu, doté de grands biens, dont il n'avait voulu user que pour soulager les pauvres. Un évêque du lieu, appelé Bucolos, l'avait instruit d'abord, puis fait diacre, puis prêtre, jusqu'à ce

1 Ignat. *ad Polycarp.* I.
2 Polycarp. *ad Philipp.*
3 V., sur saint Polycarpe :
Bolland. *Acta SS.*, XXVI Jan., t. III, p. 306 ; edit. Palmé. — Sa vie, par Pionius.
Tillemont, *Mémoir.*, t. II.
Halloix, *Eccl. orient. script. Vitæ.*
Cotellier, *Patres ævi apostolici.*

qu'un jour, se voyant près de mourir, il le fit venir à lui, lui prit la main droite, la porta tour à tour sur son cœur, à ses lèvres, avec ces seules paroles : « Gloire soit à toi, Seigneur [1] ! » C'était marquer qu'il léguait à Polycarpe son âme d'apôtre et sa parole. Le peuple ratifia ce choix. Une flamme qui brilla sur le front de Polycarpe, le désigna aux suffrages de l'assemblée sainte. Jean le consacra évêque [2]; et saint Jérôme dit de lui que ce fut le premier pontife de l'Orient.

Smyrne et Éphèse se touchaient. Polycarpe fut le disciple assidu de saint Jean; et Irénée raconte qu'il vécut toute sa vie de ce grand souvenir. C'était le sujet constant de ses entretiens et de ses prédications. D'ailleurs même amour de Jésus, même zèle de la vérité, même indignation contre les hérétiques dans le disciple et le maître : « Quiconque, disait Polycarpe dans sa lettre aux Philippiens, quiconque ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair est un antechrist. » C'est une citation textuelle de saint Jean. L'impiété gnostique lui causait tant d'horreur, dit encore Irénée, que, se bouchant les oreilles afin de pas entendre proférer ces blasphèmes, le disciple disait : « O mon Dieu, à quel

[1] Imminente jam morte, Polycarpi manum capit, et primum quidem eam pectori suo apprimit, dein vultui. Quæ cum egisset Bucolus : Gloria tibi, Domine, inquit; itaque obdormivit. (Pion. *Vita S. Polycarpi.*)

[2] Joannis apostoli discipulus ab eo Smyrnæ Episcopus ordinatus, totius Asiæ princeps fuit. (S. Hieronym. *De Scriptor. Eccles.* XVII.)

temps m'avez-vous réservé pour que j'endure de pareilles choses! » Alors il se levait, et quittait l'assemblée [1].

Polycarpe était un évêque missionnaire, comme saint Jean lui-même; ou par lui ou par d'autres, il porta la vérité jusqu'aux rivages lointains de l'Orient et de l'Occident. Selon le Martyrologe gallican, ce serait Polycarpe lui même qui aurait installé successivement à Lyon Pothin et Irénée; de sorte que c'est à lui que nous serions redevables de notre première foi, et que par lui nous pourrions prétendre au titre de fils et d'héritiers de saint Jean [2].

Ignace, passant à Smyrne, y revit Polycarpe, et donna le saint baiser à ce frère qui ne devait pas tarder à le suivre au martyre. « Puissions-nous un jour être réunis en Dieu! » lui avait-il écrit. Polycarpe fut fidèle à ce rendez-vous divin. L'on sait que Marc-Aurèle, n'ayant pu le contraindre à blasphémer le Dieu qu'il avait servi pendant quatre-vingt-six ans, le condamna aux flammes [3].

Au nombre des disciples de Jean faut-il mettre Papias, évêque d'Hiérapolis? « Papias, dit Irénée,

[1] Si quid tale audisset beatus ille et apostolicus presbyter, aures obturabat et pro more suo dicebat : O bone Deus! in quæ tempora me reservasti, ut ista patiar! (S. Iren. *Epistol. ad Florinum*, apud Euseb. lib. V, cap. IX.)

[2] V. la Saussaye, *Martyrol. Gallic.*

[3] V. son martyre, dans la belle lettre écrite par l'Église de Smyrne à celle de Philadelphie : « Octoginta et sex annos ei servivi, et nullo me affecit incommodo. Et quomodò potero blasphemare regem meum qui me salvavit? » (Bolland., p. 318.)

fut l'auditeur de Jean et l'ami de Polycarpe. » Et après lui saint Jérôme : « Papias fut le disciple de Jean et le condisciple de Polycarpe [1]. » Le témoignage d'Eusèbe, prétendant le contraire, saurait-il prévaloir contre l'affirmation de ceux qui, comme Irénée, sont des contemporains? Jean le prêtre ou l'ancien, qu'on donne pour le maître de Papias, est-il différent de l'apôtre, qui se donne ce nom dans deux de ses épîtres?

On avait allégué que Papias n'avait pu être le disciple de Jean, parce qu'il n'avait rien dit du quatrième Évangile. Un fragment ancien, retrouvé par Thomasius, constate, au contraire, que Papias premièrement était le disciple de l'apôtre; en second lieu, que, jeune encore, il écrivit lui-même sous la dictée de Jean, et lui servit de secrétaire pour le saint Évangile [2].

Papias était éloquent. Il avait cette beauté de style et de parole qui est un don des Grecs, et qui faisait désespérer saint Jérôme de donner une digne traduction latine de ses écrits [3].

1 S. Iren. *Hæres.* V, XXIII.

S. Hieronym. *De Vir. illustr.*

2 Papias nomine, Hierapolitanus, discipulus Joannis carus, in exotericis (exegeticis?) quinque libris retulit...

Descripsit Evangelium dictante Johanne rectè.

Thomasius, *Catalog. des manuscrits de la Bible.* Ce fragment, retrouvé dans un codex de la reine de Suède, venait peut-être de saint Wenceslas, duc de Bohême, et remontait au IXe siècle.

3 Sanctorum Papiæ et Polycarpi volumina nec otii mei, nec

Particulièrement curieux des faits de la tradition, placé sur les confins du siècle apostolique, et comme aux derniers échos du témoignage direct venu de Jésus-Christ, Papias, non content de ce qu'il avait appris de Jean, son premier maître, s'informait auprès de ceux qui avaient entendu la parole des apôtres, recueillant comme les miettes tombées de la table des Évangiles. Cinq livres qu'il appela *Exposition des paroles du Seigneur Jésus-Christ*, furent le fruit de ses recherches. Il ne nous en reste presque rien. Fauteur de l'opinion erronée des millenaires, il eût été à craindre que Papias n'eût chargé de ses propres erreurs les traditions qu'il voulait nous transmettre. Mais le Christ n'a pas voulu laisser vivre de sa parole une autre *Exposition* que celle de l'Évangile, et le livre de l'homme est tombé devant le livre de Dieu.

III

« L'école de saint Jean, a dit le moins suspect des critiques contemporains, est celle dont la suite s'aperçoit le mieux dans le IIe siècle[1]. » Saint Justin, Tatien, Origène, saint Clément et plus tard Athanase, vont recueillir la succession d'Ignace, de Polycarpe et de Papias. Mais déjà saint Irénée se dispose à la

virium est tantas res eadem in alteram linguam exprimere venustate. (S. Hieronym. *Lib. contrà Helvidium*, cap. IX.)

[1] M. Renan, *Vie de Jésus*, préface.

porter sur la terre de Gaule. Né vingt ans environ après la mort de l'apôtre, il va devenir le lien de deux âges et de deux mondes. Les bords du Rhône entendront ce qu'il avait appris sur les bords du Mélèse, et lui-même se reconnaîtra redevable de sa doctrine à l'école de Jean. Dans sa lettre à Florinus, voici comme il en parle :

« Je t'ai vu dans ma jeunesse, en Asie Mineure, près de Polycarpe. Combien tu recherchais son approbation alors ! Je me souviens de ces temps mieux que de ce qui vient de m'arriver à l'instant; car les connaissances qu'on a reçues dès l'enfance croissent avec notre âme, et s'unissent à elle. Je pourrais dire le lieu où s'asseyait le bienheureux Polycarpe quand il discourait, sa manière de vivre, sa contenance; les discours qu'il adressait au peuple. Il nous racontait comment il avait vécu avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur. Il se souvenait de leurs paroles et de tout ce qu'il avait recueilli touchant le Christ, ses miracles et sa doctrine. Polycarpe rapportait tout cela conformément aux Écritures, l'ayant appris de ceux qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie. Et, par la miséricorde de Dieu, j'écoutais ces choses avec soin, ne l'écrivant pas sur le papier, mais le gravant dans mon cœur; et, par cette même grâce, je me le rappelle et je le médite incessamment [1]. »

[1] Vidi te cùm adhuc puer essem, in inferiori Asiâ, apud Polycarpum in Ecclesiâ splendidè versantem et conantem ei te pro-

Mais l'école de saint Jean était plus grande qu'Éphèse, plus large que l'Asie : elle était partout où son Évangile avait pénétré dans les âmes. Le paganisme lui-même en ressentait l'influence, et l'apôtre, de son vivant, put voir le christianisme commencer à transformer un monde qui l'insultait et le persécutait.

D'abord, durant ce siècle, une révolution étrange s'est faite dans les idées sans qu'aucune cause humaine puisse en rendre raison [1]. Les lettres en font foi. Un philosophe comme Sénèque parle d'aimer le genre humain, presque comme l'eût fait saint Paul. Pline le Jeune, un avocat, commence à mettre le devoir au-dessus de la patrie [2]. Épictète préconise la vaste et primitive unité de tous les homme dans une seule famille, dont Dieu est le père [3]. L'âpre génie de Juvénal s'attendrit pour nous dire, chose nouvelle! que l'âme nous est donnée afin de nous pouvoir aimer beaucoup les uns les autres [4]. Dion Chrysostome nous apprend que « tous les hommes ensemble forment une même cité, une communauté

bari. Magis enim eorum recordor quàm quæ nuper contigêre... Disserebat Polycarpus, et quem se habuisse cum Joanne usum familiaritatemque referebat, etc. (S. Iren. *ad Florin.*, apud Euseb. lib. V, IX.)

[1] V. sur ce sujet :

M. Jules Denys, *Hist. des idées morales dans l'antiquité*, t. II.

V. surtout M. de Champagny, *les Antonins*, t. II, liv. II.

[2] Patria, et si quid carius patriâ, fides. (Plin. I, XVIII.)

[3] Epictet., apud Arrian. IV, XVII.

[4] Juvenal. *Satir. XV*, 140 et sq.

de frères, sous l'autorité de Dieu [1]. » Or chacun de ces philosophes, écrivains, orateurs, et cela est prouvé, a vu de près les chrétiens. Un souffle de l'Évangile a passé sur les esprits, même les plus dissidents. Un mouvement s'est fait dont l'histoire s'étonne : c'est « la fraternité », ainsi que Paul appelait la société chrétienne, qui conquiert les esprits, et qui sera bientôt la maîtresse des âmes.

Une révolution analogue s'annonce dans les mœurs. A la guerre la vengeance, hier encore, la joie des âmes magnanimes, n'est plus, dit Juvénal, que la volupté des cœurs faibles et des esprits étroits [2]. Dans l'ordre social, l'esclave va redevenir un homme; la servitude s'adoucit, et l'on ose discuter sa légitimité [3]. On pense aux ouvriers, on honore le travail; on célèbre l'honnêteté conjugale, et les princes s'inquiètent d'ouvrir des asiles pour les petits enfants [4].

Ce n'est pas cependant que les princes soient meilleurs, les philosophes plus sages, les poëtes mieux inspirés que dans le siècle d'Auguste; mais

[1] Dion. Chrysost. *Orat.* LXXXX, *de Libertate.*

[2] .... Minuti
Semper et infirmi est animi exiguique voluptas,
Ultio.
(Juvenal, XIII.)

[3] Dion. Chrysost. *de Servitute* XV, p. 242.
Senec. *Epist.* V, XIX et II, VI; XIV, XIX, etc.
Plin. *Epist.* XVI, XXXII.

[4] Voyez les inscriptions de Velleia et de Bénévent, sur les fondations de Trajan.
It. Pline, *Panégyr. de Trajan.*

c'est le siècle du Christ. L'Évangile inaugure son règne, même dans les lieux où il n'est pas béni. Du Cénacle à la rue, de la boutique à l'école, de l'ergastule de l'esclave à la chambre de son maître; du gynécée au foyer, du foyer au forum, du forum au sénat, la parole montait jusqu'au Palatin impérial, où elle parvenait souvent mutilée et inexacte; mais, telle quelle était, elle inspirait les conseils, forçait les mœurs à rougir, venait en aide aux pauvres; et, ne pouvant encore faire une nouvelle foi, elle était déjà capable d'inspirer une meilleure loi.

Saint Jean pouvait mourir. Dernier exécuteur du testament de Jésus, il le voyait déjà accomplir ses promesses de charité dans le monde.

Pour lui, cette charité était sa seule pensée, son unique discours. Saint Jérôme a raconté que, réduit par son grand âge à ne pouvoir se rendre à l'assemblée des frères, il s'y faisait porter, et là il ne cessait de leur répéter ces mots : « Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres. » On aurait désiré qu'il en eût dit davantage; mais le vieillard en revenait sans cesse à son discours : « Aimez-vous les uns les autres. C'est le précepte du Seigneur; si vous l'accomplissez, il ne faut rien de plus[1]. »

[1] Cùm Ephesi moraretur, usque ad ultimam senectutem, et vix inter discipulorum manus ad Ecclesiam deferretur, nec posset in plura verba vocem contexere, nihil aliud per singulas solebat proferre collectas, nisi hoc : Filioli, diligite alterutrum. Tandem discipuli et fratres, qui aderant, tædio affecti quòd eadem semper

Je ne suis pas éloigné de rapporter à ce temps le trait familier que Cassien attribue à saint Jean, et duquel il tirait une morale aimable.

Un jour, dit-il, que Jean caressait une perdrix, un chasseur qui le vit dans ce délassement, lui en dit sa surprise. « Et vous, lui demanda le saint, tenez-vous toujours bandé l'arc que je vous vois dans les mains? — Non point, dit le chasseur, je le détends et le repose pour qu'il puisse retrouver au besoin son ressort et son élasticité. — O jeune homme, reprit saint Jean, pourquoi vous étonnez-vous que, moi aussi, je détende et repose mon âme pour qu'ensuite elle fasse monter ses pensées au ciel [1]? »

Le ciel était devenu le but des pensées de Jean, et le terme de ses désirs. Bossuet l'exprime ainsi : « Et ne voyez-vous pas que ce vieillard se meurt chaque jour de ne pouvoir mourir une fois? Écoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous sommes dès « à présent enfants de Dieu; mais ce que nous serons « un jour n'apparaît pas encore. » Écoutez comme il crie dans son Apocalypse : « L'Esprit et l'Épouse

audirent, dixerunt : Magìster, quarè semper hoc loqueris? Qui respondit dignam Joanne sententiam : Quia præceptum Domini est; et si solum fiat, sufficit. (S. Hieronym. *Comment. in Epist. Galat.* lib. III, c. VI.)

1 Cassian. *Collat. XXIV*, cap. XXI.

Item, Hincmar Remensis, *in Vita S. Remigii*, apud Surium, Januar. XIII.

Item, Mapheus Vegius, *Biblioth. Patr.*, t. XXVI, p. 719.

Cornel. à Lapid. *in Joan.* XXI, p. 543.

« disent ensemble : Venez ! » Que lui répond le divin Époux? « Oui, je viens bientôt, *ecce venio citò.* » O instant trop long, *o modicum longum!* Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, Seigneur Jésus, *Veni, Domine Jesu*[1] *!* »

Le Seigneur vint enfin. Selon une belle croyance, ce fut la Vierge Marie qui donna à saint Jean la première révélation de sa délivrance prochaine : « O mon fils, vous m'avez conduite dans votre maison quand j'étais sur la terre. Maintenant, venez avec moi dans la maison de Dieu[2]! »

La mort de Jean fut douce et sans douleur. Toute l'antiquité est d'accord sur ce point. Quant aux circonstances dont elle fut entourée, les récits qu'on en a faits sont loin d'avoir l'authenticité d'une histoire.

Un jour, disent-ils, connaissant que son heure est venue, Jean en prévient ses disciples, les rassemble à l'Église, fait la fraction du pain, le distribue aux fidèles, et leur adresse cet adieu : « Que ma part soit avec vous, et la vôtre avec moi[3]. »

1 Bossuet, *Panégyriq. de S. Jean.*

2 *Révél. à sainte Brigitte,* apud Cornel. à Lapid. *Proemium in I Epist.*, p. 415, col. 2.

Item Salmeron., t. X, *Tract. XLI :* « Pro illis ædibus in queis ad tempus erat recepta, beata Virgo excepit Joannem in cœlestibus tanquam peculiarem filium suum.

3 Pars mea sit vobiscum, et vestra mecum. (Apud Laurent de la Barre, *Abdias.*)

V., sur la mort de Jean :

Petr. Damian. *Sermo II de Joanne.*

Nicephor. Callixt. *Hist.* lib. II, cap. XLII.

Nicet. Paphlagon., apud *Biblioth. Patrum,* t. XXVII, p. 397.

Gregor. Turonens. *de Gloria virgin.* lib. I.

Cela fait, il se dirige avec quelques-uns des siens vers le lieu de son sépulcre. C'était le penchant d'une colline voisine de la ville, sans doute le mont Libate, où son cher Timothée reposait dans la paix. Il put bénir de là une dernière fois Éphèse, étendue à ses pieds, tout le rivage ionien, où s'élevaient les Églises qu'il avait enfantées; et, au delà de la mer, les colonies où ses fils allaient porter le feu sacré de l'Évangile.

Arrivé là, saint Jean commença à s'entretenir doucement avec ses disciples, qu'il ne devait plus revoir. On lui prête une dernière recommandation de se maintenir dans l'unité de la foi de Jésus-Christ, et de fuir l'impiété. Mais il insista plus que jamais sur le commandement de s'aimer les uns les autres. Puis, élevant les bras et les yeux vers le ciel, le saint vieillard entra dans une longue prière.

Selon les mêmes récits, nul homme ne fut témoin de la mort de saint Jean. Ayant congédié les frères, Jean entra dans le lieu souterrain de son sépulcre, et les disciples le laissèrent pour qu'il y méditât ou qu'il s'y reposât. Quand, quelque temps après, ils y pénétrèrent, Jean avait cessé de vivre, et son âme

L'autorité la plus considérable est celle de saint Augustin. (*Traité CXXIV sur S. Jean,* édit. Migne, col. 1970.) Il prétend que de son temps on croyait que le saint s'était couché dans le sépulcre, où il respire encore.

Saint Épiphane (*Hœres.* LXXIX) rapporte que Dieu donna à Jean une mort merveilleuse.

Dom Calmet estime que ces récits n'ont pas d'autres fondements que le livre des Actes de saint Jean, ouvrage très-ancien, mais corrompu par le fameux Lucius.

virginale s'en était retournée dans le sein du Seigneur.

Quelques auteurs catholiques n'ont vu, avec raison, dans cette représentation du trépas de l'apôtre qu'une image de la douceur avec laquelle le vieillard s'éteignit dans la paix. En effet, cette peinture d'un homme qui descend vivant dans le tombeau, n'est-ce pas la meilleure figure de son passage insensible de ce monde dans l'autre [1] ?

Cette bienheureuse mort arriva, suivant Eusèbe, en la soixante-huitième année depuis la résurrection de Jésus-Christ, la centième de l'Incarnation, sous le règne de Trajan, consul pour la troisième fois. C'est de saint Irénée que nous apprenons que l'apôtre vécut jusqu'à ce temps. Selon saint Épiphane, Jean aurait eu alors quatre-vingt-quatorze ans. La Chronique d'Alexandrie, plus exacte peut-être, le fait vivre cent ans. Elle place son trépas dans l'année cent quatrième de l'ère chrétienne, la septième de Trajan, Neratius Marcellus et Licinius Sura étant consuls, saint Évariste étant souverain pontife de l'Église de Dieu.

Le tombeau de saint Jean se voyait à Éphèse. Plus tard le pape Célestin, écrivant au concile réuni en ce lieu : « Sur toutes choses, pensez que vous êtes dans la ville où saint Jean a prêché, où vous avez ses reliques, que vous honorez [2]. » Saint Denys d'Alexan-

[1] Ainsi Dom Calmet, *Dissert. sur la mort de saint Jean*, p. 17.

[2] Antè omnia vos præcipuè considerare, iterum atque iterum

drie, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostome, parlent de ce tombeau. Une église s'éleva de bonne heure sur ces restes de l'ami de Jésus : on l'appelait l'Apostolique. Aujourd'hui, dans le village misérable qui marque l'emplacement d'Éphèse, une mosquée s'élève sur les débris d'une église chrétienne très-antique. On croit y reconnaître les ruines de la basilique qui conserva longtemps le corps et le nom de saint Jean.

De merveilleuses croyances ajoutèrent bientôt à la religion de ce tombeau. Les uns disaient qu'à peine le sépulcre s'était-il fermé sur le corps de l'apôtre, qu'une grande lumière l'avait enveloppé. Les autres racontaient que de ce lieu une source avait jailli, de laquelle coulait une eau pure comme le cristal. D'autres en faisaient sortir une manne blanche comme la neige, qui revêtait la terre d'un manteau de pureté. Enfin un plus grand nombre prétendit que saint Jean était ressuscité, Dieu ne pouvant laisser à la corruption de la tombe le corps virginal qui avait reposé sur son cœur [1].

Mais c'est dans le sein de son Maître que saint

recolere decet hæc loca esse, quibus Joannes apostolus prædicaverit, cujus reliquias præsentes honoratis. (Cœlestin. Pap. *ad Conc. Ephes.*)

[1] S. Aug. *in Joan.;* édit. Migne, p. 1970.

S. Ambros. *Sermo in Psalm. CXVIII.*

Nicephor. *Hist.* lib. II, cap. XLII.

Voy., sur cette mort et cette résurrection, les sentiments des Pères, dans la dissertation de dom Calmet, en tête de son explication du IVe Évangile.

Jean a trouvé son immortalité : c'est aussi dans l'Évangile, où il ne cesse de vivre, d'agir et de parler comme le disciple, l'ami et le témoin de Dieu. Tout est plein de son témoignage, et un siècle entier porte l'empreinte de sa parole. Les religions de son temps et les philosophies le commentent et l'éclairent; les faits de son existence se mêlent aux événements d'une lumineuse époque; Jérusalem et Bethsaïde, Éphèse et Rome même gardent religieusement la trace de son passage; un vaste continent et les îles le revendiquent comme le père de leur foi; une rénovation merveilleuse des âmes date de son avénement sur le sol de l'Asie; son nom est consigné dans les fondations des plus grandes Églises; la tradition des siècles s'est attachée à ses pas et marque toutes ses démarches; un long écho transmet dans les écrits des Pères chacune de ses paroles, désormais immortelles; son âme, vivante en son livre, se déverse et palpite dans une école de disciples qui bientôt s'en iront le faire connaître au monde : quelle figure se présente dans un cortége plus royal que celle de l'apôtre saint Jean?

Et cependant cette existence du disciple dans l'histoire, qu'est-elle auprès de celle que lui rendent, dans leur culte, toutes les âmes qui lui demandent la règle de leur foi, le code de leurs devoirs, le modèle de leurs vertus, les leçons de la vie présente et les espérances de l'éternité? Les temples que lui a élevés l'univers, que sont-ils auprès de ceux qu'il s'est faits dans les cœurs qui veulent lui ressem-

bler? Ce sont tous les cœurs où le Fils de Dieu a sa place; car comment aimer Jésus sans aimer aussi le disciple qu'il a beaucoup chéri? Une sorte de reflet de la divine face de son Maître adorable est resté sur ses traits. C'est le perpétuel objet de la contemplation et de l'hommage des saints. C'est aussi le sujet du désespoir de ceux qui les veulent reproduire en une image fidèle, mais dont l'insuffisance m'a saisi tant de fois dans le cours de cet ouvrage.

Voilà pourquoi, ô Jean, je veux en finissant réclamer votre pardon. Vous m'aviez ébloui par votre beauté sainte, vous m'aviez attiré par votre charité. Il m'avait semblé parfois voir passer devant moi votre visage si pur, entendre retentir l'accent de votre voix. Et si j'ai pris le pinceau pour cette esquisse trop pâle de votre âme admirable, c'est que j'avais espéré qu'ayant été le disciple et l'ami du Fils de Dieu, vous sauriez, sur tout autre, nous le faire connaître et nous le faire aimer.

FIN

TABLE

—



Tours. — Impr. MAME.

CS
6/98




3 5282 00424 4193